

Sous la direction de
Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre
Respectivement sociologue à la retraite et professeure, Faculté de Théologie,
Université de Montréal

(1994)

La part des aînés

Une édition numérique réalisée conjointement par [Gemma Paquet](#) (révision),
et [Claudia Riverin](#) (mise en page) bénévoles,
Courriels: mgsaquet@videotron.ca et claudia.riverin@gmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Sous la direction de Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre,

LA PART DES AÎNÉS.

Montréal: Les Éditions Fides, 1994, 362 pp. Collection: Cahiers d'études pastorales, no 13.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal. Mme Solange Lefebvre est professeure à la Faculté de Théologie, Université de Montréal

[Le 15 mars 2005, M. Jacques Grand'Maison nous a donné sa permission de diffuser la totalité de ses œuvres. Le 17 juin 2004, Mme Lefebvre nous a accordé sa permission de diffuser ce livre et le 1^{er} juillet 2004, la maison d'édition Fides nous accordait sa gracieuse autorisation de diffuser ce livre.]



Jacques Grand'Maison : diocesesj@citenet.net
Courriels : Solange Lefebvre : solange.lefebvre@umontreal.ca

Révision du texte : [Gemma Paquet](mailto:mgs paquet@videotron.ca) : mgs paquet@videotron.ca
Mise en page : [Claudia Riverin](mailto:claudia.riverin@gmail.com) : claudia.riverin@gmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 20 juin 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :

La part des aînés

(Cahiers d'études pastorales; 13)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7621-1703-8

I. Personnes âgées - Québec (Province). 2. Vieillesse.

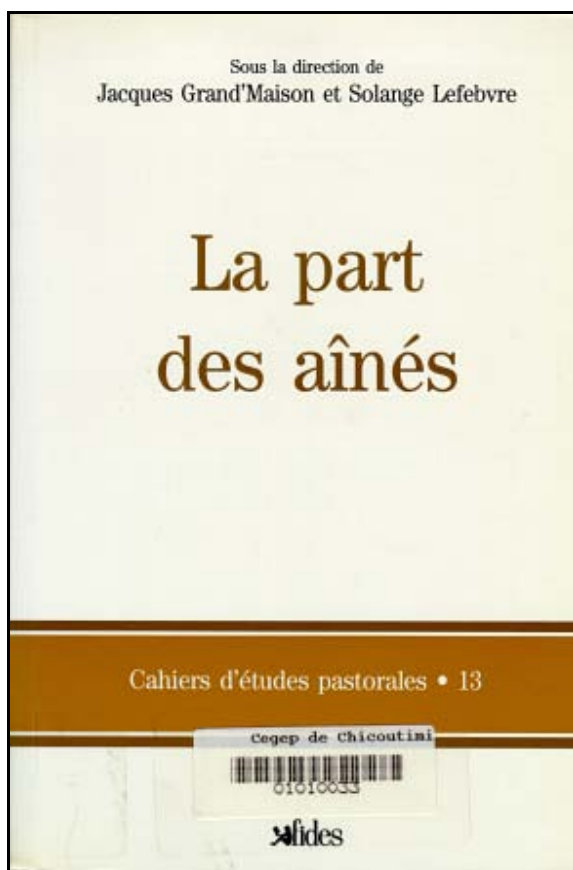
3. Personnes âgées - Québec (Province) - Vie religieuse.

I. Grand'Maison, Jacques, 1931- . II. Lefebvre, Solange, 1959-

Éditions Fides, 1994

SOUS LA DIRECTION DE
Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre
Respectivement sociologue à la retraite et professeure, Faculté de Théologie,
Université de Montréal

La part des aînés



Montréal : Les Éditions Fides, 1994, 362 pp.
Collection : Cahiers d'études pastorales, no 13.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Remerciements](#)

[Introduction](#)

Rappel des rapports précédents
Les fils conducteurs de l'ouvrage
Recherche, formation et intervention

Chapitre I. [La problématique](#)

Jacques Grand'Maison

Un phénomène occidental
Deux lignes de fracture
Mais aussi des traits communs
Où sont les différences?
Cris et chuchotements
Jouer le présent contre l'avenir
Notre questionnement et notre approche

Chapitre II. [Comment parlent les aînés](#)

Solange Lefebvre

Lier les choses, les gestes et les sens
Intellectuels manchots, manuels robots
Un petit côté oriental
Sagesse et lucidité
Des propos habités par des visages
Silences
Quant-à-soi et mutisme
Blessures, refoulements, dépassements

Chapitre III. [Un nouveau contexte historique](#)

Jacques Grand'Maison

Le versant positif

Nouveaux maillages sociaux

Le versant critique

La crise publique et les affaires de famille

Une responsabilité historique

Les conflits intergénérationnels potentiels

« Malgré tout, je demeure confiante »

« Il n'y a plus de sens quand tu n'as plus de rôle à jouer »

[Intermède](#)

L'humour des aînés

Chapitre IV. [Un révélateur : être grand-parent](#)

Solange Lefebvre

Être attendu par quelqu'un

Mémoire culturelle et sociale

Complicités

Les petits-enfants des autres

Les grands-parents fidèles et substituts

Transmission des valeurs et de la foi

« Moi aussi je deviendrai grand,

et un jour je serai vieux »

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu? »

Apprivoisement de la vieillesse et de la mort

Les *snowbirds* en Floride

La grand-parentalité négligée?

L'autonomie des aînés : la face cachée

Chapitre V. [Le travail de la mémoire](#)

Solange Lefebvre

Une vieillesse signifiante ou désolante?

Mise en perspective

La mémoire des aînés dans une culture oubliée

Le renouement avec la mémoire

L'interpellation de l'immigré

Mémoires et générations

La fragmentation de la mémoire des jeunes

La mémoire des baby-boomers

Les mémoires des aînés

La mémoire familiale

Une certaine occultation de la mémoire familiale chez les femmes?

Brouillage des lignées familiales, aux yeux des hommes Transmission morale et religieuse

Chez les hommes, le dilemme entre ordre et liberté

Chez les femmes, la transmission rompue sur un fond d'agressivité

La mémoire politique

Conclusion

Annexe : Une clef de compréhension des rapports de générations

Chapitre VI. [Figures types et profils socio-religieux](#)

Louis-Charles Lavoie

Profils de rupture

« Maintenant on fait les choses comme on l'entend »

Les désirs contradictoires

« J'ai de la misère à croire

La religion et la foi, une béquille

Profils de transition

Deux mondes de valeurs à recomposer

De profondes réinterrogations

Profils de restructurations et continuités

Une restructuration réussie

Une continuité sans faille

Une religion populaire indéracinable

Un débat révélateur

[Intermède](#)

Les rêves de grand-mère

Hélène Éthier-Jasmin

Chapitre VII. [Un repère privilégié : les rapports à la mort](#)

Danny Bouchard, Jacques Grand'Maison,

Solange Lefebvre, Francine Nadeau-Heyme

La mort? Ça n'a pas de sens

La foi en la vie

Des certitudes au mutisme

« Quand le temps viendra, j'y penserai »
Ressaisir sa vie, présider à sa mort
La richesse de l'accompagnement des mourants
Assumer sa mort

Intermède

Adieux de chrétiens
Jacques Grand'Maison

Chapitre VIII. Les cachottiers du dedans *Jacques Grand'Maison*

Comment ils voient les choses (3e et 4e âge)
Du moi au soi
Le soi au féminin
Le soi au masculin
Le soi spirituel
Quand le moi repousse le soi
Un soi qui a pris corps dans une culture chrétienne
Les ambivalents
Les « doutants »
Les esprits sécularisés
Les rebondissements de la foi

Intermède

Pour rire de nous-mêmes

Chapitre IX. Apports des aînés *Jacques Grand'Maison*

Un phénomène unique dans l'histoire
Témoins du sens de la vie et de la mort
L'efficacité du gratuit
Le réenchantement du monde
Transmission et initiation
Apports spirituels
Derniers témoins de notre tradition spirituelle?

Chapitre X. [Facteurs d'inertie chez les aînés](#)

Solange Lefebvre

L'accomplissement des promesses paradisiaques
L'arrière-fond d'une culture du don et de l'acceptation
Les résistances à l'égard des jeunes
Faire sauter les verrous
« Les enfants des autres »

Chapitre XI. [Nouveaux appels](#)

Jacques Grand'Maison

Nouveaux appels intergénérationnels
Innovations prometteuses
Un cahier de sensibilisation

[Intermède](#)

La passion de transmettre
Marguerite Hogue-Charlebois

[Conclusion](#)

Un nouveau pacte intergénérationnel

Quand des aînés nous questionnent
Le continent noir de cette recherche
L'exemple, une sagesse éducative oubliée
Des médiateurs pour les prochains choix collectifs
Dérive et avenir des débats intergénérationnels
Des objectifs à poursuivre
Impacts sur les politiques sociales
À la source et à l'horizon de leur héritage
Hommage spirituel à nos aînés

[4]

Ce projet de recherche est le fruit d'une collaboration entre la Faculté de théologie de l'Université de Montréal et le diocèse de Saint-Jérôme. Cinquante étudiants des trois cycles d'études universitaires, une équipe multidisciplinaire de professeurs et des intervenants sociaux et pastoraux des six régions pastorales y ont participé. Plusieurs mémoires et thèses de doctorat sont arrimés à ce projet qui conjugue recherche, action et formation.

Directeurs

Jacques Grand'Maison
Solange Lefebvre

Équipe de recherche

Lise Baroni
Renée Bournival
Danny Bouchard
Monique Cardinal
Roland Danis
Alain Deschênes
Hélène Éthier-Jasmin
Marguerite Hogue-Charlebois
Guy Lavoie
Louis-Charles Lavoie
Rita Maurice

La division des Subventions nationales au bien-être social du ministère du Développement des ressources humaines, dans le cadre du Programme de recherche sur l'autonomie des aînés, est fière d'avoir fourni son appui financier et ses conseils pour la réalisation de ce projet. Les vues exprimées dans la présente publication ne reflètent pas nécessairement celles du ministère du Développement des ressources humaines.

[6]

Remerciements

[Retour à la table des matières](#)

Nous tenons à remercier particulièrement monsieur Évariste Thériault, conseiller en recherche sociale, pour son accompagnement attentif et judicieux tout au long de notre démarche. Nous disons aussi notre reconnaissance à madame Marguerite Hogue-Charlebois, ex-présidente de l'Association internationale francophone des aînés (AIFA) et membre du Conseil consultatif national sur le troisième âge. Grand merci aux membres du Conseil des aînés, pour la plupart, acteurs de cette recherche depuis 1988.

LA PART DES AÎNÉS

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« Ce n'est pas parce que je suis un vieux pommier que je donne des vieilles pommes. »

Cette boutade résume bien la part que les aînés peuvent désormais prendre aux affaires de la société. Une part qui réserve plus d'une surprise. Jamais peut-être dans le passé n'a-t-on vu une cohorte de gens âgés de plus de cinquante ans disposer d'atouts aussi considérables. Au Québec, comme dans la plupart des pays occidentaux, les générations aînées disposent de ressources précieuses : temps, santé, expériences, expertises et moyens financiers non négligeables pour certains. C'est pourquoi la question qui traverse ce livre n'est pas tellement de savoir ce que les sociétés actuelles peuvent faire de leurs « vieux », mais plutôt, qu'est-ce que les aînés apportent déjà aux autres générations et quel peut être leur apport dans les années à venir?

Les nombreux récits de vie et d'engagement évoqués ici inspireront tous ceux et celles qui réfléchissent sur les moyens de faire face aux grands problèmes de notre temps. Après *Le drame spirituel des adolescents* (les 12-20 ans), *Vers un nouveau conflit de générations* (les 20-35 ans) et *Une génération bouc émissaire* (les baby-boomers), la grande équipe de recherche dirigée par Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre propose, avec *La part des aînés*, une analyse percutante de ce que les aînés disent d'eux-mêmes, des autres et de la société.

Jacques Grand'Maison est l'un des observateurs les plus attentifs de la société et de l'Église au Québec. Prêtre, théologien, sociologue et professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

Solange Lefebvre, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, est de la génération des 20-35 ans. Elle est étroitement associée à la recherche-action qui est à la base des ouvrages publiés dans cette collection.

[7]

LA PART DES AÎNÉS

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

« Ce n'est pas parce que je suis un vieux pommier que je donne de vieilles pommes. » On ne saurait mieux résumer cet ouvrage qui est d'abord et avant tout le fruit de la riche expérience des aînés du troisième âge et même du quatrième ¹.

Depuis plus de six ans, des aînés ont poursuivi avec des chercheurs une longue et patiente exploration des orientations culturelles, sociales, morales et spirituelles de personnes âgées de différents milieux sociaux et régions, de différents sexes et groupes d'âge. Cette recherche-action est particulièrement attentive à l'apport existant ou potentiel des aînés. Nous ne voulions pas ajouter aux nombreuses études et politiques sur leurs besoins. À tort ou à raison, nous avons pensé que cette politique unilatérale du « recevoir » risquait de fausser la plus fondamentale pratique sociale, la plus humaine aussi, à savoir la conscience, l'expérience et la pratique où chacun est en mesure de contribuer à une cité plus juste, plus solidaire, plus entreprenante. Il y a tout un monde entre le pur et simple droit de recevoir et celui d'agir, de partager, d'apporter ses propres richesses et d'être reconnu de plain-

¹ La démarcation entre le 3e et le 4e âge se fait autour du repère de la perte relative d'autonomie. En termes d'âge, le 4e âge concerne, selon les études, les plus de 75 ou de 80 ans.

ped. L'autonomisation dynamique des aînés passe par la socialisation de leur apport précieux. Voilà la problématique et la stratégie que nous allons déployer dans ce rapport.

Les aînés - c'est notre pari - ont beaucoup à nous apprendre dans ce tournant historique d'un rude passage de la prospérité facile à une austerité inattendue qui appelle des valeurs et des pratiques de [8] dépassement. Plusieurs d'entre eux ont su conjuguer le meilleur des patrimoines reçus et le meilleur de la modernité. C'est avec ravissement que nous avons découvert chez eux et chez elles une expérience de vie plus diversifiée et plus complexe que nous le croyions au départ, À ce chapitre, on ne peut se contenter de la pâle surface statistique du constat de leur hétérogénéité de revenus, de condition sociale, de sexe, etc. Surtout de cette mathématique des « moyennes » abstraites. On ne traverse pas une rivière à gué parce qu'elle a en moyenne un mètre de profondeur. Il faut aussi des recherches plus qualitatives. Plusieurs d'entre eux ont trop souvent formulé cette critique pour ne pas la souligner ici :

Autrefois, on avait un beau nom, on s'appelait des vieillards. Aujourd'hui nous sommes qualifiés d'usagers (!), de bénéficiaires, de clients, de cas lourds, de dossier de Mme Une Telle, de marché pour le commerce et pour de nouveaux emplois, de poids financier, social pour les autres générations. C'est humiliant, après une longue vie de travail, de don de soi, d'attention aux autres. Qu'en reste-t-il aux yeux des autres générations?

Mais ce chagrin est loin d'être déterminant chez la plupart des aînés rencontrés. Nous avons même constaté une sorte de renversement souterrain de leur perception d'eux-mêmes. Renversement qu'une des leurs a bien exprimé :

On a dit qu'avec l'accélération des changements, des connaissances, des techniques au cours des dernières années, les vieux étaient plus que jamais dépassés. On prend bien soin de nous dire, statistiques en main, que nous sommes une génération moins instruite que celles qui nous suivent. Moi, je réalise que nous, les aînés, nous avons bien des choses à dire et à faire dans les grandes épreuves d'aujourd'hui. Notre expérience, nos valeurs, tout d'un coup, deviennent importantes. On a connu ça, nous, l'austérité. On vous a précédés sur ce chemin! (éclats de rire) On a appris ça,

nous, faire plus avec des moyens modestes. Allez au bonhomme si vous venez encore nous définir comme des porteurs d'eau nés pour un petit pain. La société moderne, on y a contribué à pleines mains, à plein cœur. Il est temps qu'on se lève debout, une fois de plus. On ne peut pas laisser se détériorer, comme ça, ce qu'on a construit patiemment, courageusement.

[9]

Oui, il y a quelque chose d'inattendu qui est en train de se passer dans la conscience des aînés. Nos entrevues avec eux se révèlent fort différentes, selon qu'elles ont été faites durant les années 1980 ou durant les années 1990. Les crises récentes ont déclenché chez eux un sursaut de conscience, marquée à la fois par de profondes inquiétudes et paradoxalement par une confiance en l'avenir qui détonne dans la déprime collective actuelle. Comme si ces « épreuves » réveillaient en eux cette dynamique du dépassement qui traverse leur expérience de vie. Ils nous ont livré plusieurs lectures inspirantes non seulement de notre histoire collective, mais aussi de la situation actuelle et des enjeux humains, moraux et spirituels dont on parle si peu dans les débats publics.

Depuis quelque temps, on parle beaucoup de société dépressive sans trop en chercher les sources, hormis les problèmes d'argent, de gouvernements. On s'interroge peu sur les assises de la conscience, du tonus moral, de la foi entreprenante. Ce sont des qualités que plusieurs aînés ont développées. Notre enquête ne nous a pas amenés à les idéaliser. Eux aussi sont tentés de démissionner. Par exemple, ce que nous avons noté en cours de recherche, c'est en particulier la peur obsessionnelle de vieillir comme s'il y allait de la pire maladie, du spectre par excellence. On ne compte plus les effets pervers qui accompagnent ce phénomène : fuite du réel, négation de la finitude, disqualification des valeurs de maturité, pratiques de court terme, occultation de la mort, incapacité de tolérer la moindre souffrance ou d'y trouver un quelconque sens. Ces effets pervers sont introjectés dans la conscience même des aînés sous forme d'auto-dévalorisation souterraine ou de fuite du pays réel. En bout de ligne tout le monde y perd au moment où les multiples crises actuelles appellent de fortes et profondes motivations individuelles et collectives, une force d'âme, des volontés politiques communes, de nouvelles solidarités plus durables, dont celles des générations. Nous allons montrer, dans cet ouvrage, le caractère

prometteur des projets intergénérationnels qui ont cours présentement. Il y a chez les retraités un formidable pool d'expériences, d'expertises dont la société a besoin plus que jamais. Si l'âge ne donne pas automatiquement la maturité, celle-ci ne s'acquiert pas sans elle. Une certaine modernité livrée au tout nouveau, à la toute dernière mode n'aide pas à apprendre la beauté et la fécondité de ce qui prend le temps de mûrir.

Mon petit-fils vient de se séparer après un an de mariage. Il m'a dit : « Il n'y a plus de feu. » Peut-on construire une vie sur ce [10] comportement à court terme? Ce qui me fait peur, c'est que cette attitude se répercute dans tous les domaines.

Mais n'anticipons pas. Tout l'ouvrage étudiera ces questions, ces pratiques cruciales et les apports inestimables des aînés. Rappelons ici les grandes articulations de nos rapports de recherche sur les quatre principales générations contemporaines, sans alourdir le propos de considérations méthodologiques.

Rappel des rapports précédents

Nos rapports de recherche, centrés respectivement sur les adolescents, les jeunes adultes, les baby-boomers et les aînés, ont-ils un lien organique? Après avoir diagnostiqué la négation des différences de générations, un certain déficit des transmissions les plus vitales : culture, vie morale, spiritualité, allons-nous proposer un refaçonnement des liens entre générations? En un certain sens, oui, mais non pas comme dans les sociétés traditionnelles où les générations se succédaient et se suivaient assez harmonieusement selon une ligne de transmission père-fils, mère-fille, sous l'influence et souvent la gouverne des aînés. En ces temps-là, on imitait plus ou moins ceux qui nous avaient précédés. Or, modernité et jeunesse sont liées par un pacte singulier qu'il ne s'agit pas de défaire purement et simplement pour relégitimer une parentalité forte et contraignante, ou pour réinstaurer une gérontocratie (le pouvoir des aînés). D'une certaine façon, notre modernité a tenté de mettre fin aux dimensions tyranniques des liens de subordination entre générations, qui forçaient la soumission et la

reproduction aveugle de la tradition, voilaient et justifiaient les profondes injustices et blocages véhiculés dans les manières établies de voir, de penser et de faire.

Et ceci, deux phénomènes sociaux l'illustrent fort bien. La révolution féminine est particulièrement parlante. Tout autour de nous, des sociétés plus traditionnelles, africaines, amérindiennes, arabes ou indiennes, sont elles aussi mises en cause par la révolution féminine qui bouleverse des dimensions fondamentales, des règles de fonctionnement, des mentalités profondes où la femme est subordonnée à l'homme de toutes sortes de façons. Cela est à déconstruire et à rebâtir. On sait que ce n'est pas terminé.

La seconde grande vague de fond est le ressac religieux. On a plutôt parlé, en régime moderne, de la fin de la religion. On se rend compte au contraire que le « religieux » rebondit sous diverses formes, [11] culturelles et politiques, mystiques et ésotériques, libérantes ou aliénantes. Ces remises en cause s'accompagnent de profondes déculturations et d'aussi difficiles reculturations où l'enjeu de la transmission joue un rôle majeur. « Trans-mission », le mot lui-même invite à une dynamique de dépassement avec ses ruptures et ses inédits, mais aussi avec sa pédagogie de décantation, de ressaisissement des riches patrimoines historiques reçus. Il n'y a pas de culture, de société, de science, de morale, de religion sans transmission. Et une société qui ne sait plus transmettre vit sa crise la plus profonde. C'est ce que nous avons fait ressortir dans nos premiers rapports. Dans toutes les sociétés, les aînés ont eu des rôles importants de transmission. L'aurions-nous oublié? Mais ce problème majeur a été posé aussi par les autres générations.

Dans *Le drame spirituel des adolescents* (les moins de 20 ans), nous avons montré que plusieurs jeunes souffrent de l'absence de modèles adultes signifiants et structurants. Lors de conférences ou sessions de travail, lorsque nous en appelions à des adultes capables de résister aux enfants et aux jeunes, pour que ceux-ci puissent se structurer et se fortifier, de nombreux adultes, qui y avaient goûté, craignaient le retour à l'autoritarisme d'autrefois. Pourtant, il ne s'agit pas ici de réinstaurer des rapports d'autorité-obéissance purs et simples. Voyons cela dans une perspective éducative d'initiation sur le terrain le plus familier que nous connaissons tous, à savoir la famille. Notons

d'abord que la famille, qu'elle soit traditionnelle, reconstituée ou autre, se révèle à la fine pointe des enjeux actuels de transmission.

C'est dans l'éducation familiale de base qu'on saisit le mieux l'enjeu de l'articulation de ce que trop souvent on oppose dans les débats sur l'autonomie. Écoutons Louis Roussel :

Dans nos sociétés, la collectivité a besoin de la famille surtout parce que l'enfant reçoit des mêmes personnes la satisfaction de ses désirs et l'ordre de les limiter; où la loi prend le visage des êtres les plus proches. Grâce à cette association originelle et stable du plaisir et de la réalité, garçons et filles entrent progressivement dans l'autonomie de l'âge adulte. Autrement dit, la famille rend la société acceptable en témoignant que celle-ci n'est pas tout et que la loi laisse sa place au bonheur. ²

[12]

À leur tour, Brigitte et Peter Berger soulignent la difficulté d'en arriver à une société démocratique sans l'assise de ce double apprentissage dans les familles. ³

Voyons ce que dit Bruno Bettelheim à propos de l'école :

Les éducateurs qui essayent d'atteindre leurs élèves uniquement sur la base du principe du plaisir sont étonnés de constater à quel point les enfants apprennent beaucoup de choses et vite. Mais ces mêmes élèves se découragent dès qu'ils cessent de tirer un plaisir facile et immédiat de ce qui leur est enseigné. ⁴

Dans notre recherche, nous avons trouvé des tendances psychoculturelles fort répandues qui n'accordent aucune valeur éducative à l'autorité, à la loi, à la discipline. Ce qu'on reconnaît au sport, à l'entraînement du corps, on le refuse à l'esprit, à la culture, à la vie en commun. Autres contradictions qui défient la philosophie la plus mi-

² Louis ROUSSEL, *La famille incertaine*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1989, p. 287.

³ Brigitte et P. BERGER, *The war over the family*, New York, Doubleday, 1983.

⁴ Bruno BETTELHEIM, *Survivre*, Paris, Laffont, 1979 (éd. française), p. 160.

nimale et rendent problématique la mission de l'école. Par exemple, l'enfant-roi est constitué bien avant son arrivée à l'école!

Cela dit, nous ne voulons absolument pas faire des parents les boucs émissaires de tous ces problèmes qui relèvent d'orientations culturelles et sociétales qui touchent tous les citoyens. A-t-on pris, par exemple, la mesure des conséquences anti-éducationnelles de la négation des différences de rôles, de sexes, de générations? Particulièrement, dans le psychisme des jeunes. À témoin cette fille de 15 ans qui disait à sa mère : « Il n'y a personne au-dessus de moi, et c'est ma plus grande souffrance »; et ce jeune garçon : « Papa, des amis, j'en ai en masse, mais un père, je n'en ai qu'un. »

Écoutons cette remarque typique d'un jeune qui nous disait d'une voix tremblante (ce jeune a 18 ans) :

Mes parents n'ont pas voulu me donner l'éducation qu'ils avaient reçue. Apparemment, il n'y avait rien de bon là-dedans. Ils ont inventé à mesure. Ils changeaient souvent d'idée. Et moi, je ne savais pas sur quel pied danser. Je vivais dans une profonde insécurité, sans repères clairs pour guider mes choix. Ils me renvoyaient toujours à mon autonomie. Moi, j'en avais de l'autonomie plus que je ne pouvais en prendre.

[13]

Voyons de plus près ce qui a pu se passer sur une base plus large, celle du changement historique, et plus précisément la pédagogie du changement historique. L'enjeu n'est pas la transmission d'autres valeurs et les ruptures nécessaires qui l'accompagnent. L'enjeu est plutôt dans la pédagogie de la transmission où le quoi et le comment sont inséparables. Avec le rejet des valeurs reçues, il y a eu en même temps la perte du comment, la perte de la pédagogie de la transmission qui a beaucoup à voir avec la démarche initiatique.

Ce problème initiatique de la transmission est encore plus aigu chez la génération qui suit; les jeunes parents d'aujourd'hui sont encore plus éloignés de la culture de transmission. Chez leurs parents restait une certaine mémoire culturelle. Ce n'est pas le cas chez bien des jeunes parents d'aujourd'hui.

Dans notre deuxième rapport, *Vers un nouveau conflit de générations* (20-35), nous avons souligné l'importance des passages initiatiques propres aux jeunes adultes, les rôles que leurs aînés ont à jouer. Nous avons précisé les responsabilités sociétares face au sort difficile réservé aux générations montantes, et ce tant sur le plan économique, politique, social, culturel que spirituel. Les conditions de vie de la jeunesse s'avèrent à ce titre un test de vérité d'une société, d'une pensée politique, d'une culture qui savent s'inscrire dans la durée et dans des stratégies de long terme. Nous constatons fort heureusement que les dernières années ont vu poindre des requestionnements très riches et décisifs en ce sens. Il est à souhaiter que la rigidité de nos bureaucraties et de nos conventions collectives, que nos réflexes corporatistes n'entraveront pas les tournants à prendre. À ces problèmes structurels s'ajoute encore ici la question de la transmission. À vrai dire, il y a un rapport assez étroit, chez plusieurs jeunes adultes, entre la crise de la transmission de la vie, celle de la culture et celle des sagesses morales et spirituelles du patrimoine humain. Problème dont sont conscients les aînés. À plusieurs titres, les jeunes adultes en appellent plus à une solidarité de générations qu'à un conflit. Plusieurs jeunes adultes, contre toute attente, sont en train de transformer leurs impératifs de survie en résolution de réussir leurs projets, quitte à en baver. Si ceux-ci se découragent, c'est le meilleur de cette génération qui sera frappé. Et que dire des autres, particulièrement ceux qui s'enfoncent dans des voies de dépendance et de marginalité!

Dans le troisième rapport, *Une génération bouc émissaire*, les baby-boomers (35-55 ans) occupent une position importante, justement parce qu'ils sont au carrefour des générations montantes et des [14] générations aînées. On sait tous les reproches que certains membres des autres générations adressent à cette génération qui aurait « tout contesté, tout, au point de se prendre pour le nombril du monde ». Notre rapport a donné un autre regard. Disons d'abord que les baby-boomers ont largement contribué à toutes nos réformes. Ils ont développé de précieuses compétences. Plusieurs sont frappés par la crise actuelle avec d'énormes responsabilités sur leurs épaules. Leur retraite est loin d'être assurée. Combien ont sur le dos les trois autres générations! Les baby-boomers ont mûri. Il y a chez eux une nouvelle conscience des enjeux importants de la société. Ils n'ont pas le goût de s'exiler en Floride. Bien sûr, cette génération compte elle aussi un bon

nombre de décrocheurs. Mais ce n'est pas là son profil global qui traverse les divers milieux sociaux. Mise à part la hantise de vieillir, beaucoup d'adultes du mitan continuent à vouloir se battre pour améliorer les choses et sortir la société de ses culs-de-sac actuels. Comme dans les deux premiers rapports, nous avons montré la diversité sociale, culturelle et spirituelle de cette génération.

Par ce titre à multiples sens, *La part des aînés*, cet ouvrage fait état non seulement de l'apport inestimable des aînés, mais aussi des nouveaux appels de solidarités et de projets intergénérationnels. Nouveaux appels qui s'inscrivent dans les grands choix collectifs de société qu'on ne pourra remettre indéfiniment à plus tard. Pensons aux choix de partage et d'investissements, à la révision des règles du jeu façonnées au temps d'une certaine prospérité et d'équilibres budgétaires publics. De toutes les générations contemporaines, celle des aînés nous est apparue comme la plus consciente de la gravité des enjeux présents et à venir. Mais disons tout de suite que cette conscience s'accompagne d'une diversité de situations et de positions qui défient toute vision unitaire du monde des aînés, du troisième âge comme du quatrième.

Les fils conducteurs de l'ouvrage

Mais ce que nous avons voulu mettre en lumière d'abord, c'est un ressaisissement des richesses humaines, culturelles, morales et spirituelles des aînés, susceptibles d'apports précieux dans les tâches et défis d'une relance de la société.

Tout au long de ce dossier, on trouvera un mouvement incessant entre ces deux pôles : les expériences et les pratiques d'une part et, d'autre part, les tendances et les enjeux qui traversent toute la société. Nous entrons dans un nouveau contexte historique qui exige [15] des raccords plus pertinents, cohérents et efficaces entre l'individuel et le collectif, entre le nouvel art de vivre de la modernité et ce goût de réussir ensemble des expériences plus fécondes, entre les enjeux matériels et ceux des profondeurs morales et spirituelles. Les « différences » se sont affirmées, affinées, enrichies au cours des dernières années, le prochain saut qualitatif est celui de nouveaux modes de vivre

et agir ensemble avec ces différences plus marquées, dont les rapports hommes-femmes sont le paradigme, l'exemple le plus manifeste.

Plus largement, nous avons à recomposer dynamiquement les diverses dimensions de la vie. Or l'une des caractéristiques de l'aîné qui a bien mûri est précisément celle de bien intégrer ses expériences de vie et d'être capable d'en ressaisir le parcours : sa source, son tracé, son horizon. Mais les jeunes portent aussi des requêtes du même type. Leur initiation à la vie commande une articulation de cette construction à la fois personnelle, sociale, culturelle, morale et spirituelle. Nous avons montré plus haut que la société elle-même est confrontée à une telle recomposition.

Dans cette recherche-formation-action, nous avons exploré les avenues de cette recomposition des dynamismes humains inséparables sans en écarter un seul, un peu comme les organes vitaux d'un corps en santé. À ce chapitre, une société qui ne reconnaît aucun rôle nécessaire et signifiant à ses aînés peut difficilement développer une dynamique d'intégration, de conscience historique, de développement durable. Il faut arrêter de jouer l'un contre l'autre l'expérience historique, le présent et l'avenir. Là aussi les aînés nous ont révélé une conscience et des pratiques importantes pour mieux comprendre et mieux agir au plus vif de nos tâches les plus importantes d'aujourd'hui.

Nous allons pénétrer progressivement dans l'univers personnel, social, culturel, moral et spirituel des aînés. Le premier chapitre propose une problématique, un autre regard au-delà des stéréotypes, des images simplistes qu'on a des aînés.

Au-delà des images et des perceptions, nous les suivons dans leur charisme de « raconteurs ». Comment parlent les aînés? Cette première intelligence de leur univers culturel est très éclairante, non seulement sur ce qu'ils pensent mais aussi sur ce qu'ils sont. Notre attention particulière au langage des aînés n'est pas sans fondements. Après nos trois rapports sur les autres générations, nous avons trouvé ici un autre langage porteur d'autres façons de voir, d'agir, de communiquer et même de s'engager.

[16]

Toujours dans la perspective du mouvement entre l'individuel et le collectif, nous passerons, dans un troisième chapitre, des itinéraires

singuliers au contexte social et à une mise en perspective historique, avec une attention particulière sur les tendances dominantes et les problèmes structurels de notre société, vus par les aînés! On se rendra compte de leurs riches lectures de notre histoire récente, lectures qui ne se trouvent pas dans bien des diagnostics savants.

Puis nous retournerons à leur propre expérience sur deux terrains où ils se sont davantage révélés : leur expérience de grands-parents et le travail de la mémoire, chez eux et chez les autres générations. Le premier terrain permettra de mettre en valeur la « grand-parentalité », fonction passablement négligée par nombre d'approches contemporaines de la famille, centrées sur les rapports parents-enfants. La mise en Perspective du travail de la mémoire laisse voir une autre dynamique intergénérationnelle vitale qui contribue au façonnement d'une collectivité, dimension laissée en friche par une certaine culture « oubliieuse », sans compter l'énorme crise de transmission qui s'y cache.

Les chapitres suivants nous amènent plus loin dans leurs orientations culturelles et spirituelles illustrées d'abord par des figures et profils de cheminement, puis par leurs rapports à la mort en tant que révélateur privilégié. Nous recadrons ensuite ces divers profils socio-religieux dans une typologie confrontée à des acquis scientifiques éprouvés. Autour de l'axe du passage du moi au soi nous avons dégagé des cheminements types à la fois pratiques et théoriques. Ces trois derniers chapitres tentent de répondre à ce souhait de Fernand Dumont :

On se prend à rêver d'une science de l'homme qui, après avoir tellement insisté sur les structures sociales, s'engagerait résolument dans la voie complémentaire : celle d'une connaissance d'ensemble des sociétés en regard de la dramatique de l'existence individuelle et du reflux des générations. Pour y arriver, il faudrait prendre prioritairement en compte la suite des crises, des délais, des stratégies qui jalonnent les âges et les générations.⁵

⁵ Fernand DUMONT, « Âges, générations, société de la jeunesse », dans F. DUMONT (dir.), *Une société des jeunes*, Québec, IQRC, 1986, p. 27; voir aussi son dernier ouvrage sur la « référence » maîtresse de notre aventure historique en ce pays, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

[17]

Notre recherche tente de contribuer à ce travail dans le présent volume, comme dans les autres qui l'ont précédé.

Mais nous sommes aussi soucieux de développer des pratiques, d'ouvrir des pistes d'engagement, des stratégies d'action. C'est là l'objet des trois derniers chapitres et des perspectives élaborées dans la conclusion où nous esquissons les conditions et les possibilités de nouveaux pactes et projets intergénérationnels, comme un des enclencheurs de nouvelles solidarités de milieu, de société. Ici comme ailleurs dans nos ouvrages, nous tenons à inscrire dans la recherche et dans l'action les ressorts de conscience morale et spirituelle qui ont été trop tenus à la marge de nos grandes réformes des dernières décennies. Ces ressorts de conscience prennent de nouvelles formes, avec de nouveaux fondements à explorer.

Mais ce que nous avons voulu mettre en lumière d'abord, c'est un ressaisissement des richesses humaines des aînés dans notre nouveau contexte historique. Le premier chapitre propose une problématique des changements de perceptions et d'attitudes des aînés, en retraçant plus systématiquement leurs « différences », leurs déplacements culturels et spirituels. Ce chapitre tient aussi de la méthode en son sens originel, celui du chemin (*odos*) de compréhension et de façonnement de cet ouvrage. Chemin dont les aînés eux-mêmes nous ont donné les principaux indicateurs et signalisations : « La vie est un pays que les vieillards ont vu et habitent. Ceux qui doivent le parcourir peuvent s'adresser à eux pour en demander les routes » (Joseph Joubert). Tout le contraire de « ces îlots de savoirs » où l'on ne sait pas ou plus « de quel pays l'on part et dans quel pays l'on vient », pour reprendre encore ici une remarque très juste de Fernand Dumont.

Dans ces manœuvres, la raison se défait en se spécialisant. Alors qu'elle paraît commander à l'éducation, à la médecine, au travail, à la politique, elle ne sait plus dire ce qu'est la sagesse, la santé, le labeur et la cité.⁶

⁶ Fernand DUMONT, *Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1987, pp. 169 et 173.

Nous verrons comment les aînés, culturellement, nous ouvrent aux requêtes actuelles de nouvelles recompositions du sens, de la conscience, de la maturité, des pratiques de vie. Dans la pédagogie de plusieurs d'entre eux, apparemment trop simple, « donner l'exemple », il y a cette sagesse de ne jamais séparer le dire et le faire, le comment [18] et le pourquoi, les principes et la pratique, l'expérience et le sens, le jugement et le sentiment, bref ce qu'ils appellent une philosophie de la vie. Une philosophie qui se démarque de l'idéologie du « vécu » livré à ses pulsions les plus immédiates sans distance sur soi, sans médiations critiques, sans mémoire, sans saisissement de son parcours. « Pense plus loin que ton nez, mon gars! » N'y a-t-il là qu'un propos moralisateur? Et que non, si l'on est conscient des effets désastreux d'une psychologie, d'une économie, d'une politique du court terme en tout et partout.

La modestie des philosophies d'aînés, pour être comprise, appelle une certaine humilité intellectuelle capable d'accueillir et de dépasser ce qui au premier regard apparaît sans signification pour aujourd'hui et demain : « Ma grand-mère croit, moi je sais », disait un jeune bachelier en sciences politiques!

Recherche, formation et intervention

Pour cette recherche qualitative, nous avons utilisé la méthode des récits de vie et d'entrevues individuelles semi-directives. Les entrevues de groupe nous servaient de lieu critique de vérification de nos données, de validation de nos analyses et d'implication communautaire des aînés dans le processus de recherche-action. Ce qui a été à la source d'expériences-pilotes d'intervention.

De 1988 à 1989, nous avons fait 32 entrevues individuelles et six entrevues de groupe. Le contexte de crise des années 1990 nous a amenés à faire une nouvelle série d'entrevues individuelles et de groupes (20 et 6 respectivement). Notre Conseil des aînés, dont plusieurs membres font partie du groupe de recherche depuis les débuts, a joué un rôle de plus en plus important dans notre équipe universitaire de chercheurs. Les membres de ce conseil, formé en 1993, ont participé au processus d'analyse et de rédaction du présent dossier, et ils se ré-

unissent régulièrement pour en évaluer et en coordonner les suites. Ajoutons que nous sommes tous inscrits dans un champ social ou pastoral d'intervention.

Notre recherche sur les orientations sociales, culturelles, morales et spirituelles a ciblé six régions fort diversifiées des Basses-Laurentides. Nous avons tenu compte des variables d'âge, de sexe, de milieu social, aussi bien dans la population que chez les praticiens-chercheurs. Nous nous sommes arrimés à des réseaux institutionnels, en particulier le diocèse de Saint-Jérôme, la Faculté de [19] théologie de l'Université de Montréal, les réseaux scolaires, de santé et de services sociaux, et les médias.

Nous avons tenu des rencontres et sessions dans plusieurs milieux régionaux, sociaux, professionnels, scolaires et religieux aux quatre coins du Québec. Nous tiendrons bientôt des sessions de formation pour les aînés qui s'intéressent à des projets intergénérationnels. Nous sommes en train de bâtir des outils de formation et d'intervention qui seront utilisés dans le rapport-synthèse qui suivra le présent dossier, tel par exemple un vidéo avec cahier d'accompagnement. Nous nous inscrivons présentement dans des projets gouvernementaux et régionaux de relance, et cela en relation avec notre objectif spécifique de projets intergénérationnels où les aînés pourront être très précieux.

[20]

[21]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 1

La problématique

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

Après la publication de nos trois rapports de recherche qui portaient respectivement sur les adolescents (moins de 20 ans), les jeunes adultes (20-35) et les baby-boomers (35-55 ans), nous arrivons aux générations aînées (55 ans plus).

D'aucuns se demandent encore si ce découpage de la population n'est pas trop simple et même arbitraire pour rendre compte de la diversité des orientations culturelles, sociales et spirituelles actuelles qui font l'objet de cette étude. Qu'en est-il des autres différences? Par exemple, celles des sexes ou des milieux sociaux, ou encore de la scolarité, de la religion, de l'option politique. Nous en avons tenu compte dans le choix de nos centaines d'interviewés de six régions très diversifiées du Québec. Nous avons été attentifs aussi aux diverses communautés culturelles. Alors, pourquoi avoir retenu surtout le facteur générationnel?

Au point de départ, nous n'avions pas prévu de questions ni d'hypothèses sur les générations comme telles. De plus, les recherches des dernières décennies, les grands diagnostics sur la société et les débats publics ne nous mettaient pas sur cette piste d'investigation. Rappe-

lons que nous avons commencé cette étude en 1987. Le seul impact générationnel important avait été celui de l'Année internationale de la jeunesse en 1985 où il avait été timidement, discrètement question de la situation problématique des générations montantes face à une certaine génération de la prospérité qui se repliait sur ses droits acquis au point de refuser toute révision de ceux-ci dans [22] un contexte socio-économique d'écart grandissant entre les bien lotis et une cohorte croissante de déclassés.

Certains analystes critiques osèrent parler, à ce moment-la, d'une désolidarisation des générations. Désolidarisation sous diverses formes : pauvreté et sous-emploi des jeunes; ruptures démographiques reliées à la dénatalité et au vieillissement; repli intergénérationnel (« Je ne suis bien qu'avec les gens de mon âge »); isolement physique et même institutionnel des gens âgés; exode en Floride des retraités; surprotection corporatiste des bien lotis, etc.

Mais ces constats étaient souvent isolés les uns des autres ou simplement allusifs, sans saisie dans une problématique des rapports de générations tels qu'ils se vivent aujourd'hui. Pourtant, certains anthropologues nous avaient alertés depuis un bon moment. Voyons ce qu'en dit Georges Balandier.

L'âge et le sexe, matériaux premiers et toujours présents, donnent à toute société son infrastructure la plus profonde, plus enfouie [...] que celle résultant de la production matérielle. À travers les antagonismes de classes d'âge et de classes sexuelles, c'est un large pan de la crise actuelle qui apparaît.⁷

Mais il faut bien admettre que ces diagnostics savants ou familiers des dernières décennies accordaient peu d'attention au facteur générationnel. Pourtant, dans les récits de vie recueillis dans les entrevues de groupes, la question des rapports de générations ou plutôt des ruptures, des contentieux entre générations, tenait une place très importante. Regards sévères, jugements tranchants sur les autres générations à partir de la sienne propre, comme si c'était là un lieu privilégié pour

⁷ G. BALANDIER, *Anthropo-Logiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1985, p. 135.

situer et qualifier les problèmes, les tensions, les contentieux à la fois privés et publics.

Un phénomène occidental

Cet axe qui s'est dégagé de notre recherche recoupe celui de la Fondation EVS (European Value Systems Study Group ⁸ qui a mené une recherche comparative sur les valeurs dans neuf pays européens et [23] en Amérique du Nord, en deux temps, en 1981 et en 1990. Dans cette recherche, ce sont des phénomènes de générations qui apparaissent comme les plus marquants. Mais attention, il ne s'agit pas ici de la génération purement chronologique comme cycle de vie où les jeunes finissent toujours par adopter la vision qu'ont aujourd'hui leurs aînés. Il s'agit plutôt de la génération ressaisie comme phénomène social dans son évolution culturelle et historique. C'est ainsi qu'on a dit des baby-boomers qu'ils étaient non pas seulement une autre génération, mais « *a new kind of generation* ».

Mais la Fondation EVS dépasse ce constat. Dans ses résultats de recherche sur les valeurs, comportements et attitudes de base, ni le revenu, ni la profession, ni le fait d'habiter la ville ou la campagne n'expliquent les différences d'orientations des valeurs, ni même le sexe. S'il est un point marquant dans toute cette recherche, c'est avant tout l'incidence que la génération a sur la conception des valeurs, sur la vision du monde. C'est la seule variable vraiment significative pour expliquer les niveaux différents de mentalité, selon ces chercheurs.

Deux lignes de fracture

Sur cet axe générationnel, il y a deux lignes de fracture : l'une sépare les plus de 50 ans et les moins de 50 ans; parmi les moins de 50 ans, les personnes de plus de 30 ans se démarquent de celles en dessous de cet âge.

⁸ Jean STOETZEL *et al.*, *Les valeurs du temps présent*, Paris, PUF, 1983 et 1993.

Nous citons cette longue et vaste recherche non seulement parce que la nôtre arrive à des résultats semblables, mais aussi parce qu'elle vient appuyer notre lecture de la diversité des orientations en corrélation avec la différenciation des générations au Québec. Ce qui a été pour nous, en cours de route, un pari d'interprétation devient dans des recherches plus larges que la nôtre un renforcement scientifique plus que respectable.

Le fait de marquer l'importance du facteur générationnel ne nous a pas conduits à sous-estimer les autres facteurs de différenciation, tels les changements dans les rapports hommes-femmes, tel le pluralisme ethnique dans nos cités de plus en plus cosmopolites, tels les impacts sociaux d'une crise économique qui menace de se prolonger longtemps. Mais encore là, a-t-on vraiment pris la mesure de leurs multiples retentissements dans les rapports des générations? Bien au-delà des graves déséquilibres démographiques (dénatalité et vieillissement), les tensions intergénérationnelles s'expriment déjà [24] autour des emplois, des transferts sociaux, des taxes et dettes publiques, des plans de retraite, des grands choix collectifs d'investissements en éducation, en économie ou en politiques sociales. Prioriser l'avenir des jeunes ou prioriser les personnes âgées sont deux orientations politiques différentes dans un nouveau contexte historique d'austérité et de ressources plus limitées. Il est illusoire de penser qu'on évitera ici des luttes de pouvoir et de possibles tensions intergénérationnelles. Depuis le début des années 1990, de nombreuses études abordent ces questions.

Dans les sociétés occidentales frappées par la crise de l'emploi, les mutations dans l'appareil productif et surtout le vieillissement dans la population, la problématique des solidarités familiales prend des contours politiques, économiques et sociaux.⁹

Sans compter les énormes enjeux éthiques encore peu évalués. Pensons, par exemple, à l'euthanasie : « Tout à l'heure, les jeunes vont vite nous débrancher, surtout si leur situation se détériore, si nous ne

⁹ Bernadette BAWIN, « Solidarités dans les familles contemporaines », in : *La culture en mouvement*, Québec, PUL, 1992.

voulons rien partager, rien céder des avantages acquis au temps de la prospérité. » (*Entrevue de groupe*)

Dans un tel contexte, la ligne de fracture générationnelle est à prendre au sérieux.

... mais aussi des traits communs

Comme dans l'étude de la Fondation EVS, nous avons trouvé certains traits communs aux diverses générations : par exemple, religion instituée et politique figurent en queue de liste des références de vie qu'on valorise. De même l'importance des valeurs privées par rapport aux valeurs publiques. En matière de mœurs, le mouvement de libéralisation se poursuit, ainsi que l'individualisation et le primat du bonheur personnel. Les individus ne font confiance qu'à eux-mêmes face à tous les leaderships qui sont de plus en plus objets de méfiance.

Dans les divers domaines de la vie, y compris familial, religieux, social, et même sanitaire, la reconstruction se fait sur une base individuelle. Phénomène relié au discrédit que l'on jette sur toutes les [25] institutions. Tout se passe comme s'il y avait une constante renégociation de ses rôles et ses identités à travers des processus d'autorégulation personnelle, avec un fond de scène de sensibilité culturelle, sociale et spirituelle propre à sa génération. On sait l'importance qu'ont pris les droits et le droit; mais même là, l'ordre des faits, comportements et attitudes devance l'ordre du droit. S'agit-il des différences ethniques et culturelles, des immigrés en particulier, le discours de tolérance convenu cache mal ses méfiances, ses replis, ses refus ou rejets. D'où un *cocooning* (encoconnement) sous diverses formes, dans une multitude de petites tribus urbaines affinitaires, familiales, clubardes, ludiques, religieuses ou autres.

En dépit du kaléidoscope médiatique qui, dit-on, ramène la planète à une sorte de village global, le rayon social significatif est très court chez la plupart. Et la vie telle que chacun la vit tend à devenir l'unique règle, hors de toute autorité extérieure, et parfois hors de toute considération des autres et du bien commun.

Cette tendance dominante vient battre en brèche ou mettre en miettes (!) le grand projet d'une culture publique commune que le modernisme démocratique travaille à instaurer depuis plus de cent ans en Occident. S'il y a une crise des valeurs aujourd'hui, c'est bien celle des valeurs communes, celle d'un noyau minimal de références respectées par une grande majorité. Condition incontournable pour une société viable.

Ici, particulièrement, on découvre de grands écarts entre les discours et les pratiques. En surface semble émerger une moralité publique de plus en plus sévère, à gauche comme à droite, bien au-delà des phénomènes pointus comme le *politically correct*, mais les pratiques quotidiennes sont de plus en plus libertaires, sauf pour les soins de son corps et un peu pour l'environnement. Systématiquement les responsabilités sont renvoyées aux autres, aux gouvernements, aux institutions; institutions face auxquelles on ne se reconnaît, par ailleurs, aucune obligation, aucune appartenance. C'est là un autre trait commun à toutes les générations contemporaines, même si cette tendance est plus poussée chez les moins de 50 ans.

Avec ironie, Marcel Gauchet, sociologue, disait récemment que pour comprendre la dissolution du politique, il fallait se tourner du côté de l'idéologie écologique :

C'est la même représentation du monde adéquate à un univers qui ne serait fait que de droits des individus et du marché, confiait-il [26] au *Devoir*. Voilà la logique : il y a la planète et moi, et tout le reste est peuplé d'emmerdeurs qui me polluent. ¹⁰

Nous tenons à signaler ici ces traits communs même s'il y a des variantes de ceux-ci dans les différentes générations d'aujourd'hui. Par exemple, nous avons découvert que les générations aînées sont moins religieuses qu'on ne le dit; elles ne sont pas moins individualistes que les autres; elles sont aussi critiques face aux institutions. Notez qu'il ne s'agit pas de ce qu'elles ont été, mais de ce qu'elles sont devenues!

¹⁰ Stéphane BERGERON, « Entre le moi et le marché », entrevue avec Marcel Gauchet, *Le Devoir*, 17 août 1993, p. 1.

Où sont les différences?

Il y a donc des traits communs que les générations aînées partagent avec les autres générations contemporaines. Mais ce sont là des globalisations qui ne rendent compte que d'une part du réel. Comme nous l'avons constaté chez les autres générations, les aînés ne constituent pas un bloc homogène, d'une seule coulée. Ne distingue-t-on pas le troisième âge du quatrième âge? Celui-ci serait qualifié par la perte d'autonomie soit physique, soit psychologique, soit financière ou même résidentielle. On sait l'importance grandissante des investissements publics en matière de services pour les gens du quatrième âge, et cela de par leur nombre croissant, l'allongement de la vie et même une technologie médicale de plus en plus sophistiquée.

Diversité aussi des aînés en matière de conditions financières et sociales. Il n'y a pas, chez eux, que des retraités bien coussinés et libérés de toutes leurs responsabilités d'hier. Pauvreté, solitude, maladie, sentiment d'inutilité, dépendance humiliante, conditions d'infantilisation, exploitation par leurs propres enfants ne sont pas des problèmes exceptionnels. Et combien de sexagénaires, par exemple, ont sur le dos de graves problèmes des trois autres générations, et cela, au moment où ils pensaient pouvoir respirer un peu et être plus libres après une longue étape de vie besogneuse et généreuse. C'est une petite minorité qui a coupé les ponts avec leurs ascendants et leurs descendants. Cette génération a aussi sa part de conjoints abandonnés au moment de la retraite ou de la pré-retraite.

Comment ne pas mentionner aussi la diversité des contextes de vie : centre d'accueil, maintien à domicile, proximité ou éloignement [27] de la parenté, réseaux de soutien, clubs pour gens âgés, migration Québec-Floride, veuvage, remariage avec accord ou désaccord des enfants, repli sédentaire ou nomadisme (voulu ou obligé), etc.

La différenciation interne au monde des aînés se joue autant sur le plan de leurs rapports au politique, au religieux. À ce chapitre, bien des surprises nous attendaient. On sait les stéréotypes à leur sujet : conservatisme, sécurisme, religion traditionnelle, *law and order*, ou encore sagesse, moralité, générosité, fidélité, accueil. Le balancier des perceptions extérieures va d'une idéalisation des têtes blanches à la

crainte du pouvoir gris qui peut faire chanter les gouvernements aussi bien que ses descendants.

Nous évoquions plus haut la ligne de fracture entre les plus de 50 ans et les moins de 50 ans, c'est-à-dire entre les gens nés avant et après la seconde guerre mondiale. Nous en verrons la part de vérité, par exemple, aux plans religieux, moral et éducatif. Mais que d'ambivalences nous avons trouvées chez eux dans leurs rapports à la tradition et à la modernité, à la religion et à la sécularisation, face à leur avenir, à celui de leurs descendants et aussi à l'au-delà.

Cris et chuchotements

- Il y a bien des choses que je ne dis pas.
- On s'est fait avoir... prends la religion, par exemple.
- À mon âge, je ne peux pas changer, mais...
- Je reprends le temps perdu... la jeunesse que je n'ai pas vécue.
- Dans cette maudite société tout à l'envers, il n'y a que mes petits-enfants qui m'apportent du positif.
- Je n'ai jamais été aussi bien de toute ma vie... on a tellement travaillé pour en arriver là.
- J'ai tiré la ligne avec mes enfants, pas une cent de plus, pas un pouce de plus. Ça n'avait plus de limites.
- Au club de l'âge d'or, on s'amuse, un point c'est tout.
- Dans ma génération, on est des gens de famille. C'est la seule chose qui importe pour nous. Cela a toujours été le sens de notre vie.

[28]

- On est comme assis entre deux chaises trop inconfortables, celle de la société d'aujourd'hui toute croche, celle de la société traditionnelle où l'on a trop bavé pour y trouver encore du sens.
- Tout ce qu'on a cru dur comme fer a été remis en cause, démenti, balayé... pour nous c'est le vide. Même les choses les plus

importantes à nos yeux, on n'a pas réussi à les transmettre... ça c'est souffrant.

- Moi, je suis moins pessimiste que ça, tant qu'on est là, les enfants s'accotent sur nous tout en envoyant promener toutes nos affaires. Quand on va partir, ils vont les reprendre et faire du neuf avec ça.
- Les jeunes y sont pognés avec le sexe à cause du sida. Nous, c'est la libération. Si tu savais comment ça swing chez les gens de mon âge. On n'a pas d'âge, c'est nous les sexy maintenant.
- Travailler comme serveuse au restaurant à 68 ans, avec un mari malade, juste pour survivre, sans aide de tes enfants, sans petits-enfants, il y a de quoi hurler de désespoir, surtout quand je vois tout le gaspillage de nourriture... et l'insolence des clients.
- Je l'ai t'y rêvée ma retraite. Deux ans plus tard, grosse déprime. J'étais de trop dans la maison. Heureusement j'ai un métier. J'ai pris des contrats à ma convenance. J'ai entraîné des jeunes chômeurs pour les initier à mon métier. J'ai repris le goût à la vie avec eux. C'est incroyable tout ce que j'arrive à leur transmettre.
- On ne peut pas laisser se détériorer cette société qu'on a bâtie à bout de bras et de cœur. Les pré-retraités, les retraités pourraient faire profiter les jeunes de leur compétence, de leur sagesse. Il me semble qu'on devrait faire des choses dans ce sens-là. Tout le monde en bénéficierait. Il y en a trop qui décrochent et ne veulent plus rien savoir.
- Mes enfants me disent que je les manipule, que je leur en demande trop. C'est vrai, c'est plus fort que moi. J'ai toujours eu plein de monde autour de moi. L'isolement, la solitude, j'ai bien de la misère à supporter ça.

[29]

- Moi, c'est tout le contraire, je les ai encore sur le dos. À tout bout de champ, ils viennent me confier les petits-enfants. Je suis encore la vache à lait pour tout. Le pire, c'est que je suis incapable de refuser. On nous a tellement programmés pour donner, se donner sans fin. J'ai toujours le sourire, alors ils ne se rendent pas compte de ce qui se passe en moi.

- Nous avons connu, pour la plupart, une jeunesse austère, mais depuis qu'on est devenu adulte, notre société, notre génération a vécu la plus grande prospérité de l'histoire. En ce sens, une grande partie de notre génération a vécu un confort, une sécurité comme aucune autre dans l'histoire. Même nos retraites sont assurées. Ce n'est pas le cas des autres générations qui nous suivent. On ne peut pas s'en laver les mains et se contenter de jouir de nos acquis même si on a travaillé fort pour les avoir. Il me semble que nous aussi on a des responsabilités dans ce qui arrive.
- La vie d'aujourd'hui, la mentalité de base c'est de toujours rester jeune. Quand tu fais l'expérience concrète du vieillissement, tu ne sais pas comment prendre ça, comme si ça n'avait pas de sens. Et la mort encore moins. L'autre bord, qu'est-ce qui arrivera?_ Tu ne le sais plus, avant c'était clair... plus maintenant. Tu deviens « doutant ». Si tu ne peux plus jouir de la vie, dépêche-toi à disparaître de la carte, c'est insupportable pour tout le monde.
- C'est curieux la vie; plus elle s'allonge, plus elle raccourcit. Rendu au crépuscule, moi, je la trouve passionnante, mais toujours aussi mystérieuse... et interpellante pour notre petite intelligence. J'ai presque hâte de savoir enfin.
- Je pars seule avec le trésor de ma foi. Mes enfants, mes petits-enfants ne veulent rien en savoir. C'est ma plus grande peine... (larmes aux yeux)

Ces extraits de récits de vie, d'entrevues individuelles ou de groupes sont évoqués comme touches de départ pour nous laisser deviner la riche complexité du champ de conscience et d'expérience des aînés. Dans cette recherche, nous n'avons pas voulu nous limiter à être un simple écho de leurs paroles, sentiments ou actions, mais nous étions aussi préoccupés de prospector leurs apports existants ou potentiels à une société qui a besoin d'eux, d'elles et qui ne saurait [30] se contenter de gérer l'antichambre de leur départ. N'y a-t-il rien d'autre à faire que les traiter comme des vétérans de guerre, comme des retraités assurés des services essentiels, comme des grands-parents gâteaux... bientôt gâteaux, parfois gratteux?

Jouer le présent contre l'avenir

Nous avons tout vécu à court terme : nos budgets privés et publics, nos amours, nos engagements, nos choix, nos revendications et la plupart de nos expériences. Peu de diagnostics savants ont fait le lien entre cette idéologie du présent, le rejet du passé et la non-foi en l'avenir. Ce que des personnes âgées même peu instruites ont su voir dans bien de nos crises actuelles, crises que nous avons tant de peine à mettre en perspective historique.

Quand on remet sans cesse les compteurs à zéro, on se rend incapable de ressaisir le parcours de sa vie, incapable d'assumer ce qui demande du temps, par exemple la lente construction personnelle, sociale, culturelle, morale et spirituelle de l'enfant humain, et encore moins cette solidarité fondamentale qu'est celle des générations. Nos trois premiers rapports en témoignent. Comment bâtir l'avenir avec vision et horizon, altitude et profondeur, ténacité et patience sur des bases aussi restreintes d'expériences aussi courtes, sans conscience historique? L'idéologie du présent cache un néo-conservatisme où l'on ne veut rien remettre en cause, rien réviser, rien partager, rien sacrifier, rien investir, rien risquer, pour se replier sur l'acquis, la gratification immédiate, le tout, tout de suite. De quoi désespérer les générations montantes qui ne peuvent penser et vivre les enjeux actuels sur d'aussi étroites assises. Notons, par ailleurs, que les générations montantes ont, elles aussi, intériorisé cette logique et ces pratiques du court terme.

Ce sens du temps, de la durée, de l'histoire, du mûrissement, du renouvellement patient et opiniâtre peut être un des apports les plus précieux de la génération aînée. Plusieurs jeunes nous l'ont dit en nous parlant de leurs grands-parents avec un attachement émouvant. « Nous avons besoin de leur sagesse », répétaient-ils dans leurs entrevues. Cette référence était trop fréquente pour ne pas y insister ici. Chez les jeunes, il ne s'agissait pas d'une nostalgie d'un passé ou encore du mythe d'un âge d'or, des origines, mais d'une sorte d'intuition qu'ils ont besoin d'un espace et d'un temps plus larges pour bâtir leur avenir, leurs espoirs et leurs projets.

[31]

Ce qui nous a frappés dans les débats publics, suite à la diffusion de nos trois premiers rapports de recherche, c'est l'inclination de bien des adultes à interpréter toutes les références à l'histoire, à la durée, au mûrissement comme un retour au passé, comme un refus de la modernité, comme un relent de conservatisme. Alors que le problème crucial est celui de l'avenir des générations montantes, avenir qui ne peut se penser et se construire sans durée, sans des pratiques et des politiques de longue foulée. L'une des grandes tendances actuelles, c'est le néo-conservatisme du présent. Redisons-le, le vrai conservatisme vécu, pratiqué aujourd'hui, c'est paradoxalement et illusoirement l'infini et l'éternel qu'on voudrait trouver dans l'instant magique d'une satisfaction immédiate, d'une aventure d'un soir, du dernier gadget à la mode. Quitte à recevoir des astres, du cosmos sacré, une prime d'assurance tout risque et *no fault*, au-dessus de toutes les vicissitudes de la vie et de l'histoire, et de la finitude humaine. M. Foucault, M. Kundera et tant d'autres esprits lucides ont stigmatisé cette insoutenable légèreté de l'être qui pense que tout de suite, tout devrait lui être accordé. Contrairement à l'idéalisation qu'en fait Lipovetski.

Ce n'est pas là une pure querelle de philosophes. Ce débat avec ses malentendus est là dans la conscience de bien des gens

d'aujourd'hui, si nous en jugeons par nos résultats de recherche. Le fameux débat entre tradition et modernité n'est pas ici l'enjeu véritable. Ce qui est en cause, c'est la tendance fort répandue de jouer le présent contre l'avenir; cet enjeu est caché, occulté, censuré, et même nié, sinon contourné.

Il concerne tout autant les personnes âgées. Nous n'avons pas trouvé chez elles, dans la plupart des cas, une nostalgie du passé, mais la tentation de jouer elles aussi le présent contre l'avenir; tentation aussi vive, et peut-être plus que dans les autres générations. Mais encore ici, ces mêmes aînés vivent une forte ambivalence. Ils ont tellement investi pour leurs enfants qu'ils ne peuvent faire autrement que de porter de profonds soucis face à leur avenir. Mais qu'en est-il des « enfants des autres »? C'est là où commencent le politique et l'éthique sociale. Nous y reviendrons.

Ces dernières considérations sont pour marquer notre souci de déceler, prospector les tendances les plus profondes, positives ou négati-

ves, non seulement dans la grande société au dans les pratiques quotidiennes, mais aussi dans les champs et mouvements de conscience là où se logent des ressorts importants pour faire face aux défis cruciaux.

[32]

Notre questionnement et notre approche

Pour ce faire, nous avons gardé à vue des questions qualitatives que nous avons progressivement resserrées en retournant constamment sur le terrain au cours de ces dernières années. Nous étions une cinquantaine de chercheurs en interaction soutenue pour analyser, vérifier nos trouvailles, pour en valider les fondements. Voici ces questions qualitatives que nous avons portées tout au long de cette patiente investigation.

Quelles sont les significations que les aînés cherchent et donnent à leurs situations, leurs expériences, leurs conduites, leur destin individuel et collectif, leur identité, leur place et leurs rôles dans la société, leurs horizons de vie? Quels sont leurs systèmes de sens et de représentation? Quels déplacements ont-ils vécus à ce chapitre? Au plan religieux, qu'en est-il de leurs préoccupations ultimes, de leur quête spirituelle, de leur héritage religieux? En quoi la sécularisation a-t-elle marqué leurs attitudes et comportements? Comment assument-ils leur vieillissement? Qu'en est-il des différences existentielles et culturelles entre hommes et femmes chez les générations aînées? Quels sont leurs propres besoins et leurs aspirations? Quels sont leurs apports originaux existants et possibles dans les rapports intergénérationnels qui à la fois les marginalisent et les mettent à contribution sous de multiples formes?

Quels sont leurs rapports à la morale, à la politique, à la religion, leurs langages, leurs relations et rapports sociaux, leurs sensibilités profondes, leurs interprétations 'du passé, du présent et de l'avenir à faire, leurs pratiques, leur univers symbolique, leurs contextes de vie, leurs horizons de conscience?

Toute recherche sur un champ ou l'autre de l'aventure humaine s'inscrit dans des filiations historiques particulières, si tant est qu'on ait compris l'impact des appartenances culturelles et spirituelles dans

l'intelligence des choses et des êtres. Même les ruptures et les inédits scientifiques sont le fruit d'une confrontation avec les modèles de compréhension des prédécesseurs. Il y a des traditions et des filiations aussi bien dans les sciences que dans les civilisations, les religions et les générations. Par exemple, c'est notre propre tradition spirituelle qui nous a amenés à chercher le meilleur de l'expérience historique de nos aînés pour en repérer les apports existants et possibles à la société d'aujourd'hui et à l'avenir. Ce qui n'empêche pas l'exercice de la fonction critique face aux travers, aux contradictions, aux régressions, aux pièges de cette génération. Si notre rapport de [33] recherche se veut sans complaisance, il n'en demeure pas moins habité par un regard d'empathie sur les êtres que nous avons interrogés.

Le grave tournant historique que nous vivons appelle une exploration de toutes les forces de rebondissement et de dépassement susceptibles de relancer une espérance entreprenante et de nouvelles solidarités aussi riches que fécondes, aussi durables qu'inventives. D'ailleurs, combien d'aînés, par toute leur vie, nous sont apparus des témoins de ces farouches entêtements qui, dans l'histoire, ont permis de traverser de rudes épreuves. À tout ramener à la Grande Noirceur d'hier, on a fini par noircir nos aujourd'hui et nos lendemains sans même nous rendre compte de cet inévitable glissement souterrain. Les regards sur le passé, sur le présent et sur l'avenir sont plus reliés les uns aux autres qu'on ne le croit.

Cette société qu'on dit dépressive a besoin de mieux connaître ses propres sources de renouvellement, non seulement ses atouts du présent, mais aussi ses têtes chercheuses au bout des racines encore vivantes de son terreau historique. Une mémoire vivante va bien au-delà d'une archéologie des ruines du passé. Elle a des noms, des visages, des histoires chez nos aînés contemporains. L'identité des générations montantes ne peut trouver son originalité sans un rapport à la fois emphatique et critique avec les générations précédentes. Plusieurs jeunes que nous avons interrogés l'ont bien compris si nous en jugeons par l'intérêt qu'ils manifestent pour leurs grands-parents comme porteurs de sens et d'une sagesse de vie que trop d'adultes du mitan ont disqualifiés.

Les lignes de transmissions ne sont pas épuisées. Elles retrouvent même un regain de courant. C'est un inattendu de notre recherche. Au départ, nous étions plutôt tous du côté de la rupture globale dans nos

hypothèses de travail. Non pas seulement une société cassée en deux socialement, économiquement, mais aussi une société cassée historiquement entre tradition et modernité. Sur cette dernière cassure, nous nous trompons, y compris dans le cas des aînés. Plusieurs de ceux-ci ont modulé tradition et modernité, matérialité et spiritualité, valeurs de durée et valeurs de progrès, sous diverses formes. Nous ne nous attendions pas à une si riche complexité en abordant le monde des aînés.

À travers des mots simples, des expériences apparemment banales, ils nous ont livré des interprétations intéressantes de nos parcours collectifs. Voyons le lucide diagnostic d'une vieille dame :

[34]

Autrefois on nous a donné un bon fond, des solides fondations pour résister dans les épreuves de la vie, pour persévérer dans nos affaires : famille, travail, épargne, propriété, et puis aussi le moral pour continuer envers et contre tout. Mais on ne nous a pas tellement appris à être libres, autonomes, à exprimer nos sentiments. Aujourd'hui on est dans la situation opposée, plus libres, mais sans fondation, sans structure morale, sans repères clairs pour appuyer et faire durer ces expériences plus libres. À l'autonomie personnelle, il manque souvent le sens de l'autre. On est allé d'un extrême à l'autre, par exemple, dans les questions de sexe. Je pense que pour demain, il vaudra mieux mettre ensemble ces valeurs-là qui, pour moi, sont inséparables. Moi, c'est ça que j'ai essayé de vivre dans ma dernière étape de vie. Et je ne suis pas la seule à penser, à agir comme ça. C'est bon pour nous autres, mais aussi pour les autres générations qui nous suivent. En tout cas, c'est un objectif important pour tout le monde, même si on est loin d'y être arrivé. Peut-être que c'est toujours à refaire d'une façon différente à chaque époque, à chaque génération.

Mes petits-enfants, ils sont bien différents de nous, mais je pense qu'ils cherchent dans la même voie que nous présentement. Je trouve que la génération du milieu est la plus loin de cette prise de conscience. On dirait que plusieurs gens de la quarantaine et même de la cinquantaine continuent d'opposer ce que les vieux et les jeunes essaient de raccorder. Les jeunes semblent avoir autant besoin d'une autorité intelligente que de liberté... de guides forts en tout cas. Leurs parents, eux, souvent ne savent pas voir dans l'autorité une fonction importante pour l'éducation d'un enfant. Je ne veux pas généraliser, mais c'est assez fréquent dans cette génération-là.

Mais j'ai aussi appris à accueillir et à vivre les bonnes choses modernes, à mieux comprendre ceux qui nous suivent, à leur laisser vivre leur vie différemment. Nous autres aussi on a contribué à la nouvelle société.

On a connu la société traditionnelle puis les changements qui ont suivi. Nous avons le temps de suivre de près l'actualité. On a aussi nos idées sur la situation. Je ne peux pas croire qu'avec notre longue expérience, on n'aurait pas des choses importantes à vous dire.

[35]

Ces propos introduisent très bien les deux prochains chapitres où nous livrons des lectures problématisées de notre nouveau contexte historique de société à travers les récits de vie et les diagnostics des aînés sur la situation présente et à venir. Dans une recherche qualitative, il est aussi important d'examiner comment ils le disent que de bien comprendre ce qu'ils disent. En termes scientifiques, il s'agit des signifiants et des signifiés. Le langage était notre premier accès à leurs expériences et leur conscience. Les autres signifiants dont on a tenu compte sont leurs relations, leurs sentiments, leurs pratiques, leurs contextes de vie, leurs références privilégiées (valeurs, symboles, représentations), leurs horizons de vie (rêves, projets, espoirs) aussi bien que leur mémoire. Ce qu'ils disent nous renvoie davantage à la fois à leurs expériences de vie, aux événements marquants, aux interprétations qu'ils en donnent, aux logiques et systèmes de sens qui sous-tendent ces interprétations. Au lieu de déployer ici un lourd appareillage méthodologique, nous avons préféré l'inscrire dans la démarche elle-même du rapport, de son façonnement et de son contenu. C'est ainsi que nous entrons progressivement dans leur univers expérientiel, mental, relationnel, social, culturel, moral et spirituel avec sa riche diversité d'orientations, que nous avons tenté de typologiser pour faire état de leurs différents profils. Profils où nous avons tenu compte des variables de sexe, de milieu social et d'âge (3e et 4e âges).

Voyons donc d'entrée de jeu ce qu'ils nous révèlent à travers leurs langages. Comment parlent-ils, comment parlent-elles?

[36]

[37]

LA PART DES AÎNÉS**Chapitre 2**

Comment parlent les aînés?*Solange Lefebvre*[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi écrire tout un chapitre sur le langage des aînés? Parce qu'ils parlent fort différemment que les générations écoutées jusqu'ici. Ils parlent moins aussi sur la scène publique, étant pour la plupart retirés du monde du travail et des grands circuits de la société. Pour comprendre ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont, il faut d'abord mieux déchiffrer leurs langages souvent narratifs, allusifs et plus nuancés qu'on ne le croit. D'ailleurs, le langage n'est-il pas le plus souvent la première voie d'accès à la conscience de l'autre? Comment parlent-ils? Cette investigation est donc nécessaire pour rejoindre leurs pensées profondes, leurs désaccords, leurs joies, leurs amours, leurs révoltes, leurs expériences spirituelles et, plus largement, le monde de leurs besoins et aspirations. Comme nous allons le voir, cette démarche nous ouvre déjà à leurs apports propres. Apports souvent compromis par l'éloignement entre eux et le reste de la société. Nous verrons aussi que leurs rapports familiaux sont leur principal lieu de sens.

Le texte qui suit est le fruit d'analyses d'entrevues et d'échanges serrés avec notre équipe de travail, composée en majorité d'aînés soucieux du « poids des mots pour le dire ».

Lier les choses, les gestes et les sens

« J'ai lu pas mal de livres, écrivait le sociologue Fernand Dumont en 1974. Ce que j'ai appris de plus suggestif sur l'urbanisation et l'industrialisation [38] du Québec, je le tiens des souvenirs de ma re ¹¹. » Un professeur de 62 ans, dans la même veine, nous disait que les jeunes adultes assistant à ses cours avaient peu retenu de leurs cours d'histoire « aseptisés » : « Mais lorsque je leur parle du passé, des personnes qui m'ont marqué, ils boivent mes paroles. »

Il faut dire que les aînés aiment « raconter ». On retrouve chez eux, très développé, le côté délicieusement « raconteux » des Québécois. Ils racontent tellement de choses, leurs petites histoires, et notre enquête a grandement bénéficié de cette aisance. Les histoires de vie sont à bien des égards parlantes en elles-mêmes. Par le récit, les aînés transmettent leurs valeurs les plus profondes et ce en quoi ils croient : « On faisait beaucoup avec peu de choses »; « On était pauvre mais on a passé à travers. »

Cette mémoire concrète se prolonge dans un langage non moins concret, plein de gestes : « J'étais heureuse dans mon appartement, dit une vieille dame de 93 ans à l'hôpital, c'est là que j'ai crocheté une nappe pour chacun de mes enfants et petits-enfants. » Ils sont davantage d'une culture du travail manuel. Plusieurs ont été des hommes de métier : agriculteurs, ébénistes, manœuvres, mécaniciens, hommes à tout faire. L'un d'entre eux nous disait se sentir « désajusté » par rapport à la société actuelle. Les savoir-faire deviennent plus vite périmés. Pourtant, il y a dans leur approche une sagesse qui continue de lier les choses, les gestes et leurs sens. Telle cette grand-mère qui initie ses petits-enfants à un tas de gestes pratiques : « Comment faire un bon ketchup, comment planifier un jardin, ça parle de discipline et de structures intérieures. » Tel ce grand-père qui emmène ses petits-enfants cueillir des baies, travailler dans le jardin, explorer la cour. De grandes complicités s'établissent à travers les gestes posés en commun. Une aînée se souvient des plus beaux moments passés avec ses parents agriculteurs, aux champs : « Tout en travaillant, je leur posais

¹¹ F. DUMONT, « L'âge du déracinement », *Maintenant* (déc. 1974, n, 141) p. 7.

des questions et ils me répondaient. Travailler avec ses mains, ça laisse le temps de penser, de réfléchir, de converser. »

En contrepoint, et avec un peu d'ironie, nous pourrions évoquer ici une certaine critique interne de la modernité, où l'on s'est inquiété, sans trop s'y attarder, d'une dissociation désastreuse en éducation, à savoir : des intellectuels manchots et des manuels robots. Fermons la parenthèse.

[39]

Et les gestes sont pour eux parlants. Après cinq ans de visite à un grand malade, Jacques Grand'Maison, prêtre, a abordé la question de Dieu. L'homme de 84 ans lui a dit alors :

J'ai une chose à vous dire. Vous m'avez déjà parlé de Lui. Le premier jour où vous m'avez visité, j'étais désespéré et j'avais demandé un signe au Bon Dieu. Et vous êtes arrivé, avec des petits fruits frais cueillis, avec vos fraises dans le sucre... Dieu était là. Je n'ai jamais oublié.

Pour dire les choses autrement, nous entrons avec les aînés dans le monde du langage « analogique », c'est-à-dire fonctionnant par allusion à une chose par le biais d'autre chose. La modernité québécoise nous a introduits dans un langage plus logique et linéaire. Un progrès dans un sens peut s'accompagner d'appauvrissements.

Intellectuels manchots, manuels robots

Qui n'a pas rencontré quelqu'un d'une grande intelligence, ayant fait de longues et brillantes études, complètement dépourvu en face de situations très simples? Qui n'a pas rencontré des gens peu scolarisés, peu capables de tenir des conversations brillantes, qui faisaient preuve d'une profonde capacité d'intuition devant les mêmes situations très simples? Notre société « savante » et « spécialisée » se nourrit de lexiques, de dictionnaires, de grilles abstraites. Parfois, l'arbre lui cache la forêt. Une fois l'analyse faite, l'ordre logique établi, elle organise tout : « Les gens et les choses doivent suivre puisque tout cela est

bien pensé ¹². » Ce type de pensée appauvrit l'intuition, le sens global des choses, les détours. Il est même à la source d'une certaine déculturation de base, d'une rupture de la transmission des savoir-faire, des sagesses au quotidien, de l'exercice du jugement qui s'enracine jusque dans la rectitude du cœur et la vérité du geste. Ce que les vieux appelaient « donner l'exemple ».

Une philosophie de la vie articule ces dimensions que nous avons trop séparées : intuition, jugement, qualité morale, sens de la perspective et du détail, mise en ordre et détour. Les générations aînées se sont moins frottées aux rationalités modernes. Elles témoignent par contre d'une grande capacité d'intuition, d'une aptitude à [40] comprendre les choses et les gens dans leur contexte, à saisir des questions complexes par le biais d'images ou de métaphores. La cohorte d'experts affairés à développer le domaine savant de la « gérontologie » - spécialisation de la vieillesse - se trouve tôt ou tard confrontée à des façons de comprendre, d'agir et de parler qui incitent à quitter son monde trop exclusivement commandé par des logiques univoques. L'intelligence est rationnelle, mais elle est aussi pratique, humanisante, métaphorique, intuitive. L'intelligence sépare les choses et les place en catégories, mais elle les relie ensemble souvent plutôt intuitivement. Mais allons plus avant dans le monde du langage des aînés, pour saisir leur critique essentielle d'une certaine modernité trop souvent ramenée aux rationalités.

Un petit côté oriental

Tandis que nous échangeons en équipe au sujet du langage des aînés, je fis un rapprochement avec la culture orientale, plus distancée, plus indirecte, et je vérifiai cette intuition. Voici quelques propos des membres aînés de l'équipe de travail :

¹² D. CHALVIN, *Utiliser tout son cerveau*, Paris, Entreprise moderne d'édition, 1987, p. 39.

- Nous avons le souci de ne pas être direct avec l'autre, la préoccupation de ne pas blesser. Lorsque tu ne veux pas blesser, tu parles sous forme allusive.
- Nous disons quelque chose et laissons « flotter » les mots; à un moment donné, la personne comprendra bien. Nous usons de détours, nous livrons les choses par morceaux, par bribes.
- Par l'humour, ils communiquent beaucoup. Leurs taquineries sont un signe de tendresse : « Pompom, disait mon père au chien, va dire à la vieille que c'est bon. » « C'est bon, mais je ne me lèverais pas la nuit pour en manger. »

Ces habitudes de langage étaient usuelles à l'époque traditionnelle au Québec, et le demeurent au sein des générations aînées actuelles. Quel est le rapport avec la culture orientale? Dans notre société, les années 1970 ont emmené avec elles une vague d'orientalisme : la découverte du corps, du toucher, de certaines formes de méditation, etc.; tout cela se rapporte plus ou moins à une fascination pour l'Orient adapté à la sauce de chez nous et souvent en rupture avec la culture traditionnelle d'ici. Mais il est une dimension essentielle de l'Orient que nous n'avons guère retenue, le langage [41] indirect et allusif. Les Américains décrivent par exemple très souvent le comportement par excellence des Japonais par le terme « détour » : « Un Japonais est capable de tourner indéfiniment autour d'une question avant de l'aborder ¹³ » Ces derniers s'étonnent en retour de l'implacable logique des Américains. Dans leur pays, en outre, l'accès à la maison se fait par un sentier tortueux, afin qu'on ait le temps de « se préparer le cœur » à entrer dans la maison. Des auteurs attribuent cette sagesse de l'Orient au rôle vital et préséant qu'y tiennent les vieillards depuis des millénaires : *le raffinement oriental a quelque chose à voir avec l'influence du vieil âge dans ces sociétés.*

Dans nos sociétés occidentales, en particulier ces dernières décennies, c'est le point de vue des jeunes qui a dominé. L'une des conséquences est l'importance qu'a pris l'ego dans notre culture, l'affirmation parfois brutale du « je ». Jane Wheelwright, une analyste jungienne, a passé un an en Chine, alors qu'elle était jeune, sans ressentir de complicités particulières. Devenue âgée, elle y est retournée et a

¹³ Voir Edward T. HALL, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971, p. 186.

alors expérimenté des accords profonds avec la culture chinoise. Des jeunes gens avec qui elle voyageait s'impacientaient quant à eux de certains aspects du pays : « Je compris alors, écrit-elle, que la culture chinoise actuelle est le produit de siècles de réflexions provenant de ses membres aînés. » Parvenue elle aussi à un plus grand âge, elle se sentait très proche de cette culture ¹⁴.

Voilà ce que des dizaines d'entrevues d'aînés nous amènent à penser : avec leur retrait de notre société, dû à l'âge, de même que l'effacement de leurs racines culturelles et sociales, une subtilité, une éthique des relations et du langage se sont perdues. De sa mère de 64 ans, une femme nous dit : « Ma mère ne dit jamais ce qu'elle vit mais raconte une histoire arrivée à quelqu'un d'autre, qui se rapporte à elle indirectement. Personne n'a le droit d'avoir accès à son monde intérieur. Mon père parle en paraboles. » La parabole a aussi à voir avec le monde oriental. L'évangile nous vient du monde sémitique où les choses importantes se transmettaient par la parabole, le récit.

Nous citons ici les propos de Gaston Rochon, accompagnateur de Gilles Vigneault durant de nombreuses années, qui illustrent cela à merveille : [42]

Les Québécois savaient l'art de la négociation; ils tournaient autour d'une question et enrichissaient de la sorte le résultat. Aujourd'hui, on est trop direct, on veut savoir le secret. (le Scoop)

L'attrait pour la solution « tout de suite » l'appauvrit elle-même ainsi que le chemin pour l'atteindre.

Certains conflits entre modernité et tradition peuvent aussi être éclairés, si l'on porte attention au langage. Prenons un exemple très simple. Dans *Le drame spirituel des adolescents*, nous avons relevé l'opposition toujours vivace entre rationalité et foi : « Ma mère croit, moi je sais. » Le « je sais » des esprits plus rationalistes et logiques, contre le « je crois » des plus âgés. Et cette opposition existe avant toute considération religieuse. Le verbe « croire » s'utilise au quoti-

¹⁴ « Old Age and Death », dans Louise CARUS MAHDI, S. FOSTER et M. LITTLE (dir.), *Betwixt and Between : Patterns of Masculine and Feminine Initiation*, Lasalle (Illinois), Open Court, p. 397.

dien dans le sens de « je crois que », j'estime, il me semble. N'indiquet-il pas une certaine réserve, une prudence? « Je crois », ou c'est probable, cela échappe à une rationalité qui prétend tout savoir. Écoutons un homme de 68 ans :

Pour avoir la foi, il faut être intelligent. Il faut être en mesure de poser un jugement qui dépasse le rationnel. N'est-ce pas intelligent de comprendre que ce n'est pas nous qui fécondons et faisons pousser le grain tombé en terre?

Voilà qui montre que le débat entre savoir et croire trouve une brèche dans une certaine sagesse, une intelligence des choses qui laisse place à la gratuité, au don, à l'accueil, à l'intuition. Foi et science véritables ont en commun de requestionner sans cesse le sens et de rester ouvertes à l'inconnu. Un professionnel du monde scientifique de 57 ans nous dit au sujet du Dieu des chrétiens comme « Trinité » :

C'est mystérieux encore aujourd'hui. Mais avec mon éducation, je me suis aperçu qu'on peut croire les mystères, car presque tout est possible. En médecine, en science, on croyait certaines choses impossibles et c'est devenu possible. Alors être à la fois mystérieux et impossible, ce n'est plus nécessairement vrai. La Trinité, ça reste mystérieux mais ce n'est pas impossible.

Dans une culture séculière rationnelle et critique, il y a une constante tension, chez le croyant, entre foi et raison; ce que bien des responsables d'Église laissent en veilleuse. Les voies d'accès au mystère, au Dieu indicible sont beaucoup plus diversifiées qu'autrefois. [43] D'où l'importance du ministère de l'intelligence si fortement appelé par le besoin de comprendre. Besoin qui n'est pas réservé aux esprits scientifiques. Récemment se sont développés à la fois l'esprit critique et l'ouverture spirituelle et même mystique à des horizons au-delà des calculs et des raisons. Les exemples que nous venons de donner en témoignent. Nous avons beaucoup à apprendre des façons dont les aînés disent diversement leur humanité, leur expérience religieuse, et partant, comment ils se comprennent, et comment ils comprennent le monde, comment ils accèdent aux mystères qui s'y cachent et à l'Autre

qui fait signe. Il y a là un riche continent de conscience et d'âme trop peu exploré qui déborde les frontières religieuses instituées. C'est là un des objectifs importants de notre recherche.

Mieux comprendre le langage des aînés est à ce titre vital pour saisir leur dynamique, leur manière d'être, d'agir et de penser. Dans l'éventualité d'une nouvelle solidarité des générations, d'une plus grande participation sociale des aînés, on ne saurait perdre de vue cette importante dimension. Car le langage parle aussi du rapport au monde et aux autres. Un nouveau dialogue entre générations appelle une attention à leurs langages différents.

Sagesse et lucidité

Ce qui frappe au premier chef dans les entrevues, c'est la complexité des propos, même les plus simples, et la lucidité. Du même coup, une contradiction profonde émerge : on dit d'eux qu'ils sont dépassés, eux-mêmes se sentent souvent peu écoutés ou peu crédibles. On identifie souvent la vieillesse à la rigidité. Le vieillissement peut de fait s'accompagner d'une sorte de désillusion, d'attachement aux modèles de vie et aux nonnes dans les formes que la personne âgée a connues, ce qui parfois la rend méfiante ou acerbe à l'égard des nouvelles mentalités ou modes de vie. Alors, la nouveauté, la complexité fait peur et laisse la personne âgée déçue, voire désespérée. Il semble que la rigidité se rencontre plus souvent chez les hommes pour qui le principe d'ordre, les valeurs morales sont plus cristallisés. L'investissement presque exclusif dans le travail et la famille a fait que l'ouverture à d'autres relations est plus difficile à l'âge de la retraite. Or la flexibilité émotionnelle et mentale s'acquiert principalement à travers une riche diversité de références qu'offre la cité pluraliste. Par ailleurs, de nombreuses études montrent qu'on ne [44] devient pas nécessairement rigide en vieillissant, mais qu'il s'agit le plus souvent d'un trait de personnalité. Une interviewée de 75 ans visite régulièrement des malades âgés. Elle constate : « Quand les gens ont été acariâtres jeunes, ils le demeurent en vieillissant. » Mais c'est loin d'être le cas chez plusieurs aînés. Les enfants d'un couple de la soixantaine avancée, de la trentaine et de la quarantaine, disaient d'eux :

C'est curieux, on s'attendait à ce que nos parents « empirent » en vieillissant, que leurs défauts s'accroissent. Il nous semblait que c'était ça la vieillesse, style « vieux grincheux ». Pourtant, c'est le contraire, ils s'améliorent. Ils deviennent plus ouverts, plus tolérants. C'est même eux qui atténuent chez nous les conflits possibles. Nous on est très intransigeants, entre nous et envers les autres.

Ces parents représentent en fait la majeure partie des personnes âgées. Les psychologues ont observé chez les individus âgés de plus de 55 ans davantage de perspicacité et une plus grande richesse de jugement. L'âge mûr s'avère en fait le point culminant de l'expérience humaine. Il s'agit de la phase dont parle Erikson, dite d'« intégrité ». Le plus grand défi est d'intégrer la totalité de son histoire : le passé, le présent, l'ouverture sur l'au-delà, l'usure et la mort qui vient, les valeurs contradictoires issues de la tradition et du Québec moderne. Certains oscillent dramatiquement entre l'angoisse et la sérénité, mais d'autres connaissent un nouvel épanouissement, un élargissement de vision.

Il faut souligner que cette santé et cette richesse des aînés dépendent de la qualité de leurs liens vitaux avec les enfants et les petits-enfants, biologiques ou non biologiques. Cela vaut aussi pour les célibataires. Le besoin de donner aux générations qui nous suivent se fait particulièrement profond à l'âge de la retraite et au-delà. Le langage qui relie aux plus jeunes se fait alors plus affectif, avec des gestes très simples. L'aîné *se communique* tout entier, non plus seulement par ses activités ou des informations qu'il aurait à transmettre, mais sur le plan de l'être, débordant d'une tendresse qui s'épanche. Qui mieux qu'un aîné sait ce qu'est cet « essentiel » qui préoccupe les êtres? Nous y reviendrons en particulier dans les chapitres sur « Les grands-parents et leurs petits-enfants », « Les cachottiers du dedans » et « Les apports des aînés ».

À la lecture des entrevues, nous avons été frappés par l'aptitude à resituer un jugement moral dans un cadre plus large, ce qui se [45] rencontrait rarement dans les propos des membres des autres générations. Citons par exemple cet homme de 59 ans, professionnel de classe moyenne, au sujet de la culture de permissivité :

Il y a eu un laisser-aller, mais pas nécessairement dans le domaine sexuel en premier. Ça été dans d'autres aspects de la vie d'abord. Puisque les éducateurs avaient déjà tout permis aux enfants, ils ne pouvaient plus mettre certaines balises dans le domaine sexuel. En disant « oui » à tout, l'interdiction finit par n'avoir plus de sens. La conscience de certaines limites à la liberté, elle commence bien avant le domaine sexuel.

À propos de l'environnement, un professionnel bourgeois de 54 ans dit :

Je suis inquiet pour l'environnement. À travers notre éducation, on nous inculquait qu'il fallait apporter grand soin aux talents et aux choses matérielles reçues, pour ne pas les laisser se détériorer. Puis est survenue l'ère d'abondance, du jetable, et je me disais alors que le jetable se transposait dans des valeurs plus essentielles : si les valeurs de durée ne viennent pas équilibrer les valeurs de changement, comment pouvoir protéger l'environnement? Je me demande comment on peut séparer valeurs de durée et valeurs de protection environnementale. Ce sont nos attitudes de base qui sont en question, non?

Un artisan de 60 ans, à la question sur la sexualité dans les médias, répond :

Les films érotiques ont une influence sur la société, c'est certain. Mais je m'inquiète bien plus de l'effet de certains téléromans sur les gens. Pour moi, il s'agit d'une manipulation plus profonde, plus subtile. On confie trop souvent le micro ou l'écran à des esprits immatures qui nous imposent toutes leurs bibittes!

Il y aurait bien d'autres exemples de telles réflexions. Tout au long de ce dossier, nous y reviendrons.

Des propos habités par des visages

Les entrevues des aînés sont donc particulières. Les propos sont souvent très discrets sur les dimensions intimes de la vie. Et lors [46] qu'ils en parlent, ils habillent souvent leurs confidences de bienséance et de pudeur. Ils sont plus loquaces lorsqu'il s'agit des savoir-faire ou des relations. Ils affichent une intelligence moins psychologique que pratique, moins introspective que socialisée : « Ils se disent par les autres, pas souvent à partir d'eux-mêmes », remarque un homme de la quarantaine. Leurs dires sont toutefois chargés d'affectivité, mais sans complaisance.

Alors que chez les générations qui suivent, les visages des autres sont effleurés, flous ou absents, les aînés, eux, parlent des parents, des frères et sœurs, des gens qu'ils côtoient et ont côtoyés, de leurs pratiques sociales avec détail. Beaucoup, surtout des hommes, parlent de leurs éducateurs, comme des personnes avec lesquelles ils ont noué des liens très riches, durant plusieurs années passées dans un même milieu, scolaire ou autre.

Mais les aînés sont aussi capables de silences. Ils proviennent d'une culture où la pudeur et la discrétion étaient des valeurs importantes.

Silences

On leur a appris à se taire, à « tenir sa langue », à soupeser les événements; ils n'ont pas été formés à la raison critique, à la pensée dialectique et logique. Ils ont dû écouter leurs parents, respecter les autorités politiques et religieuses. Ils ont souvent enfoui leurs désaccords dans un quant-à-soi têtû; ils se confient à peu de gens. Ils ont appris à « cacher des choses aux enfants »; ils ont connu des parents qui réglait leurs différents « dans la chambre à coucher » :

Dans ce temps-là, on communiquait bien moins. Nos modèles étaient nos parents, mais nos parents ne parlaient pas, surtout mon père. Ils étaient

discrets, ils avaient de la pudeur. Les sentiments paraissaient très peu. Parfois, avec mon père, j'allais faire de longues marches le soir. On marchait comme des bons, longtemps, et on avait peu de choses à se dire. Il me parlait de son commerce, c'est tout. Nous n'exprimions pas les choses, nous les vivions.

Mais les parents se parlaient des fois. Moi j'étais un couche-tard. À ma grande surprise, à l'âge de 12 ou 13 ans, alors que les parents croyaient que nous dormions, ils se parlaient dans la cuisine. Ça, ça été la grande surprise de ma vie! Durant le jour, tu t'imagines que tout va bien, que tout est parfait, puis [47] quand tu entends le père et la mère se parler à mi-voix, tu apprends que ce n'est pas le cas! (*Homme, 61 ans*)

Pour entendre le quant-à-soi de certains, il faut entrebâiller la porte et prêter l'oreille, presque à leur insu. Et si pointe quelque critique, elle peut être brève, comme une pensée échappée soudainement. Une interviewée de 66 ans évoque une certaine culture du silence, au nom d'un respect sacré :

Aujourd'hui, plus rien n'est sacré. On ne respecte plus rien ni personne. Le climat d'autrefois, à cet égard, était plus sain. L'amour, la famille, les parents, les conjoints, les curés; on en voyait les limites, les défauts, les travers, mais on faisait très attention pour ne rien briser. C'est tellement facile de détruire quelqu'un. Il y a des choses qu'on ne dit pas, qu'on dit uniquement à des amis très intimes, et pas n'importe comment, à cause d'un profond sentiment sacré : ça, il faut le respecter.

Ceci se répercute sur leurs liens avec les petits-enfants :

n fait attention aux petits-enfants. On a brûlé l'adolescence par les deux bouts, et on est en train de brûler la petite enfance. J'ai tout fait pour éviter que mes petits-enfants ne souffrent pas de mon divorce; je ne leur en ai pas encore parlé directement, mais j'ai favorisé un contact harmonieux avec mon ex-mari et sa nouvelle femme. Cela m'a demandé beaucoup de dépassement. (*Femme, 64 ans*)

Déjà le philosophe Platon s'interrogeait sur le filtrage dans l'éducation des enfants, sur la pertinence d'assurer une certaine protection de l'enfance face à la violence, face à la bêtise humaine, dans la foulée

d'une initiation et d'un apprentissage progressifs. Les débats actuels entourant l'exposition des enfants à la violence par la télévision ou les jouets relèvent d'une interrogation similaire.

Au fil des entrevues, ils se disent : « C'est quand même étonnant qu'on ne se dise pas cela entre nous. » Des propos très riches, recueillis au cours de conversations ou d'entrevues, commencent souvent par : « Moi, ce que je pense dans le fond... »

Cela étant dit, il n'y a pas que le versant subtil, allusif et complexe de leur langage. Il faut examiner aussi l'autre versant, qui tient davantage du mutisme, de l'absence de parole, de certains refoulements inhibiteurs et souffrants.

[48]

Quant-à-soi et mutisme

Un interviewé de 60 ans nous dit : « La société passée était une société de cachottiers. Aujourd'hui, les gens expriment davantage leurs insatisfactions. Il y a moins de dictature, plus de libéralisation des opinions. » Une femme de 54 ans, en position charnière entre les baby-boomers et les aînés, nous raconte avoir quitté sa famille parce que le « caché » était devenu insupportable :

Aux yeux du village, nous étions une famille modèle, avec des parents instruits, mais chez nous, il y avait de l'inceste... Avant la mort de ma mère, je lui en ai finalement parlé. Elle ne se doutait de rien : « Ça ne se peut pas qu'on ait vécu cela chez nous! » Ç'a été dramatique pour elle, mais il fallait que je lui en parle. Ma mère est morte triste, peu après. Aucune de mes sœurs n'osait lui en parler. Moi j'avais vidé la question en thérapie, j'étais capable de le lui dire.

Cette rancoeur et cette agressivité se retrouvent surtout chez les femmes. Une aînée de 67 ans explique :

J'ai changé mon homme, j'étais avant-gardiste! Je trouvais cela important d'avoir une liberté d'agir, de penser, de parole. Avant, tu n'avais pas le droit. Un tas de livres étaient à l'Index... Moi je préfère les émissions de télé où les gens échangent entre eux. Ça m'ouvre à d'autres opinions... L'amitié pour moi c'est primordial. Tu peux te confier à ton amie, sur tes problèmes avec ton homme, par exemple. Mais tu ne peux pas dire cela à tes enfants, pour ne pas nuire à l'image qu'ils ont de leur père; ils l'estiment beaucoup.

Bien des aînés ont souffert du « caché ». Aussi ne s'étonne-t-on pas de les voir si « consommateurs » de programmes de télévision, de radio : « J'aime lire un bon livre. Et quand j'écoute la radio ou la télé, tout m'intéresse : le sport, la politique, les programmes religieux, les petites comédies. » (Femme, 89 ans) On comprend le phénomène « Jeannette Bertrand », une femme de la génération aînée, à la lumière de cette souffrance du « caché ».

On identifie souvent vieillissement et conservatisme. Chez plusieurs aînés, l'ouverture d'esprit étonne, et tout en parlant, ils s'en étonnent eux-mêmes. Ils ne se scandalisent pas tant de la liberté sexuelle; ils s'inquiètent plutôt du désarroi des jeunes face à l'amour, de l'usure des coeurs après plusieurs partenaires. Certains du troisième [49] âge (55-70 ans) ont vécu des libérations sexuelles dont ils parlent entre eux, depuis les films érotiques à l'échange de partenaires. La sexologie fut le champ de bataille de certains de leurs membres (Madame X, J. Bertrand, etc.).

Mais les aînés s'expriment surtout entre eux. Leur quant-à-soi et leur mutisme à l'égard des autres générations a d'autres sources, et ce au coeur même de notre modernité québécoise. Au cours de l'entrevue, une femme de 67 ans nous a dit :

Vous vous intéressez à ce qu'on pense à cause de votre enquête! Mais d'ordinaire, ça n'intéresse personne. Nous non plus on ne s'intéressait guère à nos parents, mais on les avait tout de même écoutés bon nombre d'années! Et puis, il a souvent fallu rester muets. L'autoritarisme d'hier nous faisait taire : « Faites ce qu'on vous dit! » Et la contestation de nos enfants tout autant : « On ne veut rien savoir de ce que vous pensez ou faites! » Nos parents nous ont fait taire, nos enfants nous ont fait taire! Après

avoir vécu pour des idéaux chrétiens - mariage, dévouement -, on a vécu pour nos enfants. Occupés à « vivre pour », on n'a guère pu prendre la parole.

Nous avons accumulé un tas d'expériences pratiques, mais les baby-boomers, nos enfants ou d'autres, refusent le plus souvent d'en profiter, ils mènent leur vie et leur carrière comme ils l'entendent. À présent, on a du temps pour lire les journaux, pour écouter les nouvelles. On est mieux informés que quiconque. Mais nos avis, nos réflexions ont peu de poids. Et puis, on n'ose pas parler des choses qui ont fait sens pour nous, de peur d'être dépassés.

Que pensent de leur côté les baby-boomers? Génération de la parole, de l'expression de soi, des thérapies, la génération des baby-boomers s'est élevée contre ce mutisme, cette réserve, ce « endure les épreuves », « soumetts-toi à l'autorité » parentale ou religieuse. Ils disent des aînés : « Ils sont incapables de parler d'eux-mêmes, de s'avouer les vraies affaires. » Ils confient avoir durement vécu cette non-communication : « Je sentais chez ma mère une certaine frustration, chez mon père un désarroi, mais tout se communiquait par des attitudes non verbales, en contradiction avec leur éternel tout va bien! » C'est par eux, les enfants des aînés, qu'on apprend la dureté de la vie de leur mère, l'autoritarisme ou l'humiliation du père. Ceux-ci n'en parlent pas ou peu. [50]

Soucieux d'une certaine transparence, pénétrés de leur « culture psy », certains jeunes vont forcer chez leurs parents les aveux, au sujet des douleurs de l'enfance, des frustrations conjugales, des difficultés familiales. Un homme de 68 ans, non sans désarroi face au procès de ses enfants, disait : « On n'est pas habitué de fouiller ainsi dans nos souvenirs d'enfance. Pourquoi toujours ressasser les problèmes passés? » Il y a là une attitude saine. En effet, le monde des aînés nous amène à nous interroger sur la culture psychologique de l'« étalement » de soi au grand jour. Les psychologues Hubert Van Gijsegheem et Louisiane Gauthier prennent parti pour « le droit au secret », dans un article sur les victimes d'abus sexuels. Il se trouve un moment pour parler, pour dévoiler ce qui fait mal, mais à la condition que ce moment soit suivi d'un retour au secret. Ressasser le problème

garde là plaie constamment ouverte. Se taire permet la cicatrisation de la plaie ¹⁵.

Un homme célibataire de 58 ans, dernier d'une grande famille, nous parle de ses observations :

On a toujours appris à la génération aînée à être discrète. Chez leurs enfants, c'est le contraire. Ils ne pratiquent plus la discrétion sur leur vie privée. Cette « génération psy », comme on l'appelle, met tout sur la table. Leurs parents ont souffert de cette explosion affective. Ils ne parlent pas beaucoup et semblent se dire, dans leur quant-à-soi : « Nos enfants ont tout dit, ils ont durement réglé leurs comptes avec nous. Nous on ne fera pas ça. » Alors ces aînés se sont davantage enfoncés dans leur mutisme.

Mais lorsqu'ils se retrouvent entre eux, ils se défoulent. C'est incroyable de voir mes sœurs de 70 ans, veuves on ne peut plus joyeuses, jaser entre elles de religion et de sexe. Leurs propos sont crus, d'un humour noir et d'une ironie surprenante... Leur vie sexuelle n'a certes pas été un succès... Entre sœurs donc, entre frères, entre tantes on se parle. Mais rarement les aînés s'ouvrent devant leurs enfants.

Dans *Le Devoir* du 24-25 juillet 1993, Micheline Lanctôt, femme et artiste de la génération du baby-boom, fouille la mémoire d'une vieille dame et lui prête ses propres fantasmes. Sa vision de la [51] vieillesse laisse percer tout le conflit entre sa génération, inscrite d'abord et avant tout dans des valeurs de liberté, d'autonomie et d'affectivité, et la génération aînée du devoir, de la stabilité, de la maîtrise de soi-même, de la sexualité-tabou. Mais elle montre en même temps les limites d'une culture de l'amour-passion, du corps, des sens et de l'émotion. La finitude, que la vieillesse ne peut plus masquer, lui semble insupportable. Elle décrit la vieille dame « déçue de la vie adulte, sur son quant-à-soi, méfiante ». Puis elle dépeint son souvenir d'un désir violent, alors qu'elle avait onze ans, pour un dominicain espagnol venu dans sa classe. Bien sûr, la petite fille garde pour elle l'irrépressible attrait, prise à l'intérieur d'un double interdit. celui du sexe et celui de franchir les limites du célibat sacerdotal... Puis Lanctôt revient à la vieille dame :

¹⁵ H. Van GLJSEGHM et L. GAUTHIER, « De la psychothérapie de l'enfant incestué : les dangers d'un viol psychique » in : *Santé mentale au Québec* 17/1 (1992) p. 25-26.

[...] elle n'a plus d'espoir lorsque tout passe dans l'ordre du souvenir car la mémoire ne fait pas revivre mais mourir encore une fois, [...] car elle enterre avec les événements la démesure et l'insolence.

Alors je l'ai regardée mourir une deuxième fois se retirer au fond d'elle-même sans qu'on la voit partir, timide maintenant, un peu bête, dodelinant du chef et les mains tremblotantes. Voûtée par l'insignifiance. Chienne de sérénité.

Lanctôt évoque l'histoire de la répression sexuelle des femmes âgées. À cet égard, dans le chapitre sur la transmission des aînés, nous avons relevé un fond d'agressivité chez certaines femmes. Par ailleurs, c'est d'elle-même que Lanctôt parle davantage. François Ricard, dans *La génération lyrique*, se demande comment mourront les baby-boomers devant lesquels le monde a plié, face à leurs désirs sans limites. Comment vont-ils vieillir? Comment vont-ils supporter l'usure du corps? La relativisation des échecs, le bilan serein, la « mémoire » d'une vie tissée de douleurs et de joies, de déceptions et d'espoirs, ne seront-ils à leurs yeux qu'une « sérénité insignifiante »? Ils risquent de payer cher leurs mythes de l'éternelle jeunesse et du paradis terrestre : « Seul l'adulte, seul le vieillard, seul celui qui a cédé devant le monde peut imaginer qu'il doit décliner et mourir », écrit François Ricard ¹⁶.

[52]

Blessures, refoulements, dépassements

Un interviewé de 63 ans dira des hommes du troisième âge : « Ils parlent moins, ils demeurent hermétiques, impénétrables. Ils ne parlent pas, ils sont incapables de se confier. Chez les dames, c'est moins pire. » Généralement, les femmes réfléchissent tout en parlant, leurs propos sont comme un jaillissement de conscience. Les hommes affirment des choses, émettent des opinions, des points de vue, mais sans s'impliquer eux-mêmes. Un homme de 61 ans nous dit ceci de ses parents :

¹⁶ F. RICARD, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, p. 280.

La mère parlait, le père moins. Pour les hommes, c'était différent. Dans les institutions scolaires, il n'y avait pas de place pour les sentiments. Tu faisais tes devoirs, tu allais jouer l'après-midi, tu étudiais bien fort, tu préparais tes examens. Ils te laissaient sortir deux fois par mois si tu avais une bonne conduite, mais peut-être parce que c'étaient tous des religieux, il n'y avait pas de sentiments.

Nous avons noté dans le dossier sur les baby-boomers que la conscience masculine demeure plutôt indéfinie. Dans ce cas, le « je » est en retrait. C'est souvent la femme qui stimule, va chercher son homme. L'une d'elle, comme beaucoup d'autres, émet le souhait suivant :

Ce serait bien que mon mari parte avant moi. Je me débrouillerais bien mieux. Il me semble que lui, tout seul, serait perdu, perdu. Il ne demanderait de l'aide à personne. Si j'ai besoin d'aller jaser avec quelqu'un, je fais le pas pour y aller, tandis que lui n'ira pas.

Derrière le mutisme de certains, il y a des blessures profondes, des drains de famille. On rencontre rarement chez eux les règlements de compte qui n'en finissent plus, le ressentiment. Mais les vieilles haines sont enfouies et tenaces : « Ces deux-là ne se parlent plus depuis trente ans », dit-on de deux frères, du père et du fils : « Quand ils détestent quelqu'un c'est pour la vie. » La mort peut devenir lieu de réconciliation, mais pas toujours. Tel ce père dont le fils, pour une question de terre et d'héritage, s'était retranché du cercle familial. L'une des sœurs, visitant son père qui n'en finissait plus de mourir à l'hôpital, avait compris la requête sous la prune presque éteinte : « Tu veux revoir Jean-Louis, n'est-ce pas ? » Il avait acquiescé d'un faible signe de tête. Le fils était donc venu visiter son père et [53] avait renoué avec lui. Quelques heures plus tard, le père mourait, plus tranquille.

Une femme de 69 ans, confidente de plusieurs aînés, dit ceci :

C'est effarant le nombre de vieux couples qui « toffent ». Ils demeurent ensemble mais entre eux il n'y a plus rien. Individuellement, l'homme et la femme vont se confier, mais jamais ensemble. Cela menacerait un équilibre passablement fragile et précaire.

L'un de nos intervieweurs, après avoir fermé l'appareil d'enregistrement, s'est vu dire dans le creux de l'oreille : « C'est ma femme qui boss ici. Je l'ai endurée trente ans. Si ça n'avait été que de moi, j'aurais divorcé. » Et de semblables propos s'entendent chez les femmes. C'est souvent pour les enfants qu'ils sont restés ensemble. Aussi au nom d'une culture de l'acceptation. Une femme de 58 ans dit de ses parents :

Ma mère m'a raconté qu'elle a manqué de beaucoup de choses. Elle avait malgré ses défauts le respect de son père. Elle disait qu'il était sévère et qu'il aurait dû prendre moins de boisson, mais elle ne parlait jamais en mal de lui. Peut-être parce que dans ce temps-là, les hommes avaient une mentalité selon laquelle ils étaient « les maîtres ».

Entendues à travers la culture psychologique qui étale la vie privée sans réserve, on peut se contenter d'attribuer ces attitudes au *refoulement* vu comme une entrave à l'épanouissement de la personnalité. Pourtant, il existe en psychologie un sain refoulement. D'après Aulagnier par exemple, le refoulement normal consiste à refuser de laisser libre cours à des pulsions « dont la réalisation est incompatible avec des exigences culturelles qu'on ne peut transgresser ». Selon Laplanche et Pontalis, « le refoulement se produit dans les cas où la satisfaction d'une pulsion - susceptible de procurer par elle-même du plaisir - risquerait de provoquer du déplaisir à l'égard d'autres exigences ¹⁷ ... »

En d'autres termes aussi, les générations aînées proviennent d'une culture du *dépassement*, d'où les expressions souvent entendues : [54] « Il faut passer par-dessus; on est passé à travers. » Nous demeurons saisis devant des propos dramatiques entendus chez certains d'entre eux, tels ce religieux de la soixantaine : « Si j'avais vécu ma jeunesse aujourd'hui, je ne serais pas entré en communauté »; telle cette mère de six enfants : « J'aurais préféré être célibataire. Je n'étais pas mater-

¹⁷ P. AULAGNIER, *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*, Paris, PUF, 1984, p. 250; J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 419.

nelle. Je suis pourtant fière de mes enfants. » Un sens du devoir bien ancré les ont fait passer à travers des situations parfois insupportables.

Souvent à leur corps défendant, les aînés ont maintenu l'axe intégrateur de leur vocation la plus fondamentale : maternité, paternité, mariage, profession ou célibat religieux. Mais ce au prix de refoulements exigeants et parfois pénibles. Leur fond est stable, le déroulement de leur vie régulier : « L'histoire de ma vie? Eh bien! c'est une vie bien normale. » Plus de stabilité et peu de liberté ou de mobilité. Plusieurs continuent de s'inscrire dans la permanence et la durée, au sein d'une culture moderne contradictoire, fragmentée, changeante où l'on s'abandonne plus facilement aux émotions et aux passions. « Chaque époque a ses bons et ses mauvais côtés. » Cette remarque de plusieurs aînés indique une saine relativisation des choses.

À la fin de la vie, on s'avoue les limites, les erreurs, les tensions. Le ton tranquille avec lequel sont souvent faites de telles affirmations manifeste malgré tout que plusieurs aînés ont repensé et « intégré » les contradictions de leur itinéraire. En outre, les gens très âgés, de 80 ans et plus, semblent souvent plus sereins. Le psychanalyste Jung avait déjà remarqué que les conflits de l'ego diminuaient avec l'âge, c'est-à-dire que s'instaurait un plus grand détachement des choses et des événements. Jacques Grand'Maison y reviendra, dans une réflexion sur « le moi et le soi », clé de l'itinéraire des aînés, dans « Les cachottiers du dedans ».

Certains aînés reconnaissent profiter d'un nouvel intérêt pour leurs valeurs, tout en se sentant partie prenante des requestionnements moraux et spirituels, observés chez les baby-boomers dans le précédent dossier de recherche et dans la société en général. Un homme de 62 ans, travaillant dans les milieux d'éducation, observe ceci : « Dans mon milieu de travail, ces dernières années, nous parlons davantage de notre position morale ou religieuse. Avant c'était un sujet tabou, l'esprit fonctionnel effaçait tout le reste. » La gravité des problèmes actuels nous amène à réfléchir davantage, à avoir une conscience plus profonde. Ce mûrissement nous rapproche des aînés, de leur longue expérience de vie.

[55]

Nos intervieweurs et d'autres qui se sont intéressés aux « savoirs » des vieux notent le bonheur de ceux-ci : « C'est comme si on leur fai-

sait un cadeau en les interrogeant, en les écoutant. Généralement, leurs façons de voir ne sont pas valorisées et considérées. Plusieurs étaient étonnés de sentir que leur point de vue était valable. » Un déplacement du regard sur les aînés est en train de se produire. Et les aînés eux-mêmes ont évolué plus qu'on ne le dit.

On se plaint souvent de l'impersonnalité de nos bureaucraties, de nos institutions scolaires modernes, de l'anonymat urbain, du caractère artificiel de bien des débats. Les dizaines d'entrevues d'aînés parcourues laissent émerger toute une culture concrète, expérientielle, réfléchie, intégrée qui risque de se perdre si « le troisième âge » se retire des grands enjeux de l'heure, du travail, de l'engagement social ou politique. Il faut prendre la mesure des richesses humaines de nos aînés. Cela s'entend bien sûr si l'on admet que la culture n'est pas qu'une question de pure rationalité fonctionnelle et instrumentale, mais aussi un « travail collectif grâce auquel les hommes tissent leurs liens communs avec le monde ¹⁸ ». La suite de ce dossier veut aider à accomplir ce travail. Il faut dépasser ce premier regard de surface que nous venons de jeter. Plus nous avons pénétré dans les profondeurs de leur expérience et leur conscience, plus nous avons été conduits par eux et elles à des sources et ressources trop ignorées par notre société juvénile, par une mentalité qui ignore les secrètes beautés du mûrissement. Plus que le vieillissement, nous craignons davantage l'illusion d'une éternelle adolescence mythifiée qui ne cesse de prendre de l'ampleur chez nous. L'évolution récente de nos médias en témoigne. La prétendue mode rétro ne fait pas le poids face à ce courant narcissique d'un look d'adolescent éternel, *ageless*, sans âge.

Ces tendances psychologiques, sociales et culturelles seront reprises dans la suite de ce rapport, en relation avec les aînés, bien sûr. Notre entrée de jeu sur leur langage a quand même permis de recueillir des *insights*, des éclairages qui nous seront utiles pour les prochains chapitres. Nous mentionnions plus haut le langage narratif des aînés qui aiment « raconter ». À travers leurs récits de vie, ils ont souvent fait une lecture originale de l'histoire des 50 ou 60 dernières années au Québec. La prochaine mise en perspective historique s'en inspirera.

[56]

¹⁸ . F. DUMONT, *op. cit.*, p. 8.

[57]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 3

Un nouveau contexte historique

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

Parler d'un nouveau contexte présuppose une mise en perspective de l'évolution historique d'une société, des changements, des ruptures et des inédits qu'elle a connus. Voyons le point de vue original d'une nonagénaire :

Il s'est passé bien des choses depuis la charrette de mon enfance à la navette spatiale, du secours direct des années 1930 au supplément de revenu garanti, de la morale sévère d'hier aux libertés d'aujourd'hui. J'ai suivi le siècle, mais je me porte mieux que lui! C'est ce qui m'étonne, malgré tout. Il y a aussi des continuités dans tout ça. Les hommes se libèrent de certaines choses et puis se rendent esclaves d'autres choses. Au bilan, j'ai eu une vie passionnante!

C'est marquer du coup le caractère relatif du nouveau comme de l'ancien, de la tradition comme de la modernité. Progrès et régressions s'accompagnent. Tout le contraire de ces visions simplistes d'un passé ou d'un présent, tout bon ou tout mauvais. Notons quand même ici un regard plein de santé sur le siècle, y compris sur le présent et même

sur l'avenir, comme en témoignera ce rapport inspiré des aînés eux-mêmes.

Mais comment ne pas reconnaître en même temps le caractère souvent abrupt des profondes transformations sociales, culturelles, économiques de notre société depuis la dernière guerre mondiale et les changements de mentalité qu'elles ont suscités.

[58]

Nous avons vécu ici des changements rapides qui ailleurs ont été vécus sur une plus longue période. On a eu de la misère à les digérer. C'est encore le cas aujourd'hui. Puis en plus de cela, il faut présentement en avaler d'autres encore plus difficiles à digérer : tous ces déficits qui déboulent, les usines qui ferment, les hôpitaux engorgés, les taxes énormes, le chômage des jeunes, le nombre des vieux qui augmente, les gouvernements impuissants. Ça fait bien des problèmes à régler!

Les centaines d'aînés que nous avons interviewés sont conscients de ces graves difficultés, sans pour cela céder au catastrophisme.

Les personnes de ma génération qui ont connu dix années de profonde dépression, six années de guerre et dix années d'après-guerre, admettent volontiers que même avec seulement la pension de vieillesse et le supplément de revenu garanti, elles vivent plus largement qu'à l'époque où elles tiraient le diable par la queue sur une ferme ou dans l'exercice d'un métier chichement rémunéré.

Mais ce point de vue commence à être remis en cause par plusieurs, surtout depuis le début des années 1990 où leur vision d'avenir s'est en quelque sorte noircie. C'est ce nouveau contexte que nous allons tenter de cerner ici, sans perdre de vue le regard nuancé de nos interviewés. « Après tout, on a des moyens collectifs qu'on n'avait pas autrefois »

LE VERSANT POSITIF

Notre recherche mettait en présence et en interaction les expériences biographiques sociales et historiques des diverses générations. Elle nous a révélé des choses étonnantes sur notre société, des regards originaux, des interprétations inattendues, des mouvements souterrains de conscience et aussi d'autres rapports sociaux qu'on ne trouve pas dans bien des diagnostics savants des dernières décennies. Nous-mêmes, au départ, nous n'étions pas alertés par l'importance grandissante du facteur générationnel et intergénérationnel et encore moins sur le rôle de révélateur privilégié des multiples transformations vécues au cours du XXe siècle et plus particulièrement du tournant historique que nous sommes en train de vivre. Et que dire [59] de l'avenir où plusieurs enjeux et choix collectifs se joueront autour des rapports de générations. Qu'il s'agisse de conflits ou de nouvelles solidarités à bâtir.

En surface, tout le système social, économique et juridique est conçu en fonction de l'individu, seul sujet déterminant, qu'on soit homme ou femme, parent ou enfant, jeune ou vieux, travailleur ou dépendant, majoritaire ou minoritaire, de souche locale ou immigré, etc. La plupart des rapports se conjuguent de plus en plus en termes contractuels y compris en amour, dans le mariage comme dans la famille où même l'enfant est un sujet entier de droit autonome, partenaire contractuel, susceptible d'avoir son propre avocat en cas de conflit. Une adolescente peut se faire avorter sans que les parents soient mis au courant. Toutes les grandes instances sociales sont utilisées avant tout en fonction des droits et intérêts individuels par la plupart des gens.

Voilà, semble-t-il, la logique de base qui s'impose au quotidien comme au politique en dépit des discours sociaux et des stratégies politiques ou institutionnelles apparemment orientés vers l'ensemble et les ensembles et, plus noblement, vers le bien commun.

Nous sommes dans une drôle de société. On veut que tout soit planifié, programmé, « rationalisé » comme ils disent, puis on veut vivre à sa guise

sans règles, sans contraintes, au jour le jour, au gré de ses émotions, de ses désirs - entendez : ses caprices. Que l'État soit stable pour nous donner des services, de bons emplois stables bien rémunérés, mais nous, on va faire ce qu'on veut, quand on veut, comme on veut, si l'on veut. Comment veux-tu qu'un jeune grandisse et prépare son avenir dans des contradictions pareilles. Il est temps de se réveiller. Les gens âgés ont des choses importantes à dire à cette société. On peut être un facteur de bon sens, de santé, de solide jugement pour remettre la société sur ses pieds... (éclats de rire)

Cette femme de 70 ans bien campée dans sa riche expérience de vie n'a pas le goût de démissionner. Mais elle exprime bien l'état de conscience de plusieurs de nos interviewés du grand âge qui ont l'impression que les liens et rapports sociaux sont de plus en plus défaits ou éphémères, contractuellement résiliables. Le divorce est le grand paradigme symbolique de cette tendance souvent conçue et projetée comme une sorte de déterminisme historique qui rendrait illusoire tout ce qui a nom durée, stabilité, long terme, mémoire, horizon d'avenir, projet de société.

[60]

Comment nier la part de vérité et de réalité de ce phénomène social où l'idéologie du présent, la pratique de la gratification individuelle immédiate et la société de consommation se renforcent mutuellement! Outre le fait qu'elles n'aient pas tenu leurs promesses de bonheur, elles ont rendu la société et les institutions précaires, « ingouvernables ».

Voilà ce qui a été exprimé dans un premier temps par les aînés. Mais plus nous avançons dans l'entrevue, plus leur diagnostic se nuance : refus d'idéaliser le passé, reconnaissance des « belles valeurs » d'aujourd'hui, attachement aux enfants et aux petits-enfants, relativisation des crises actuelles (« On s'en est sorti, ils s'en sortiront bien eux aussi »), souci de l'avenir de ceux qui les suivent. Comme si leur expérience du long terme leur permettait un regard plus serein. Porteurs de liens profonds, les aînés peuvent être des atouts précieux pour l'avenir.

Nous nous en sommes rendu compte dans cette recherche, surtout au chapitre des solidarités intergénérationnelles familiales dont une bonne part échappe aux statistiques et à toutes les autres comptabilités d'échanges économiques ou de transferts sociaux. Il y a des solidarités silencieuses et gratuites au sein des familles et des parentés dont nous

ne soupçonnons pas l'ampleur et la portée. Recherches et sondages nous révèlent clairement une constante progression de la valeur-famille, malgré les assauts critiques et les éclatements étalés sur les ondes et écrans. Plus qu'une aspiration, nous avons trouvé « un flux serré de rencontres et d'échanges à l'intérieur des réseaux souvent patiemment reconstitués et maintenus à travers les aléas des déplacements et des ruptures provoqués par des bouleversements successifs ¹⁹ ».

Tout se passe comme si la conscience des instabilités et des précarités de tous ordres amenait à chercher plus résolument de plus forts ancrages et de nouveaux enracinements. Même les unions successives, l'adjonction de nouveaux membres n'arrivent pas à laminer les liens familiaux entre générations. La configuration familiale change, se diversifie, mais le lien demeure. On adopte les nouveaux sans rejeter totalement les anciens. Et cela au quotidien comme aux fêtes qu'on multiplie pour raviver l'appartenance. Des filiations se [61] nouent hors des liens du sang. La famille d'aujourd'hui, avec une incroyable tolérance, intègre les grossesses précoces, les mariages à l'essai, les unions libres, la monoparentalité. Une sorte de résistance dynamique à tous les aléas défie la copie conforme. Le réseau ne se disloque pas malgré les ruptures. Les grands-parents restent des références, des lieux et liens humains vivaces. Les diverses générations sont rattachées à la vieille maison de famille. Les lignées de même nom s'inventent de grandes fêtes. On reconstitue l'arbre généalogique. L'histoire reprend du sens. L'avenir des jeunes inquiète et c'est la plupart du temps dans un sens d'un profond attachement à eux. Nous l'avons noté dans notre rapport de recherche sur les parents-boomers. Ceux-ci ont vécu bien des ruptures amoureuses, mais leur fidélité à leurs enfants reste leur socle de permanence affective.

Ce nouveau contexte actuel est marqué par des démarches de re-composition des liens générationnels qui doivent beaucoup à la valorisation de l'affectivité et de la subjectivité, et aussi au mûrissement de la conscience. Seule une fine phénoménologie sociale peut saisir ces mouvements souterrains de l'évolution des rapports quotidiens. Tout

¹⁹ . Ce propos d'Agnès Pitrou exprime bien ce que nous avons constaté dans notre recherche. Voir A. PITROU, « Dépassement des solidarités familiales », *L'année sociologique*, 37 (1987), p. 205.

se passe comme si la filiation prenait le pas sur l'alliance et ses discontinuités contractuelles. Le besoin d'enracinement vient faire contrepoids à une culture urbaine médiatique de l'éphémère et des modes passagères, et aussi à la crise du système social et de ses grandes institutions. Une majorité d'interviewés de tous âges nous ont dit : « Les liens de famille sont la seule chose stable qui nous reste, la seule permanence possible, le seul lieu humain d'intégration. »

Nouveaux maillages sociaux

Certains esprits critiques y voient, non sans raison, un danger d'encoconnement dans la vie privée (cocooning familial), au grand dam des enjeux sociétaux et politiques. Et s'il y avait là autre chose, par exemple, une première recomposition du social. Comment sous-estimer l'intensité et la fréquence de l'entraide intergénérationnelle, collatérale, sous diverses formes et pratiques de services et de transferts? Comment ignorer la portée sociale de ces nouvelles pratiques de transaction, de négociation, d'accueil d'étrangers dans les familles reconstituées? Il pourrait bien y avoir là une assise d'apprentissage, d'initiation à la démocratie pluraliste d'aujourd'hui!

Notre famille reconstituée a été une école d'altruisme, de respect de l'autre, de tolérance, de compromis, de conciliation et [62] réconciliation, avec des défis quotidiens vécus sur une longue période. Ça nous a fait mûrir et grandir les uns les autres. Ça été difficile, mais très formateur.

Nous avons noté aussi comment la plupart des grands-parents ont été d'une souplesse remarquable dans cette phase de transition et de recomposition. Certains beaux-parents gardent contact avec le gendre ou la bru divorcés. On a peu pris la mesure des rôles nombreux et qualitatifs que jouent encore, mais sous d'autres formes, les gens du 3e âge et du 4e âge dans le renouvellement des solidarités intergénérationnelles, dans la transmission des valeurs et des patrimoines culturels. Plusieurs jeunes nous ont affirmé, avec une particulière insistance, leur attachement à leurs grands-parents. Combien prient pour eux après leur départ de cette terre?

J'adore mes grands-parents. Ils ont beaucoup de sagesse. Ça, c'est rare aujourd'hui. Mon père et ma mère travaillent tous les deux. J'ai été souvent gardé par mes grands-parents. De l'amour, eux autres, ils en ont à revendre. Y t'écoutent. Tu te sens bien avec eux. Tu sais, t'as besoin de savoir d'où tu viens, qu'est-ce qui s'est passé avant nous autres. Des fois, je trouve qu'ils sont plus ouverts, plus modernes que mes parents, plus confiants en l'avenir. Ils sont bien croyants. Ils sont plus sûrs d'eux-mêmes. Moi ça me rassure, ça me stimule. Ils ont connu ça la misère quand ils avaient mon âge. Ils ont passé à travers avec courage. Alors moi, je me dis : je peux faire pareil, parce que c'est encore dur aujourd'hui. Tu sais pas trop ce qui va t'arriver avec le peu d'emplois qu'il va y avoir. Eux autres, ils me disent : « tu vas voir, tu vas passer à travers ». (*Sylvain, 16 ans*)

Un témoignage-type parmi ceux que nous avons entendus chez plusieurs jeunes de divers milieux sociaux. Il y a là une perception étonnamment juste de la génération des aînés qui, dans bien des cas, ont su conjuguer leurs traditions et la modernité et qui gardent un fond de sérénité devant les temps difficiles qui s'annoncent.

Ils passeront bien à travers comme nous on l'a fait. Ça ne nous a pas fait mourir, au contraire, ça nous a donné de la « couenne », de la force, de la persévérance, de la confiance face aux coups durs de la vie.

Dans le climat morose et même souvent dépressif d'aujourd'hui, les aînés livrent quasi souterrainement des expériences, des valeurs, [63] des qualités de conscience qui transpercent peu à la surface des discours et des débats publics. Ces transmissions informelles, gratuites, quotidiennes échappent aux rationalités critiques dominantes. Comme si on avait oublié que les rapports des générations sont des infrastructures culturelles souvent plus profondes que les rapports économiques et politiques (G. Balandier). Du coup, on découvre que les empreintes des aînés sont plus vivaces qu'on ne le pense, que leurs apports sont inappréciables, que les aînés, collectivement, peuvent être une assise précieuse de relance de la vie et de la société. Jung et Erikson, de façons différentes, avaient pressenti ce rebondissement des solidarités les plus fondamentales bien au-delà des nouveaux impératifs de survie et d'une communauté de destin obligée.

Une certaine culture juvénile de pairs, intragénérationnelle, s'est révélée étouffante. Contre toute attente, le monde des aînés devient un lieu de sens, un lieu de recomposition de la mémoire, du présent et de l'avenir, un exemple d'intégration des diverses dimensions de la vie sans pour cela s'imposer comme le seul modèle à suivre.

À tort ou à raison, nous avons décelé ce filon de vie, de sens et d'espoir dans notre recherche auprès des aînés depuis six ans. Dans une perspective d'exploration de leurs apports à la société, à tout le moins, il y a là une hypothèse de travail prometteuse, sinon plausible.

Dans son ouvrage remarquable sur la psychologie du vieillissement, J.-L. Héту ressaisit la pensée de Jung sur la vieillesse comme âge de la solidarité. La vieillesse peut être porteuse d'une conscience qui n'est plus emprisonnée dans les limites du moi. Cette conscience est davantage en communion avec le monde plus large des intérêts objectifs. Certes, la vieillesse est marquée par bien des problèmes, mais ce sont souvent des problèmes « authentiques », vitaux, ouverts sur la communauté humaine.

Les complications survenant à cette étape ne sont plus des conflits avec nos fantaisies égoïstes, mais des difficultés qui concernent les autres autant que soi. À cette étape, il s'agit essentiellement de problèmes collectifs. Loin d'être perçue comme une étape de repliement sur soi, la phase de la vieillesse est donc au contraire le moment où le sujet, prenant contact avec le meilleur de lui-même, se sent en communion de destin avec ses semblables confrontés à des problèmes sociaux. Ce que Jung a en vue ici dépasse les intérêts immédiats des personnes âgées comme groupe social. Il s'agit en fait des enjeux reliés [64] au présent et à l'avenir de l'humanité. Erikson aussi soulignera les contributions inestimables que les personnes âgées peuvent apporter à la société par leur engagement sérieux dans la solution des problèmes collectifs ²⁰.

Notre rapport de recherche fera état de la pertinence de ces propos, à travers des expériences et des figures d'aînés et à travers la lecture qu'ils font de leur itinéraire et de la situation actuelle. Nous ne résistons pas à en donner ici un exemple saisissant :

²⁰ Jean-Luc HÉTU, *Psychologie du vieillissement*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991, p. 290-292.

C'est moins la mort à l'horizon qui m'habite, mais la conviction d'avoir donné le meilleur de moi pour ceux qui viennent après moi. J'ai une sorte de sentiment d'accomplissement même si je suis consciente de n'avoir pas tout achevé ce que je voulais faire. Ma foi m'a toujours amenée au-delà de moi et je vais continuer d'agir après ma mort. Je suis espérante envers et contre tout. C'est pas des mots pour moi, c'est ma vie, mon expérience, ma foi. Tout reste ouvert, en marche, en renouvellement, en dépassement. On est plus que soi. On va vers du plus grand que soi. Quand t'as appris à donner, à pardonner, ta vie ne cesse de s'élargir et d'élargir le monde. J'ai 70 ans et le diable me charrie encore... Le comptoir d'entraide, la société d'histoire, le CLSC, le conseil municipal. Je brasse la cage, y compris celle de mes petits-enfants quand ils dépriment.

« Idéalisation », diront encore certains esprits critiques aux regards gris. Ce qui nous étonne à notre tour, c'est l'aveuglement qui ne sait pas reconnaître le bouillonnement social quotidien qui a cours dans le monde des aînés en de multiples champs d'activités. Même leurs clubs dits corporatistes et centrés sur eux-mêmes s'ouvrent à de plus larges solidarités. Comment ne pas voir aussi la tendance grandissante chez les autres générations à garder des liens étroits avec leur famille d'origine. Et le chômage des jeunes serait autrement plus grave s'il n'y avait pas ces solidarités intergénérationnelles plus ou moins secrètes et informelles, mais tenaces, substantielles.

Agnès Pitrou note avec nous le rôle d'amortisseur des chocs socio-économiques ou psychologiques qui se jouent dans les rapports familiaux. Nous avons rencontré de beaux exemples d'entraide : [65] grand-mère, mère et fille sur plusieurs terrains, et cela dans divers milieux sociaux. Un fort pourcentage d'enfants de 0 à 3 ans sont totalement ou partiellement gardés par leurs grands-parents. Une autre catégorie inconnue dans l'évaluation des liens d'aujourd'hui. Une grande part du soutien des personnes du quatrième âge vient des familles, mais trop exclusivement de femmes déjà surchargées.

On se rend compte que l'État et ses institutions ne peuvent tout assumer. Plus celles-ci deviennent énormes et anonymes, plus les individus préfèrent les solidarités de leurs réseaux et milieux naturels, leurs réciprocity quotidiennes, leur chaleur humaine, affective dont on sait l'importance aujourd'hui. C'est l'envers de la perte de convivia-

lité qu'on constate dans la plupart des grands corps sociaux. Plusieurs cherchent des réseaux proches où ils se sentent reconnus et en confiance. Sur ce plan-là, il est intéressant et prometteur de déchiffrer les nouveaux maillages sociaux en train de se constituer ou de se reconstituer.

Bien sûr, ces tendances sont en émergence dans un nouveau contexte historique dont il faut prendre la mesure sur son versant critique, ce que nous allons tenter de cerner dans la deuxième partie de ce chapitre. Il serait utopique de penser que les solidarités de générations sont une réponse adéquate aux énormes défis de société que nous avons à affronter dans le tournant actuel. Mais disons tout de suite que les conflits inhérents à ces défis passent aussi par de potentiels contentieux intergénérationnels.

LE VERSANT CRITIQUE

Redisons-le, nos entrevues faites dans les années 1980 et celles de la présente décennie divergent sur plusieurs points importants. Les crises économiques, sociales et politiques des années 1990 ont déjà retenti profondément dans le champ de conscience des différents groupes d'âge et milieux sociaux. Déficits astronomiques des gouvernements, chômage très élevé, dégradation des services publics, remise en cause de l'universalité des programmes sociaux, surtaxation, impuissance des gouvernements, effondrement de plusieurs empires financiers, multiplication des problèmes sociaux, tout cela a provoqué un profond sentiment d'échec. On sent bien que les marges de manœuvre sont de plus en plus minces pour retrouver la prospérité d'hier. « Les beaux temps sont finis », disent la plupart des aînés [66] que nous avons interrogés récemment. Signalons les remarques les plus fréquentes :

- On aura été, tout compte fait, une génération privilégiée. Avant nous la misère, après nous la misère.
- Même les plans de pension seront menacés après nous. Même nous, on devra se serrer la ceinture.

- Il y a de plus en plus de gens hors du système, un tas de gens qui n'avaient jamais connu la pauvreté. Fermetures d'usines qui étaient solides. Même de nombreux professionnels sans emploi. Des cadres mis à pied. Et que dire de la situation des jeunes. C'est une vraie bombe à la révolte. Pour le moment, c'est la déprime.
- On a gaspillé à tour de bras, aujourd'hui on paie la note. Nous, nous avons épargné et malgré cela nous sommes menacés. C'est tout le bateau qui coule.
- Ce sont seulement les plus gros qui surnagent... et qui en profitent à part ça. Les multinationales, ça n'a pas de cœur, pas de patrie. Elles paient peu de taxes. Elles font chanter tout le monde. « On va s'installer ailleurs si vous ne nous donnez pas ceci ou cela. » Elles placent leur argent en Suisse, dans les nombreux paradis fiscaux. La grosse finance peut mettre tous nos gouvernements à genoux, on vous cote plus bas. Avant, je ne réfléchissais pas trop à ça, mais maintenant, j'ai le temps. Et je me rends compte de leurs jeux en dessous de la table.
- Comment peux-tu faire des choix, des partages quand tu es endetté jusqu'au cou? Y vont-y jouer les jeunes contre les vieux, les vieux contre les jeunes? Les gros syndicats publics, professionnels jouent la même game qu'avant. Ils ne veulent rien perdre. À partir de quoi, de qui va-t-on bâtir une nouvelle solidarité? Les gens âgés, on a des intérêts bien différents. Prends ceux qui sont des pensionnés du secteur public, ils n'ont pas intérêt à changer les règles du jeu. L'avenir des jeunes? Y a un paquet de célibataires, de couples sans enfants qui s'en foutent. Et puis nous autres, les vieux, on est-y prêts à revoir les choses en fonction de l'ensemble de la situation? « On a beaucoup travaillé, on a épargné, on a le droit d'en profiter. » C'est ce qu'on dit partout, pas vrai?

[67]

- Mais voyons donc, c'est rien qu'une récession, les choses vont revenir à la normale. On s'énerve pour rien. C'est arrivé des crises comme ça dans le passé. On s'en est sorti. Qu'ils fassent comme nous autres. Notre tour est passé.

La crise publique et les affaires de famille

Nous avons trouvé une vision dominante très pessimiste sur la société actuelle qui coexistait paradoxalement avec une attitude de confiance par rapport à soi et aux siens. Une attitude qui ressemble à ce que décrivait récemment J.K. Galbraith dans son ouvrage : *La république des satisfaits, la culture du contentement*²¹ comme phénomène fort répandu en Occident. Une sorte de néo-conservatisme où on ne veut rien changer des règles du jeu, des conditions de la défunte prospérité. Les changements de gouvernement ne sont qu'un exutoire pour faire de l'État et des politiciens le bouc émissaire de tout ce qui va mal. Dans certaines de nos entrevues de groupe, parfois surgissait ce moment de vérité.

Soyons francs, nous avons profité de la prospérité, des hauts taux d'intérêt pour nous bâtir un solide coussin financier, un bon patrimoine. C'est nous qui avons l'argent, les plus importants actifs au Canada. Je parle globalement de notre génération. Je suis comptable. Au cours des années 1980, avec les taux d'intérêt élevés, nos épargnes ont doublé, parfois triplé. Combien de personnes âgées reçoivent une pension de vieillesse dont ils n'ont pas besoin? C'est le même cas pour bien d'autres mesures sociales. Dans la situation économique d'aujourd'hui, ça devient des privilèges coûteux pour les autres générations. Je ne parle pas des femmes âgées seules dont plusieurs vivent très pauvrement. Elles, il faudrait qu'elles aient plus. Même entre nous, il y a des injustices qu'on refuse de voir.

Ce genre de remarque était assez mal reçu dans les entrevues de groupe.

On a payé des gros impôts pendant longtemps, on l'a gagné cet argent-là. On en donne déjà beaucoup à nos propres enfants et petits-enfants qui en arrachent, on n'est pas responsables des [68] gaspillages des gouvernements. Nous, on a épargné et on serait pénalisés pour ça. C'est le bout du bout.

²¹ J.K. GALBRAITH, *La république des satisfaits, la culture du contentement*, Paris, Seuil, 1993 (paru aux USA en 1992).

Malgré ces résistances, souvent l'opération-vérité se poursuivait.

Avec la vie qui s'allonge, c'est dans la cinquantaine qu'on reçoit un héritage de ses parents. Ça veut dire que tous les gros transferts d'argent se font au profit des gens âgés. Ce sont les jeunes générations qui sont les plus mal prises présentement. On les plaint, mais on veut pas changer les règles établies.

Et un autre membre du groupe d'enchaîner :

Si les gouvernements ne voient pas plus loin que leur nez, c'est peut-être nous autres les gens âgés qui, avec notre longue expérience, pourraient voir les choses à plus long terme. Si la société n'investit pas davantage pour l'éducation des jeunes, pour les qualifier dans l'emploi, il n'y aura pas de base de financement pour les retraités de demain. On a un rôle politique dans ça, mais le jouons-nous vraiment? L'ancienneté, c'est pas seulement pour nous protéger, c'est aussi une grave responsabilité de sagesse.

Une responsabilité historique

Mine de rien, ces propos sur le vif nous renvoient à des enjeux cruciaux du nouveau contexte historique. Contexte bien différent de celui de la période de prospérité où l'État investissait dans des programmes où tout le monde en profitait ou espérait en profiter. Durant cette période faste, à vrai dire, nous n'avons pas fait de choix collectifs. Un besoin, un service, peu importe le coût. Les rapports de force et les revendications ont été vécus dans une logique corporatiste qui s'est diffusée pratiquement dans toutes les catégories sociales bien au-delà des corporations financières, professionnelles et syndicales. Les caractéristiques principales de ce corporatisme sont celles-ci : ne prendre en considération que les intérêts de son groupe et dans bien des cas, les travestir en avantages pour toute la collectivité; établir une position monopolistique qui permet de s'imposer aussi bien à l'ensemble des citoyens qu'aux gouvernements; réduire tous les opposants au statut de

conservateur mesquin; se faire justice peu importe les moyens employés, éthiques ou pas. Ce corporatisme a [69] servi surtout aux groupes capables de faire chanter l'État et la société elle-même. Quand on fait le bilan de tout ce qui s'est passé chez nous depuis 30 ans, on peut se demander si l'on s'est donné vraiment un minimum d'éthique collective sur la chose publique, sur les rapports entre les citoyens et l'État, sur les biens collectifs. La révolte actuelle des contribuables face à l'escalade de la taxation laisse entier le problème des attitudes et comportements face aux ressources dont dispose l'État. On veut toujours plus de services et en même temps moins de taxes.

Pour la première fois, nous avons à faire des choix collectifs douloureux. Qu'est-ce que nous allons investir en éducation, en développement économique, en politiques sociales, en environnement, en mesures d'avenir pour les jeunes, en soutien pour les gens âgés, au moment où chacun de ces domaines porte d'énormes requêtes? Avons-nous développé une maturité démocratique, une éthique collective, une culture publique commune pour assumer le mieux possible ces arbitrages on ne peut plus difficiles et exigeants? Ces défis collectifs arrivent au moment où la majorité des citoyens discréditent tout ce qui est politique, sans compter les procès tous azimuts de l'État et des institutions publiques. La logique de l'individu conjuguée à celle du corporatisme ne cessent de croître en sens contraire à toute communauté de destin face aux multiples crises présentes et à venir. Objectifs et styles de vie, droits et privilèges acquis au temps de la prospérité demeurent à l'avant-scène. Or les choix auxquels nous sommes confrontés ne peuvent se faire sous le mode de gagner sans rien perdre. Et c'est là qu'on trouve un refus central d'envisager concrètement, pratiquement, conséquemment cet impératif du nouveau contexte socio-économique. On ne cesse de renvoyer aux générations futures des décisions, des choix, des pratiques qui pourtant s'imposent dès aujourd'hui. Plus nous laisserons pourrir ces graves problèmes, plus ceux qui nous suivent seront impuissants à les résoudre.

Nous avons trouvé dans les rapports de générations un lieu privilégié, parmi d'autres, d'opération-vérité sur ce qui nous arrive, et cela dans une perspective historique qui interroge nos pratiques individuelles et sociétales toutes à court terme, sans mémoire, ni projet. Les aînés ont peut-être ici une responsabilité historique incontournable parce qu'ils sont, pour la plupart, d'une mentalité, d'une expérience,

d'une culture de base soucieuses du long terme et des valeurs de durée. Valeurs de durée que les aînés ont arrimées à des valeurs de progrès. N'ont-ils pas été les principaux artisans de la [70] formidable période de créativité de la Révolution tranquille? Comment laisser se détériorer cette nouvelle société qui est une des plus belles réalisations de notre propre histoire collective? Redisons-le, plusieurs ont décanté le meilleur de nos traditions et de notre modernisation. À ce chapitre, comme à bien d'autres, ils ont beaucoup à apprendre aux générations montantes. Mais les générations aînées seront-elles crédibles, si elles se replient sur leur monde à elles, sur leurs clubs de pairs. Nous reviendrons sur cette question à la fois fondamentale et pratique de l'engagement social, sur ses formes possibles ou existantes, pertinentes et prometteuses. Pour le moment, nous allons poursuivre avec les aînés eux-mêmes l'intelligence du tournant actuel que nous vivons, tout en le situant dans un horizon d'avenir.

Les conflits intergénérationnels potentiels

Depuis le début des années 1990, les messages gouvernementaux se font de plus en plus insistants sur l'éventuelle révision profonde de tout le système de protection sociale et de ses modes de répartition. Comme nous allons le voir, l'État fait face à des arbitrages de partage de ressources entre les diverses générations. Le slogan américain en matière de partage est : *Not age, but need as decisive criterium* (le besoin plutôt que l'âge comme critère décisif). Ce slogan méconnaît l'impact des questions d'éducation, de pensions et d'héritages dans les affaires de familles et de générations. Et ces questions sont souvent conflictuelles comme nous l'ont montré l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui. Pensons à l'éventuelle imposition fiscale sur les successions. Imposition qui sera, selon certains économistes (tel Rodrigue Tremblay), une des mesures les plus lourdes et les plus nécessaires pour contrer un endettement de plus en plus insurmontable.

Nous avons interrogé les aînés sur cette éventualité. Les réactions furent très fortes et parfois violentes et faisaient ressortir les tensions intergénérationnelles souterraines dont on a peu pris la mesure dans les débats publics récents sur les générations.

Et que dire des enjeux autour de l'emploi, du chômage et des retraités? Qui peut nier que le facteur générationnel entre en jeu ici? La plupart de nos interviewés de différentes générations en témoignent. Pensons à la persistance du chômage des jeunes, au drame des travailleurs âgés mis à pied soudainement, aux énormes écarts de revenus entre les retraités, aux formidables défis de soutien des gens du 4e âge dont le nombre a doublé en quelques années.

[71]

Qu'est-ce qu'on va faire? Ça crie de tous bords et de tous côtés, des besoins de garderie au maintien à domicile des personnes âgées, des cols bleus aux policiers, des jeunes chômeurs aux payeurs de taxe, de l'environnement aux fermetures d'usine. Qui va gérer ça, comment va-t-on mettre un peu d'ordre, un peu plus de justice dans tout ça?

Beaucoup d'aînés s'attendent au pire quand ils parlent de ces problèmes-là. Mais ils ne sont pas les seuls à penser ainsi si nous en jugeons par ce que nous ont dit des témoins d'autres groupes d'âge. Et dans le discours, le procès des autres générations ne cesse d'affleurer explicitement ou implicitement. Nous en avons donné de multiples exemples dans les rapports précédents. Rien ne sert de nier ces jugements sévères, ces tensions, ces manifestations d'agressivité qui marquent un profond malaise. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, ce sont les facteurs objectifs qui sont sous-jacents à ces attitudes, pour ne pas précipiter des jugements moralisateurs trop souvent injustes.

Beaucoup de nos témoins de diverses générations ont un discours de survie, les aînés y compris.

- J'avais bien planifié ma retraite. Et là, je me retrouve avec des revenus nettement insuffisants pour faire face au coût de la vie.
- Sors pas du système. Travaille le plus longtemps possible, sinon tu vas vite te faire manger tes épargnes par des impôts de plus en plus lourds. Moi, c'est ce que je me dis. Je connais des pré-retraités qui le regrettent amèrement.

- J'ai 66 ans. Mon mari est malade, je suis serveuse de restaurant pour joindre les deux bouts. Des jeunes me disent : « grouille-toi le cul la vieille, t'es ici pour nous servir ».
- Pour jouir de ta retraite, il te faut la santé, du temps et de l'argent. C'est pas long que tu rencontres des problèmes, des limites. J'ai 62 ans, j'ai sur le dos mon beau-père et ma mère à prendre soin... et puis à tour de rôle un de mes enfants ou petits-enfants qui me réclament pour toutes sortes de services. L'âge d'or? Voyons donc!
- J'ai vendu ma terre à mon fils aîné. Après trois ans de mariage, il a divorcé. Il a dû vendre la terre à un étranger...[72] Elle, elle est partie avec la moitié de notre patrimoine familial. Notre lignée est brisée. Les gouvernements, avec leurs maudites lois de fou, ils vont bientôt nous attacher sur la berceuse pour nous empêcher de nous bercer.
- On a travaillé énormément pour nos enfants. Mais nos affaires, nos valeurs, notre façon d'éduquer valaient rien à leurs yeux. Ils ont gaspillé le meilleur. Eh ben ma femme et moi, on a décidé de vivre uniquement pour nous-mêmes. À notre âge (68 et 67 ans) il y a ben des affaires qu'on comprend mieux. Moi, j'ai fini d'avalier leurs maudites coulevres. C'est pas eux-autres qui vont me donner des leçons de bonheur. Ils ont fini de m'humilier, de m'écœurer. Comment tu les appelles... les Baby... boomers! C'est une gang de méprisants. Mais ce sont des choses qu'on ne dit qu'entre nous. On ne veut pas couper les ponts. On refoule bien des choses depuis qu'on est petit!
- Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Ils n'ont rien à apprendre de nous, du passé, de tout ce qui a été avant eux. Quand t'as pas de mémoire, t'as pas de conscience, tu répètes les mêmes erreurs. Un de mes fils a eu trois femmes, elles étaient toutes pareilles. Il est malheureux, puis il ne sait pas pourquoi.
- Mon mari était un homme très religieux. Quand il est mort, l'an passé, j'étais très malade moi-même. Deux de nos garçons et notre fille ont décidé qu'il n'y aurait pas de service à l'Église. C'est la plus grande peine de toute ma vie.

- À cause de la fameuse loi du patrimoine (Loi 146), y a ben des jeunes qui veulent pas se marier, puis ils ne se marieront pas à cause de cette sacrée loi. C'est une maudite loi de fou, contradictoire, parce qu'aujourd'hui les femmes comme les hommes sont sur le marché du travail. Elles aussi peuvent être pénalisées par cette loi. Prends le gars paresseux qui divorce et empoche la moitié des biens. Ce qui est maudissant, c'est que tu peux rien faire face à cette loi. T'as l'air d'être contre le progrès alors qu'en fait ils sont en train de défaire la société, le mariage, la lignée de générations. C'est quoi ce progrès-là? Les jeunes couples sont coincés. Aujourd'hui, le mariage, on dira ce qu'on voudra, c'est une affaire de passion. Alors t'as honte de commencer ton mariage en te [73] démarquant de cette loi-là. On s'est fait charrier par le lobby de certains extrémistes, nous, pas seulement les hommes, mais les femmes aussi. Tu corriges pas une injustice particulière avec une loi générale qui a des centaines d'effets négatifs. Puis après, on se demande pourquoi la société n'est pas viable. Ç'a pris des siècles pour bâtir le code civil. Si tu le re-mets tout en cause à tout bout de champ pour des problèmes particuliers alors t'as plus de société qui se tient. Les gens âgés comme nous, on aurait dû parler fort contre cette loi. On avait la liberté pour le faire. On joue pas assez notre vrai rôle dans la société.

Eh oui, il y a aussi ce versant critique dans le monde du troisième et du quatrième âges. C'est souvent la face cachée, refoulée, camouflée par les aînés eux-mêmes. Les propos ci-haut étaient souvent comme des parenthèses, des excuses, des confidences à mi-mot, des murmures étouffés dans leur récit de vie. Les aînés écoutent et regardent beaucoup la télévision. Ils ont l'impression, la conviction même, que la société s'en va chez le diable, surtout depuis que les crises se multiplient. Certains trouvent que les générations montantes sont méprisantes pour eux en saccageant sans respect tout ce qui leur tient le plus à cœur.

On dirait que depuis quelque temps, ils sont cyniques comme ils ne l'ont jamais été. Ça me frappe à la télévision. Mon Dieu qu'ils sont centrés sur leur nombril. J'ai de la misère à oublier ça. Je veux pas quitter ce monde amère, déçue. Le pire, c'est qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils nous

font terriblement mal à nous leurs parents. Prends, par exemple, ce qu'ils disent sur notre religion. C'est effrayant. Comme si on était une bande d'imbéciles! S'ils étaient heureux au moins, ça me consolerait un peu.

Mais les rapports critiques vont dans les deux sens. Depuis le début des années 1990, il y a une sorte de ressac contre les dits privilèges des aînés à qui on offre des services à prix réduit. Statistiques en main, des esprits critiques rappellent que cette génération a près de 50% des revenus d'intérêt bancaire et que le pourcentage des pauvres a beaucoup diminué chez les gens âgés depuis le début des années 1980 alors qu'il a augmenté gravement pour les autres générations, surtout dans les ménages de 35 ans et moins.

Au-delà de ces statistiques, on s'empresse de citer les nombreux programmes gouvernementaux : Sécurité de vieillesse, Supplément de [74] revenu garanti, Rentes du Québec, Allocation au conjoint. Un peu plus et l'on croirait que la pauvreté n'existe pratiquement pas chez les personnes âgées. Et pourtant, l'on sait la condition pénible de plusieurs femmes âgées seules. On devrait le savoir en tout cas. Mais soyons honnêtes, ce n'est pas à elles qu'on s'en prend.

Frédéric Lesemann, de l'Université de Montréal, n'y va pas de main morte. Nous résumons son propos.

Que la société soit engagée sur une voie active de dualisation sur une base des classes d'âge est une évidence. L'État-Providence risque d'être un idéal aussi vieillissant que les clientèles qu'il privilégie. Une société plus préoccupée de son déclin que de son avenir. Les mesures d'aide aux jeunes et à la famille sont dérisoires en regard de ce que la société investit pour une majorité de gens âgés en bonne santé financière ou autre.

Les remarques du genre se multiplient depuis le début de notre grave crise économique. Nous en avons constitué un vaste et impressionnant dossier. Bien sûr, on reconnaît qu'il y a une minorité de personnes âgées qui sont pauvres et qui ont de criants besoins de soutien, mais on s'empresse de pointer les « gras durs ».

Les vieux ne se bercent plus du matin au soir. Ils sortent, ils consomment et voyagent. C'est peu dire qu'on les cultive : théâtre, autobus, pharmacie, billetterie d'avion, partout on leur fait des prix spéciaux. Les gouvernements dégrèvent leurs impôts, car ils sont de fidèles voteurs. Pleine indexation de leurs pensions, ne touchez pas à ça.

Ce qu'on ne dit pas ici, c'est que plusieurs mesures sociales sont partiellement récupérées par l'impôt chez les bien lotis.

De Pompano Beach à Miami, 50 000 Québécois sont installés au soleil. 150 000 en plus y passent l'hiver, avec l'argent qu'ils ont fait au Québec et qui n'y revient pas. En Floride, j'ai vu des retraités qui circulent dans des automobiles arborant une plaque qui dit : « Nous dépensons l'héritage de nos enfants. » Les papy-mamy-boomers n'ont rien à envier au cynisme de leurs cadets boomers. Ils sont aussi susceptibles que ceux-ci devant la moindre critique qu'on leur adresse. Ils se croient toujours la seule génération généreuse qui reste. Les 55 ans et plus sont le quart de la population, mais ils disposent de 70% des actifs financiers [75] du pays. Ils en ont assez pour s'occuper de leurs propres pauvres. Mais non, tout doit venir de l'État. Ils n'ont pas de leçon à donner. Point à la ligne.

Nous pourrions dresser ici une longue liste de ce genre de propos caustiques, comme autant de signes avant-coureurs de tensions intergénérationnelles plus graves qu'on ne le pense. Affectivement, on ne tient pas à en faire état. « Ça fait trop mal » de part et d'autre. Mais tant de réalités objectives les rappellent. Et si l'on rêve d'une nouvelle solidarité entre générations, il semble qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Ce ne sera pas facile quand de toutes parts chacun des groupes d'âges se croit le plus exploité... par les autres. « Nous, on est rendus à l'os, on ne peut perdre davantage. »

Mais, s'il y a un accord fortement majoritaire des perceptions, c'est bien celui de penser que la prospérité d'hier est finie et que nous sommes dans un nouveau contexte socio-économique qui risque de se prolonger encore longtemps et de se détériorer davantage. À ce chapitre, notre recherche se démarque des sondages qui confortent la république des satisfaits dont parle J.K. Galbraith que nous avons cité plus haut.

Reste à savoir si cette conscience va s'exprimer en volonté politique, en révision lucide et courageuse des erreurs de parcours, en pratiques conséquentes, en communauté de destin résolue à risquer l'avenir.

On est encore dans l'entre-deux. On n'a pas touché le fond du baril. Un pied dans la prospérité, un pied dans l'austérité, comme sur deux blocs de glace qui se heurtent, s'éloignent dans la débâcle torrentielle de la rivière déchaînée des médias du jour. Certains trouvent ça amusant. Pas moi, puis bien d'autres. Je crains bien plus l'indifférence des satisfaits que la violence des insatisfaits. Mais au fait, y a-t-il dans cette débâcle un printemps à l'horizon? C'est ça la question qui me hante au soir de ma vie. Plus immédiatement, je me demande s'il reste un lien de signification quand il y a tant de liens qui se sont défaits. Comment alors même rêver un projet commun, une solidarité de destin, fût-ce au pluriel. Parfois, je me demande si la filiation à laquelle on tient encore peut suffire pour faire redémarrer le lien social, le goût de bâtir l'avenir ensemble.

Face au grand mythe actuel du Moi-Roi qui se prétend fondateur de lui-même, sans origine, sans les autres, l'idée de génération, [76] de liens entre générations devient une image-guide libérante, un tremplin pour repartir ensemble d'une façon plus humaine, plus solidaire, c'est pas une idée du passé, c'est une base essentielle, nécessaire à toute société.

Ce diagnostic lucide qu'un de nos témoins aînés nous a écrit soigneusement, nous prouve que les « vieux » ont bien autres choses que des ressassements plaintifs à nous apporter.

« Malgré tout, je demeure confiante »

Cette remarque toute simple d'une octogénaire est typique de l'attitude de base de plusieurs aînés de grand âge. Rien ici d'une auto-satisfaction convenue. Ils sont trop lucides et réalistes pour renvoyer les problèmes sous le tapis. Cette génération qui a connu l'austérité durant une bonne partie de la vie a apprivoisé le tragique de la condition humaine, ses limites. « On a réussi à s'en sortir avec peu de moyens et c'est possible de le faire encore aujourd'hui. » On ne peut comprendre les orientations profondes des aînés sans l'histoire, la petite et la grande, qu'ils ont vécue.

Nous, on s'appelle parfois la génération de la crise. Ça n'a pas été drôle les années 1920 et 1930. S'il y en a qui sont nostalgiques, il y en a beaucoup plus qui ne retourneraient pas à ces temps de misère. Avec la guerre, l'économie est repartie. On a commencé à relever la tête, à connaître plus de confort, à prendre nos distances sur la religion de la peur et des sacrifices. Nos mentalités ont changé. Prends la grève d'Asbestos. Tout notre peuple a vécu ça comme un changement. Il n'était plus question de se résigner comme avant. On ne se gênait plus pour critiquer le clergé, les élites, les grosses compagnies. Durant les années 1950, ça bardassait dans les réunions de familles. On ne le savait pas à ce moment-là, mais on se préparait à la Révolution tranquille. On n'était pas des révolutionnaires. Mais la modernisation, c'était important pour nous autres. La télévision, l'école pour tous, maître chez nous, puis le projet de l'Hydro-Québec de René Lévesque, puis un syndicalisme fort, puis la réussite financière, l'assurance-maladie, on a tout acheté ça, voulu ça, travaillé ça avec enthousiasme. Penses-tu qu'on allait cracher sur le confort après avoir connu la grosse misère : les hommes aux chantiers, la femme enfermée dans la maison tout [77] l'hiver avec une « trâlée » d'enfants? S'il y a quelque chose qu'on sait mieux apprécier que nos enfants et nos petits-enfants, c'est les bonnes choses de la vie moderne. Eux, ils n'ont vécu que là-dedans, mais nous on a aussi connu le contraire...

Mais ç'a été précieux de connaître les deux. Ça nous a aidés à mieux comprendre ce qui se passe aujourd'hui. Le ciel nous tombera pas sur la tête parce qu'il y a une nouvelle crise économique. On a des moyens aujourd'hui qu'on n'avait pas, il y a 50, 60 ans. Mais il faut arrêter de les gaspiller, de scier les branches qui nous ont permis de monter, d'améliorer notre sort. Il faut plus de « guts », plus de couenne. Nos valeurs, vous en avez besoin, notre foi, notre confiance, notre nous a pas rendus malheureux, bien au contraire. On a fait ça pour nos enfants et on était heureux de cela. On l'est encore. Ça m'enrage quand on veut nous faire dire le contraire. La grande noirceur, elle est bien plus chez ben des gens d'aujourd'hui qui se cherchent, qui se cherchent à plus finir, qui tournent autour de leur nombril, à lécher leurs plaies en les rouvrant sans cesse. Ils savent pas être heureux. Vieillir, pour eux, c'est une maladie. C'est vous qui avez à changer... bien plus que nous. On dit qu'on est des conservateurs, j'ai envie de rire. Nous on a changé, vous autres, êtes-vous capables de changer, de sortir de votre « tournaillage » en rond?

Nous n'avons pas résisté à publier cette lettre qu'un de nos interviewés de 75 ans nous a envoyée suite à son entrevue. Il exprimait ce que d'autres nous ont dit, par bribes, mais dans la même veine. La gé-

nération du quatrième âge dite en perte d'autonomie nous a révélé de beaux exemplaires de vitalité, de lucidité, avec une mémoire riche et plus critique qu'on ne le dit, une étonnante attention au présent et un souci de l'avenir. N'est-ce pas la base d'une conscience historique nécessaire à toute maturité individuelle et collective? On comprend mieux pourquoi les jeunes sont souvent fascinés par eux. Apprendre à se situer dans le temps et dans l'espace, savoir ressaisir le parcours de sa vie, se donner des repères pour interpréter ses expériences, apprivoiser sa mort avec toute sa vie, son âme, sa foi, ses attachements aux siens et un sens à la souffrance, s'inscrire dans une grande tradition de signification, ce sont là des transmissions inestimables. On a tellement dit que les vieux ou les vieilles sont complètement dépassés par l'évolution rapide des savoirs et des [78] techniques qu'on a oublié qu'ils avaient d'autres choses à nous transmettre culturellement, moralement, spirituellement. Nous avons cueilli des testaments spirituels d'une profonde humanité. Et nous en ferons état dans la suite de ce rapport de recherche.

Retenons pour le moment, dans la foulée de ce chapitre, leur apport nécessaire pour une conscience historique qui dépasse une mémoire de musée et un univers médiatique qui ne livre que la carcasse fantasmagorique de ce qui fut et demeure une brûlante humanité aventurée et moult fois réorientée.

Je suis « tannée » de les entendre nous dire qu'on n'a pas vécu une vraie vie de femme, qu'on a été des porteurs d'eau, comme si on n'avait pas contribué à la société d'aujourd'hui et de demain, comme si on n'avait plus rien à dire de valable. Y'a des programmes pour nous à la télévision. Mais trop souvent dans les autres programmes, je me sens insultée, méprisée. J'ai le goût de leur crier : je suis pas folle, arrêtez de nous traiter comme des pauvres victimes de la société. On n'a pas vécu notre vie comme ça. On veut pas mourir comme ça. C'est vrai que je suis têtue. Mais ça vous ferait du bien d'être plus entêtés pour aller au bout de ce que vous entreprenez.

Elle se définit comme une vieille maîtresse d'école qui s'en veut de s'être trop tue depuis qu'elle est à la retraite. Elle n'a pas cessé de s'instruire. Elle est bien au courant des débats politiques, moraux, sociaux

actuels. Elle a ses « idées religieuses » à elle. Elle dit aux Québécois : « décidez-vous avant que je meure ». Avec un grand éclat de rire!

Sa longue expérience d'éducatrice lui fait voir des choses dont on parle peu et qui ont pourtant beaucoup de conséquences sociales, culturelles et politiques. Par exemple, elle s'inquiète de la pauvreté des pratiques de la transmission.

Dans les années 1960, on a fait fi de l'expérience pédagogique des enseignants plus âgés. Il aurait été plus sage de tenir compte de cette expérience dans les nouvelles méthodes, les nouveaux programmes. On a fait cette erreur dans tous les domaines de la société, même au plan religieux. Changer, c'est pas tout casser. Une grande partie de la population s'est retrouvée disqualifiée. Beaucoup de parents ont perdu confiance en eux-mêmes et s'en sont remis à un tas de spécialistes qui les ont charriés dans tous les sens. Ils ont ainsi perdu de la crédibilité [79] auprès de leurs petits et grands enfants. Les gros problèmes d'aujourd'hui viennent d'une longue histoire que nous, les aînés, on connaît, mais qu'on ne dit pas assez. Et puis là, on est en train de faire une autre erreur. Dans les services publics, beaucoup de gens vont prendre leur retraite. Il y a peu de jeunes. Quand ils vont venir remplacer le personnel, ils n'auront pas été vraiment initiés par leurs aînés. Même erreur qu'en 1960. C'est ça qui arrive quand tu n'as pas de mémoire, quand les aînés ne jouent plus leur rôle essentiel, quand les générations sont séparées. Ça fait une société, une histoire cassées. Ça fait aussi une majorité de gens perplexes, déroutés. Voyez ce qui se passe en politique. On n'y croit plus. Ce n'est que la pointe de l'iceberg. Comment va-t-on débattre la situation compliquée qu'on vit aujourd'hui avec sagesse et réalisme? Quels rôles pourraient jouer les aînés là-dedans? Moi, je trouve qu'on a trop vite décroché.

Cette dernière remarque, nous l'avons entendue des dizaines de fois d'aînés du troisième âge et du quatrième, et cela, de divers milieux sociaux.

« *Il n'y a plus de sens quand tu n'as plus de rôle à jouer* »

« On est une génération qui s'est préoccupée des autres générations toute sa vie. » C'est là où les gens âgés sont les plus sensibles non seulement affectivement, mais pratiquement; dépasseront-ils le champ

immédiat de leurs propres enfants et petits-enfants pour déboucher sur des solidarités plus larges. Justement, à ce moment où les solidarités plus larges sont en crise, celles-ci sont plus nécessaires que jamais pour affronter les défis les plus importants du nouveau contexte historique. Plusieurs choix collectifs à faire auront beaucoup à voir avec les rapports de générations comme nous l'avons vu dans ce chapitre. C'est là une hypothèse de travail incontournable que suggèrent de bout en bout nos données de recherche et ce rapport d'étape.

Nous accorderons donc une attention particulière à l'exploration des apports existants ou possibles des aînés. Nous avons constaté chez plusieurs d'entre eux qu'ils étaient plus heureux quand ils étaient inscrits dans des activités à la fois intéressantes, utiles, fécondes. Ils ont vécu la plus grande partie de leur vie sous un mode de [80] don, de générosité, de responsabilité soutenue, de résolution face à tous leurs défis. Par-delà leurs besoins légitimes de repos, de paix, d'épanouissement personnel, de vie gratuite et plus libre, après des décennies de labeur acharné, la plupart gardent un souci des autres qui fait partie de leur dynamique profonde.

Ce n'est pas parce qu'on est à la retraite qu'on va cesser de jouer des rôles valables. J'entends de plus en plus des commentaires du genre : « Ils ne songent qu'à s'amuser », « Ils ne rêvent qu'à la Floride », « Ils ne pensent qu'à leurs maladies », « Ils ont presque tous décroché », « Ils ne s'unissent que pour défendre leurs intérêts de rentiers », « Ils ne céderont rien de leurs acquis, de leurs privilèges », « Ils sont devenus égoïstes tout en se justifiant en disant qu'ils ont beaucoup travaillé, donné et que c'est à leur tour de jouir au maximum de la vie », « Ils sont ratoureux, conservateurs, manipulateurs... »

Qu'est-ce que j'ai pu entendre sur nous autres! Des beaux discours idéalistes sur les papis, mamies, et puis en même temps des remarques comme celles que je viens de mentionner. C'est complètement tordu. On nous idéalise d'une main, puis on nous noircit de l'autre. Je ne dis pas qu'il n'y a pas une certaine vérité dans tout cela. On a des contradictions comme tout le monde...

Je sais ça. Mais ces deux façons extrêmes de nous voir se renforcent l'une l'autre pour nous mettre davantage de côté. Comme si l'on nous disait : « Votre tour est passé, la société a tout mis en place pour s'occuper de vos besoins. Venez pas brouiller les cartes dans nos vies, dans nos fa-

milles, dans la politique. Vous avez fait votre vie. Laissez-nous faire la nôtre. » Autrement dit : on n'a rien à leur apporter, on est dépassé sur toute la ligne. « Et puis vous êtes chanceux, nous, on ne connaîtra pas cette vieille confortable que vous avez présentement. Tais-toi la vieille ... »

C'est jamais dit comme ça bêtement. C'est beaucoup plus subtil mais parfois c'est carrément insultant comme lorsqu'on laisse entendre qu'on est devenu les enfants de nos enfants. Tu avales ça plus difficilement que le fait que les centres d'accueil nous infantilisent...

Moi, je pense qu'une société qui prétend n'avoir rien à apprendre des personnes âgées, rien à recevoir d'eux, c'est une société [81] déséquilibrée. Il y a un cercle vicieux : plus tu mets les gens âgés à côté, de côté, plus ils se dévalorisent à leurs propres yeux et se convainquent qu'ils sont inutiles, qu'ils sont un poids insupportable pour les autres. On ne s'est pas rendu compte que dans notre mentalité à nous, n'être rien qu'un poids pour les autres, c'est la pire chose qui peut nous arriver. Il y a deux fois plus de suicides chez les vieux que chez les jeunes. Puis, il y a aussi des régressions qui sont des suicides déguisés, surtout chez les plus âgés. Tu vas voir ce qui va se passer tout à l'heure avec l'euthanasie. On va en voir des choses... Tout ça pour dire que quand tu n'as plus de rôle à jouer, c'est ça la vraie mort, ta vie n'a plus de sens.

On ne peut mieux exprimer l'enjeu crucial de l'exploration et la mise en oeuvre des apports des générations aînées à la société. N'allons-nous pas d'ailleurs vers une société où ils seront de plus en plus nombreux?

Passer le tiers de sa vie, parfois plus, comme rentier, ça n'a pas de sens si tu n'es que ça, un rentier. Au début, t'as du fun, mais c'est pas long que tu te sens vide. Un vide que tu cherches à oublier en courant partout pour t'amuser. On l'a fait cette expérience-là. Il est temps de penser la retraite, le grand âge, autrement. Autrefois, les vieux avaient leur place, leur rôle. Mais ils mouraient plus vite qu'aujourd'hui. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne réalise pas qu'aujourd'hui, c'est encore plus important que les personnes âgées jouent un rôle ou des rôles même si ce n'était que pour leur santé morale, mentale. Il y a un coup à donner dans cette direction, même dans les associations de gens âgés, mais aussi dans la population, dans la société.

Il est intéressant de rapprocher ces propos avec les recherches de pointe sur ce troisième âge et le quatrième âge où l'on prend conscien-

ce qu'il y a présentement un tel seuil critique à dépasser. Déjà, en 1982, à l'assemblée mondiale sur le vieillissement, on faisait ce constat.

Face au vieillissement, nos sociétés (avec la complicité des sociologues et des gérontologues) ont accordé jusqu'à maintenant plus de temps à dénombrer les besoins et à étiqueter les problèmes qu'à examiner les possibilités de participation sociale des personnes retraitées. Que doit faire la société pour [82] les personnes âgées? Que peuvent faire les personnes âgées pour la société? Seul le premier volet a reçu des ébauches de réponses alors que la seconde question n'a suscité que des efforts dispersés qui ressemblent davantage à de pieuses intentions. La constatation de cette non-participation des personnes retraitées, quasi générale dans nos sociétés occidentales, remet en cause certains de nos modèles économiques, politiques et culturels, et incite à redéfinir les étapes formation-travail-retraite avec plus de souplesse (et nous ajoutons : d'inventivité sociale ²²).

Et cet autre appel plus mordant qui en fera sursauter plusieurs de tous âges.

Les citoyens âgés peuvent et doivent devenir des citoyens à plein temps, consacrer ce temps disponible qui leur est concédé à s'informer, se former, à réinterpréter les événements du siècle, à se repentir des illusions et des erreurs auxquelles ils ont succombé dans leur jeunesse; par la pertinence de leurs analyses, de leurs propositions, de leurs décisions... aux actifs jeunes, trop occupés à survivre ou à grimper, les aînés imposeront respect et confiance que méritera leur sagesse. L'humanité ne peut plus considérer comme un luxe inutile la sagesse réglant le bon usage de son savoir et de son pouvoir accrus. L'âge ne confère pas la sagesse, mais on ne la trouve pas sans lui. Regardons le foisonnement des vieux autour de nous, non comme un fardeau, mais comme la planche de notre salut ²³.

Les plus fortes tendances actuelles n'invitent pas à devenir des citoyens à plein temps. Le grand mythe de la société des loisirs ne serait

²² Jacqueline MASSÉ, Marie-Marthe BRAULT, « Société, vieillissement et stratification des âges », in : *Sociologie et sociétés*, XVI, 2 (1984), p. 13; voir aussi Michel FROSSARD, in : *Gérontologie et société*, 23 (1982), p. 14-22.

²³ Michel PHILIBERT, « Le statut de la personne âgée », in : *Sociologie et sociétés*, XVI, 2 (1982), p. 27.

réalisable que chez les citoyens âgés. Mais nous venons de voir que leur situation véritable et existentielle est bien différente dans bien des cas. Eux aussi, ils sont frappés par les diverses crises. Et « après une vie active remplie à pleins bords, on a bien le droit de prendre du bon temps ». C'est ici qu'on devrait ajouter sous forme d'invitation : mais, si tu le veux et si tu le peux, tu serais très précieux [83] en cette période difficile dans laquelle nous entrons. Temps durs dont tu as fait toi-même l'expérience, temps de brouillards qui ont besoin de sagesses éprouvées. Avenir problématique livré de plus en plus à des actes de foi et d'espérance dont tu as jalonné ta vie, à ses grands tournants comme dans ton quotidien auquel tu savais donner profondeur morale et spirituelle et horizon au-delà des raisons et des calculs immédiats. Tu portes des veines cachées tenues en réserve pour de nouvelles soifs.

Certains ne verront ici qu'une détestable rhétorique ou une idéalisation des papis et mamies. Ces critiques ne sont pas sans fondements. Les aînés ont vécu, pour la plupart, une vie bien modeste. Ils sont moins instruits que ne le sont en moyenne les générations qui suivent. Combien se sont usés à la tâche! Les crises multiples d'aujourd'hui leur ont créé de nouvelles obligations d'aide à leurs proches; et chez d'autres, les impératifs de survie s'imposent avant tout. L'idée même de devenir des citoyens à plein temps peut susciter des réactions contraires à la prétendue noblesse que leur conférerait un tel rôle.

Reste qu'un certain nombre de nos interviewés aînés commencent à réaliser qu'ils se sont mis trop en retrait, qu'il « est temps de se lever debout » à nouveau pour devenir partie prenante des débats et des efforts collectifs qu'appelle la situation présente.

Il va falloir que des grandes décisions se prennent bientôt, avec tout ce qui se passe. On ne peut pas se désintéresser de ça. Ce serait aller contre ce sens des responsabilités que nous prétendons avoir développé tout au long de notre vie. On n'a jamais laissé tomber les bras. Démissionner quand on est rendu au sommet de sa maturité, c'est sacrifier le meilleur de soi-même, c'est défaire, dans l'étape la plus importante de sa vie, tout ce pourquoi on a vécu et lutté, c'est perdre son identité et sa crédibilité, c'est renforcer les préjugés sur les personnes âgées. Moi, je n'accepte pas qu'on singe ce qu'il y a de plus détestable aujourd'hui : la mentalité de spectateur-consommateur, de revendicateur professionnel. Le fait qu'on soit considéré comme des inactifs, des non-productifs ajoutera à l'image négative

tive que certains ont des vieux ou des vieilles haïssables. « Des critiqueux qui ne font plus rien et qui exigent toujours plus. » C'est pas nous autres ça, c'est pas notre vie, c'est pas ce qui nous a motivés dans la vie. On est plus indépendants. On veut pas être [84] une charge pour les enfants. On peut pas se retourner de bord et tout à coup ne plus vouloir rien apporter à la société. L'oisiveté pensionnée?

D'autres aînés objectent que la société est faite comme ça aujourd'hui, que c'est inutile d'essayer de vouloir la changer. Il est étonnant que ce genre de débat dans les conversations privées ne perce pas sur la scène publique, dans les médias, dans les associations de personnes âgées. Les plus lucides de nos interviewés le regrettent. « Il y a une grosse pente à remonter. »

Dans ce rapport de recherche, nous essayons de contribuer à faire monter en surface cette prise de conscience naissante dans le milieu des aînés. Le conseil des aînés, membres de notre groupe de recherche, nous a incités à privilégier ce créneau trop peu exploré comme nous l'avons signalé plus haut. Mais nous n'avons pas voulu nous y limiter, tout en ayant la préoccupation de ne pas répéter les nombreux et solides travaux sur les problèmes sociaux des aînés, sur les politiques sociales qui les concernent, sur la psychologie du vieillissement.

Mais même ce créneau de l'apport des aînés et de nouvelles requêtes d'engagement ne peut se définir sans une solide compréhension des diverses orientations culturelles, morales et spirituelles des personnes âgées. En corollaire, il est important de saisir leurs façons particulières de vivre les grandes tendances qui traversent l'ensemble de la population. La diversité des situations existentielles et des positions sociales des aînés ajoute à la complexité de cette entreprise de défrichage, de déchiffrement. Nous ne nous attendions pas au départ à rencontrer un tel défi. Et voilà que nous nous sommes retrouvés devant des figures et des itinéraires qui exigeaient une finesse d'analyse plus poussée que ne le fut celle des autres générations.

C'est une autre façon de démasquer nos propres images souvent fort simplistes de la personne âgée et des générations aînées. Et s'il se cachait là-dessous le problème si peu reconnu de l'appauvrissement de notre conscience historique! Nous avons noté l'effet anesthésique de l'idéologie du « présent » non seulement sur les mémoires vivantes, mais aussi sur les projets d'avenir. À tort ou à raison, nous avons déce-

lé un néo-conservatisme tapi sous bien des apologies du « présent » comme seul repère temporel d'évaluation des choses. Oui, une vision des choses de plus en plus réduite aux gratifications immédiates, aux intérêts du moment, au maintien artificiel du statu quo [85] actuel, à la perduration de revendications qui renvoient aux générations à venir des charges et des tâches insupportables.

Plus qu'un appauvrissement de la conscience historique, devrions-nous parler plus franchement d'un aveuglement individuel et collectif fort répandu dans la population? Sans compter le jeu des boucs émissaires où tour à tour les jeunes, les baby-boomers, les vieux « argentés » sont la cible des autres générations. Ce qui donne au change, c'est qu'il y a en même temps des négations subtiles de tout conflit réel ou potentiel entre générations, aussitôt qu'il est question des responsabilités de sa propre génération face aux autres.

C'est là un des tests de vérité les plus brûlants dans le tournant historique actuel. La critique légitime du système, du néo-libéralisme actuel, ne saurait servir d'alibi pour éviter de bien évaluer les requêtes de nouvelles solidarités de générations comme une des conditions d'une volonté politique résolue face à un avenir plus juste à bâtir ensemble. Si on refuse de voir, si on ne voit même pas en quoi il y a là une solidarité fondamentale, les autres solidarités risquent d'être réduites aux rhétoriques idéologiques bien connues. La question intergénérationnelle se pose dans toutes les communautés culturelles de notre société. Raison de plus pour y voir de plus près. Ce qui fait problème ici peut devenir un lieu de rebondissement, justement parce que la dynamique intergénérationnelle touche les cordes humaines, morales et spirituelles parmi les plus sensibles du cœur et de la vie, de la conscience et de l'âme, de la mémoire et du projet au plus vif du présent et de ses enjeux. La grande majorité des aînés, en termes simples, mais sans équivoques, nous l'ont dit sous mille et une formes :

Tu relativises bien des choses dans la vie, mais tes enfants, tes petits-enfants, eux, ne cessent de prendre de l'importance à tes yeux.

Mais ressurgit ici la question capitale la plus chaude du champ social intergénérationnel : comment peut-on avoir autant à cœur l'avenir de ses enfants, de ses petits-enfants et se désintéresser politi-

quement ou autrement de la société qui rendra possible ou non cet avenir qu'on veut prometteur pour les siens?

Le discrédit global de la société, de la politique, ne peut que mener à un cul-de-sac. La plupart des problèmes répercutés dans les médias ont une dimension sociétaire qui appelle une solide pratique démocratique, une maturité politique, une culture publique commune, des milieux sociaux capables de se prendre en main.

[86]

Les aînés ne sauraient s'absenter de ce chantier aussi vital qu'urgent sans priver la société d'une de ses ressources les plus précieuses, soit une conscience historique plus qualitative de notre évolution collective depuis le début du siècle. A moins qu'on veuille repartir à zéro et recommencer sans fin... l'échec de Sisyphe. Cette table rase de toute expérience acquise ne ferait que renforcer la marginalisation des aînés et même leur auto-exclusion de la cité.

Mais au premier chef, c'est leur riche expérience de vie que nous voulons mettre en relief dans cet ouvrage. Ils sont déjà par eux-mêmes, non pas un fardeau social comme on se plaît à le dire, mais une de nos grandes richesses humaines, culturelles et spirituelles. Ils nous apportent déjà beaucoup, de mille et une façons trop souvent sous-estimées. C'est une génération qui n'a jamais crié sur les toits ce qu'elle a tant fait pour les autres. Encore aujourd'hui, elle n'exige pas plus notre reconnaissance. Et pourtant, nous lui devons même les assises de nos progrès des dernières décennies, bien au-delà de la mémoire vivante de notre propre histoire qu'elle nous a transmise. Les générations qui suivent ont des responsabilités face à leurs aînés. Cela aussi, on ne saurait l'oublier. Si nous insistons peu sur les besoins des aînés et sur les politiques pour les assurer, ce n'est pas pour mettre celles-ci au second plan. Il existe une multitude d'ouvrages importants en ce domaine. Nous n'avons pas jugé utile d'en ajouter un de plus. Mais il en va autrement de leurs apports à la société, des apports dont nous ne pouvons nous passer, surtout dans le tournant historique difficile que nous vivons.

Après cette approche globale du nouveau contexte historique qui nous a permis de mieux situer les générations aînées, nous allons pénétrer plus avant dans leur propre expérience, et cela sur les deux

premiers terrains où ils se sont révélés : leurs expériences de grands-parents et le travail de la mémoire chez eux.

[87]

LA PART DES AÎNÉS

INTERMÈDE

L'humour des aînés

[Retour à la table des matières](#)

Au beau milieu de ces graves propos, il est bon de laisser place à une plage festive et « détendante ». Doris Lussier, qui nous a quittés récemment, à 75 ans, disait ceci :

J'ai deux valeurs particulièrement importantes dans ma vie. D'abord l'amour de tout être humain, puis l'humour. Cet amour nous justifie d'exister, et l'humour nous en console!

Nous avons glané des perles d'humour d'aînés qui témoignent de leur goût de vivre. S'y cachent leurs façons propres d'exercer leur sens critique.

* * *

Il a 84 ans, l'oeil vif et la répartie toujours aussi rapide et juste. Une vraie force de la nature. Il reproche à son fils aîné de ne pas venir le voir assez souvent. Écoutons-le.

- Benoît, t'es instruit, j'ai payé cher pour tes études. Il me semble que tu devrais me causer davantage. J'ai bien des questions à te poser. Par exemple, Freud c'est un homme important? Sans ta-taouinage, dis-moi donc simplement, c'est quoi son idée au juste à ce gars-là.
- Papa, je pense que vous n'aimerez pas ça.
- Hé! Hé! Vas'y, j'en ai vu d'autres.
- Eh ben, selon Freud, moi, Benoît, votre fils, pour être heureux, il faudrait que je vous tue.
- Essaie-toi donc mon maudit, rétorque le père en bombant le torse.

* * *

Elle a 88 ans. Elle aime la vie follement et elle a horreur de toute pensée sur la mort. Le curé lui rappelle qu'elle va y passer elle aussi.

- Vous aimez le Bon Dieu, Mme Prud'Homme?
- Ben sûr, Monsieur le Curé.
- Vous avez sûrement hâte d'aller au ciel?
- Ouais, mais j'aime bien le Québec aussi.

[88]

* * *

Le vieux Alphège va voir son petit-fils Jean-Bernard, jeune avocat.

- Jean-Bernard, j'ai une cause pour toi. Mon voisin Aldéric m'a joué un mauvais coup. Son taureau a traversé la clôture et a honoré mes vaches. Il n'est pas de même race. Je vais avoir un trouble noir avec ça. Je le poursuis devant les tribunaux. Acceptes-tu?

Le jeune avocat acquiesce. Les deux voisins se retrouvent devant le Juge. Celui-ci entend les deux plaidoyers et décide de « prendre la cause en délibéré ». En sortant, Alphège demande à son petit-fils s'il a gagné ou perdu.

- Grand-père, « en délibéré » ça veut dire que le Juge va trancher le litige lundi prochain.
- Jean-Bernard, penses-tu que si j'envoyais une belle grosse dinde au Juge... penses-tu que ça m'aiderait?
- Ne faites pas ça grand-papa. Ce serait soudoyer la justice. Vous perdriez votre cause.

Le lundi suivant, le Juge donne raison à Alphège. En sortant du procès, le grand-père dit à son petit-fils :

- Jean-Bernard, tu es un bon avocat. Mais tu sais la dinde, je l'ai envoyée quand même. Et j'ai signé sur ma carte : Aldéric.

* * *

Excédée par les visites fréquentes des témoins de Jéhovah, une vieille dame italienne leur dit : « Laissez-moi tranquille. Je ne crois même pas à ma religion, même si c'est la seule vraie. »

* * *

La mort la plus glorieuse pour un homme? Mourir à 99 ans assassiné par un mari jaloux.

* * *

Un vieux père jésuite tente de consoler une grand-mère très scandalisée par la mort de son petit-fils de seize ans.

- Vous savez bien qu'il est au ciel, dit le religieux à bout d'arguments.
- Le ciel, le ciel, mais c'est pas une place pour un gars de son âge, lui rétorque la grand-mère.

* * *

[89]

Quand j'étais cultivateur en Abitibi durant la crise des années 1930, j'avais travaillé comme un déchaîné pour essoucher une partie de ma terre à bois pour la culture. Le curé en visite de paroisse au printemps

me dit : « Regarde Delphis comment le Bon Dieu a fait une belle nature. » Alors moi, je lui ai dit à mon tour : « Vous auriez dû voir ça ce que c'était il y a deux ans, quand Lui, il travaillait tout seul. »

* * *

Le vieux Baptiste va voir son curé pour faire une confession générale avant qu'il soit trop tard.

- Vous savez, j'ai eu longtemps un clos de bois. Il m'est arrivé assez souvent de ne pas donner la mesure. Pensez-vous que je suis obligé de remettre ça si je veux aller au ciel?

- Ben je pense que oui.

- Mais je peux plus, je me suis donné à mes enfants.

- Moi, je ne peux rien garantir.

- Vous pourriez pas leur en parler à mes gars?

- Ah ben, je vais essayer.

Lors d'un conseil de famille, le curé explique la situation aux trois gars propriétaires du clos.

- On vous a entendu Monsieur le Curé. On va en discuter ensemble. Allez fumer une bonne pipe avec le père. Dans une heure, revenez, on vous fera part de notre décision.

Retour du curé. L'aîné prend la parole :

- Êtes-vous bien sûr, Monsieur le Curé, que le père pourrait pas aller au ciel si on ne remettait pas ça?

- Ben, dit le curé un peu gêné, un peu hésitant...

- Ben, nous autres on a pris une décision : le vieux, on le risque!

* * *

- T'as pas quelque chose à demander à Jésus dans ta prière, ce soir, dit la grand-maman à sa petite-fille.
- Oui grand-maman : « Jésus, veux-tu envoyer des vêtements aux pauvres femmes qui sont dans les revues de papa. »

* * *

[90]

- Grand-maman, c'est-y vrai que le Bon Dieu est marié?
- Mais où est-ce que tu as pris ça?
- Ben, c'est le curé à la messe qui parle du Bon Dieu pis de sa Clémence.

* * *

- Grand-maman dit que la foi, c'est comme un bijou de famille qu'on se transmet d'une génération à l'autre.
- C'est quoi au juste ce bijou?
- Ben, c'est le collier qu'elle a dans ses mains quand elle prie.

* * *

- Qui est le Bon Dieu pour toi?
- C'est un papa qui aime comme une maman.

* * *

Deux gars discutent au ciel et se rappellent leur vie sur la terre.

- Toi, qu'est-ce que tu faisais dans la vie?
- Moi, j'étais curé, je faisais des sermons. Toi?
- Je faisais des chaises. Y paraît qu'elles servent encore!

* * *

Un vieux curé dit à son jeune vicaire- « Ne parle pas trop de Dieu, tu risques de lui faire du tort. »

* *

- Tu sais, grand-papa, il y a bien des choses que je sais et que tu ne connais pas.
- Mais, imagine-toi donc mon petit gars, moi aussi j'en sais que tu ne connais pas.
- Oui, mais il y a une différence, réplique l'adolescent, ce que tu sais, je veux pas le savoir!

* * *

[91]

Un bambin prie avec sa grand-mère. Celle-ci lui dit : « Qu'est-ce que tu as le goût de demander au Bon Dieu? »

Le petit répond : « Bon Dieu, qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse pour être aussi connu, aussi populaire que toi? »

* * *

Alexandrine dessine pour ses grands-parents le « Mystère de Noël » - Marie, Joseph et Jésus à Bethléem. Elle écrit en dessous : « Ils cherchent un endroit pour le commencement du monde. »

* * *

Un vieil abbé, nonagénaire, s'est vanté toute sa vie de sa mémoire d'éléphant. Mais hélas! il n'avait pas de jugement. Sur sa tombe on a écrit : « Ci-gît l'abbé Latrimouille, d'heureuse mémoire en attendant le jugement. »

* * *

Après son sermon sur la perfection adressé à des vieux couples, le curé les interpelle en ces termes : « Qu'il se lève celui qui se prétend parfait. »

Un homme se lève en jetant un regard oblique vers sa femme et dit : « Moi, je ne me lève pas en mon nom, mais au nom du défunt mari de ma femme. Apparemment, lui, il était parfait. »

* * *

Un prêtre publiait au moins deux livres à tous les ans. Son vieux confesseur s'en étonnait :

- Les gens n'ont même pas le temps de te lire.
- L'Église nous empêche de procréer, elle ne peut tout de même pas m'empêcher de créer.
- Tu es bien chanceux que je n'aie pas le droit de te donner la pilule. Ça fait longtemps que je te l'aurais administrée!

* * *

[92]

Comme bien des personnes handicapées qui nous donnent souvent des leçons de dépassement, un septuagénaire qui a bégayé toute sa vie n'a eu de cesse de transformer son handicap en humour. Voici une de ses blagues.

Une secte tente de se financer en vendant des Bibles. Ça ne marche pas très bien, sauf dans le cas d'un de ses membres qui en vend au moins une centaine par semaine. On rassemble tous les membres pour qu'il puisse leur faire part de son secret, de ses trucs.

- Moi, je, je me présente, je, je dis : bon, bon bonjour ma ma ma dame, si c'est un un monsieur je je lui dis bon bon jour monsieur.

Cette présentation durait depuis 45 minutes. Impatienté, le chef de la secte lui dit : « Mais enfin, quel est ton truc? »

- C'est, c'est simple. Je, je leur dis : Vou, vou, voulez-vous l'acheter ou vou, vou, voulez-vous que je vous la, la lise!

* * *

À une réunion de marguilliers, tous d'un âge certain, le curé leur fait part de deux nouvelles :

- Vous savez qu'on a de gros problèmes financiers. Imaginez-vous donc que la paroisse vient de recevoir un don testamentaire de 50 000\$. Mais j'ai un problème; ce don vient de Madame Claude qui, comme vous le savez tous, était tenancière d'un b.... j'ose

pas prononcer ce terme. Est-ce qu'on peut accepter un pareil don?

Un grand silence plane dans l'air. Personne n'ose se commettre. Au bout d'un bon moment, un marguillier tente de dénouer le dilemme.

- Moi, je pense qu'on devrait accepter, Monsieur le Curé, parce que après tout, c'est quand même notre argent!

* * *

Un vieux Dominicain, las des longues périodes de jeûne dans sa communauté, se fait inviter souvent au consulat de France à Montréal. Le religieux avait un appétit incroyable. Un soir, le Consul, un peu beaucoup gêné et scandalisé par ce comportement, lui demande :

- Mon Révérend Père, en matière de gourmandise, quand est-ce qu'on fait un péché mortel?

Après avoir avalé une immense bouchée de filet mignon, le religieux lui dit : « C'est lorsqu'on en meurt! »

* * *

[93]

Une vieille dame inquiète de la santé de son époux le convainc d'aller voir le médecin. Celui-ci, après un examen sérieux, lui dit qu'il est en parfaite santé.

- Docteur, je le savais. Tout baigne dans l'huile. Même la nuit quand je me lève pour aller aux toilettes, j'ouvre la porte, la lumière s'allume automatiquement, je referme la porte, la lumière s'éteint aussitôt. J'ai sûrement le Bon Dieu de mon côté.

Quelques heures plus tard, l'épouse téléphone au médecin pour connaître son diagnostic. Le médecin la rassure tout en notant la petite anecdote du mari et en ajoutant qu'il n'y avait rien de grave là-dedans.

- Comment, Docteur, rien de grave!!! À toutes les nuits il va faire pipi dans le frigidaire!

* * *

Un jeune religieux très pieux vient voir son supérieur, un vieux sage aussi sagace qu'amène. Pendant deux longues heures, le cadet va formuler moult demandes, reproches, changements à faire. À chaque fois, il le fait en disant qu'il a prié l'Esprit Saint, que celui-ci lui a inspiré ces remarques. A la fin de cette entrevue pénible et exaspérante, son supérieur lui dit, mi-figue, mi-raisin :

- Bon, je vais tenir compte de tout cela, mais, mon cher, quand tu reviendras... reviens donc tout seul!

[94]

[95]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 4

Un révélateur : être grand-parent

Solange lefebvre

[Retour à la table des matières](#)

Les véritables experts de la vieillesse sont les enfants. Eux seuls comprennent ce pour quoi sont faites les personnes âgées, et eux seuls peuvent satisfaire leurs aspirations profondes : les vieux ont besoin de sentir que l'on a besoin d'eux. Les enfants ont besoin de grands-parents, et les grands-parents ont besoin de petits-enfants, nés ou non de leurs propres enfants. Et tant qu'on ne reconnaîtra pas ce besoin mutuel et qu'on n'y répondra pas, les personnes âgées n'obtiendront ni le véritable respect ni l'affection qui sont dus aux « anciens » de toute société. ²⁴

J'ai écrit ce chapitre toute remplie d'émotions et de remous, de souvenirs et d'attachements. Je dois ce plaisir à ma grand-mère dont l'affection et la présence habitent ma vie depuis la petite enfance ; je le dois aussi à mes deux grands-pères maintenant décédés qui ont laissé en moi leur empreinte. Et surtout, je le dois à mes parents qui ont laissé mes grands-parents agir sur ma vie, y être présents de façon régu-

²⁴ A. KORNHABER et K. WOODWARD, *Grands-parents, petits-enfants. Le lien vital*, Paris, Laffont, 1988 ; original américain 1981 ; p. 172.

lière ; je le dois à la façon merveilleuse dont ils remplissent à présent leur rôle de grands-parents auprès des trois enfants de ma sœur ; et je le dois à ma soeur et à son mari qui leur laissent tout l'espace pour remplir pleinement ce rôle, de même qu'aux grands [96] parents paternels. Je suis aussi redevable à tous les aînés que j'ai côtoyés sur ma route : les compagnons et compagnes de vie de ma grand-mère dans la maison pour les aînés dans laquelle elle a passé près de vingt ans, avant d'entrer en foyer d'accueil à l'âge de 93 ans ; les beaux vieux rencontrés sur la route dont un sourire ou un regard vous transpercent par leur amour de la jeunesse, leurs attentes, dont la silhouette parfois courbée et la démarche souvent laborieuse vous émeuvent et vous rappellent quelque chose d'essentiel : un être humain naît, grandit, vieillit puis se ramasse sur lui-même. La silhouette fatiguée et courbée, tournée vers la terre, d'un aîné, c'est l'image d'un affaiblissement, mais aussi d'un recueillement. Dans le regard d'un vieux ou d'une vieille dans la rue, il y a toujours une lumière particulière. Comme si notre attention les tirait de leur monde intérieur très vivant et les surprenait dans cette intensité. L'oeil d'un vieux devient humide pour un rien ; on fait rarement aussi plaisir à quelqu'un en lui portant quelque attention : ah ! être attendu par quelqu'un.

De manière générale, durant le travail de tout ce dossier sur les aînés, j'ai ressenti un grand plaisir. J'ai compris pourquoi lorsque je me retrouvai quelques jours au bord du fleuve Saint-Laurent, dans la région de Charlevoix, pour achever mon travail. Lorsque mon regard errait sur le grand fleuve et se perdait dans l'espace ouvert, je ressentais une grande liberté et comprenait la richesse des aînés. Les mots « J'appelle au loin », de Paul Piché, prenaient tout un sens. Cette génération a du temps, elle est riche de souvenirs et de dons, elle a une grandeur de vue sur la vie ; elle est désencombrée de certaines tâches très prenantes de la vie du travail, de la responsabilité parentale quotidienne ; elle a un long passé et un avenir plus court, donc plus décisif. Comme un grand fleuve, elle est au seuil de l'ultime, prête à se jeter dans la mer. Cette génération est éminemment suggestive et inspirante. Elle appelle au loin sa mémoire et aux confins sa destinée. Nous avons dit maintes fois, avec d'autres, que le sort réservé à la jeunesse était le grand test de la santé d'une société. Eh bien ce test se passe surtout à travers les générations aînées. On peut, à travers elles, éva-

luer la qualité du don, la profondeur des liens familiaux, le souci pour la jeunesse que porte toute une société.

À plusieurs aînés, nous avons demandé ce qui était sacré pour eux. Presque tous ont répondu : « les enfants ». Survient ainsi un important déplacement par rapport aux autres générations, pour lesquelles le sacré se rattache surtout à « la vie » ou à « la dignité humaine ». La conscience des aînés s'ensouche davantage dans la vie recommençante qu'ils laissent derrière eux. À ce niveau premier, ils [97] sont effectivement *la clé de voûte de la solidarité des générations*, les porteurs de la suite des âges, de la suite du monde. C'est sans doute pour cela qu'ils sont souvent le foyer d'attraction, le centre de la vie familiale : « C'est ma grand-mère qui réunit la famille autour d'elle. Lorsqu'elle partira... » ; « Mes frères, mes soeurs et moi on se retrouve chez maman et papa, avec nos enfants ; je n'ai pas hâte qu'ils partent... »

Or, la grand-parentalité est devenue aléatoire. On l'a répété, les sociétés traditionnelles accordaient une place et une fonction aux anciens, aux membres plus âgés de la communauté. L'industrialisation et la modernité ont bouleversé ce rapport qui allait de soi. Le rapport aux grands-parents par exemple est laissé à la volonté de ceux-ci ou des parents ; il n'est plus obligé. La psychologie et la psychanalyse modernes se sont centrées sur les rapports parents-enfants, et ont négligé le rapport entre grands-parents et petits-enfants. Il semble même qu'il n'y a pas si longtemps, les sciences sociales étaient dédaigneuses, nostalgiques ou négatives à l'égard de ces liens. (KORNHABER)

Peu d'interviewés ont parlé de leurs petits-enfants. S'ils en parlent, c'est en passant. Il s'agit souvent d'un rapport qui va de soi, et bien qu'il puisse être intense, il demeure peu nommé, peu exploré.

Dans le nouveau contexte des années 1990 qui se dessine, faudrait-il redécouvrir la grand-parentalité? La beauté et la nécessité de ce lien familial? Nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur le malaise actuel à cet égard. Mais avant, nous allons vous présenter les propos des petits-enfants et grands-parents qui témoignent d'une relation régulière, riche et réussie. Ce fait n'est pas majoritaire, mais il témoigne de l'importance d'un grand-parent pour le petit-enfant, et la réciproque. Avec Arthur Kornhaber et Kenneth Woodward, ceci nous amène à reconnaître que la relation entre grands-parents et petits-enfants est *vitale*,

et que son absence crée parfois chez les uns et les autres une blessure profonde, un manque et un vide irréparables.

On a peu mesuré la profondeur de ce lien. Il semble que Sigmund Freud n'ait pleuré qu'une seule fois, lorsque son petit-fils de quatre ans et demi mourut de la tuberculose. Il confia par la suite que cela lui avait fait perdre le goût de vivre. Peu avant de mourir du cancer, il dit : « C'est le secret de mon indifférence - les autres appellent cela du courage ²⁵ » À ce sujet, une grand-mère nous disait : [98] « Quand tes petits-enfants souffrent, tu souffres en double : pour tes enfants et tes petits-enfants. »

Être attendu par quelqu'un

Moins actifs, les aînés, surtout du quatrième âge, sont toujours là, ils attendent : « Ma grand-mère vit à côté du téléphone, raconte une jeune femme. Elle est l'oreille de la famille. Une visite prend pour elle une importance énorme. Personne ne m'a jamais attendue avec autant d'ardeur que ma grand-mère, et personne ne m'a accueillie sur le pas de la porte avec autant de joie débordante. » Le monde affectif des aînés s'élargit, comme si tout se concentrait dans le cœur. Citons dans la même ligne ces paroles de Jean-Paul Sartre, à propos de son grand-père :

Je fus sa « merveille » parce qu'il souhaitait finir ses jours en vieillard émerveillé ; il prit le parti de me considérer comme une faveur singulière du destin, comme un don gratuit et révocable ; qu'eût-il exigé de moi ? Je le comblais par ma seule présence. Il fut le Dieu d'Amour avec la barbe du Père et le Sacré-Coeur du fils ; il me faisait l'imposition des mains, je sentais sur mon crâne la chaleur de sa paume, il m'appelait son tout-petit d'une voix qui chevrotait de tendresse, les larmes embuaient ses yeux froids. Tout le monde se récriait : « Ce garnement l'a rendu fou ! » Il m'adorait, c'était manifeste... je ne crois pas qu'il ait témoigné beaucoup

²⁵ Voir Ernest JONES, *The Life and Work of Sigmund Freud*, Basic Books, New York, 1957, p. 91-92. Cité dans A. KORNHABER et K. WOODWARD, p. 13-14.

d'affection à ses autres petits-fils ; il est vrai qu'il ne les voyait guère et qu'ils n'avaient aucun besoin de lui. Moi, je dépendais de lui pour tout ²⁶.

Le lien premier entre les générations c'est se savoir et se sentir relié. Lorsque nous faisons jaser les petits sur les liens avec leurs grands-parents, s'il en est, la note affective domine : un bonheur d'être ensemble, une présence. Dans cette relation ne l'emporte pas l'efficacité mais la tendresse. Les grands-parents n'ont pas les contraintes des parents en ce qui regarde l'éducation. Ils ont une relation plus gratuite.

« L'aimes-tu ton pépé? - Je l'adore... » La grand-mère, le grand-père, auxquels on donne souvent le petit nom affectueux de *mémère* et de *pépère*, signifient souvent beaucoup pour leurs petits-enfants qui ont avec eux une relation régulière.

[99]

À une petite-fille de cinq ans, qui noue avec ses grands-parents cette relation régulière, je demande de dessiner pépé et mémé. Elle dessine mémé qui joue à la corde à danser et pépé à côté d'elle, très grand, avec un ballon dans les mains. Les deux sont souriants. Au milieu, un gros soleil, et dans le soleil, un cœur, et dans le cœur, un nuage. Je lui demande ce que cela signifie :

Je dessine pépé et mémé ensemble parce que c'est beau lorsqu'ils sont ensemble. Je fais un soleil car j'aime beaucoup le soleil, je mets un cœur dedans car j'aime tout le monde. Je mets un nuage dans le cœur car il y a toujours des nuages. Mémé joue à la corde à danser parce qu'elle aime cela. Elle dit : « Pépé, voudrais-tu sortir l'auto du garage? On va chercher Marie-Jeanne. » Pépé va chercher l'auto et je ne suis pas là sur le dessin parce qu'ils ne sont pas encore venus me chercher.

Nos lecteurs peuvent s'amuser à analyser ce dessin et la description que la petite-fille en a fait. Les grands-parents sont représentés comme faisant partie de son monde de jeu : ils jouent avec eue. Elle ne se dessine pas avec eux, comme elle le ferait avec ses parents. Par là elle exprime la distance des grands-parents et l'événement qui survient lorsqu'ils viennent la chercher en auto pour la garder. Soleil, cœur et

²⁶ J.-P. SARTRE, *Les mots*.

nuage expriment déjà une perception de la vie. Pour connaître la perception qu'ont les tout-petits des gens, le dessin est un très bon moyen. L'enquête américaine de Kornhaber et Woodward sur les rapports entre grands-parents et petits-enfants a procédé de cette façon. Les auteurs se sont rendu compte que les dessins étaient très vivants, animés, colorés et précis lorsque le lien grand-parental était continu et de qualité. Au contraire, les rapports occasionnels et espacés avec les grands-parents amenaient l'enfant à dessiner des personnages fantomatiques, souvent sans visages, sans regards. L'enfant exprimait une réelle douleur, un sentiment de perte ou de manque lorsqu'il expliquait son dessin. Enfin, l'absence totale de grands-parents amenait des refus de dessiner, ou les traits d'une marionnette, d'un personnage à la télé. Des sentiments agressifs ou une réelle tristesse étaient alors exprimés par l'enfant. Sylvain, dix ans, qui n'avait jamais vu ses grands-parents vivant très loin de chez lui, a dessiné un personnage grotesque et a dit : « Il est vivant, mais pour moi, il est mort ²⁷. »

[100]

Les tout-petits apprécient les gestes chauds. Une petite-fille parle de son arrière-grand-mère, du quatrième âge (92 ans), qu'elle appelle « grand-maman aux cheveux blancs ». Cela est révélateur du contexte actuel où les aînés de la soixantaine, grands-parents, sont de « jeunes vieux » du troisième âge :

Chaque fois que j'allais chez elle elle me donnait des gâteries, elle me faisait des grosses bises. Gâter, ça c'est une qualité de grand-maman. Elle me serrait fort et je me sentais bien : « Je t'adore, petite puce », me disait-elle. Ses sourires représentent beaucoup de choses : sourires de bienvenue, elle est heureuse que je sois là. De sa part, il suffit d'un sourire pour que tu t'attaches à elle.

Mémoire culturelle et sociale

Pour Michel, 40 ans : « Mes grands-parents, ce sont mes racines. Je suis intéressé à savoir ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vécu. » Geneviève, 12 ans, raconte :

²⁷ A. KORNHABER et K. WOODWARD, p. 47.

Mémé me raconte comment elle s'habillait, pauvrement. Ce n'était pas un temps riche. Sa mère ne gaspillait rien, faisait tout avec rien. *Mémé* a vécu des temps durs. Elle travaillait à un comptoir de magasin à 13 ans ; elle demeurait debout toute la journée, sans pouvoir s'y appuyer. Elle dînait en trente minutes. Je me sens chanceuse. Je compare ma vie à celle qu'elle avait. Notre vie est facile aujourd'hui. On a beaucoup de choses. Ils n'avaient pas le quart de ce qu'on a.

Cette intime complicité n'empêche pas des différences :

Ma grand-mère est exceptionnelle ; elle donne de son temps, ce que tous les grands-parents ne font pas. Mais elle compare trop son monde à celui d'aujourd'hui. Mes parents travaillent tous les deux très fort ; elle ne comprend pas toujours qu'ils négligent certaines choses dans la maison. Aujourd'hui, il faut que les enfants aident leurs parents.

Mon grand-père a été à la guerre. Il pleure lorsqu'il voit un film de guerre. Il a dû tuer un homme. Il n'avait pas le choix, c'était lui ou l'autre ; mais il ne voulait pas. Moi je n'ai pas connu la guerre.

[101]

Souvent des interviewés de tous âges réfèrent à la vie difficile des aînés. Cela peut devenir une référence lorsque la précarité, la douleur, la maladie ou la mort frappent. C'est en ce sens aussi qu'il nous semble qu'un tas de Québécois et de Québécoises puisent encore dans l'univers symbolique religieux des grands-parents, qui donnait sens à la souffrance, au besoin et au manque. Des gens de tous âges, par exemple, fréquentent occasionnellement les lieux de pèlerinage. Comme si les limites rencontrées trouvaient sens dans une transaction entre les traditions et les valeurs modernes. Cela est une manifestation de la religion populaire, très ancrée chez bien des Québécois. Mais en même temps, il s'y trouve une reconnaissance souterraine des valeurs solides des aînés : « Eux, ils avaient de la couenne! »

Une jeune femme qui venait de perdre son bébé ne prématurément exprimait sa douleur et lui donnait un sens à travers des souvenirs : « Mon curé m'a raconté qu'il était le premier né et survivant après les neuf fausses-couches de sa mère » ; « Je me souviens que ma tante avait fait de nombreuses fausses-couches parce qu'elle travaillait aux champs. » La vie moderne et ses immenses possibilités nous donnent un pouvoir et un contrôle accrus sur la vie ; elles ont rendu nos aspira-

tions illimitées. Pourtant, un passé récent où la survie sous toutes ses formes fut le lot de la majorité peut donner sens aux limites que nous rencontrons encore. « Vous êtes passés de l'austérité à la prospérité, nous c'est le contraire : c'est cent fois plus difficile », nous ont dit des jeunes adolescents et de la vingtaine. Or, les aînés actuels ont cette mémoire de l'austérité et des valeurs avec lesquelles ils l'ont traversée et surmontée.

Tous les petits-enfants n'apprécient pas toujours les « vieilles rengaines » de leurs grands-parents. L'un d'eux dit : « Lorsque grand-maman raconte sa vie, je ne fais pas attention. » Pourtant, ce refrain doit chanter dans la tête des petits. À un moment où l'autre de leur vie, ils y puiseront comme à une réserve de mémoire familiale inspirante et structurante. Des petits Français, à partir de courtes phrases suggérées par leur professeure, commençant par « Si ma grand-mère ou mon grand-père était ... », ont répondu : « Si ma grand-mère était un objet, ce serait un livre mille fois lu et toujours nouveau. Si ma grand-mère était une chanson, ce serait "une rengaine", car on la connaît sans faire attention aux paroles ²⁸. »

[102]

Les aînés ont aussi l'art de transmettre des choses importantes de façon symbolique.

Grand'pa a planté des petits sapins pour chacun des petits-enfants dans sa cour. J'ai mon sapin dans ce lieu et il va grandir en même temps que moi.

À travers le geste très simple de planter un arbre, le grand-père communique à ses petits-enfants le sens et l'importance de la vie, de la croissance. Le lieu de la cour est important : chez lui, le grand-père fait une place à un arbre qui représente l'enfant, qui le rend présent. Quelle belle leçon de transmission du sens de la lignée familiale qui prend toute sa profondeur!

²⁸ Annick BÉDOURÈDE-JAMET, « Histoires vues », dans *Autrement. Être vieux, de la négation à l'échange* [Série Mutations, octobre 1991, n° 124], p. 61.

Complicités

Grand'pa a un grand jardin derrière chez lui. Il me montre des choses. Il a beaucoup d'imagination et il est très habile. Nous regardons les champignons et nous imaginons les formes qu'ils représentent. (Christophe, 8 ans)

Les aînés ont ce sens de transmettre par le jeu : « l'esprit d'enfance des aînés ». Ceci n'est pas dans le sens de l'infantilisme, mais des retrouvailles avec le plus beau du regard de l'enfance : l'étonnement, l'émerveillement. L'un l'autre, grand-parent et petit-enfant mêlent leurs regards sur les gens et les choses. L'aîné retrouve le même contexte de gratuité et de liberté que l'enfant : « Mon pépé il joue beaucoup avec moi. Il me fait plein de surprises. » Ce grand-père est à sa retraite ; les verrous de l'encadrement par les patrons, des contraintes par les clients, des devoirs de père ont sauté : il entre en connivence avec le monde libre, imaginatif et gratuit de ses petits-enfants. L'épouse de ce grand-père nous a dit être étonnée de voir son mari retomber littéralement en enfance lorsqu'il se trouve avec sa petite-fille. Ce grand-père nous confie : « Je peux accorder plus de temps à mes petits-enfants qu'à mes enfants étant petits, alors que je travaillais. » Le grand-papa à sa retraite et les petits-enfants se retrouvent dans une joie commune, une célébration commune du temps de la rêverie, de la fantaisie, de la flânerie : « Je fais ses quatre volontés, continue le grand-père. Ses parents se préoccupent de son éducation, de la corriger ; moi je n'ai qu'à jouir de sa présence, la gâter. » On peut se demander si cette relation n'éclaire pas particulièrement l'état d'âme du retraité (habituellement un homme, pour ce qui regarde la [103] génération actuelle des aînés) : « Je fais ses quatre volontés », c'est un peu la griserie même d'un retraité qui agit et s'implique enfin à sa guise. Mais il ajoute : « Et pourtant, ils acceptent la discipline que nous avons à la maison, comme si cela les sécurisait, les calmait ! » Une grand-mère nous rapportait que sa petite-fille lui parlait ainsi : « Quand tu vas être grande, grand-maman ... » ; « Ne marche pas à côté du trottoir, mes parents vont être fâchés ! » Des femmes aînées nouent des complicités aussi importantes auprès de leurs petits-enfants, mais pour des raisons différentes. Elles aussi ont souvent vécu des contraintes, non pas au travail, mais à la maison, dans le cou-

ple, ayant parfois à charge des familles nombreuses. Leur liberté nouvelle trouve des accointances avec la liberté des enfants. Telle cette femme de 67 ans :

Ça m'apporte beaucoup d'avoir les idées élargies, de pouvoir faire plein de choses. Je ne sais pas si ça apporte aux autres... Mon mari, je crois que ça ne lui apporte pas tellement, ça le dérange un peu. Il rechigne : « Ma femme, pourvu qu'elle soit sur la trotte", elle est bien, elle! » Mais les enfants par contre ils vont dire en farce : « La mère, elle est toujours "sur la trotte", elle est bien et c'est correct comme ça. » Lorsqu'ils voient l'un de leurs enfants qui saute et fait le fou, ils disent : « Il en a de la misère cet enfant-là! Ça fait plaisir à grand-maman! » Dans le sens qu'on est tous les deux vivants. Et puis j'en ai des plus grands qui aiment bien venir chez moi, jaser avec leur grand-mère, jouer aux cartes, à n'importe quoi. On fait toutes sortes d'affaires, on s'ennuie pas.

Il est par ailleurs étonnant de trouver chez certains petits-enfants une perception du grand-parent, à portée de sa petite vie. Un enfant de 8 ans, interrogé par sa maîtresse sur « ce qu'il pense des grands-mères », dit :

Une grand-mère, c'est une femme qui n'a pas d'enfants, c'est pour cela qu'elle aime les enfants des autres! Les grands-mères n'ont rien à faire, aussi elles sont toujours là. Quand elles vous emmènent en promenade, elles marchent sans écraser les belles feuilles et les chenilles. Elles ne disent jamais : « Avance plus vite! » En général, elles sont trop grosses, mais pas trop pour attacher nos souliers. Elles savent qu'on a toujours besoin d'un morceau de gâteau, ou du plus gros. Une vraie grand-mère ne frappe jamais un enfant : elle se met en colère en riant. Les [104] grands-mères portent des lunettes et parfois elles peuvent même enlever leurs dents. Quand elles nous lisent des histoires, elles ne sautent jamais un bout et elles n'ont rien contre si on leur demande la même histoire plusieurs fois! Heureusement, les grands-mères ne sont pas aussi fragiles qu'elles le disent, même si elles meurent plus souvent que nous. Tout le monde devrait essayer d'avoir une grand-mère, surtout ceux qui n'ont pas la télé ²⁹.

²⁹ Cité dans *Chanteclerc* (mai-juin 1993).

Dans le premier chapitre, nous avons parlé du langage particulier qui lie si bien les gestes, les choses et les sens. Une jeune femme de 32 ans se souvient ainsi de son grand-père :

C'était pour moi la personne la plus gentille au monde! Durant plusieurs jours, durant une heure, tous les matins, il a sablé le piano au complet et l'a remis à neuf. Je me souviens du geste, de le voir frotter le bois avec le papier sablé. Tous les matins il faisait une marche jusque chez nous et jasait avec ma mère. Il nous témoignait toutes sortes de petites attentions : « Ferme la porte l'hiver! Tu vas attraper froid! » Il avait fait un ber pour les poupées de ma sœur et moi. Celui de ma sœur était plus long, car sa poupée était plus grande. Quelle attention! Je n'avais pas vraiment de conversation avec lui. C'est ce qu'il dégageait que j'aimais : une figure apaisante, pleine de bonté et de sagesse.

Michel, 40 ans :

Ma grand-mère, c'était l'attention, la tendresse, l'amour. Mon grand-père c'était celui qui réparait nos jouets brisés, qui m'embarquait dans son camion pour livrer de l'huile à chauffage. C'est celui qui m'a appris à me servir d'un marteau, à construire des petites maisons pour les oiseaux. C'était la sagesse même, faite de tranquillité, d'humour et d'amour.

Comme pour lui faire écho, une jeune femme de 30 ans décrit ainsi son grand-père, un petit homme souriant au grand coeur (80 ans) :

Je l'appelle *pépère*, un nom qui ne lui va pas du tout. Il est le premier à parler des autres personnes âgées comme étant les « vieux », tous, sauf lui, et je le crois. On peut avoir 30 ans et vivre de façon plus pépère que la sienne! [105]

Il est toujours prêt à venir dès qu'une occasion survient, mais sans déranger. Il ne s'impose jamais, il se glisse discrètement, on peut même le confondre avec les meubles tellement il fait partie de la gang et jamais ne s'y cogne. Il apprécie tous les repas et le dit.

Il observe sans cesse, c'est ainsi qu'il connaît le train-train de chacun et réussit à se glisser entre nous sans déranger qui que ce soit pour sa petite sieste, sa douche, sa barbe, etc.

Ça doit être cela la sagesse : observer et écouter avant d'agir. Tout son tempérament est ainsi. S'il a un commentaire il te le fait discrètement, seul à seul. D'autres ont des grands-parents déplaisants. Grand-père, lui, devrait vivre toujours, pour tout ce qu'il nous apporte sans s'en rendre compte. Il aime la vie et nous communique cet amour. Il nous raconte des faits extraordinaires ; en 80 ans, on en vit des choses.

Je suis fière de lui, de le présenter à mes meilleures amies et à mes amoureux. Je souhaite qu'il vive assez longtemps pour s'asseoir à la table d'honneur de mon mariage : « Voici mon grand-père. »

Les petits-enfants des autres

Le rôle de grand-parent peut être assumé, même à l'égard des enfants qui ne sont pas les petits-enfants biologiques. Il peut s'agir des tantes ou des oncles : « Je n'ai pas eu de grands-parents mais ma famille me suffisait. On était assez nombreux et on avait des oncles, des tantes bien vigoureux et présents. » (*Femme, 54 ans*)

Sylvain, 29 ans, a écrit cette lettre à une célibataire de 72 ans qui joue auprès de lui un rôle de grand-mère :

Tu es la seule amie avec qui j'ai communiqué depuis 12 ans. Malgré mes nombreuses frasques, tu m'as toujours accueilli pour me conseiller, parfois pour m'abriter lorsque j'étais dehors. Tu m'as appris à faire une liste d'épicerie, à chercher les aubaines, à coudre un bouton. Mon père ne me faisait pas confiance, avec toi j'ai appris que je pouvais clouer des clous, faire de la peinture et plein d'autres choses.

Plus récemment, lorsque j'ai été en prison, sans être coupable, à part ma mère, c'est avec toi que je communiquais. Tu m'écoutais, tu m'encourageais. Tu as toujours su me faire remarquer mes torts et mes maladresses sans m'écraser. Tu n'as [106] pas eu peur de me parler de Dieu. Même si je ne suis pas encore très fervent, j'y ai recours occasionnellement. J'aimerais un jour te remettre ce que tu as fait pour moi.

Nous avons rencontré, parmi les interviewés, des célibataires, hommes ou femmes, qui rendaient de grands services autour d'eux. Par exemple, une femme de 78 ans, musicienne, cultivée, a tenu des

propos d'une véritable initiatrice. La transmission culturelle fut et demeure pour elle une vocation, une fécondité. Écoutons-la :

Je me suis occupée de mes parents jusqu'à leur mort, de mon frère aussi. Après leur décès, j'ai eu une nouvelle vie encore plus orientée vers ma profession. J'avais plus de temps... Ce qui me fait vivre, c'est la culture que j'ai eu la chance d'avoir. Je m'intéresse à tout... Quand bien même je vivrais jusqu'à cent ans, je chercherais toujours à m'améliorer.

J'ai enseigné dans divers endroits. Depuis quelques années, j'en fais moins mais j'ai encore quelques élèves. Je suis contente quand j'y pense, parce que parmi les élèves que j'ai formés, plusieurs ont eu une belle situation, elles ont rencontré leur mari. J'ai eu des élèves anglophones, francophones, juifs, à la maison. Les anglophones m'invitaient chez eux, ils considéraient beaucoup les professeurs de leurs enfants. Certains sont venus ici pendant dix ans. Ces enfants-là on les connaît davantage. Je m'apercevais que ça les cultivait d'étudier le piano. Je leur disais que la musique était une amie fidèle ; qu'ils soient mariés ou célibataires, cela peuplerait leurs loisirs d'une belle façon, moralement. J'ai des élèves qui ont aujourd'hui de belles carrières.

J'ai essayé de préparer la relève. N'ayant pas d'enfants, j'ai eu des enfants professionnels, comme les religieuses. Et mes élèves me donnent de leurs nouvelles. J'ai essayé de cultiver le beau pour rendre les autres heureux. Je ne me suis jamais ennuyée.

Je disais à mes élèves : « Quand vous étudiez le piano, vous n'apprenez pas seulement à vous faire aller les doigts, c'est la tête qui marche. Étudier le piano aide au développement de tous vos sens, ça vous aide en classe. Votre œil devient observateur. Aux garçons, lorsqu'ils ne travaillaient pas bien, je disais qu'ils conduiraient mieux leur automobile à 16 ou 17 ans. Ils entendraient mieux les bruits, les sifflets de train, ils seraient [107] plus rapides que les autres. Ça les frappait et ça les faisait travailler. Les petites filles, ça développait leur odorat, leur sens du toucher.

Ce qui me fait plaisir c'est qu'aujourd'hui tous les enfants ont accès à l'instruction, qu'ils soient riches ou pauvres. Ce qui me peine c'est la perte de temps de bien des gens. L'expression, en ce moment, c'est : « On veut avoir du fun. » Le fun à regarder la télé des heures et des heures. Moi je la regarde un peu et je fais autre chose. Je lis, je m'informe, j'enseigne...

Ce témoignage, parmi de nombreux autres, donne une idée de la richesse des aînés et de leur intime besoin de la transmettre aux plus jeunes. Chez les célibataires, cela prend une connotation particulière.

Les grands-parents fidèles et substitués

Aux États-Unis, 3,2 millions d'enfants sont élevés par leurs grands-parents, et ce pour toutes sortes de raisons : immaturité des jeunes parents, monoparentalité, etc. Ce rôle est à la fois lourd et source de joie et de jeunesse pour les aînés. Lourd, car ils n'ont pas l'énergie physique et psychologique d'un adulte en pleine maturité ; source de joie car l'enfant qu'ils élèvent par amour les amène à un dépassement, à un engagement qui les fait vivre. Tels ces grands-parents, très malades, qui, ayant dû prendre soin de l'enfant de leur fille abandonnée par le père, disaient : « La responsabilité et l'attention à un tout-petit prolongent notre vie et nous font oublier nos bobos, nos maladies. »

Souvent ensemble toute la vie, le couple des grands-parents représente la stabilité et la sécurité que des enfants ne vivent plus avec leurs parents instables, souvent du fait de la tragique absence du père, très répandue pour toutes sortes de raison. Écoutons ce mot de Simon, 12 ans :

Mes grands-parents, je les adore. Une semaine sans les voir, et je m'ennuie. Ils m'ont gardé tellement de fois. Mon père est parti avant ma naissance. Je le vois une couple de fois par année. Ma mère devait partir travailler, alors je m'en allais chez mes grands-parents. Ils ont consolé mes peines d'enfant, ils m'ont transmis leurs valeurs d'amour, de respect, des responsabilités à prendre. Aussi ma grand-mère m'a appris à prier ; quand [108] je vais à la messe, c'est avec eux que j'y vais. Ma grand-mère est une excellente éducatrice. Elle ne m'a jamais rabroué, elle laissait passer et elle me faisait comprendre doucement ce qui était à corriger. Elle ne ménageait pas ses félicitations quand c'était bien. Elle m'a appris des trucs de cuisine, je fais de bons muffins. Avec mon grand-père, j'ai appris à me servir d'outils, j'ai appris la valeur du travail bien fait. J'aime les agacer et les faire rire. Eux, ils sont restés ensemble...

Le phénomène de la monoparentalité fait en sorte que le grand-parent peut remplacer d'une certaine façon le ou la conjointe, comme intermédiaire entre l'enfant et son parent. Le grand-parent brise alors la relation à deux qui peut devenir étouffante ; il restaure le triangle.

Transmission des valeurs et de la foi

Lorsque les baby-boomers ont fait leur révolution dans les années 1960, ils ont rompu avec le monde des valeurs de leurs parents. Nous avons constaté que les plus jeunes, leurs enfants, renouent souvent d'eux-mêmes avec cette mémoire des grands-parents. Un interviewé de 68 ans observe à ce sujet :

J'ai des neveux et nièces plus croyants que leurs parents. Croyants, pratiquants même, qui sont plus attachés aux traditions de la famille, aux valeurs familiales que leurs parents. Ce sont nos enfants qui s'ennuient le plus des belles réunions de famille. Ma mère, décédée il y a quelques années, fêtait Noël avec nous tous les ans. Quand elle est partie, les enfants ont essayé de faire revivre cela. Il y a une nostalgie.

Un collègue de 56 ans, Guy Lapointe, estime que « ce rapport entre grands-parents et petits-enfants est l'un des éléments majeurs d'une sorte de voie de salut, un salut de transmission d'un certain nombre de valeurs ». Un pont s'est établi entre grands-parents et petits-enfants, qui passe parfois par-dessus la génération des baby-boomers. Les grands-parents n'ont pas oublié les enfants. Certains baby-boomers, d'une certaine façon, ont marginalisé les enfants. Bien que très attachés à eux, ils ont beaucoup misé sur l'avoir, la possession, la performance. Nous avons de la sorte perdu quelque chose de la suite du temps et de la suite de notre monde. Les grands-parents ont rétabli les liens avec les petits-enfants. Ils ont transmis un certain [109] nombre de leurs valeurs qui ne faisaient pas toujours l'affaire des parents, sur le plan culturel et religieux. Ils représentent une véritable courroie de transmission souterraine qui permet à plusieurs petits-enfants de recevoir un certain nombre de valeurs, un lot d'héritage culturel et social : par exemple, les vieilles chansons, le folklore, la foi et les rituels chrétiens. Guy Lapointe continue : « Maintenant les baby-boomers commencent à dire : "C'était pas si fou que ça." Lors des réunions de famille les vieilles chansons ressortent. » On nous a rapporté qu'à la mort d'un enfant, la petite sœur et sa grand-mère désiraient un rituel de la mort. La mère de l'enfant ne voulait rien savoir : « On l'incinère,

on l'oublie! » En ce sens profond aussi, pour la suite du monde, les grands-parents ont redonné quelque chose.

C'est aussi la relation entre les grands-parents et les petits-enfants qui permet que la génération des baby-boomers se laisse réintégrer dans la tribu, dans la grande famille. Il n'y a pas très longtemps, dans bien des familles, on ne célébrait plus Noël. Maintenant, à cause du vieillissement s'opère une sorte de réintégration et une redécouverte : « On n'aurait pas du tout manqué ça. » On sent une espèce de chagrin d'avoir pris ses distances, bien qu'il fallait en prendre aussi. En cela, les grands-parents sont une « dernière mémoire vivante », et les petits-enfants leurs premiers interlocuteurs.

**« *Moi aussi je deviendrai grand,
et un jour je serai vieux* »**

Qu'est-ce que devenir un être humain? Le grand psychologue Erik Erikson a défini les étapes d'une évolution saine et normale d'un être humain. À l'âge adulte, l'une des dernières étapes est celle de la *généralité*. Voici comment il la définit : « La généralité est essentiellement l'intérêt pour la génération suivante et son éducation. » Cette étape de la parentalité achève et épanouit l'amour du couple qui, ayant des enfants, ne se replie pas sur lui-même jusqu'à l'appauvrissement de sa relation. Chez le couple qui ne peut pas avoir d'enfants, ou chez le ou la célibataire, la généralité ouvre à la générosité sociale, au souci pour les enfants des autres.

L'étape qui suit et en laquelle culmine la vie humaine est appelée par Erikson *l'intégrité personnelle* : c'est le fait de savoir qu'une vie individuelle est la rencontre d'une histoire personnelle avec une petite partie de la grande histoire humaine ; c'est une sorte d'harmonisation intérieure avec son passé, ses souvenirs et la capacité [110] de défendre la dignité de ce style de vie, malgré la conscience de sa relativité. « Le style d'intégrité créé par sa culture et sa civilisation devient ainsi "le patrimoine de l'âme de l'aîné". » En outre, un être *intégré*, parvenu à la fin de sa vie, accepte cette fin « terrestre » comme étant définitive. Il peut dire alors : « Je suis ce qui me survit. »

Le petit enfant se trouve donc en présence de ses parents et de ses grands-parents parvenus respectivement à la *générativité* et à l'*intégrité*. Bien sûr, il ne suffit pas d'être parent ou grand-parent biologique d'un enfant pour parvenir pleinement à cette étape. Du moins l'adulte et l'aîné sont-ils conviés à une telle maturité.

Tout petit, l'enfant idéalise ses parents ; il les admire, ils sont pour lui tout, capables de tout ; il en est totalement dépendant. Or, sans qu'il puisse l'exprimer, en très bas âge, il comprend à travers les grands-parents que ses parents aussi ont des parents. C'est alors qu'il commence à percevoir que ses parents ont été un jour tout petits, vulnérables comme lui. Il pressent qu'ils se sont affranchis de cette dépendance et sont devenus des adultes. Par leur simple existence, ses grands-parents lui suggèrent que tous naissent petits, grandissent avec des parents et deviennent vieux un jour. Tout être humain ne cesse pas de changer, de devenir. Sa première expérience de la mort se fera souvent à travers la mort du grand-parent. Toutes ces expériences et ces perceptions profondes forment très tôt la *conscience humaine*. Michel Philibert écrit qu'à travers les parents et grands-parents l'enfant « comprend que sa dépendance n'aura qu'un temps. Il se donne patience. Il se rêve, se projette, grand, vieux. Ainsi devient-il un homme, une femme ³⁰. »

Qu'as-tu que tu n'aies reçu?

Depuis le début de la recherche, la référence à la vie comme valeur sacrée, comme valeur menacée, s'est avérée importante chez nos interviewés ³¹. Rappelons ce que dit Jean, la première figure des 20-35 ans présentée dans le deuxième dossier, *Vers un nouveau conflit de [111] générations*. C'est un témoignage privilégié, puisque Jean travaille dans un hôpital où il côtoie sans cesse et douloureusement la vie, la maladie et la mort :

³⁰ M. PHILIBERT, « Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles », *Sociologie et sociétés*, XVI (octobre 1984, n, 2), p. 23.

³¹ J. Grand'Maison en a fait une analyse dans le deuxième rapport, *Vers un nouveau conflit de générations*, chapitre 22, p. 275-288.

La vie, pour moi, c'est un cadeau. Quelqu'un t'a donné la vie. Peu importe qui c'est ; tu peux croire que c'est Dieu qui t'a donné la vie, tu peux croire que ce sont tes parents qui t'ont donné la vie, peu importe, quelqu'un t'a fait le cadeau de la vie [...], personne ne t'a rien demandé en retour de cela.

Autrefois, la *transcendance* était au-delà des étoiles, par-dessus le ciel ; elle était là-haut, l'être humain était en bas. Mais le rapport premier à la transcendance se trouve dans cette intuition qui habite le cœur des humains : ils sont reçus d'un(e) autre, à travers la lignée familiale. Ils ne trouvent pas leur origine en eux-mêmes. Permettre à l'enfant de reconnaître ce don, c'est le rôle premier des grands-parents. La toute-puissance de ses parents est relativisée car il comprend qu'ils sont nés de quelqu'un. C'est la première transcendance : la vie donnée, reçue d'un(e) autre ; la vie à travers laquelle tu deviens : protégé et dépendant, adulte et vieux. Et plus que le don de la vie, écrit Philibert, l'enfant comprend ceci :

S'il doit à ses parents la vie, le pain, et sa langue, ceux-ci eux-mêmes ont reçu la vie, la nourriture, leur langue, et leur savoir, et leurs outils, et le monde équipé de routes et de ponts, de champs cultivés et de monuments, des codes et des symboles [...] le monde des êtres humains, leurs parents l'ont reçu de leurs parents et ceux-ci des leurs, et des générations anonymes, et des peuples divers auxquels nous devons le feu et la roue, l'arc et le marteau, les chiffres et les lettres, la prière et la poésie, la justice et l'État. S'il devient jamais un homme, une femme, c'est que le sujet aura compris que quelle que soit sa dette envers sa lignée, sa classe, son peuple, il est homme ou femme par son appartenance à l'Humanité.

Ceci est la première altérité, et la plus fondamentale.

Apprivoisement de la vieillesse et de la mort

La façon dont une personne meurt et la façon dont les autres l'accompagnent ont un impact important pour ceux et celles qui [112] suivent, car

c'est ainsi que, génération après génération, se transmet une expérience limite ³².

Faut-il éviter aux tout-petits le contact des grands-parents malades et mourants? Que non! Cette coupure est même tragique et empêche l'enfant d'accéder à une expérience très importante pour sa conscience : la mort perçue, anticipée et vécue à travers un être familier et proche. Par ailleurs, même chez des petits-enfants qui ont peu connu le grand-parent demeurent souvent un ou deux souvenirs vivaces et marquants. Une courte relation peut contribuer chez l'enfant à l'appropriation de la vieillesse et de la mort. Lorsque l'humour et la vieillesse se mêlent, cela contribue aussi à l'appropriation. Une petite-fille raconte : « Mon grand-père avait mis son dentier dans un verre. J'ai demandé à maman comment il faisait pour ôter ses dents! Une fois, il s'est levé en faisant claquer le dentier dans ses mains. Je courais en criant : Maman!, maman! »

Dans nos sociétés du plein et du bien-être, alors que la vie s'est passablement allongée, la mort du grand-parent peut être la première véritable expérience de la finitude : « Mes enfants n'ont jamais connu le malheur. Le seul malheur qu'ils aient connu, c'est le décès de leur grand-mère, à 87 ans. » (*Femme, 75 ans*) Même les tout-petits intuitionnent que le lien familial à son grand-parent le relie à l'expérience de la vieillesse et de la mort. Chez des petits-enfants plus âgés, ce fait ressort, alors qu'ils nomment mieux l'expérience de l'enfance ou de la petite-enfance. Le dernier contact s'est fait souvent à l'hôpital, alors que le grand-parent était mourant. De son arrière-grand-mère paternelle, une fillette de douze ans dit :

Je la voyais peu, mais je l'aimais quand même. Je me souviens qu'elle m'avait offert une robe de nuit. Je suis allée à l'hôpital peu avant qu'elle meure. Dans la chambre, elle a dit : « Oh! la belle petite fille! » Elle ne me reconnaissait pas, mais elle était quand même assez bien.

³² T. LIDZ, « Phases of Adult Life », dans W. NORMAN et J. SCARAMELLA (dir.), *Developmental and clinical issues*, Brunner/Mazel Inc., New York, p. 36 ; cité par Claude MICHAUD, *Les saisons de la vie*, Québec, Méridien, 1991, p. 37.

Bien qu'elle la connaisse peu, elle « aime quand même » son arrière-grand-mère : elle se sent reliée à elle, à travers la lignée familiale ; [113] elle communique à l'amour de son père pour sa grand-mère. Le monde des grands-parents nous inscrit souvent dans la mémoire de l'affection familiale, de la transmission de l'amour et du don. Dans les simples mots : « Elle ne me reconnaissait pas, mais elle était bien quand même », on sent les traces de l'appivoisement de la vieillesse, de la maladie et de la mort qui vient. Un souvenir chaud d'une situation difficile. Une autre, plus âgée, raconte :

J'ai des souvenirs assez effacés de mon grand-père maternel. J'ai peu parlé avec lui. C'était un homme un peu étrange, sauvage. Ma mère avait eu des problèmes avec son autorité excessive. Pourtant, je me souviens des dernières années. Il avait eu une paralysie cérébrale, avait peine à parler et ma grand-mère prenait soin de lui comme un enfant. Je ne me souviens que de son regard reconnaissant : « Bonne femme, bonne femme », disait-il péniblement. Puis, les dernières visites à l'hôpital, il était étendu dans un lit, souffrant de plaies de lit. « Le Bon Dieu est bon, le Bon Dieu est bon », disait-il en soulevant ses bras maigres et en croisant ses mains osseuses. C'est fort ça ! Une sorte d'abandon qui me semblait si étonnant ! Ce fut mon premier contact avec la maladie et la mort, et ce n'était pas effrayant.

Tout au long de notre recherche, nous nous sommes rendu compte que des interviewés de tous âges priaient les défunts, souvent un grand-parent. Lorsque la relation à un grand-parent a été positive, l'enfant lui confère une sorte d'immortalité. Il vit au-dedans de lui comme un être fixé dans sa grandeur et dans sa force, presque comme un héros.

À l'opposé, l'absence de liens affectifs et positifs avec les grands-parents ou à d'autres aînés entraîne souvent une peur et une vision négative de la vieillesse.

Et non seulement les aînés initient à leur vieillesse et à leur mort, mais ils communiquent leur mémoire de la mort. La plupart des interviewés ont connu les décès de proches : « Mon père est mort dans mes bras », dit un homme de 68 ans. « Mon père est mort alors que j'avais 22 ans, et ma mère 26. Ça m'a marquée. Et mon plus gros chagrin ce fut la perte de mon mari, décédé subitement. Ce fut comme si je perdais un bras de ma personne, un morceau de moi-même. » (*Femme*,

75 ans) Côté des proches qui ont perdu des êtres aimés, auxquels les petits-enfants sont reliés à travers la lignée familiale, même sans les avoir connus, est très important. Chez les grands-parents les murs sont souvent tapissés de photos de membres [114] disparus de la famille. Peu à peu, l'enfant devient familier de la mort, du regret, de la mémoire de ces êtres chers. D'autant plus que les Québécois prient leurs proches décédés : le parent, le conjoint, l'enfant. Dans le monde religieux, il s'agit de la « communion des saints ». Au plan de la vie humaine tout court, c'est un monde de solidarités et de transmission, telle cette femme de 75 ans qui a prié sa mère décédée, pour l'aider lors de la naissance de ses enfants, pour leur éducation.

Dans l'ordre de l'approvisionnement de la vieillesse, il y a tout le versant limite et extrême : la révolte, l'amertume, la colère, la cruauté. La même interviewée de 75 ans craint de devenir dépendante de ses enfants, elle a peur de vieillir, devenir malade, comme sa sœur :

Je suis allée visiter ma sœur malade avec ma fille, samedi. Elle était lucide mais elle voyait tout en noir. Elle n'aimait pas la nourriture, ses pilules n'arrivaient pas assez vite, elle n'aimait pas sa nouvelle chambre... En sortant, ma fille avait l'air découragé. Je lui ai dit que je ne voudrais pas lui causer des problèmes pareils!

Vous savez, je fais des visites aux vieux malades. Certains ne reçoivent pas de visite de leurs enfants, et le simple fait de les toucher, de leur parler, c'est comme une merveille, ça les rend heureux. Mais je pense que les enfants cessent d'aller les voir parce qu'ils ne les reconnaissent pas, ils sont découragés de les voir si négatifs, plaignards, chicaneux.

Et puis à part ça, les vieux vivent trop longtemps aujourd'hui. J'ai vu des femmes sous le choc de voir leur mari élégant, fier, retomber en enfance. Et j'ai vu des longues souffrances avant de mourir, comme le cancer.

La vieillesse comporte ses extrêmes, ses impuissances, ses crudités, ses cruautés. Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler d'un vieux parent abandonné parce que sa vue et son état étaient devenus insupportables pour l'entourage. Cela rappelle que notre société du plein et de la quête du bonheur personnel supporte mal la souffrance. On a pourtant beaucoup d'admiration pour une Mère Térésa de Calcutta qui se penche chaque jour sur de pauvres inconnus dans son mou-

roir... Cela nous donne bonne conscience... Mais aussi, certains aînés se replient sur leur douleur, leur isolement, leurs vieilles blessures. Leur ultime refus est alors celui de laisser à leurs proches la mémoire des dernières tendresses, malgré la souffrance et l'angoisse de la mort.

[115]

Les snowbirds en Floride

Ils ont les moyens de partir, et ils partent. Comme il a été dit plus haut, il s'agit d'une revanche sur le climat d'ici. Ces aînés ne veulent pas revivre les rigueurs de l'hiver dont ils ont un souvenir douloureux. Plusieurs ne partent que quelques semaines ou un mois, deux mois, ce qui n'est pas considérable. Mais certains partent six mois ou l'année entière ; mais alors, ils se culpabilisent. C'est pour cela que plusieurs d'entre eux paient le voyage des enfants et des petits-enfants pour venir dans leur condo, quelques jours, deux ou trois semaines. Cela n'est pas facile pour leurs enfants, et la perte est énorme pour une société, lorsqu'un si fort pourcentage de gens partent. De la sorte, bien des membres des générations aînées ne sont pas là pour la transmission.

Les petits-enfants vivent là une véritable séparation. Kornhaber et Woodward ont demandé à Norma, six ans, de dessiner ses grands-parents partis pour la Floride. L'image de la grand-mère est une image de « grand-mère-poupée, tirée à quatre épingles ». Norma en dit ceci : « Elle est jolie, et elle s'amuse en Floride avec ses amis. Quand j'étais petite, nous étions très proches l'une de l'autre... Maintenant, elle ne sait plus rien de moi... et moi non plus, je ne sais presque rien d'elle, maintenant. C'est difficile à expliquer. Je me sens mai à l'aise avec elle. Comme s'il fallait que je fasse semblant ³³. » Norma est visiblement troublée par cet abandon. Certains enfants qui ont vécu ce type de séparation ressentent parfois de la colère, du ressentiment, et s'ils doivent « faire semblant », leur sentiment peut se transformer en haine.

³³ A. KORNHABER et K. WOODWARD, p. 123.

Nous avons hésité à écrire des remarques parfois très dures et souvent injustes de jeunes et moins jeunes sur ce phénomène social stigmatisé par le film *La Florida* :

Ils vident le Québec d'épargnes qui pourraient être recyclées dans le développement économique et social de notre société.

Et Dieu sait si nous en avons besoin aujourd'hui. C'est plus scandaleux que jamais. Prends l'assurance-maladie, ça ne se paye pas seulement avec l'argent d'hier, mais aussi avec les revenus d'aujourd'hui. Quand je les entends se justifier sans jamais parler de cela, je me dis : « Quelle sorte de peuple est-on devenu ? » Les anglophones du Canada, les Américains eux mêmes, [116] ils ne font pas des choses comme ça. Comme si on était l'État-Province le plus riche d'Amérique du Nord. Le pire, c'est que c'est une question-tabou. T'as pas le droit de parler de cela.

Sont-ce les signes avant-coureurs d'un prochain débat qui risque de surgir au moment où l'endettement collectif deviendra insupportable ? Nos résultats de recherche nous laissent soupçonner, ici en l'occurrence, une bombe à retardement dans le champ déjà miné des nouveaux choix et partages qu'exige une société arrivée à un tournant critique.

La grand-parentalité négligée ?

Parmi nos interviewés, une minorité a fait allusion à un lien soutenu avec les petits-enfants. Parmi bien des enfants ou des jeunes interrogés, plusieurs n'avaient rien à dire sur leurs grands-parents qu'ils connaissaient à peine ou pas du tout. À la question : « La relation avec vos enfants vous satisfait-elle et comment rejoignez-vous vos petits-enfants ? » bien des aînés ont haussé les épaules.

Majoritairement, donc, les grands-parents n'assument plus de rôle important dans la vie familiale. Beaucoup d'entre eux choisissent de vivre loin de la famille. Ou leurs enfants eux-mêmes préfèrent les tenir à distance, pour qu'ils n'interfèrent pas dans leur vie. Une interviewée de 54 ans s'interroge sur l'absence des grands-parents :

Nos enfants n'ont pas connu leurs grands-parents. Je trouve cela dommage. J'espère être une bonne grand-mère pour transmettre des valeurs. En même temps, ça n'aurait peut-être pas été un plus. J'ai des amis qui disaient ne pas aimer envoyer leurs enfants chez les grands-parents, parce qu'ils confrontaient des aspects de leur éducation, et ça créait des discussions dans la famille. Mais il me semble que ça aurait pu être un plus. Les enfants me disaient parfois, avec un brin de tristesse, « un tel ou une telle va chez ses grands-parents en fin de semaine ». C'est au niveau de la transmission des valeurs que des grands-parents auraient pu apporter quelque chose de plus que moi. Ils auraient pu être une ressource intéressante pour les enfants et leurs interrogations qu'on a été obligés de canaliser comme parents.

Durant cette entrevue, cette dame de la cinquantaine disait avoir des amis plus jeunes. Ces amis qui n'apprécient guère l'« ingérence » des grands-parents sont donc surtout des baby-boomers. Or [117] nous avons observé chez certains baby-boomers la tendance à régler longtemps les comptes avec les parents, à les repousser, dans la foulée de leur révolution culturelle et sociale. Ceux-là ont quitté le giron familial étouffant et tracent autour d'eux une barrière non franchissable. Ils ne veulent pas que les valeurs, les mentalités et les manières de vivre qu'ils ont rejetées aient quelque influence sur leurs enfants. Les jeunes devenus parents répercutent leur dynamique de rupture dans la relation entre leurs enfants et leurs parents. Un baby-boomer de 48 ans nous disait de son père : « Ce qu'il m'a énervé avec son « Dans mon temps... »! Moi, jamais je ne dirai cela à mes enfants! Ils feront leur chemin, comme je fais et continuerai de faire le mien. » Mais il faut voir aussi le côté positif de certaines familles modernes qui permettent à chacun, chacune d'engager sa propre histoire avec de belles complications. Tout le contraire de la famille fusionnelle (« collée ») ou de la famille contractuelle (« donnant-donnant »).

Mais il est d'autres motifs de tristesse, par rapport à la grand-parentalité. Par exemple, la dénatalité fait en sorte que plusieurs se retrouvent sans petits-enfants. Les divorces créent des éloignements, comme le dit cette interviewée de 70 ans :

Certains aînés auraient voulu que leurs enfants aient une vie de famille plus cohérente. Lorsque survient un divorce après deux ans, ils se questionnent : « Il aurait dû prendre son temps. » C'est un malaise moral et so-

cial. Les grands-parents souffrent de perdre leurs petits-enfants à l'occasion d'un divorce. Et puis tu n'as pas toujours le cœur d'embrasser deux ou trois brus ou gendres successifs. À Noël, on reçoit des étrangers... C'est pénible, c'est difficile.

Aux États-Unis, certains grands-parents commencent à revendiquer leurs droits de continuer à voir leurs petits-enfants après un divorce.

Un autre facteur joue dans le lien intergénérationnel la colère des femmes. Nous verrons dans le prochain chapitre que bien des femmes demeurent frustrées et agressives par rapport à une histoire d'aliénation sexuelle. Cela va très loin. Écoutons cette femme de 66 ans (classe populaire) :

À propos de mon enfance, j'imagine que je dois avoir été heureuse. Ma mère est décédée, j'avais 6 ou 7 ans. Nous étions 9 enfants chez nous. Dans les grosses familles, il y en a toujours qui sont un peu oubliés, hein? Il y a un grand bout de ma vie que [118] je préfère oublier, ne pas penser « pantoute ». À l'âge où je suis rendue, je dirais que ça fait seulement quelques années que je suis heureuse... Après mon mariage, je me suis souvent posée la question : « Pourquoi me suis-je mariée? » Ça nous était tellement dit : « Il faut se marier pour avoir des enfants. » Moi je dis que ça ne me manque pas de ne pas avoir des petits-enfants. Ça veut dire beaucoup de choses, ça... À présent, c'est plus ouvert, et c'est bien.

Implicitement, cette femme cache sans doute une certaine douleur qu'elle n'ose avouer.

Un autre trait socio-historique qui crée la difficulté du rapport est celui-ci : les aînés, on l'a dit souvent dans ce dossier, ont été et demeurent centrés sur leur famille. Et même le rôle de grand-parent les sort parfois de ce rôle de parent auquel ils se sont longtemps identifiés. Ils n'acceptent pas de perdre le pouvoir d'un parent pour entrer dans une relation grand-parentale plus gratuite et plus distancée. Chez certains interviewés, on ressentait un inconfort à verbaliser la souffrance à se trouver hors du circuit de la famille immédiate et nucléaire. Le passage du rôle de parent à celui de grand-parent se faisait difficilement. Le creusement du « fossé des générations », durant les dernières décennies, y est aussi pour beaucoup. Qu'on pense à l'expression : « C'est

des histoires à ma grand-mère! » Une interviewée de 65 ans, cultivée et appartenant à la classe moyenne, nous dit : « À présent, je parle moins avec les jeunes, car en réalité, je suis comme leur grand-mère. »

L'autonomie des aînés : la face cachée

Le lien « grand-parental », en particulier, permet de mettre le doigt sur la face cachée de l'objectif d'*autonomie des aînés*. Qu'est-ce que cela veut dire? Notre société et nos gouvernements ont mis le cap politique sur l'*autonomie des aînés*. En contexte de vieillissement de la population et de surcharge de l'État-providence, cela se comprend. On souhaite ménager toutes les conditions possibles pour que les aînés soient capables de s'assumer, un objectif fort louable en soi. Pourtant, il y a là aussi l'expression de quelque chose de plus profond :

[119]

1. D'abord, il y a en dessous de cet objectif un nouveau contrat social dont on a peu évalué la portée, mis au grand jour à travers les rapports vitaux entre grands-parents et petits-enfants : l'indépendance à tout prix.

Notre société n'incite pas tant au soutien mutuel qu'à l'indépendance, que ce soit dans le couple ou dans la famille. L'étude de Kornhaber et Woodward a tout le crédit de faire ressortir ce problème social. Ils ont interrogé des grands-parents coupés de toute relation significative à leurs petits-enfants : « Ils ont leur vie, et nous avons la nôtre. » Dépendance et interdépendance sont vues comme une faiblesse. Mais du même coup, c'est toute la richesse de la réciprocité qui est perdue.

D'après les termes du contrat social, personne ne doit rien à personne. Chaque partie doit se garder de toute action qui mettrait l'autre dans une situation d'obligation. Aider moralement ou matériellement devient une ingérence, donner son avis ou un conseil devient un acte d'autorité, et s'intéresser à la vie de l'autre partie, de l'indiscrétion... Le nouveau contrat social existe ainsi afin d'empêcher même la mise en place de liens affectifs : « Je ne veux pas m'attacher à eux ³⁴. »

³⁴ A. KORNHABER et K. WOODWARD, p. 221.

2. *L'objectif d'autonomie pourrait faire oublier que les aînés, surtout du quatrième âge, résistent à la requête extraordinaire d'autonomie de nos sociétés modernes : « La vieillesse détruit toutes les illusions d'autonomie que crée la société ³⁵. »*

Une relation pleine aux grands-parents crée la joie d'une interdépendance. Elle rend aussi le vieillissement plus chaud, plus naturel, moins effrayant. La vulnérabilité pressentie par le petit-enfant chez son grand-père ou sa grand-mère est liée au fait d'une présence plus attentive, d'une tendresse plus intense. Une jeune femme de 25 ans dit des personnes âgées auprès desquelles elle travaille : « Alors qu'elles n'ont plus à courir après la gloire, la réussite personnelle, elles peuvent s'attarder à écouter, à comprendre... Certaines personnes [120] âgées sont tellement limitées au plan cognitif et physique que l'on pourrait se demander ce qu'elles nous apportent. Mais avec ces personnes, je vis ce que c'est que de donner de son temps et de son énergie ; de se sentir utile à quelqu'un et de savoir qu'au moins une personne dans le monde a vraiment besoin de moi. » Le temps de la fragilité est aussi le temps et l'occasion d'un don réciproque unique : « ils me portent attention et je prends soin d'eux ».

3. *Les aînés sont issus d'une mentalité où les valeurs communautaires, le sens de l'appartenance et la dépendance l'emportaient sur l'émancipation des liens familiaux contraignants, les droits, la recherche du bonheur personnel actuel. Aujourd'hui ils peuvent contribuer au travail de rééquilibrage entre communauté et individu.*

Une aînée qui a vécu et vit toujours dans un contexte familial difficile dit :

J'adore les enfants. De génération en génération, les petits-enfants sont toujours les mêmes. Eux ils étendent les bras, ils sourient. Ils commencent à marcher, et je ressens pour eux un grand respect. J'ai toujours été exigeante pour leur éducation, leur politesse. Tu ne saches pas avec un enfant. Moi je ne mangeais jamais avant mes enfants, et non plus avec mes petits-enfants. Je trouve que bien des familles ont perdu de vue cette priorité. J'ai des brus pauvres qui achètent un paquet de cigarettes avant d'acheter de la nourriture. C'est révoltant!

³⁵ A. KORNHABER et K. WOODWARD, p. 221.

Cette parole de grand-mère nous permet de souligner un trait chez certains grands-parents actuels : non seulement ils assument leur rôle de grand-parent, mais aussi ils formulent une critique des liens familiaux devenus plus précaires. La valeur d'autonomie, les aspirations et les désirs personnels dans notre société d'aujourd'hui se vivent parfois au détriment du bien commun, même dans les rapports avec les plus proches. Pourrions-nous reconjuguer valeurs familiales, sociales et dynamique individuelle? C'est peut-être là l'un des grands enjeux des années 1990 où les solidarités de base seront plus que vitales. Mais comment faire en sorte qu'en ce sens les aînés aient un impact reconnu, réel et durable? Il y a des tests de vérité, par exemple les rapports « aux enfants des autres ». Nous y reviendrons.

Mais en cours de chapitre, nous avons pointé d'autres tests de vérité, à savoir les aînés comme éducateurs, médiateurs, transmetteurs, [121] sinon révélateurs d'une mémoire vivante, chaude, plus personnalisée. Plus largement, nous allons maintenant explorer le travail de la mémoire chez eux, notamment dans une perspective de conscience historique. Reconnaissons que souvent le rôle de la mémoire, aux yeux d'une certaine modernité, est fort étriqué et renvoyé à un passé dit dépassé. Pourtant l'anthropologie et la philosophie nous ont enseigné que le travail de la mémoire se conjugue aussi au présent et au futur.

[122]

[123]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 5

Le travail de la mémoire

Solange Lefebvre

[Retour à la table des matières](#)

Quand tu nais, tu as les poings fermés, comme ça! Tu luttas pour passer à travers la souffrance de ta propre naissance. Tu quittes un monde doux et chaud pour entrer dans un autre monde. Ensuite tes mains se tendent vers les autres et, en temps de lutte, elles se referment et tu serres les poings de nouveau. Puis tu meurs les mains ouvertes... (Homme, 67 ans)

Voilà une belle relecture symbolique de l'existence humaine. Ces propos sont habités d'une longue expérience et d'une réflexion mûrie sur la vie et la mort. Bel exemple de transmission d'une mémoire vivante qui prend figure d'un véritable enseignement.

De manière plus générale, à propos de la mémoire des aînés, G. Namer écrit ceci : « Les sociétés, en attribuant aux vieillards la fonc-

tion de conserver les traces de son passé, les encouragent à consacrer tout ce qui leur demeure d'énergie spirituelle à se souvenir ³⁶. »

Les générations aînées se plaignent pourtant de la perdre, cette mémoire, surtout après 75 ans, durant le quatrième âge, où les détails s'effacent. Écoutons cet homme de 77 ans :

Je suis serein mais la seule chose qui fait défaut c'est ma mémoire. Je lis beaucoup, mais ne me demande pas ce que j'ai lu, [124] je ne m'en rappelle pas. Il y en a beaucoup comme moi : la femme d'un copain qui ne se souvient plus où elle a mis les choses dans la maison...

L'objet, l'idée, la lecture oubliés, c'est la mémoire quotidienne et courte qui diminue surtout chez les plus âgés. D'ailleurs, notons que durant les dernières années d'une vie avancée, souvent la personne âgée perd de plus en plus la mémoire des choses immédiates et remonte le fil du temps, se nourrissant de souvenirs de jeunesse et d'enfance. Il est pour ainsi dire naturel de relativiser alors le plus proche, le plus immédiat, pour ressaisir les choses et les êtres dans une perspective plus large. Pour nos sociétés à la recherche de l'authenticité, du naturel, il se trouve certainement là une leçon à tirer. Ce qu'on appelle « sagesse » pourrait être précisément l'art de situer et de comprendre les questions et les faits sur un horizon étendu d'expérience, de connaissance et de vie. Par le biais de la mémoire, nous allons tenter ici d'évaluer les apports possibles des aînés.

Une vieillesse signifiante ou désolante?

La mémoire dont il est question ici est justement la mémoire longue. Or, dans la littérature sur la mémoire des aînés, on trouve peu de choses à ce sujet. Autre signe d'un certain *misérabilisme* rattaché au monde des aînés. On s'inquiète beaucoup de leurs pertes de mémoire - et il faut certes s'en inquiéter - mais qu'en est-il de leur fonction d'in-

³⁶ G. NAMER, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 68 ; cite Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1925, p. 107.

carner la mémoire collective? Il faut dire que le souvenir n'a plus bonne presse dans nos sociétés assoiffées de nouveautés et pressées de mieux oublier pour mieux inventer. Il faut dire que les mots « tradition », « passé », « vieillissement » se trouvent spontanément rattachés au conservatisme et à la rigidité, en dépit de certaines modes « rétro ».

Mais alors, comment interpréter le fait que les gens âgés changent, qu'ils pensent et voient la vie autrement? Pourquoi les voit-on dans un état qui les place dans l'antichambre du ciel, dans une sorte de salle d'attente, pendant que les plus jeunes s'affairent à mille choses au dehors? Cet entre-deux a quelque chose de désespérant, et on peut comprendre que vieillir révolte bien des contemporains. Mais, encore une fois, vieillir aurait-il une signification plus importante qu'un malheureux *stand by*, avant de prendre l'avion pour l'au-delà? Un aîné de 66 ans exprime l'angoisse de vieillir dans nos sociétés [125] modernes. À la question « Que pensez-vous pouvoir transmettre aux générations plus jeunes? », il demeure silencieux et perplexe. Plus loin dans l'entrevue, il dit ceci :

Le petit Jésus s'est trompé lorsqu'il a organisé l'horloge de l'univers. J'ai trois grands-parents merveilleux qui sont morts entre 86 et 96 ans. Et depuis, j'ai connu des personnes âgées d'une grande hauteur d'âme. Mais le plus triste, c'est que lorsque tu acquies la sagesse, l'aptitude à soupeser, à juger le poids des êtres et des choses, le corps ne suit plus.

Voilà bien nommé le déchirement entre les valeurs modernes de l'autonomie, de la santé, du « faire », de la rapidité, et celles de la sagesse et du jugement. Et s'il s'agissait là d'une leçon? Pourquoi, rendue à son sommet, la vie humaine se concentre-t-elle dans le cœur, dans l'âme et dans la sagesse, et relativise-t-elle le corps et le faire? Un homme de 71 ans nous a remis le texte suivant, fort éclairant :

Lorsqu'on mentionne le mot « héritage », immédiatement notre imagination visualise un legs financier ou matériel (argent, maison, terrain, etc.). De plus, pour qu'il y ait héritage, il faut un testateur et que celui-ci soit décédé. Le mot « héritage » déclenche donc une série d'idées : legs, testament, testateur, décès.

Je crois que cette réduction de sens est due au fait que notre vie courante est tournée vers les choses matérielles. Lorsqu'on ajoute le mot « spirituel » à « héritage », on déclenche un scénario totalement différent. L'héritage n'est plus légué, on ne peut l'imposer. Il est disponible maintenant, il ne commence pas avec le décès du testateur mais plutôt se prolonge avec lui. Les valeurs ne sont pas matérielles mais spirituelles. Celui ou celle qui les cède ne les perd pas mais en est valorisé et valorisant.

Et si on ajoute le mot « aînés » à « héritage spirituel », on retrouve des valeurs spirituelles qui ont subi l'épreuve du temps et une certaine épuration. Les valeurs spirituelles qui ont résisté à l'épreuve du temps demeurent des valeurs permanentes de justice et de charité. Au contraire d'un héritage matériel, l'héritage spirituel n'est transmis que si on va le cueillir. Il est transmis par l'exemple, l'observation, la communication et le dialogue, si possible...

[126]

Et dire qu'on pense que les aînés n'ont plus rien à nous dire!

Chez tous les aînés, le temps et l'espace s'élargissent, s'allongent, se creusent. Au sujet du temps, écoutons une interviewée approchant la soixantaine :

Il faut être simple et humble. Je me dis souvent que le temps arrange bien des choses. Pour moi, le temps c'est un dieu. Quand bien même je tirerais sur mes plantes pour les faire pousser, elles ne monteront pas plus, hein?! C'est le temps qui va les faire pousser! C'est la même chose pour moi. Le temps arrange tout.

Jane Wheelwright, devenue âgée, sent que ce qu'elle a en commun avec les Chinois, c'est « la vision à long terme » (*the long view*) :

À mon âge, vous tendez à voir les événements selon leur perspective historique à long terme. Au plan géographique, vous semblez perdre intérêt dans ce qui survient localement. Vous portez attention à des espaces du monde plus larges, vous vous intéressez à des cultures géographiquement

et historiquement distantes, et cherchez partout des généralisations utiles ³⁷.

Cette auteure a un jour demandé à son professeur de langue chinoise depuis combien d'années il n'avait pas revu la Chine. Celui-ci avait répondu : « Oh! il y a de cela deux générations. » Sur le même ton, un Occidental aurait dit : « Il y a quelques années. » Pour les Chinois, une période de vie pleine implique les trois générations : grands-parents, parents et petits-enfants. À ce titre, J. Wheelwright, parvenue à un âge avancé, s'est sentie en affinité avec la culture chinoise plongée dans la durée, dans le temps long ; un temps humainement, culturellement qualifié par le paradigme générationnel.

Ceci nous renvoie à l'un des apports importants des aînés, soit de permettre aux membres de la société actuelle de dépasser la mémoire courte et morcelée pour accéder à une mémoire longue, plus englobante. Ce faisant, les aînés nous insèrent dans une totalité ayant un sens qui situe, déborde et met en perspective le sens de notre situation présente. Ils ont une mémoire plus vaste et plus riche. D'abord, bien sûr, parce qu'ils ont vécu plus longtemps et qu'ils ont [127] accumulé des expériences diverses. Ils ont la conscience plus ou moins clairement affirmée que la route qui vient sera plus courte que celle parcourue jusqu'à maintenant : « Je me couche le soir, et je me dis : aïe! Tu vas mourir bientôt, peut-être demain. Je sais bien qu'il me reste un petit bout à faire, mais j'ai fait un long bout jusqu'ici! » (*Femme, 75 ans*) Ensuite parce qu'ils sont parvenus à une phase dite d'« intégration » durant laquelle ils sont plus à même d'évaluer leur itinéraire, d'en faire la somme, de le situer dans la grande histoire, de le relativiser. La mémoire de leur propre vie est donc plus longue et décantée. Ils voient plus distinctement les fruits véritables de leur travail et de leur projet personnel, professionnel, de couple, familial, religieux ou autre. L'âge mûr, dit-on. Leur propre corps est un symbole vivant de ce long tracé. Une jeune coiffeuse dont la clientèle comprend plusieurs personnes âgées, dit ceci :

³⁷ « Old Age and Death », dans Louise CARUS MAHDI, S. FOSTER et M. LITTLE (dir.), *Betwixt and Between : Patterns of Masculine and Feminine Initiation*, Lasalle (Illinois), Open Court, p. 397.

Devant le miroir, une dame qui avait le visage tout plissé s'en désolait. Je lui ai répliqué : « Ce sont des rides d'expressions, madame. Elles conservent les traces de vos rires, de vos chants, de vos inquiétudes et de vos larmes. Ne les enlevez pas. »

Cette belle remarque amène à souligner un trait important de la relation des aînés à la société. Ils ne sont pas autosuffisants. Le regard que posent les autres générations sur eux les aident à donner sens à cette période de leur vie. Notre aîné, cité plus haut, qui se désole de voir que la hauteur d'âme s'atteint alors que le corps ne suit plus, traduit les signaux que lui renvoie la société actuelle. Celle-ci ne donne pas sens à la vieillesse, elle s'en désole. À quoi sert un puits de mémoire et de sagesse s'il ne se trouve personne pour y puiser? À quoi sert un visage fissuré si personne n'y cherche les traces de toute une vie? Au fond, il s'agit de la génération qui met le plus profondément en cause notre contrat social fondé sur l'autonomie et l'indépendance.

Et la question se pose : que fait-on des acquis et de l'expérience de nos membres les plus âgés? La rupture des années 1960 était une manière d'exprimer un ras-le-bol par rapport à la tradition, à la répétition, à l'obéissance aveugle, au carcan de la religion enseignée. On désirait souffler un peu, inventer, faire du neuf. La jeunesse est devenue le modèle par excellence. Mais les limites rencontrées depuis par un tel modèle sont importantes, notamment certains échecs dans le domaine de l'éducation scolaire et familiale, dans le monde du travail. Elles invitent peut-être entre autres à reconsidérer les rôles [128] des aînés dans notre société. Comment mener le travail de la mémoire collective sans retomber dans les pièges d'autrefois? Peut-on puiser à la mémoire et à l'expérience des aînés pour mieux vivre et penser le présent, le refaçonner et projeter l'avenir? Cette question se pose actuellement dans les pays européens et aux États-Unis. Comment l'envisager chez nous?

MISE EN PERSPECTIVE

La mémoire collective est plurielle. Il existe plusieurs mémoires : mémoires familiale, religieuse, politique, culturelle, mémoire de clas-

se sociale, etc. Et à l'intérieur de chacune existe aussi une pluralité de mémoires. La mémoire collective se forme de l'interaction, du choc entre ces diverses mémoires. Il existe aussi une mémoire de génération. Devenue adulte, une génération estime qu'elle inaugure un nouveau moment du temps familial, en réaction contre ses parents. Écoutons Namer :

Le jeu du cycle des générations fait qu'à tour de rôle les générations s'écartent et se relient, ont l'illusion de commencer un temps nouveau puis, une fois leurs fils grandis, d'être rejetées dans le temps de leurs parents. Des confrontations de mémoire ont lieu qui amortissent le choc des générations (en particulier la transmission des souvenirs des grands-parents aux petits-enfants) ³⁸.

La rupture de la suite des générations s'est radicalisée durant les années 1950-60. À tel point que bien des baby-boomers actuels repoussent les générations aînées, les éloignent de leurs enfants et ne peuvent envisager l'idée même de vieillir. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent sur les grands-parents.

Il faut aussi préciser que la mémoire n'est pas que souvenir des faits et des événements. Elle est aussi mémoire de consignes et de recommandations qui se transmet de parents à enfants, de professionnels ou travailleurs expérimentés aux plus jeunes, de maître à disciple. Elle est mémoire affective, alors que certains souvenirs marquants, selon le langage commun, « font remonter des émotions en surface » : amitié, amour, reconnaissance ou colère, haine, désir de [129] vengeance. Elle peut être aussi douloureuse lorsque les vieilles blessures lacèrent le fond de l'âme. Elle peut en être une de ressentiment lorsque ses blessures nourrissent la haine ou la rancune.

Il y a aussi une mémoire du changement social. Des aînés se souviennent de la fin de l'ère duplessiste, du concile Vatican II, des premières luttes syndicales comme des événements libérateurs et heureux. On trouve aussi une mémoire « rétrospective » : se souvenir donne sens au chemin parcouru ; une mémoire « prospective » qui réinterprète ce chemin et en trace de nouveaux. Chaque époque pro-

³⁸ *Op. cit.*, p. 132.

duit divers types d'itinéraires de la mémoire qui sont tous des sources de sens.

La mémoire des aînés dans une culture oublieuse

La mémoire et l'oubli, « se souvenir » et « oublier » ont toujours été complémentaires. On mémorise de bien des façons : par les lieux, par l'album de famille, par le souvenir intime, par le culte et le rite à travers lesquels on remémore les ancêtres ou les dieux (en christianisme : « Faites cela en mémoire de moi »), par la visite des monuments historiques ou des musées, par la poursuite de sa généalogie, par des biographies, etc. Et on oublie souvent volontairement, pour instaurer quelque chose de nouveau. Aux yeux de cet interviewé de 60 ans, notre culture est plutôt oublieuse du passé :

Pour bien des gens, ce qui était hier n'est guère important, c'est ce qui se vit dans le moment qui est important... Il n'y a aucune expérience qu'on tire vraiment du passé, et puis on n'a plus de vision à long terme. (*Homme, 60 ans*)

Notre peuple, comme beaucoup d'Occidentaux, vit une certaine amnésie. Jusqu'à un certain point, c'est une affaire de génération. La crédibilité que trouvent beaucoup de grands-parents auprès des jeunes n'est pas étrangère au besoin de contrer l'amnésie de la modernité trop uniquement centrée sur le présent et sur le changement. Serions-nous en train de redécouvrir l'importance de la mémoire?

La mémoire peut être une entrave lorsqu'elle contraint à la répétition, mais elle peut aussi être *civilisatrice*. Écoutons ces propos d'un homme de 68 ans :

Le plus important à transmettre aux jeunes, c'est l'intérêt pour les expériences éprouvées. Comme souvent ils sont orientés [130] uniquement vers l'avenir, ils répètent. Il sont exposés à se répéter. Si tu ne prends pas connaissance des expériences passées, tu peux répéter les mêmes erreurs. Il faut attirer leur attention sur les événements qui les ont précédés. La société a certes besoin de nouvelles technologies, mais elle a aussi besoin

d'une amélioration de la civilisation : devenir toujours plus civilisé, ça exige une connaissance de l'histoire.

Pourtant, écrit Jacques Ellul, « l'oubli est un bienfait il y a effacement et réorganisation, [...] une organisation tolérable, parce qu'oublieuse, qui permet à l'histoire d'être une histoire des hommes », et non pas une reproduction mécanique de ce qui précède³⁹. Mais Ellul note que la société actuelle cultive l'oubli à outrance, se fondant sur l'instantané, l'immédiat, les informations transmises en direct. Le modèle de la jeunesse crée un désir permanent de nouveauté, le passé est le plus souvent disqualifié de façon simpliste. La société se meut ainsi avec l'illusion que tout est possible, dans un univers de pensée magique. Une cumulation rapide des faits et des expériences efface le jugement et le choix, d'où ces attitudes contradictoires : maximum de confort, minimum d'effort ; nature vierge et développement social, économique ; toujours plus de services sans esprit de service ; tout attendre de la société et n'avoir rien à lui rendre ; vie privée libertaire et *political correctness* publique. On ne compte plus les contradictions inconscientes où se dégradent tout autant l'esprit moderne critique que l'héritage humaniste. Allons plus loin.

Modernité et histoire sont discréditées par les nouvelles fascinations du « primitif », de l'innocence du paradis perdu. Tandis que la jeunesse faisait sa grande révolution dans les années 1960, rejetait la tradition, le reçu, elle se mettait en quête des origines. Le retour à la terre, chez certains par exemple, s'accompagnait de la réutilisation d'anciennes techniques artisanales, culinaires. Plus près de nous, de jeunes créateurs renouent en cinéma avec l'usage du noir et blanc. Se retrouve de la sorte l'innocence des premières découvertes. Selon Henri-Pierre Jeudy, il ne s'agirait pas tant d'un retour au passé que de la « quête de l'in-origine, d'un commencement qui n'en serait pas un⁴⁰ ». On peut se demander si cette tendance n'est pas sous-jacente à la contradiction profonde qui existe entre un certain retour à la nature, [131] aux médecines naturelles, et le refus du vieillissement. Jeudy souligne que la quête d'un pseudo-commencement exprime l'embarras

³⁹ J. ELLUL, « La culture de l'oubli », dans *La mémoire* tome II, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 148-155.

⁴⁰ Voir Henri-Pierre JEUDY, *Mémoires du social*, Paris, PUF, 1986, p. 74.

d'une certaine conscience actuelle face à la temporalité, exprimée à travers les préfixes « post », « rétro » et « néo ». S'agirait-il d'une attitude selon laquelle on survole le temps pour ne pas se laisser prendre par lui? La belle expression « prendre son temps » est à ce titre parlante : le prendre à pleines mains et à plein cœur. N'est-ce là que « le lot de la vieillesse »? Certains courants religieux à la mode viennent renforcer ces difficultés d'habiter le temps, l'histoire et le pays réel.

Le renouvellement avec la mémoire

Ces réflexions étant faites, il reste que les Québécois de tous âges se racontent facilement. Guy Lapointe, un dominicain et professeur de la cinquantaine qui recueille les confidences depuis nombre d'années, décrit ainsi la mémoire des Québécois :

C'est une mémoire très concrète, ce n'est pas de la grande mémoire. On aime parler de la maison et des beaux moments familiaux, des tracés de la vie ordinaire. Seuls les intellectuels sont déçus de cela.

Un autre trait de la mémoire des Québécois s'avère caractéristique depuis les années 1980 : sa présence dans les médias. Ces dernières années, un nombre impressionnant de séries et de téléromans, intensément suivis, présentent des réinterprétations de notre société passée : *L'héritage*, *Cormoran*, *Les filles de Caleb*, *Au nom du Père et du Fils*, *Shehaweh*, *Montréal PQ*, *Blanche*, etc. Ces émissions consistent en autant de relectures de notre histoire, que les conversations quotidiennes commentent abondamment. La récente série *Au nom du Père et du Fils* règle des comptes avec un clergé totalitaire et parfois abusif, tandis que *Les filles de Caleb* réhabilite la femme et la mère québécoise en en faisant une *passionaria*. L'histoire des *Enfants de Duplessis* s'est vendue à des milliers d'exemplaires : « Les Québécois règlent leurs comptes. » Dans *La Presse* du 9 août 1993, Arlette Cousure confie son projet de « contrer la mémoire courte ». Sur les lignes ouvertes, plusieurs jeunes de la vingtaine ont communiqué ceci : « Au temps d'Émilie Bordeleau, il y avait des valeurs. »

Shehawe, dont la violence a provoqué de vives critiques, porte à l'écran la délicate question de nos rapports avec les autochtones. Cette série amène à souligner *la mémoire du ressentiment*, très [132] chargée et très explosive à l'heure actuelle dans beaucoup de régions du monde. Tout impérialisme historique, que ce soit celui des « mâles » dénoncé par le féminisme, des totalitarismes communistes et de la modernité occidentale, de l'Église catholique, des colonisations, fait l'objet de vifs procès. Des peuples entiers déracinés - les Noirs des îles, les tribus africaines, des peuples de l'Europe de l'Est, les autochtones d'Amérique - font entendre une plainte lancinante et structurent politiquement leurs revendications. Et *la mémoire du ressentiment* appelle *la mémoire accusatrice et culpabilisante*. Cela n'est pas nouveau. Déjà les Grecs cultivaient parfois le ressentiment. Tel l'Ulysse de *l'Odyssée*, dont l'aventure prend sa source dans le ressentiment du dieu Poséidon. Les conséquences terribles de la satisfaction de la vengeance sont aussi mises en scène dans la tragédie *les Troyennes*, d'Euripide, où les femmes pleurent la mort de leurs hommes. Et de même, dans *l'Iliade*, Achille entretient-il son goût de vengeance par la mémoire : « Mon cœur se gonfle de colère lorsque je me souviens de la manière dont j'ai été traité ⁴¹. » Selon les divers auteurs, ces mémoires du ressentiment peuvent être tantôt contraires à la sagesse, ou tantôt le moteur d'un nouvel élan historique, politique. Rappelons que le christianisme, en introduisant l'idée du dépassement du fameux « oeil pour oeil, dent pour dent », par l'amour des ennemis, vient mettre fin à la chaîne de violence déclenchée par le ressentiment. Certains culs-de-sac de guerres interminables ont besoin de pardon, y compris pour retrouver ensemble plus de justice.

L'interpellation de l'immigré

Je crois que les oeuvres les plus décisives sur la mémoire viennent du champ de la réflexion sur l'« interculturel ». Qui mieux que l'« immigré » peut se questionner sur ce qu'il entend conserver de son héritage culturel, familial et spirituel initial, dans le contexte d'une

⁴¹ M. SIMONDON, *La mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du 5e siècle av. J. C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 64-65.

culture étrangère où il veut faire son nid? Il est déchiré entre le besoin de *s'intégrer*, pour vivre harmonieusement avec ses nouveaux concitoyens, contribuer à l'enrichissement de sa société d'accueil, réussir, se faire une place, et le besoin de *conserver* ses assises premières. Souvent il provient d'une culture plus traditionnelle que dans [133] son pays d'arrivée. Ici, certains immigrants doivent composer entre leur culture d'origine, la culture francophone de souche, la culture anglophone nord-américaine, une culture publique commune à bâtir avec les autres. Quel défi! Y a-t-il des passerelles et des passeurs pour relier ces divers lieux?

Avec raison, madame Raymonde Folgo, membre du Conseil des communautés culturelles et de l'immigration du Québec, lors d'un colloque sur la culture publique commune, a comparé les immigrants avec les générations aînées québécoises, du point de vue des valeurs. Il est vrai que l'héritage des aînés, fortement ébranlé par la Révolution tranquille, a fait d'eux des êtres forcés à intégrer de façon radicale les valeurs et façons de vivre modernes. Il est vrai que le rapport à la mémoire s'établit chez eux de façon tout aussi problématique et décisive. Leur question est la même : « Que dois-je conserver, que dois-je quitter? » ; « Quel est le meilleur de mon héritage et le meilleur des cultures nouvelles ou autres? » ; « Comment équilibrer ces mondes que je porte en moi, trop souvent contradictoires, en tensions? » Et les réponses à cela sont tout aussi diverses : repli dans la tribu, ruptures, tensions, transition, restructuration. Là-dessus, lisons et relisons un très beau texte de Kofi Yamgnane, qui a contribué à une réflexion sur l'intégration des immigrants en France :

La mémoire, selon les Grecs anciens, est vérité puisque la vérité est le contraire de l'oubli. La mémoire, selon le dictionnaire, est ce qui reste de quelque chose ou de quelqu'un qui a disparu. La mémoire, selon Armand Gatti, « ne coule pas. L'oubli est premier. La mémoire est un effort. »

C'est à cette dernière définition que je rattacherai ma réflexion sur la mémoire et l'intégration. Car la mémoire n'est pas l'histoire. Car la mémoire dont nous parlons se rattache à du vivant et à ce qu'il faut empêcher de disparaître. Car la mémoire est un travail.

Pour un individu, pour un peuple, pour un pays, perdre la trace de son histoire - positive ou négative - , loin d'apporter plus de liberté, engendre une perte de sens. Le voyageur, pour être sans bagages, n'a pas la tête vi-

de. Le messager, s'il veut se servir de ses semelles de vent, doit avoir quelque chose à transmettre.

La mémoire - ni figée parce qu'elle doit permettre l'évolution, ni fantasmée parce qu'elle doit permettre la distanciation [134] - est la référence et le socle des histoires individuelles et collectives [...].

Construire son intégration à partir d'une identité reconnue, c'est le moyen de s'appropriier sa ou plutôt ses mémoires (individuelle, sociale, collective [...]).

On pourrait dire de la même façon qu'une histoire mal assumée peut conduire un pays à la perte de ses valeurs.

[...] La mémoire collective ne peut se contenter des seuls événements « positifs », elle se doit d'englober tout le passé, fût-il le plus douloureux, le plus ambigu, le moins glorieux. [...] Sinon, ce sont les victimes ou leurs descendants qui deviendront de « mauvais objets » ou, à tout le moins, des objets encombrants ⁴².

Un certain renouement avec la mémoire collective que connaissent nos sociétés occidentales n'est sans doute pas étranger au phénomène de l'immigration. La préoccupation de l'immigré de s'intégrer « sans oublier » provoque les sociétés d'accueil à mieux se définir elles-mêmes. Il s'agit d'une expérience radicale d'altérité, où l'autre nous révèle à nous-mêmes, pour devenir autres ensemble. Ici, les mémoires échangées deviennent matrices de nouvelles fécondités.

MÉMOIRES ET GÉNÉRATIONS

Un trait observé dans les entrevues permet de parler de la mémoire des aînés comme dimension culturelle, sociale et spirituelle majeure. C'est, parmi les générations vivantes, la seule qui parle clairement de ce qu'on lui a transmis, de ce qui l'a collectivement portée, de ce qui l'a formée. Elle ne connaît pas, comme les générations qui lui succèdent, le mythe de l'auto-enfantement de soi, le mythe du « s'éduquant » soi-même, dans l'attention première à son « vécu ». Alors qu'on est actuellement à faire le procès de certaines pédagogies du

⁴² K. YAMGNANE, « Préface », dans K. YAMGNANE (dir.), *Mémoire et intégration*, Paris, Syros, 1993, p. 17-19.

vécu et des « parents-copains », les générations aînées demeurent là, muettes, « à la retraite », encore radicalement disqualifiées par les utopies des années 1960 qui les ont contestées. Ceci concerne toutefois « l'aîné moyen », celui qui ne fut pas l'un des artisans de cette révolution contestatrice. Celui-là s'est accommodé des changements, tout en en [135] prenant et en en laissant... Aussi a-t-on rencontré des aînés capables de concilier le monde traditionnel dans lequel ils ont grandi, et le monde moderne du Québec « refait à neuf ». Durant de longues années ils ont travaillé à cet équilibre.

Généralisations de la mémoire, elles le sont en effet. Dans l'étymologie du mot « mémoire » se trouve une subtile association entre « rappeler, faire souvenir » et « conseiller », « avertissement ». Plus concrètement, la mémoire comme faculté mentale se rattache à la « mémorisation » ou « apprendre par cœur ». Donc, d'une part l'expérience accumulée permet de poser des jugements plus sûrs, et d'autre part mémoriser permet l'accumulation d'informations précises. Or ces deux volets de la mémoire ont été disqualifiés durant les années 1960. En accentuant l'importance de créer et d'expérimenter, on a estompé les horizons comparatifs et les cadres globaux de compréhension. Des progrès, redisons-le, peuvent s'accompagner de régressions.

Vouloir réhabiliter la mémoire relèverait-il de réflexions « passésistes » ou d'un « retour en arrière »? Au-delà de la culture oublieuse décrite plus haut, il faut reconnaître que certaines conditions de la vie moderne ont littéralement transformé le rapport à la mémoire. L'un des premiers théoriciens de la mémoire, Maurice Halbwachs, notait au début du siècle que pour prendre forme, le souvenir avait besoin des autres. Qu'est-ce à dire? La rencontre avec l'ami d'enfance, la visite à l'endroit où nous avons grandi, l'échange avec l'enfant, le petit-enfant ou le jeune collègue qui nous questionnent et demandent « de nos nouvelles », provoquent le souvenir. Si bien que la perte de ce contact ou de cette communication rend l'être humain moins capable de se souvenir.

On en voit les conséquences chez les plus jeunes dont la vie est plus mobile et moins stable. Ils sont demeurés moins longtemps avec les mêmes groupes d'étudiants. Ils sont passés d'un professeur à l'autre. Ils ont souvent perdu de vue leurs amis d'enfance. L'école secondaire, le cégep et l'université ne permettent souvent pas de liens durables et significatifs avec les professeurs et les étudiants. Leurs

solidarités sont souvent provisoires. Ils changent plus souvent de lieux de travail et de résidence. Et cela va s'accroissant. L'augmentation du travail précaire ou à contrat rend les rapports sociaux très fluctuants. A l'intérieur d'une même entreprise, les cadres se déplacent. Certaines conditions de la mémoire, soit la stabilité, la durée et les liens sociaux fermes et constants, deviennent de plus en plus rares, bien qu'on les connaisse encore parfois et même au cœur des [136] villes où se forment des « petites patries ». Un jeune peut-il se construire sans mémoire ni expériences structurantes, sans modèles (fût-ce pour les contester)? « C'est comme si je m'enfonçais dans des sables mouvants sans rien de solide pour m'accrocher. » Entendons-nous vraiment ces cris?

Mais heureusement, les consciences commencent à contester ce style de vie hachée, éclatée. On redécouvre l'importance sociale d'un certain « titulariat » scolaire, du suivi des pratiques, des programmes, des itinéraires, et aussi de l'initiation des plus jeunes par des travailleurs plus expérimentés. Ces réflexions de l'heure en appellent à la redécouverte de la fonction de la mémoire dans nos sociétés changeantes. Comment recomposer mémoire et modernité, tradition et innovation, transmission et invention? Les générations aînées ont à plusieurs titres beaucoup à nous communiquer là-dessus, si tant est qu'on reconnaisse leurs expériences des cinquante dernières années.

La fragmentation de la mémoire des jeunes

Faisons le bilan de la mémoire des générations traitées dans les précédents dossiers. Les adolescents ont naturellement la mémoire plutôt courte, celle de l'enfance qu'ils quittent. Ils brassent des souvenirs tous frais et mènent en même temps un travail de l'oubli afin de se construire comme adulte. Les transformations physiques, psychiques et spirituelles qui surviennent soudainement et rapidement sont telles qu'ils sont en processus de métamorphose, de restructuration d'eux-mêmes. D'ailleurs, des aînés ont observé que lorsque leurs petits-enfants passent de l'enfance à l'adolescence, ils se détachent. Enfants, ils sont fascinés par les grands-parents, prennent plaisir à les écouter raconter leurs histoires. Adolescents, ils prennent leurs distances. Ils renouent souvent au tournant de la vingtaine.

Les 20-35 ans ont une mémoire *d'inscription individuelle*. Les expériences marquantes auxquelles ils réfèrent sont de l'ordre professionnel : l'entrée à l'université, le choix de carrière, la première embauche ; ou affectif : une fin de semaine entre amis significative, la rencontre d'un adulte signifiant ; enfin le mariage ou le choix d'une union libre, le premier enfant. À l'âge des décisions, des orientations, ils tâtonnent pour se tailler une place dans une société incertaine. Ils façonnent un discours et des pratiques sociales accordés à un contexte de récession économique et de précarité qui les laisse à la marge du système avec les expédients que l'on sait. D'autres accumulent [137] des expériences d'études, de travail dans des stratégies de délais pour se donner plus d'atouts en main et une polyvalence précieuse dans une société de plus en plus complexe ; ils cherchent souvent à raccorder tradition et modernité, enracinement et innovation. Mais combien d'autres retardent indéfiniment tout engagement durable pourtant nécessaire au façonnement de leur propre histoire hors de leur famille d'origine, tout en rageant contre leur dépendance.

On pourrait sans doute aussi, à un niveau social et collectif, parler tout autant de mémoire éparse que de présent éclaté. On comprend qu'ils aient peine à raccorder les morceaux de sens qu'ils grappillent. Certains parlent explicitement d'un sentiment de déracinement. L'errance, figure majeure des conditions de leur vie, à la fois tissée d'angoisses et d'euphories, de sens et de vide, parle d'un entredeux qualifié par les psychologues de post-adolescence ou d'« interminables adolescences ». Le mythe nord-américain d'une éternelle jeunesse ne fait que renforcer cette latence trop longue qui finit par miner leur confiance en eux-mêmes. Certains procès récents qu'on leur a faits dans les médias ou ailleurs comportaient une grande part d'injustice. Comme si, en-deçà des propres responsabilités de ces jeunes adultes, il n'y avait pas des sources et facteurs objectifs de leur désarroi, et aussi des responsabilités d'aînés. Chez combien de jeunes adultes il ne reste que la possibilité de s'accrocher au présent et de « ne compter que sur soi-même » comme seul ancrage possible en situation de survie matérielle et affective : la durée, c'était pour hier et c'est pour demain... « Mais que vaut ce qui ne dure pas? », écrit Marc Lemire, philosophe du début de la vingtaine. « Il faudrait voir si nos grands-mères - nos "pauvres" grands-mères perdues dans la grande noirceur! - ne sont,

n'étaient pas riches d'un tel soupçon ⁴³. » Nous avons noté à plusieurs reprises, au cours du dossier sur les 20-35 ans, cet attachement profond et ce respect des grands-parents. Ceux-ci incarnent une certaine stabilité, une durée, une fidélité, une patience qui les pacifient et les encouragent à tenir le coup envers et contre tout. En même temps, les grands-parents symbolisent certaines aspirations qui les motivent à se tailler une place, à fonder une famille, à risquer la vie, à croire davantage en eux-mêmes et aux autres. Nous avons découvert de beaux exemples de cette influence bénéfique des grands-parents sur des jeunes adultes.

[138]

La mémoire des baby-boomers

Qu'en est-il des baby-boomers, ciblés à travers la tranche d'âge des 35-55 ans? Nous avons observé chez eux une mémoire troublée par le passage abrupt de la société traditionnelle à la société moderne, qu'ils ont pour une part favorisé et dont ils ont d'autre part fait les frais. On les dit « génération de la rupture ». Il est vrai que tradition et passé furent pour plusieurs d'entre eux honnis et basculés. Leur mémoire personnelle demeure cependant divisée entre les idéaux d'antan, orientés vers le service, et les nouveaux idéaux centrés sur l'épanouissement personnel. Notre dossier précédent a par ailleurs montré l'émergence de certains questionnements, eu égard à la rapidité avec laquelle ils auraient « jeté le bébé avec l'eau du bain ». Ces réflexions surgissent à la faveur des échecs de leurs grandes utopies, de l'image plus réaliste d'eux-mêmes que leur renvoient leurs propres enfants, s'ils en ont.

On peut dire que chez eux domine ce qu'on pourrait appeler la *mémoire psychologique* et la *mémoire de la culture-jeunesse*. Voyons la première, la mémoire psychologique. Depuis Freud, on guérit en se souvenant. Pour dégager la personnalité de ses blessures, de ses problèmes, on fait remonter le refoulé à la conscience. Les baby-boomers, étant marqués par l'explosion de la psychologie et par la ré-

⁴³ Revue *Relations* (novembre 1992, n° 585).

volution affective des années 1970, maîtrisent très bien la mémoire psychologique de leur vie, la fouillent avec aisance, non sans parfois perpétuer et brasser indéfiniment les contentieux de leur enfance et de leur adolescence. D'autant plus que ces contentieux plongent leurs racines dans la société traditionnelle québécoise qu'ils ont jugée péremptoirement dénuée de tout sens. Ces contentieux rendent souvent difficiles les relations avec leurs parents, jusqu'à vouloir éloigner ceux-ci de leurs petits-enfants. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre sur la grand-parentalité.

Mais leur culture psychologique à son meilleur et les nouvelles croyances qui y sont accrochées cherchent maintenant à combler les besoins de l'être humain de se situer dans le temps. Il n'en demeure pas moins que cette culture psychologique rétrécit passablement les horizons réels de la mémoire à la vie de l'individu, à la sphère privée. Les grandes questions : « qui suis-je, d'où viens-je et où vais-je ? » trouvent leurs réponses dans la thérapie, les lignes de la main, dans les compositions du tarot, dans une carte du ciel, dans le « un jour à la fois ». Nous nous sommes rendu compte que ces lieux constituaient des substituts de culture. Dans tout cela, peu de place pour la mémoire [139] historique et collective, pour la conscience historique et l'immense poids de ses décisions et de ses responsabilités. Il y a là une tendance trop répandue pour ne pas la mentionner.

Quant à la mémoire de la culture-jeunesse, elle commence à peine à émerger, à dépasser son statut d'« événement soixante-huitard ». La culture-jeunesse était l'expression d'une révolution, d'un cri du cœur, d'un éclatement des indignations et des aspirations de la jeunesse des années 1960. Il s'agissait d'un moment, et cela tend à devenir un phénomène culturel classique, repris depuis peu par les adolescents comme un véritable patrimoine, comme une référence culturelle, sociale et symbolique : ados et baby-boomers sont branchés sur les mêmes postes de radio qui chantent « la musique de mes seize ans »... À suivre, parce que cette tendance vient tout juste de surgir.

LES MÉMOIRES DES AÎNÉS

En contrepoint des précédents dossiers, la façon dont les aînés parlent de leur vie, des grandes questions, de la religion se différencie des autres générations. On est frappé par *la mémoire familiale et sociale* d'époque des aînés. Alors que chez les générations qui suivent les visages des autres sont effleurés, flous ou absents, on entend des aînés parler des parents, des frères et sœurs, des gens qu'ils côtoient et ont côtoyés, de leurs pratiques sociales avec détail. Beaucoup parlent de leurs éducateurs. Ils racontent de profondes expériences de transmission : ils ont reçu des autres vie, expérience ou culture, ils ont été initiés à des savoirs et à des savoir-faire. Ils ont aussi, on s'en doute, *une mémoire morale et religieuse*.

Leur mémoire est *intégrée, vivante*. L'un des critères de la mémorisation est de pouvoir situer un élément dans un plus grand ensemble ; on se rappelle difficilement d'un détail isolé. Voilà sans doute l'une des sources *d'une certaine amnésie que connaissent nos sociétés modernes* : l'incapacité de situer les événements à l'intérieur d'un plus grand ensemble, la fragmentation des « petits récits », l'effacement des horizons et des perspectives plus larges. La mémoire et la culture sont en ce sens *politiques*, non au sens d'un « système » mais d'une « commune humanité », d'une « communauté de destin, de besoins, de quête, d'action ». Et cela, la culture psychologique, malgré ses apports importants, ne peut le remplacer.

La mémoire des aînés est aussi précise. Qu'ils soient plus ou [140] moins scolarisés, ils nomment les gens, les faits et les choses avec des mots justes, souvent colorés d'une sagesse discrète, imagée.

Ceci nous renvoie à l'essence même d'une *tradition*. Il s'agit non pas de quelque chose qu'il suffit de répéter tout bêtement, mais d'un lien vivant au passé qui éclaire le présent et l'avenir, d'une largeur de vue. Munis de cette perspective, plusieurs aînés réfléchissent à des problèmes très actuels avec intelligence et recul, même dans les termes les plus simples.

Cela étant dit, il faut de nouveau insister sur *la mémoire plurielle*, particulièrement tributaire d'une société pluraliste démocratique où se

jouent interactions et confrontations de différentes lectures du présent, comme du passé. À cela s'ajoute le fait que toute mémoire étant sélective, il y a encore là de multiples interprétations d'une même période de l'histoire : on retient ceci, on oublie cela. Voyons maintenant quelques traits particuliers.

La mémoire familiale

Chez la plupart des aînés, les événements marquants tournent autour de la vie familiale. Chez les hommes en particulier, ce propos s'entend souvent : « L'expérience marquante ç'a été mon mariage. J'ai trouvé une bonne femme. Puis ensuite la naissance des enfants. » Si vous avez vu le film *When Harry met Sally*, le cinéaste met bien en perspective ces vieux couples dont la rencontre a été décisive : « Je suis entré dans le restaurant avec mon ami, j'ai vu Henriette, et j'ai dit à mon ami : "Cette femme-là sera mon épouse." » Le contraste est amusant avec les quiproquos qui entourent les amours modernes. Harry rencontre Sally, et ce n'est que plusieurs années plus tard, après des échecs amoureux des deux côtés, qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre.

Les souvenirs de famille communiqués deviennent en quelque sorte des modèles, des exemples, des références, des enseignements vivants. Dans le texte du type « testament moral et spirituel », quelques aînés communiquent cela, tel cet homme de 74 ans qui a écrit ceci quelques semaines avant sa mort :

Le temps a passé, et à notre grand étonnement, nous en sommes rendus au « Crépuscule de notre vie ». Pour cette raison, j'ai senti le besoin de vous dévoiler le secret de mes pensées, de mes souvenirs. À chaque naissance, vous auriez pu hériter du prénom « Désiré(e) ». Votre mère et moi avons tout fait pour [141] veiller sur votre éducation, pour vous transmettre un sens religieux et le respect de la communauté familiale, la nôtre et celle des autres.

Nous avons eu beaucoup de difficultés financières, mais vous n'avez jamais manqué d'un seul repas et de la richesse de notre affection. Vous nous avez aimés avec nos qualités et défauts, et nous avons fait de même. Notre famille vit certains conflits, des disputes, des malentendus, et nous

en sommes peïnés. Mais si on y met l'effort, le dialogue, en piétinant sur notre orgueil, on parviendra à la Réconciliation. La famille, c'est sacré, et elle doit demeurer unie dans l'affection soutenue entre frères et sœurs. Et voici quelques conseils.

Soyez toujours honnêtes envers vous-mêmes et envers les autres. Faites une place à Dieu dans votre vie, avec Lui vous ne serez jamais seuls. Et puis, aidez-vous les uns les autres. Qu'on s'empresse de venir au secours de nos frères et sœurs, soit dans la maladie ou les besoins financiers. Mon frère et ma sœur m'ont souvent secouru dans ma détresse, dans mes épreuves.

Ce type de recommandation s'est fait de tout temps. Chez les Grecs, par exemple, la mémoire des recommandations revêtait une haute signification, étant liée à la sagesse : « Mon enfant, c'est à toi qu'il appartient de maîtriser ton cœur superbe en ta poitrine. la douceur est toujours de bon parti [...] Voilà ce que le vieux te recommandait, et voici que tu oublies ⁴⁴. » On retrouve souvent ce type de relation dans les oeuvres de fiction. Qu'on pense à la série *La guerre des étoiles* où la figure du vieux maître est importante. Même après sa mort, il intervient à divers moments pour rappeler des consignes ou conseiller. Qu'on pense au vieux maître des *Ninja Turtles*, ou dans *Karate Kid*, d'origine orientale. On peut se demander si le traitement de figures d'aînés dans les œuvres de fiction, par l'évocation de la culture orientale aussi, n'est pas un substitut à l'effacement de ces figures dans le monde occidental.

Les adages populaires, par lesquels se transmet toute une sagesse ou expérience de vie, trouvent parfois encore une place. Plusieurs jeunes adultes rappellent à l'occasion une parole ou l'autre du parent qu'ils gardent en mémoire comme une véritable consigne : « "Le système, c'est ça!", disait toujours mon père en disposant soigneusement [142] les nombreux bagages dans le coffre de l'automobile avant de partir en vacances. » Il transmettait de la sorte le sens de l'ordre. Ou encore, rapportait une jeune femme de 23 ans : « Mon père disait toujours : "Le plaisir après le travail!" » d'où pour elle la valeur essentielle du travail.

⁴⁴ M. SIMONDON, *op. cit.*, p. 41.

Plusieurs Québécois, et beaucoup parmi les plus jeunes, ont la nostalgie des « grosses familles ». L'extrait du « testament spirituel » qui précède en montre le côté chaud, communautaire et solidaire. Mais certaines entrevues d'aînés laissent pourtant percer des tyrannies, des conflits qui avaient cours à l'intérieur de ces familles. La vie de couple n'étant souvent pas rose, les parents transféraient leurs frustrations sur les enfants, en prenant l'un ou l'autre comme otage d'un sourd contentieux entre eux. Les filles subissaient souvent un traitement très différent de celui des garçons, les interdits se multipliaient à leur endroit :

Ma mère a eu 15 enfants. J'ai eu une enfance heureuse mais sévère, pleine de préjugés. Tout était péché. On n'avait pas le droit d'aller se baigner, de se mettre du rouge à lèvres. Moi j'adorais aller danser. Mon oncle, un religieux, prévenait ma mère de ne pas me laisser y aller, parce que, disait-il, « elle ne rencontrera pas son mari là, ce n'est pas une bonne place ». J'y allais quand même, mais je me sentais coupable.

Cette interviewée, comme bien d'autres, est ambivalente à l'égard de la « sévérité » de ses parents, des religieux et des curés. Elle reconnaît que cette sévérité a contribué à une bonne éducation, tout en réprouvant l'étouffement, l'exagération. Maintenant âgée de 58 ans, elle pardonne et assume les changements.

Une certaine occultation de la mémoire familiale chez les femmes?

Une interviewée de 93 ans, des milieux populaires, assise dans un fauteuil à l'hôpital, nous dit avec un sourire : « J'ai ouvert le siècle. Je suis née le 1er janvier 1900, à minuit quinze. » Mère de six enfants, grand-mère de 17 petits-enfants et six arrière-petits-enfants, elle répond ceci à la question de l'événement le plus marquant de sa vie :

Quand j'ai travaillé. Après le départ de ma dernière fille, je suis allée chercher du travail. Parce que j'étais considérée au travail, j'en ai gardé le meilleur souvenir. [143]

Les plus beaux moments de ma vie se passèrent aux États-Unis, alors que je travaillais dans une famille comme cuisinière. Mes patrons m'adoraient. J'étais bien là-bas, j'aurais dû rester. Je gagnais de bons salaires et j'étais indépendante. J'ai aimé mon mari que j'ai épousé au retour, mais c'était dur. J'ai eu un enfant tous les ans, j'ai subi la grande opération à 37 ans.

Mais j'ai élevé mes enfants et j'ai réussi. Ils étaient ambitieux, ils travaillaient et gagnaient de l'argent pour leurs études. Ils ne voulaient pas être de « petits manœuvres ». (Mais elle revenait souvent sur sa vie de fille comme la période la plus heureuse de sa vie, et cela très lucidement.)

Une autre femme de la soixantaine, mère et grand-mère, dit de son plus beau souvenir « Mes sorties avec mes sœurs lorsqu'on était filles. » Plusieurs aînées tiennent de pareils discours. Elles sont fières de leurs enfants, mais lorsqu'elles évoquent les expériences marquantes ou les bons souvenirs, la maternité semble occultée. Cela s'explique pour une part par le fond d'agressivité ressenti chez les femmes aînées à l'égard de la morale répressive de l'époque. Par ailleurs, les femmes aînées, dont la fonction fut principalement celle de mère, ont toutes vécu difficilement le départ des enfants et les sentiments d'inutilité, de perte et de dévalorisation qui l'accompagnent. Aussi leur mémoire s'est-elle refaite en fonction d'une valorisation de leur état actuel, sans enfant de qui prendre soin. Après le départ des enfants, elles se réfèrent à leur vie de fille, comme un souvenir qui fait sens pour maintenant. Comment assumer de nouveaux rôles, laisser libre cours à leurs ambitions et à leur créativité? C'est la préoccupation première. Surtout que le troisième âge est en lui-même accompagné d'un sentiment d'inutilité. S'y cache une dynamique sur laquelle nous reviendrons.

Pour un certain nombre de femmes, le mariage et la famille ont été comme une longue servitude, une histoire de culpabilité. Ou bien elles ont souffert d'une sexualité contrôlée qu'elles auraient voulu vivre pleinement avec leur mari « amant », ou bien elles ont subi des relations sexuelles répétées avec un mari absent la plupart du temps. C'est comme si leur moi idéal avait respiré à ce moment de leur vie où elles étaient indépendantes. Ce n'est pas nécessairement relié à une jeunesse fantasmée, mais peut-être voient-elles leur vie avec les valeurs d'aujourd'hui? Mais il y a beaucoup plus. Le ressentiment de plusieurs femmes aînées a des fondements bien réels dans leur expérience du mariage et des « grosses familles éreintantes », celle d'origine [144] et

celle qu'elles ont faite à coups d'énormes sacrifices. De plus, dans combien de familles québécoises « se marier c'était se mettre la corde au cou »? C'était un des grands slogans dans cette génération-là. Maintenant, beaucoup d'aînées multiplient leurs activités hors de la maison pour goûter la liberté qu'elles n'ont jamais eue. Le mari à la retraite l'accepte difficilement. Écoutons ces propos de quelques-unes : « Mon mari est un amiral, il mène à la maison. il a transféré chez nous les comportements qu'il avait au travail » ; « J'ai peur de perdre mon espace vital depuis qu'il est à la maison » ; « Après sa retraite, il voulait tout changer à la maison », etc. Certaines qui prennent soin d'un mari malade ont hâte de « prendre soin d'elles-mêmes », aspirent même à « refaire leur vie ». La plupart ont raté l'occasion de poursuivre des études ou de faire un travail intéressant. Elles acceptent mais laissent percer leur frustration. Elles ressentent de la culpabilité par rapport à leurs enfants. En effet, elles ont tout fait pour ménager le couple, afin de ne pas perturber les enfants. Si elles prennent la décision limite de se séparer, elles craignent de perdre l'affection des enfants. Ceux-ci vont parfois prendre pour le père, ou la mère. C'est particulièrement difficile pour cette génération dont la première priorité a été la famille où elle a tant investi. Bien sûr, il y a aussi beaucoup de grands-mères heureuses qui mettent « tout leur orgueil » dans leur famille. Mais en entrevue privée, elles confiaient bien des frustrations.

Brouillage des lignées familiales, aux yeux des hommes

La mémoire très familiale des hommes aînés devenus grands-pères les rend parfois inquiets de l'effritement des lignées familiales traditionnelles. Dans une entrevue de groupe, on se préoccupe du fait que le choix du nom de famille soit devenu aléatoire, soit celui de la mère ou du père. À la question sur l'avenir, l'un des interviewés répond :

L'avenir n'est pas tellement joli pour nos jeunes, parce que le gouvernement a défait les familles en donnant des noms différents. La mère peut donner son nom à sa fille, et le père le sien au fils! De la sorte, on divise les familles, on sépare les enfants à l'intérieur même des familles. Rendue à la troisième génération, la famille n'existera plus. Le gouvernement est

en train de défaire la société. Nous sommes devenus des numéros. T'as plus de parents, t'as juste ton petit frère qui s'appelle Saint-Pierre. On est comme dans l'armée, avec un numéro matricule.

[145]

Dans cette entrevue de groupe, des aînés posent la question fondamentale du sort réservé au principe généalogique, jusqu'ici raccroché à la descendance paternelle. Un auteur français important, Pierre Legendre, y consacre son œuvre : « La représentation managériale du monde [...] prétend tout absorber, y compris le capital symbolique généalogique laborieusement conquis par l'humanité ⁴⁵. » Selon cet auteur, en termes très concrets de l'« individu-matricule », les aînés poseraient la question du « triomphe du sujet-Roi, du sujet fondateur de lui-même selon l'ironique devise *I, Me and Myself* qui a pour avenir la casse des nouvelles générations ». Legendre compare cette casse à la crise environnementale. Comme nous remettons en question notre irrespect de l'environnement qui conduit à sa destruction, il faudrait réviser notre irrespect de la normativité généalogique, de ce capital symbolique de l'humanité. Donner à quelqu'un le statut de « fils de » ou de « fille de », c'est l'introduire juridiquement, symboliquement et socialement à son identité. C'est l'humaniser. Legendre fait précisément allusion à la législation plus ou moins développée méthodiquement qui offre à l'enfant la liberté de choisir son nom, c'est-à-dire de s'instituer lui-même, en référant son propre nom, soit à son père soit à sa mère. Mais comment penser alors la filiation ?

En termes familiers, Ariane Émond, une femme de la génération du baby-boom, parle des liens familiaux fondamentaux, après avoir assisté à un mariage qui réunissait deux grandes familles au Lac-Saint-Jean :

Comme d'autres, à une certaine époque, j'ai cru que les liens d'amitié, choisis, délibérés, étaient supérieurs aux chaînes familiales si souvent oppressantes. Je sais aujourd'hui que ce que l'on acquiert ou ce que l'on construit n'est pas plus valable parce qu'on y fait la part plus belle au choix ou à la liberté. Non, pas vraiment. Au sein des grandes familles, il existe des

⁴⁵ P. LEGENDRE, *Les enfants du texte. Étude sur la fonction parentale des États*, Paris, Fayard, 1992, p. 12.

temps forts de tradition vivante, de mains tendues entre la mémoire et l'espoir ⁴⁶.

En même temps que nous trouvons important de formuler cette critique qui concerne l'une des cordes profondes de la mémoire, la [146] mémoire généalogique, nous trouvons important d'accueillir certains inédits. Par exemple, dans la famille moderne, les nouvelles possibilités sont offertes en sorte que chacun des membres puisse vraiment engager sa propre histoire. Ce qui nous amène à repenser et à renouveler toute la pratique de transmission et même d'initiation. Cela est vrai dans les familles reconstituées.

Transmission morale et religieuse

Certaines entrevues d'aînés montrent à quel point les rôles étaient très définis dans la société traditionnelle. Un ouvrier réfère au médecin, au patron, comme des guides ou directeurs de vie : « Il m'a dit : "Il va falloir que tu changes de profession." Et c'est ce que j'ai fait. » Dans l'esprit de cet homme, les rôles étaient clairs et il s'en remettait volontiers à ces sources d'autorité. Mais les aînés posent depuis des questions à cet héritage, parfois avec ce sentiment ambivalent où tantôt la critique du présent et tantôt celle du passé se disputent dans leurs propos et leur conscience.

Chez les hommes, le dilemme entre ordre et liberté

Chez les hommes du milieu professionnel, le temps du collège qui durait à peu près huit ans est souvent retenu comme l'expérience la plus marquante :

À partir de la troisième année, je suis allé au collège comme pensionnaire. Je fréquente encore aujourd'hui des confrères avec qui j'ai passé huit ans de cours classique, et ils sont restés mes meilleurs copains. On a vécu

⁴⁶ A. ÉMOND, « Les grandes familles », Le Devoir (26 mai 1993).

de belles expériences ensemble et il y a des valeurs communes dans lesquelles on se retrouve.

Ce qui m'a le plus marqué, c'est que j'ai eu affaire à des gens qui ne faisaient pas que transmettre des connaissances, mais qui étaient de véritables éducateurs. Ils étaient profondément humains et savaient faire passer leur message par toutes sortes de commentaires ou d'échanges, à diverses occasions. Cette transmission était faite quotidiennement, à travers aussi des valeurs religieuses. On n'était pas toujours d'accord, mais on en retenait quelque chose. Tout ce que je suis aujourd'hui je le dois à ma famille et à ces éducateurs qui m'ont transmis des valeurs. (*Professionnel, 55 ans*)

[147]

Chez d'autres, l'expérience du pensionnat a été traumatisante : « Le pensionnat a créé un vide dans ma vie. J'étais coupé de mon milieu et les liens étaient plus impersonnels. Les éducateurs étaient comme des gardiens de prison. » (*Homme, 68 ans*)

Les aînés éduqués au collège classique, généralement de la classe bourgeoise, présentent un discours rigoureux et réfléchi. Notre interviewé évoque le processus d'apprentissage qu'il a connu : « Au niveau primaire, on mémorisait sans faire appel au jugement. Heureusement, vers la fin du cours classique, on discutait et on précisait des degrés d'importance des questions, des attitudes. C'était très formateur. »

Aujourd'hui, ce type d'interviewé reconnaît que la transmission des valeurs se fait moins, que ce soit dans la famille ou à l'école : « Dans une société compétitive, c'est moins la qualité morale d'une personne que son habilité à se faire une place, à jouer des coudes, qui fait son succès professionnel. » À travers sa fonction de parent, il essaie de transmettre les mêmes valeurs qu'il a reçues, « mais pas aussi intensément ». Ces aînés reconnaissent ce qu'ils ont reçu comme valable, mais aussi ils nous disent avoir réagi à l'intransigeance de leur père, le « patriarche » de l'époque :

Je ne pense pas que mes enfants et petits-enfants retrouvent chez moi l'intransigeance de mon père. Je suis bien ouvert à regarder des choses nouvelles. Je prends le temps de les évaluer, d'en discuter, de lire là-dessus pour me faire une opinion.

Par contre, on connaissait chez nos parents ce qu'étaient leurs schèmes de valeur, et ils nous transmettaient cela jour après jour. C'est finalement

peut-être un rôle qu'on n'a pas joué, parce qu'on était en réaction avec ce conservatisme-là. On est pas assez intervenus auprès des enfants. On leur a laissé plus de liberté... mais je ne suis pas certain. Il me semble que leur schème de valeur est tout simplement différent.

Plusieurs hommes aînés sentent qu'ils ont un rôle de « parent », capables de résister à des comportements qu'ils désapprouvent :

Nos enfants ne sont pas mariés. Jamais ils ne viennent coucher chez nous avec leur blonde. Il y a des parents qui se laissent charrier par les blondes et leurs gars. Oh! ils témoignent alors de beaucoup d'amour, mais moi je me dis que ça prend des règles. Et je vous garantis que les enfants admirent cela. (*Homme, entrevue de groupe*)

[148]

Tel cet autre homme de 63 ans qui dit ceci : « C'est ancré en nous la droiture, le goût de l'ordre, le goût des choses claires. Ni les jeunes ni les adultes actuellement ne sont vraiment à l'aise dans la permissivité. Au fond d'eux-mêmes ils souhaiteraient plus de fermeté. » Les extraits d'entrevues qui suivent expriment le dilemme entre une mémoire d'ordre, d'austérité et de sécurité, et les valeurs modernes.

- La société de notre jeunesse, c'était des années d'or. On n'était pas insouciants, on était inquiets du lendemain. Mais on faisait confiance dans une Providence, que quelque chose allait arriver. Puis on était dur à cuire parce qu'on était habitués à l'histoire du sacrifice et le reste... On n'était pas gâtés, mais on ne s'en plaignait pas. Aujourd'hui ils veulent tout avoir, puis c'est terrible s'ils ne peuvent pas l'avoir.

Et puis, quand je regarde la société d'aujourd'hui, je repense à ce qu'un vieux curé disait à mon père dans ce temps-là : « Vos enfants vont vous suivre bien plus par votre exemple que par vos paroles > C'est difficile ça! Y'a personne de pur. Mais si tu n'as plus de lieu pour te rappeler l'exigence de bonté, du bien...?

- Moi j'avais beaucoup d'espérance et pas beaucoup de moyens. Puis j'ai eu des éducateurs extraordinaires, les Frères du Sacré-

Coeur, qui m'ont suivi et encouragé. J'ai fait partie de l'A.C.J.C. ; on se réunissait tous les mercredis, on travaillait pour la société, pour l'Église. C'est là que j'ai appris à travailler. J'ai toujours travaillé fort, j'ai trouvé beaucoup de satisfaction. Mais je vois bien que les valeurs de ce temps-là ne sont pas celles d'aujourd'hui. (*Entrevue de groupe d'hommes de 70 à 82 ans*)

Chez les femmes, la transmission rompue sur un fond d'agressivité

Bien des femmes âgées entre 55 et 75 ans, qui jouaient autrefois un rôle familial de transmission morale et religieuse, ont rompu le fil. Chez plusieurs d'entre elles on sent un fond d'agressivité, exprimé ou non. Plusieurs ont glissé : « On pensait qu'on serait heureuses après le mariage, mais... » Même chez certaines, toujours pratiquantes, cette agressivité, cette frustration se perçoit souvent. Elles se souviennent [149] de leur soumission au système d'ordre clérical et patriarcal d'autrefois. En même temps elles se questionnent sur certains échecs de l'éducation actuelle :

- J'ai transmis à mes filles ma colère et mes déceptions. (*Femme, classe moyenne, 70 ans*)
- Je ne suis heureuse que depuis quelques années. (*Femme, classe populaire, 66 ans*)
- Je refuse d'avoir besoin de Dieu. La foi c'est une béquille. Ça aide à accepter les épreuves. Et puis on peut être charitable sans être catholique pratiquant. (*Femmes, bourgeoisie et classe moyenne, 60 ans et plus*)
- L'endroit où je suis née, d'où je viens, ce n'est pas important!... J'ai étudié au collège, nous étions peu nombreuses. Je ne garde aucun mauvais souvenir de cette période, mais je n'étais pas toujours d'accord. Comme j'étais brillante, j'avais moins de problèmes avec les religieuses que d'autres qui leur en veulent.

C'était sévère et ridicule ce qu'on nous enseignait. J'en prenais et j'en laissais mais c'était nos éducateurs qui me décevaient là-dedans. J'ai adoré la JEC parce qu'on interrogeait, on s'inquiétait de notre foi. C'était plus intellectuel que religieux. Je faisais partie d'une certaine élite de femmes, alors je savais que j'étais privilégiée et c'était comme faire partie d'un club à part. Puis ça me permettait d'aller à Montréal, la grande ville.

Avec un directeur de conscience, j'ai éclairci ma peur de devenir religieuse. Puis je me suis abonnée au YMCA, chez les protestants. En voyant les anglophones qui se déshabillaient nues, bien dans leur peau, je me suis rendu compte que j'avais été élevée dans une fausse pudeur. C'était épouvantable de ne pouvoir adresser la parole aux scouts quand tu étais dans les guides, ou aux étudiants du Séminaire. Puis on pouvait pas toucher les gars ou être touchées. Et puis, les questions sexuelles, ça nous a drôlement remuées! (*Bourgeoise, 67 ans*)

Cette dernière interviewée mentionne les deux grandes sources de la rupture religieuse au Québec. D'abord elle participe de l'émergence de la sécularité dans les mouvements d'action catholique qui [150] entendaient réinterpréter la foi à partir des conditions séculières et concrètes de la modernité. On sait que le renouveau ecclésial et pastoral qui a suivi s'est davantage centré sur l'Église. Une autre femme très insérée dans l'action catholique nous a confié sa déception dans une phrase très brève : « Le personnel laïque pastoral s'est cléricalisé depuis le concile. Jamais n'ont-ils ressaisi par exemple le fait que l'engagement politique donne sa pleine expansion à la charité chrétienne. » Nombreux sont les laïcs très engagés qui, à cause de ces contradictions, ont décroché de la pratique religieuse, voire de la foi.

L'autre source importante de la rupture, chez les femmes en particulier, est la morale sexuelle. Elles ont écopé de toutes les engueulades des curés lorsqu'elles « empêchaient la famille » :

À des amies à moi qui s'accusaient à la confesse d'avoir empêché la famille, le prêtre refusait l'absolution, mais il ne la refusait pas à leur mari. Je n'ai jamais aimé m'accuser à la confesse parce que l'homme qui était devant moi, je le jugeais souvent. Il n'était pas digne!

Les prêtres n'osaient pas affronter les mâles et passaient par les femmes. C'est la femme qui « recevait le paquet ». Ils les engueulaient et espéraient de la sorte contrôler les hommes.

Plusieurs, parmi les femmes aînées éduquées, vivent une véritable révolte intellectuelle ; elles sont impitoyables. Elles étaient peu à l'époque à conquérir la chasse-gardée des hommes : l'éducation. Mariées, elles se retrouvèrent souvent dans l'ombre du mari bourgeois et professionnel. Ce qu'on leur a enseigné au point de vue moral et religieux leur apparaît maintenant « illogique » : « Je questionne, je doute. Il y a un tas de questions existentielles que j'ai renoncé depuis longtemps à comprendre. »

La mémoire politique

Les classes sociales se démarquent davantage chez les gens du troisième âge. Les classes bourgeoise, moyenne et populaire sont chez eux déterminantes : « L'âge d'or regroupe plutôt les classes populaires. Les bourgeois se retrouvent dans des associations, sur des conseils d'administration », observe une femme de 70 ans. Jusqu'aux années 1960, les partis pris politiques et sociaux aussi étaient clairs. Dans les années 1970, le développement des politiques sociales a déplacé les pôles d'opposition. La Révolution tranquille avait déjà [151] amorcé la perte du contrôle de classes : « On a alors cessé de fonctionner comme si on avait le pouvoir », dit une femme de la classe bourgeoise. La lutte des classes se transposait alors dans la lutte des générations : jeunes contre vieux. Les approches plus socialisantes sont venues casser l'autorité telle qu'exercée dans la famille, dans le milieu du travail et en politique.

Plusieurs épouses des milieux bourgeois ont lutté contre le pouvoir de leurs hommes : « Ils avaient un double pouvoir : celui de l'éducation et celui de l'argent. Ça marchait comme ceci, et pas comme cela : "Moi j'ai raison, toi tu as tort." Il fallait casser cette logique. » (*Femme, 67 ans*) Ces hommes sortaient des collèges, avaient été tenus en serre chaude pendant des années, et ceci contribuait à conforter leur esprit de classe.

Quelques entrevues rapportent le souvenir de prises de bec farouches autour de la table, concernant la politique : « C'était violent. On venait toujours à porter des jugements sévères contre ceux qui n'étaient pas de la même couleur (rouge contre bleu). Lorsque je me suis mariée, j'ai dit à mon mari de ne pas parler de politique avec ma mère. » (*Femme, 67 ans*) Un autre homme de 62 ans nous cite avec humour le *modus vivendi* de l'époque : « C'était dans le temps de Duplessis, là où le paradis était bleu et l'enfer était rouge... » La politique, comme la religion, sont devenues dans quelques cas un sujet-tabou. On mène plutôt, chez les bourgeois, une critique virulente du système social.

Un homme de 42 ans nous raconte :

Mon père avait été bloqué dix ans au niveau des affaires, parce qu'il était rouge (libéral). Quand j'avais 5 ou 6 ans, il m'a emmené près de la radio, on y annonçait la mort de Duplessis. « Duplessis est mort », me dit mon père d'un ton très grave. Je sentais à quel point c'était important pour lui.

Après cet événement, la Révolution tranquille s'est déclenchée, et le père s'est impliqué à fond dans les réformes, étant à la fois ferme et loyal envers les autorités politiques et religieuses du temps. Un interviewé de 68 ans se souvient très bien de ce climat d'avant la révolution :

Je n'étais pas sympathisant des syndicats, j'étais plus près du patronat. Je suis allé à l'Université de Montréal, plus proche du patronat [...] J'étais un bourgeois anticlérical, nationaliste et [152] religieux [...] Je lisais *Le Devoir* et pas *L'Action catholique de Québec* [...] Mon opinion était faite.

L'humour est très présent chez les aînés, car ils ont en tête ce climat très dogmatique et très conflictuel de l'époque. Ils ont vécu à une époque où le pluralisme n'avait pas relativisé les absolus et les manichéismes (bleu-rouge ; ciel-enfer) : « Tout était péché. Aujourd'hui, il n'y a plus de péché. » Beaucoup évitent à présent d'aborder ces sujets :

« Je préfère ne pas parler de religion, parce qu'on a chacun notre opinion sur ça. L'Église, les prêtres, la religion. » (*Femme, 66 ans*) Il en va de même pour la politique : « Moi, je n'aime pas le conflit, je n'aime pas la chicane, alors je me tiens tranquille. » (*Homme, 60 ans*)

Cette mémoire des conflits, des positions tranchées, des interdits, de la faute et de la sanction, de l'amour et de la culpabilité peut être à la source du besoin d'amusements, de distractions de toutes sortes, du non-engagement chez plusieurs membres de cette génération. Par l'humour, le jeu et des activités neutres, ils évitent les occasions de conflits.

CONCLUSION

Cette longue et patiente exploration de la mémoire en ce chapitre mérite une conclusion d'étape avant d'entreprendre les prochains chapitres sur les orientations spirituelles et culturelles des aînés. Nous venons de déployer les divers types de mémoires de notre histoire récente, leurs tensions, leurs éclatements, leurs recompositions. Ici, reprenons la question de départ : notre société fébrile et inquiète ne laisse-t-elle pas trop peu de place au travail de la mémoire ou même à la saisie des parcours de vie? D'où la perplexité, la réserve de plusieurs aînés sur leurs rôles, particulièrement de transmission, et partant leur retrait social. Donner à manger aux pigeons sur un banc de pare, c'est, selon l'anthropologue Bernard Arcand, l'image typique dans laquelle on représente les personnes âgées. Notre société, dit-on souvent, fonctionne à deux vitesses, celle des riches et celle des pauvres. Mais il est d'autres vitesses peu compatibles : celle des conducteurs pressés et celle des conducteurs du dimanche, habituellement âgés. Ceux-là sont pressés de se rendre à destination et regardent à peine la route, ceux-ci observent, prennent « le temps de vivre », comme le titre une émission qui les concerne. Deux vitesses : [153] celle de la préparation anxieuse au marché du travail et du travail lui-même, celle de la sortie du monde du travail et du système social, de son fonctionnement, de ses débats et combats, souvent sans mémoire.

Une chose est certaine, la mémoire ne va plus de soi. Elle est un travail complexe, laborieux et collectif. Nous n'avons pas voulu faire des aînés les seuls porteurs de cette mémoire, mais nous avons voulu rappeler leur rôle spécifique et essentiel dans son façonnement. On y trouve un lieu d'intelligence de leurs itinéraires, après celui de leur expérience de grands-parents. Mais les aînés nous ont amenés beaucoup plus loin dans leur univers culturel, moral et spirituel fort complexe et diversifié. Nous avons tenté d'atteindre d'autres couches plus profondes de leurs expériences et surtout de leur conscience. D'où la prochaine étape plus phénoménologique. En termes plus simples, parlons ici d'états et mouvements de conscience à la source des comportements et attitudes. Encore là, nous y allons par touches successives à partir de figures concrètes qui parfois nous amènent fort loin dans leurs orientations spirituelles et culturelles les plus décisives. Orientations que nous tentons de typologiser.

[154]

[155]

Annexe

Une clef de compréhension des rapports de générations

Pour ceux qui veulent pousser plus loin leur réflexion dans le sillage de ce chapitre, nous présentons trois modèles sous-jacents qui, au-delà de leur déploiement historique, s'entrechoquent dans le tournant actuel. Ces trois modèles aident à comprendre l'évolution complexe des rapports hommes-femmes, des rapports de générations dont nous avons montré l'importance dans notre propre société comme dans toute société. Nous nous limiterons ici à en illustrer la pertinence pour l'intelligence des impacts de la profonde révolution féminine, y compris dans les relations intergénérationnelles et intragénérationnelles.

Chez les aînés, on le verra, les tensions hommes-femmes ont un substrat souterrain à mieux élucider. Derrière le statut de nos bonnes grands-mamans, il y a des aventures de femmes qui ne sont pas étrangères aux révoltes de leurs filles et à leur nouvelle dynamique historique dont on ne saurait taire le côté dramatique de rupture culturelle et religieuse radicale.

Dans notre rapport précédent sur les baby-boomers, nous avons fait ressortir les ruptures qu'ils avaient instaurées eux-mêmes, mais nous n'avions pas découvert l'influence souterraine des aînés dans ces mouvements de remise en cause. Nous avons trop retenu la surface des discours des baby-boomers qui nous disaient et redisaient avoir réglé leurs comptes avec leurs parents sans jamais en avoir fini avec ce procès. Mais à la lumière de notre recherche sur les aînés, nous décelons la complicité de ceux-ci avec leurs enfants baby-boomers.

Une complicité difficile à décrypter, à déchiffrer, parce qu'elle s'accompagne, chez bien des aînés, d'ambivalence, de sentiments de rejet, d'envie de la liberté de leurs enfants, mais aussi d'un attachement aux valeurs de continuité, de stabilité, de « principes indiscutables ». Les enfants partis, combien d'aînés, parfois rageusement, veulent récupérer cette libéralisation des mœurs pour la vivre à leur tour au

maximum, parfois au grand scandale de leurs enfants. Ces baby-boomers, par exemple, qui disent : « Je n'accepte pas que mes parents [156] de 65 ans s'envoient en l'air comme ça. » Devant ce complexe faisceau de tensions bien réelles, les trois modèles proposés ici peuvent nous permettre de mieux comprendre les facteurs objectifs qui relativisent les approches subjectives.

En évoquant ici, d'une façon plus distancée, ces trois modèles socio-historiques, nous voulons montrer que bien des facteurs sociaux en interaction ont joué dans tel ou tel phénomène important que trop souvent on aborde d'une façon isolée ou univoque. Voyons cela de plus près.

Il existe plusieurs modèles de rapports entre générations, que nous rassemblons ici en trois grands modèles. Et ces modèles renvoient à des types de familles différents⁴⁷. La plupart des familles sont concernées par les trois modèles, avec l'un ou l'autre dominant. En voici la description :

1. Modèle communautaire (société traditionnelle)

- ❖ •importance des ancêtres (lignée)
- ❖ •vie selon un ordre sacré et social prédéfini
- ❖ •valeurs de base : appartenance locale ; être le fils de, la fille de (généalogie) ; sens de l'appartenance
- ❖ •identité : sujet de la lignée (femme - mère ou fille, homme - père ou fils)
- ❖ •référence commune : respect des aînés
- ❖ •motivations : amour et culpabilité ; faute et punition ; dépendance personnelle
- ❖ •temps : le passé règle le présent et l'avenir

2. Modèle individualiste (années 1960 et plus)

- ❖ •importance de la citoyenneté (espace politique)

⁴⁷ Nous nous sommes inspirés d'une analyse de Francis GODARD, dans *La famille affaire de générations*, Paris, PUF, 1992, p. 39-42.

- ❖ •libération des liens locaux et familiaux contraignants
- ❖ •valeur de base : émancipation individuelle par le respect du droit, par l'instruction et par le système de protection sociale
- ❖ • identité : le sujet de droit
- ❖ •référence commune : l'égalité des chances
- ❖ •motivations : norme égalitaire, autonomie, recherche de bonheur personnel
- ❖ •temps : le présent contre le passé et l'avenir

[157]

3. Modèle de marché (relations marchandes, néo-libéralisme, années 1980)

- ❖ •importance du marché (espace marchand)
- ❖ •liens familiaux selon la logique du contrat ; l'individu peut s'affirmer au sein de la famille ; enfants « partenaires »
- ❖ •valeurs de base : promotion de chacun dans la société ; famille centrée et investie sur cet objectif de réussite
- ❖ •identité : le sujet calculateur utilitariste
- ❖ •référence commune- place aux meilleurs
- ❖ •motivations : efficacité, rendement, calcul, planification
- ❖ •temps : le présent investi par la survie face à l'avenir.

Les aînés sont davantage marqués par le premier modèle, et plusieurs tentent de s'insérer dans le second, sans pleinement y arriver. Ceci se vérifie surtout chez les femmes, et se joue très secrètement dans la relation mère-fille. Encore une fois, le discours des femmes aînées comporte une charge émancipatrice plus forte que chez les hommes. C'est leur situation qui est à l'origine de cette profonde révolution. Quant au troisième modèle, culturellement, les aînés en sont apparemment plus éloignés, surtout dans leur logique et pratique familiales. Mais un second regard nous révèle autre chose.

En effet, nous avons découvert, à la lumière du dossier des aînés, que les baby-boomers avaient rué dans les brancards non seulement

pour se libérer eux-mêmes, mais aussi pour libérer leurs propres parents. Ils ont hérité de la rage contenue des aînés. Et cette transmission s'est faite en sourdine, car les aînés se confient surtout à leurs pairs, peu à leurs enfants. Pourtant, ceux-ci ont vu vivre leurs parents, ils ont écopé d'une révolte émotive et affective souvent non exprimée. Par rapport aux pères, le plus difficile a été d'être témoins de leur humiliation et de leur exploitation. Sous les discours syndicalistes, les luttes pour la justice de nombreux baby-boomers, se cache cet héritage de la rage contenue des parents : « Les gros salaires, ils les méritent les ouvriers. Leur job est dur », dit un homme de 42 ans. Il finit par expliquer qu'il n'a jamais pardonné le traitement qu'avait subi son père dans les usines des années 1940-50. « Au fond, même dans un contexte d'endettement, où on est allé trop loin, c'est mon père que je continue de défendre », avoue-t-il. L'implosion des hommes aînés a été très profonde. Plusieurs interviewées nous ont parlé de leur mari alcoolique, muet, mauvais amant.

[158]

Une femme de 50 ans, féministe engagée, provenant de milieu ouvrier, nous parle de sa mère :

Ma mère et les femmes de sa génération ont nommé les problèmes des femmes, mais elles n'ont pas trouvé les issues. Nous on les a trouvées, et c'est comme si nous leur avions retransmis que c'est possible. De rares fois, ma mère m'en a parlé : « J'aurais aimé vivre ta vie », me disait-elle.

Elle se remémore une conversation avec sa mère :

C'est seulement avec moi qu'elle s'est laissée être femme. Une seule fois où elle m'a parlé de sa vie de femme. Elle me demandait ce que je penserais du fait qu'elle sorte davantage de la maison, quitte à y laisser papa tourner en rond. Les plus jeunes de la famille étaient toujours à la maison et elle voulait se faire aider pour se libérer un peu du foyer : « Mais oui, maman, lui disais-je, tu as le droit de penser à toi, de vivre un peu pour toi. » Elle s'est excusée plusieurs fois durant la conversation, elle se sentait coupable d'aspirer à une certaine liberté : « Arrête de te sentir coupable et voyage un peu. » Le lendemain, ma mère a fait une crise de haute pression.

Pour la première fois, la relation mère-fille s'est effacée pour laisser place à deux femmes, à deux amies. Au fond, ici nos deux premiers modèles se frottent et s'entrechoquent. La mère arrive à dépasser le cocon familial et la dépendance qui y relie les membres. A la pensée de le faire, la culpabilité l'étreint. C'est sa fille, ayant lutté pour ses droits et son autonomie, qui l'aide à prendre quelque distance, pour que sa mère engage plus résolument sa propre histoire de femme dans les nombreuses années qui lui restent.

Il sera question de nouveaux pactes intergénérationnels dans la dernière partie de ce rapport. Mais on vient de le voir, de tels projets ne peuvent s'élaborer sans de solides prises sur ces modèles socio-historiques que nous venons d'évoquer pour comprendre l'évolution de ces rapports fondamentaux de sexes et de générations chez nous. Dans cette foulée, il faut aussi clarifier les dessous culturels et religieux, pour comprendre nos cheminements collectifs de générations et de rapports hommes-femmes. D'où l'importance des prochains chapitres.

[159]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 6

Figures types et profils socio-religieux

Louis-Charles Lavoie

[Retour à la table des matières](#)

Comme au sein des autres générations, on trouve chez les aînés divers profils socio-religieux : profils d'aliénation, de rupture, de tensions, de transition et de restructuration. Ces profils se forment diversement selon la synthèse qu'ils opèrent entre l'héritage, la modernité et le nouveau contexte actuel ; entre ce qui était, ce qui a changé, ce qui est et ce qui s'ouvre à l'horizon de leurs regards. Dans ce chapitre, nous verrons quelques figures traversées par la même histoire, mais différemment. Oui, « différemment », si l'on en juge par la diversité de leurs itinéraires, de leurs interprétations du monde, de leurs conditions sociales, de leurs orientations culturelles et spirituelles.

N'ont-ils pas été partie prenante d'une histoire précipitée depuis une cinquantaine d'années au Québec? Les loger dans la société traditionnelle d'avant-guerre relève d'une vision mythique des « vieux » et, plus subtilement, d'une culture juvénile incapable de penser en termes de dynamique du vieillissement, du mûrissement, de l'accomplissement. Là aussi, il y a des passages, des crises, des dépassements, des restructurations. Et que dire des expériences d'intégration, de synthèse de vie, de relativisation des choses, de rapports plus distants et gra-

tuits. Ce que Jung, Erikson et tant d'autres ont bien montré. Et chez nous, y a-t-il une génération qui a été plus bousculée par une aussi longue séquence historique de changements [160] abrupts? Si bien que les schèmes classiques de typologisation ne pouvaient pas nous être très utiles. Il nous a fallu bâtir d'autres schèmes de profilation, surtout à ce chapitre de leurs orientations culturelles et religieuses. Signalons que les recherches qui tiennent vraiment compte de l'expérience religieuse des aînés sont peu nombreuses. Comment, en toute honnêteté intellectuelle, peut-on ignorer chez eux, chez elles, une référence critique aussi importante?

PROFILS DE RUPTURE

La famille a été chez plusieurs aînés au centre de toute leur vie, de leur conscience, de leurs préoccupations, de leur évolution personnelle. Certains, par ailleurs, sont entrés de plain-pied dans la révolution du sujet autonome qui cherche à se démarquer de cette logique familiale dominante. Au plan religieux, cette rupture se traduit par la prise de distance sur la religion reçue. Les deux prochaines figures, d'une femme et d'un homme, en montrent les modalités différentes selon les sexes. Suivent deux autres figures typiques illustrant respectivement une crise de la croyance et le rejet de la religion et de la foi comme « une béquille » inutile, pour vivre une sécularité radicale. Rappelons que nous sommes ici dans les profils de rupture.

« Maintenant on fait les choses comme on l'entend »

Disons-le encore une fois, la différence entre les hommes et les femmes apparaît très accusée. La morale sexuelle répressive de l'époque, la disparité des chances d'accès à l'éducation et à la perspective d'une carrière, les grosses familles ont marqué les souvenirs de plusieurs femmes aînées : « Fais des petits et ton devoir! » (*Femme, 65 ans*) À tel point que ce dossier nous amène à vérifier la profondeur et le caractère décisif de la révolution féminine des quarante dernières années au Québec. Comme il a été vu à la fin du précédent chapitre,

l'agressivité de plusieurs femmes aînées a dû être un puissant facteur de changement, dont ont hérité « en sourdine » les féministes de la génération du baby-boom.

Depuis peu, donc, les femmes s'affranchissent de la vision familiale communautaire, de la vision de la femme-mère : « Ma vie, à présent, pour le temps qui me reste, je veux la vivre! » Elles ont une mémoire dramatique. Elles choisissent parfois délibérément « de ne pas y penser » : « Moi je trouve que dans le fond, la vie est belle, si tu [161] as assez de maturité pour ne pas t'arrêter sur des histoires, des affaires anciennes, des préjugés anciens », dit Jeanne. Elle a été élevée dans un milieu rural. Comme bien des femmes de sa génération, elle s'est mariée jeune, a donné naissance à de nombreux enfants et n'a jamais travaillé à l'extérieur du foyer. Aujourd'hui âgée de 67 ans, elle est retirée avec son mari dans une banlieue près de Montréal.

Jeanne donne l'image d'une femme pleine de vitalité et heureuse de vivre. Elle est engagée dans divers mouvements, elle est présidente d'une association de personnes âgées, elle adore voyager, visiter ses enfants, bref, elle aime être entourée, car « des amitiés, c'est ce qui pour moi est le plus important ». Sa vision du monde est résolument optimiste. Face à la maladie, aux injustices, à la souffrance, à la mort : « Je passe par-dessus ça, car s'il fallait s'attrister sur toutes les choses tristes, on serait triste tout le temps. » Rien donc ne laisse présager les énormes difficultés que cette femme a rencontrées dans sa vie... jusqu'au moment où elle aborde la question religieuse. Aussitôt, le ton change. Jeanne s'engage alors dans une critique vigoureuse contre la religion :

On ne pouvait rien faire, on était toujours réprimandé sur tout ce qu'on faisait, on était rien que des pécheurs, pas d'autre chose que des pécheurs. Ensuite la femme avait un rôle écrasant à jouer là-dedans : « Fais des p'tits puis fais ton devoir! » Si tu avais le malheur d'aller t'accuser d'empêcher la famille, bien là, ça n'avait pas de bon sens, tu allais chez le diable direct.

Sa critique reflète celle de plusieurs aînées qui ont été interviewées aux fins de cette recherche. Interdits, obligations, culpabilité, peur, etc. voilà le souvenir que beaucoup d'entre elles conservent de la religion de leur enfance : « C'était toujours pour plaire aux curés! » Ce

sentiment d'avoir agi pour plaire ou pour obéir au clergé est partagé également par de nombreux aînés. Il semble plus vif encore chez les femmes. L'une d'entre elles témoigne avec humour : « J'ai connu trois hommes dans ma jeunesse : un à la maison, un sur le perron de l'église, l'autre en avant dans l'église. Et je me suis sentie dominée par les trois. » Et, à l'instar de bien des femmes, Jeanne prendra conscience, en vieillissant, de la domination du clergé sur sa vie :

Faire des enfants, c'était bien important, on aurait dit qu'il n'y avait pas d'autre chose que ça. Alors tu chemines dans la vie avec ça. Puis un moment donné tu prends conscience que c'était pour te garder, que c'était parce qu'ils ne voulaient pas te perdre.

[162]

Cette prise de conscience aura pour effet de discréditer définitivement à ses yeux toutes les médiations humaines qui oeuvrent au service de Dieu. Dans une phrase lapidaire, elle lance : « Je croirai toujours au Bon Dieu, mais plus jamais à ses outils! » On découvre par ailleurs que l'optimisme de Jeanne s'oppose à la « triste religion » qu'elle a vécue. La mort, la maladie, la souffrance, la vieillesse n'ont plus aucun sens en dehors de l'univers religieux :

Je ne pense pas aux choses tristes, comme ce que l'Église voudrait. Je ne pense pas que je vais mourir, je ne pense pas que je vais vieillir, je ne pense pas que ma vieillesse sera triste. Je me dis : « Il faut laisser le temps aller et quand ce sera le temps d'y faire face, j'y ferai face. Je prends les choses au jour le jour. À part de ça, j'ai beaucoup de choses à reprocher à l'Église, mais je ne m'arrêterai pas à cela non plus pour me rendre malade. J'ai souvent de quoi à dire par rapport à l'ancien temps.

Après Vatican II, on s'est rendu compte qu'on avait été naïfs. On s'est réveillés : « Maintenant, on va faire les choses comme on l'entend! » (*Femme, 67 ans*)

« Faire les choses comme on l'entend » revient comme un leitmotiv durant tout le témoignage : « C'est moi qui me dirige! » ; « Si tu te sens brimé dans la vie, tu n'es pas heureux » ; « La religion, je vais la faire à ma façon, telle que je l'entends. » Certains aînés ont comme

Jeanne résolu leur problème en affirmant leur autonomie et leur liberté. Pour eux, la religion et l'Église équivalent à « servitude », « entrave à la liberté », « domination ». Maints aînés ont simplement délaissé l'Église, comme on abandonne un vieux manteau devenu inutile. Ceux-là en général se questionnent peu sur la religion. Pour d'autres, le passage fut plus difficile, angoissant, voire douloureux. Malgré leur attachement profond à l'Église, il leur fallait en sortir pour devenir adultes à part entière. Souvent ils n'acceptent plus aucune dépendance, même vis-à-vis Dieu, et encore moins vis-à-vis les autorités de l'Église.

Selon Antoine Vergote, « le conflit majeur que la foi a à résoudre est celui qui existe entre l'autonomie et la dépendance », car « croire en Dieu en contexte chrétien, c'est consentir à un lien et accepter une dépendance existentielle ⁴⁸ ». Les aînés, surtout les femmes, n'ont [163] pas connu une dépendance comme un abandon à consentir, mais comme une domination à subir. D'où la difficulté à faire l'expérience d'une autorité qui appelle à la responsabilité. La prochaine figure veut montrer ce qui constitue la ligne propre d'émancipation des hommes.

Les désirs contradictoires

Dans l'ensemble, les hommes ont une mémoire plus positive. Toutefois, de façon diffuse, même chez eux, se font sentir les frustrations de la privation d'un leadership économique et intellectuel, du fait de la domination des Anglais et du clergé, d'une histoire marquée par la survie. C'est là la seconde source de l'émancipation de la Révolution tranquille au Québec. Selon cette perspective, le point de vue suivant d'un interviewé de 61 ans révèle l'ambivalence de bien des Québécois.

Notre interviewé soutient que nous avons jeté le bébé avec l'eau du bain, tout en considérant que nous n'avons pas de racines véritables. Par ailleurs, il prône la liberté, il est un brin anarchiste, il a toujours refusé de s'asservir à un patron. Et pourtant il rêve d'une sorte de « sauveur », de leader fort « pour mettre de l'ordre dans ce système qui ne va nulle part ». Il regrette que les Québécois changent en « je-

⁴⁸ Antoine VERGOTE, *Religion, foi, incroyance*, Bruxelles, Mardaga, 1983, p. 213.

tant la bâtisse à terre », sans continuité, mais il pense que pour changer l'état actuel des choses, il va falloir « casser les vieux morceaux et refaire en neuf ». Cet homme travaille dans le domaine des finances. Il dit de lui-même :

Mes clients ce sont des gens qui voient les chiffres, ils ne philosophent pas sur la vie et les événements. Moi je suis de nature indépendante, même renfermée. J'aime mieux garder mes idées pour moi-même, je fais mon bout de chemin et j'essaye de tirer mon épingle du jeu.

Voyons sa vision de l'histoire du Québec :

Du statu quo à la révolution « facile »

À peu près rien du climat politique de l'époque ne m'a marqué. C'était dans le temps de Duplessis, là où le Québec était bleu, l'enfer était rouge. Puis après, il n'y eut rien de marquant non plus, puisque nous vivions une certaine insouciance, une [164] aisance, alors que nous n'avions pas à nous inquiéter du lendemain. On savait bien qu'on finirait par trouver à se caser quelque part, au niveau emploi. J'avais mon diplôme, j'avais quelque chose en dessous des pieds et je faisais ce qui me plaisait. J'étais plutôt poète ou bohème. Un peu comme mon père qui avait une quincaillerie. Il n'a jamais bâti un empire ; ça lui donnait de quoi manger, et il était content de cela. Une fois par année, il allait à la chasse, il ne voulait rien savoir, il était dans le bois et il était heureux comme un prince. Il était heureux d'être libre. La liberté, c'est cela : faire ce que tu veux, quand tu veux. C'est le drame des jeunes actuellement. Ils n'ont plus de choix, ils se cherchent. Lorsqu'ils ont un job, ils font tout pour la garder. Nous on travaillait ici ou là, on savait qu'on allait toujours trouver quelque chose ailleurs. Moi j'ai envoyé promener les patrons, je me foutais de la hiérarchie, j'étais indépendant. Si ça ne faisait plus mon affaire, je changeais de job.

Le goût de l'expérimentation

Je me souviens cependant d'avoir trouvé cela très beau de voir partir les missionnaires. Quand je jaisais avec eux, je découvrais qu'ils avaient plus le goût de partir à l'aventure que d'autres choses. Et c'est ce que j'ai fait. Après quelques expériences de travail et mon mariage, je suis parti avec mon épouse pour travailler à Paris. Il faut dire que beaucoup de mes

professeurs, au collège, étaient des Français. Puis ils m'avaient donné le goût pour l'antiquité, les cathédrales, les styles gothiques. Je me suis dit un jour, je vais aller voir cela en Europe.

Ambivalences et contradictions

Je pense que les jeunes se cherchent des valeurs et des modèles. Nous on a balancé les modèles, pour des raisons mûrement réfléchies. Maintenant on s'en fout, je n'ai plus besoin de modèles aujourd'hui, je fais mes affaires. De toute façon les jeunes ne veulent rien savoir. Comme nous, on ne voulait rien savoir des vieux, ils ne pouvaient rien nous apprendre. On s'est demandé soudain : pourquoi on fait ceci, cela? pourquoi on ne mange pas de viande le vendredi? Puis on a tout balancé. Mais c'était juste du culte, des gestes extérieurs. [165]

Il est trop tard, on a tout balancé, surtout au Québec. Même en Europe, les catholiques sont restés attachés aux valeurs fondamentales plus qu'ici. Nous on n'a pas de traditions. Eux ont des siècles derrière eux. En France ils ont gardé les fêtes religieuses. Nous on a tout balancé cela, on en a plus besoin. C'est de la folie ; on a jeté le bébé avec l'eau du bain. Même le sentiment familial a pris le bord d'une certaine façon. Quand ça dérange, on change, on tire la bâtisse à terre! En France, les relations, la famille et tout ça, ç'a été transmis, ça se fait encore comme ç'a été transmis, et la grand-mère a encore son mot à dire. En revenant de France, on a cessé de pratiquer notre religion. Je ne suis plus un être religieux, pour moi c'est une valeur culturelle. J'ai décroché.

Mais eux ils ont de l'histoire, c'est la différence. Nous on n'a pas de traditions ancrées, elles n'étaient que des rites superficiels. Par définition, une tradition doit traverser des siècles. Nous on a le drapeau québécois, puis le séparatisme qui revient à tous les 25 ans. Ça devient notre tradition, ça nous tient occupés.

Des traditions, on en a moins que les Américains. Nous ne sommes pas un peuple de penseurs. Mes arrière-grands-parents, c'était des gens de la ferme. La plupart des ancêtres des Québécois étaient des fermiers. Que faisaient-ils? Ils se levaient et ils allaient traire les vaches, ils allaient couper du bois et le soir ils écoutaient les nouvelles, puis ils se couchaient. Il y en avait des intellectuels, dans les villes, mais c'était la minorité. Au Québec, on est toujours au plan de la survie, matérielle et du peuple lui-même. Pendant qu'on survit, on n'a pas le temps de s'occuper des traditions.

Pour survivre

Au fond, la seule chose qui réveille les Québécois, c'est l'indépendantisme. Les Anglais ont essayé d'éteindre les Canadiens français. Il a été montré à quel point les Canadiens français, en Ontario, en ont arraché des grands bouts. On est tous indépendantistes dans le fond. Lucien Bouchard n'a rien inventé, Laurendeau a créé le Bloc populaire avant lui.

Moi je m'engage ici et là, mais je n'y crois plus beaucoup. Je n'irai pas me mettre en avant pour aller braver tout le monde [166] et tirer le premier. Si ça ne passe pas par là, je vais essayer ailleurs, en autant que ma famille et moi, les miens ne sont pas maltraités... C'est pas les vieux qui vont changer le système, on le subit, on tire notre épingle du jeu. On n'est pas contents mais on ne peut rien y changer. Les machines sont trop puissantes. On essaie de sauver ce qu'on a, sans trop révolutionner. On se lève seulement si on coupe les pensions. Si tu fouilles dans nos poches, si tu touches directement notre bien-être, un instant! Pour changer quelque chose, il ne faut pas seulement boucher les trous, il faut casser quelque chose pour reconstruire!

Il faudrait quelqu'un qui essaye de réveiller les gens. Il y a eu l'abbé Dion, O'Neil qui l'ont fait dans le temps. Mais qui, aujourd'hui, ose dire que ça n'a plus de bon sens? Il faudrait que ça arrête. Ça prend des personnalités, des idéalistes, des personnes intelligentes. Ça prend quelqu'un de fort pour mettre de l'ordre dans ce système qui ne va nulle part.

Nous avons là la figure d'un Québécois moyen, fouineur et voyageur, ne sacrifiant pas sa liberté à l'ambition, complexé par rapport à la grande sœur, la France, peu fier de son histoire passée et de son présent, perplexe par rapport à l'avenir. Il avoue lui-même se préoccuper avant tout de sa famille et pour le reste, « tirer son épingle du jeu ». La figure du leader, rassemblée ici en un seul paragraphe, réapparaissait assez souvent durant l'entrevue, rappelant le messianisme des Québécois qui attendent obscurément le sauveur. Le rêve d'indépendance y est associé, jamais réalisé parce que instable et soumis à la fragilité d'un peuple de survivants menacés par la mer anglophone, de gens de la terre peu intellectuels. Cet interviewé âgé laisse percer un soupçon : les Québécois ont-ils changé aussi radicalement qu'on le dit? N'ont-ils pas été inconditionnels devant Taschereau, Duplessis, Drapeau, Trudeau, Lévesque, Bourassa et même Bouchard? Plus pro-

fondément, ne sont-ils pas encore dans une psychologie et une politique de survie? Mais l'autre versant plus dynamique est aussi affirmé.

Nos deux derniers témoins évoquent l'émancipation de l'individu québécois, sa quête d'autonomie et de droits individuels. En même temps, ceci s'accompagne de l'inquiétude pour les jeunes, maintes fois notée au cours de ce dossier. On peut dire à ce titre que les générations aînées, au cœur même de leurs requêtes d'autonomie, conservent une préoccupation sociale pour leurs enfants et pour la famille en général. La femme citée plus haut, à la question « Qu'est-ce [167] qui est sacré pour vous? », répond comme la plupart de ses pairs : « Les enfants ». On aura noté chez l'homme interviewé une interrogation sur le désarroi actuel des générations montantes. À travers ce double discours perce la tension marquée entre l'individualisme et le souhait d'une relance des valeurs communautaires familiales. Plutôt que de retour, nous préférons parler d'un effort de « recomposition ». Se dessine ici, à titre d'hypothèse, une nouvelle solidarité de générations comme un des lieux de réactivation de projets collectifs.

« J'ai de la misère à croire »

Certains aînés sont demeurés coincés entre une société des absolus et une société pluraliste. Alors, ils se cristallisent dans une position et refusent de penser à ce qui les remet en question, ils vivent leurs ruptures profondes dans un « quant-à-soi » bien arrêté : « Je préfère rester comme je suis là. » Souvent il s'agit de gens moins scolarisés, bien que ce seul critère ne suffise pas. D'autres aînés de la classe populaire disent écouter la télévision, surtout les émissions « où ça discute, pour s'ouvrir l'esprit, élargir ses horizons ». L'autre figure qui suit est l'expression d'une rupture avec l'héritage, même si elle en perpétue des pratiques : elle se protège d'un monde qu'elle comprend plus difficilement et se protège d'un passé qui fait mal. Ce profil se dessine autour de l'axe religieux qui a profondément marqué les générations aînées.

La conscience de bien des pratiquants aînés a fait des ruptures beaucoup plus profondes qu'on ne le pense. Cette pratiquante régulière ne croit pas à l'au-delà, elle a « de la misère à croire » à tout cela. Dieu

demeure la seule référence stable, un Dieu qui aide à vivre, pas à mourir. Elle dit, au tout début de l'entrevue : « Je ne suis heureuse que depuis quelques années. La vie des grosses familles, ça faisait qu'on n'était pas toujours aimés comme on aurait voulu l'être. » Voyons l'essentiel de son discours religieux :

La foi, c'est croire en Dieu

Pour moi, la religion, c'est la croyance en Dieu. Dieu c'est la personne qui a tout donné. Après, je ne sais plus trop... En tout cas, je ne veux pas être influencée, je veux continuer à croire ce que je crois... Avoir la foi, c'est avoir confiance en Dieu. J'imagine que Dieu ne nous impose rien. Il ne dit pas : « Tu vas faire [168] ceci ou cela. » Je pense qu'Il nous laisse pas mal libres. On est supposé connaître le bien et le mal.

On savait trop, on ne sait plus rien

On a tellement appris de choses par cœur dans le catéchisme que ça nous a dégoûtés. [Plus loin elle dit] La religion n'a jamais été tellement enseignée. À l'église, par exemple, je ne suis pas capable de suivre la messe de A à Z. Une de mes belles-sœurs suit en entier, elle dit tout ce qu'il faut. Moi je ne suis pas capable car je ne connais pas les mots bien souvent. Par exemple, se signer le front, la bouche et le cœur, je ne sais pas ce que ça veut dire. Je ne le fais pas.

Q. Parlez-moi de Jésus.

Mélangez-moi pas trop!... Jésus, c'est supposé être le fils de Marie, mais je me dis qu'il doit être le fils de Joseph et de Marie... Je ne veux pas lire la Bible, au cas où je l'interpréteraient mal. Et puis ça fait longtemps que c'est écrit. J'ai bien de la misère à croire, franchement.

La vie éternelle, je ne le sais pas vraiment. Une fois mort, que notre âme continue à vivre, ça j'en doute. Il n'y a personne qui soit revenu nous le dire : après la mort, on ressuscite?! [rires] C'est tellement difficile à croire.

Le dilemme

L'Église c'est ce qui représente Dieu, parce que le bon Dieu ne peut pas venir nous parler à chacun de nous. C'est eux qui parlent pour le Bon Dieu...

Mais les prêtres devraient sortir un peu plus de l'Église, parler aux gens. Et s'ils avaient pu se marier, ils auraient mieux compris les familles. Je ne sais pas s'ils s'occupent davantage des gens présentement parce qu'en réalité, je n'ai pas vraiment affaire à l'Église, je n'ai rien de spécial à aller leur demander. Je vais à l'église, parce que c'est un endroit spécial pour aller prier, pour aller se réfugier.

Quand on était jeunes, il fallait aller à la messe le dimanche. On y allait et on revenait à la maison, et c'était tout. Il n'était question de rien de plus, jamais on entendait parler à la [169] maison du sermon que le prêtre avait fait. Autrement dit, la petite vie continuait... Et puis moi, j'ai toujours mis le bon Dieu, Jésus-Christ, la Sainte Vierge, comme des personnes à part de tout le monde. C'est pour ça que j'ai de la misère à comprendre. Pour moi, ce sont des personnes à part.

Q. Et nous autres?

Nous aussi on est à part... On est d'une autre génération!

Cette entrevue oscille entre la difficulté à croire et la difficulté à comprendre. On serait surpris du nombre d'aînés qui ont développé un quant-à-soi quasi imperméable et cristallisé face à une foi chrétienne renouvelée. Chez cette pratiquante, on ne rencontre au fond qu'un théisme assez vague. La religion n'avait que peu de prise sur son milieu familial, la réforme lui demeure étrangère et incompréhensible : le christianisme? un monde à part. Serait-elle le témoin d'une crise de la croyance, d'une « quasi-imperméabilité à la transcendance » présentes *aussi* chez les aînés? Dans le discours qui suit, provenant d'une femme plus éduquée, la religion a été rejetée au nom de son humanité.

La religion et la foi, une béquille

Marie a vécu une enfance heureuse dans un petit village des Cantons de l'Est. De ses années au couvent, comme demi-pensionnaire, elle garde également un très bon souvenir. Elle se souvient qu'elle était très pieuse. Elle a même cru un moment avoir la vocation religieuse. Ses convictions religieuses sont ébranlées lorsqu'elle prend conscience du relativisme qui règne en matière de morale religieuse : « Disons que danser, à Sherbrooke, c'était péché et que ce ne l'était pas à Montréal » Cette prise de conscience la déçoit et la marque profondément. La déception semble d'ailleurs jouer un certain rôle dans sa prise de distance de la religion traditionnelle :

J'ai été souvent déçue. Je ne dirais pas que c'est ce qui a changé ma foi, mais disons que c'est peut-être ce qui m'a facilité les choses... qui m'a fait mettre de côté, petit à petit, les pratiques extérieures de la religion.

La fréquentation des anglophones est pour elle un véritable choc qui se répercute jusque dans sa vie de foi. Comparée à la pratique religieuse des anglophones, « plus ouverte, plus simple, moins [170] compliquée », celle des catholiques lui apparaît infantile et une insulte à l'intelligence humaine. Elle se tourne vers la JEC, mouvement très populaire à l'époque et qui bouillonne alors d'une vie intellectuelle riche et dense. Elle fréquente un temps les Benoît Baril, Gérard Pelletier, etc. pour s'initier avec eux à une nouvelle culture séculière qu'elle finit par adopter. C'est de cette époque que date sa prise de distance définitive avec la religion et l'Église catholique. Aujourd'hui, elle n'éprouve pas d'amertume contre la religion :

J'ai compris qu'ils faisaient leur possible comme j'ai toujours pensé que mes parents avaient fait de leur mieux pour nous élever. Ces gens-là ont été élevés d'une façon plus stricte encore que nous, alors disons que je donne une chance aux gens.

Malgré son éloignement, elle s'interroge sur ce que « croire » signifie dans sa vie :

J'ai l'impression que si j'ai perdu la foi ou si j'ai arrêté de croire ce n'est pas tout à fait de ma faute, et que si je la retrouvais un jour, ce ne serait pas tout à fait de ma faute non plus. Comme mourir ça ne dépend pas de moi, être malade non plus. On ne choisit pas sa maladie, on ne choisit pas sa façon de mourir. J'ai l'impression que c'est un peu comme cela ; je n'ai pas choisi de perdre la foi et je ne choisirais pas non plus de la retrouver.

Vers la fin de l'entrevue, elle avoue même qu'elle oppose peut-être certaines résistances à recouvrer la foi :

Peut-être qu'avoir la foi c'est faire un grand acte d'humilité et s'abandonner ; ce n'est peut-être pas dans ma nature de faire des actes d'humilité et de m'abandonner.

Mais somme toute, elle choisit de ne pas s'appuyer « sur la béquille » que représente pour elle la religion.

Conclusion

Cette femme n'a pu supporter l'aspect relatif et tout extérieur de certaines pratiques religieuses de son temps. La religion qu'elle avait sous les yeux lui est apparue infantilissante et un vernis bien commode pour cacher des défauts et des faillites que personne n'osait trop s'avouer. En un mot, elle fut très sensible à « l'hypocrisie religieuse de son époque ». Sa fréquentation des intellectuels de la JEC [171] et ses contacts avec des gens d'une autre culture n'ont fait que renforcer ce sentiment. C'est ainsi que peu à peu, au fil des années, eue s'est intellectuellement détachée de la religion, vécue comme une insulte contre l'esprit, pour finalement y devenir indifférente.

Elle n'est pas tout à fait imperméable à la question religieuse. Elle reconnaît que Dieu existe probablement. Et surtout, elle s'interroge avec perspicacité sur ce que signifie : « croire ». Elle intuitionne que

la foi déborde largement la pratique religieuse, qu'elle est de l'ordre du don auquel il faut consentir, elle se sent incapable d'un tel consentement et préfère vivre sa vie « sans filet », comme elle le dit à un moment de son témoignage.

Il est important de mettre en perspective historique cette entrevue. Par exemple, on pourrait déduire superficiellement que le mouvement de Jeunesse étudiante catholique (JEC) lui a fait perdre la foi, alors que ce mouvement était porteur d'un renouvellement de la foi chrétienne en prise sur la modernité en émergence dans l'après-guerre. Ce renouvellement se heurtait à un système clérical de chrétienté qui triomphait et s'imposait encore dans les années 1950. Devant ces résistances, un certain nombre de jeunes militants chrétiens ont décroché.

En ce sens, ils ont précédé le décrochage massif qui allait se produire dans les années 1960, en dépit des ouvertures de Vatican II. Et l'on peut se demander si le concile, au bilan, n'était pas plutôt centré sur l'Église que sur la foi chrétienne dans un monde en profonde transformation. Pendant qu'on étudiait les textes conciliaires de l'Église, une société séculière nouvelle s'affirmait au Québec et c'est à l'intérieur de ces transformations que la foi chrétienne avait à être repensée. Ceux qui n'acceptent pas ce diagnostic devraient nous expliquer, autrement, pourquoi il y a eu un décrochage aussi massif. Nous avons plutôt l'impression qu'ils renvoient sous le tapis le problème de cette grande rupture historique aux conséquences énormes encore aujourd'hui, au point que certains critiques se demandent si l'Église n'évolue pas vers une condition de secte. Ce serait s'aveugler soi-même que de refuser tout examen sérieux de cette éventualité, même à vue d'aînés où les décrochages de l'Église sont plus nombreux qu'on ne le pense.

[172]

PROFILS DE TRANSITION

Nous avons noté chez les baby-boomers leur déchirement entre deux mondes de valeurs contradictoires : le rêve de missionariat de l'enfance, l'oubli de soi, et l'idéal de la croissance de soi, la valeur d'autonomie des années 1960-70, par exemple. Les aînés sont encore plus profondément marqués par ces changements radicaux. Parmi eux,

nous avons constaté de remarquables recompositions. Chez l'intervuee qui suit, une femme de 65 ans qui, tout récemment, est retournée sur les bancs d'école, cet effort de « recomposition » s'exprime par le biais des valeurs.

Deux mondes de valeurs à recomposer

Parmi les valeurs qui sont importantes pour moi, il y a le respect des autres. Et je viens de découvrir une valeur que je devais posséder aussi : le respect de soi. Je viens de découvrir dernièrement qu'on devrait penser à soi, penser à être heureux soi-même, pas toujours s'imposer des sacrifices continuellement. Ce que ma génération a appris, c'était l'oubli total de soi au profit des autres, à rendre les autres heureux souvent aux dépens de soi, en donnant plus souvent qu'on aurait dû le faire.

Mais j'ai été heureuse là-dedans. Par d'autres personnes, j'ai réalisé dernièrement qu'il était important de se faire plaisir à soi de temps en temps. Sinon on n'est plus capable de donner aux autres.

Une autre valeur importante est d'acquérir une sagesse, une sérénité par rapport à tout cela. Chercher le perfectionnement de soi, aller plus loin, connaître plus. Mes désirs à moi et mes choses à moi, c'est très nouveau. Avant je n'avais jamais pensé à cela. Mais le plus important demeure d'aider les autres, les démunis, communiquer une joie de vivre.

Il y a des choses aujourd'hui que je n'aime pas, mais pas des choses qui me scandalisent. Il y a 25-30 ans, oui, des choses me scandalisaient, mais plus maintenant. L'Église, l'État, tout le monde nous interdisait un tas de choses. C'était invivable.

Je ne dirais pas qu'autrefois, la vie était moins compliquée. La question du devoir avait à ce moment une importance capitale. Les choses difficiles à vivre, à accepter, on les acceptait par devoir ; le devoir, c'était sacré.

[173]

Quand les gens parlent de morale aujourd'hui, c'est quelque chose de bien, de beau, de vrai. Des choses qui apportent du plaisir. Nous c'était très étroit, aujourd'hui c'est plus large.

Mais on avait des idéaux que j'ai conservés toute ma vie. Dans l'Action catholique par exemple, j'ai vécu des choses extraordinaires. C'est là qu'on m'a communiqué avec mes compagnons et compagnes des idéaux que j'ai conservés. Je me suis dévouée pour ma famille à cent pour cent, et j'ai vécu selon les valeurs d'honnêteté, de générosité, de dévouement pour les autres. Maintenant, je suis pratiquante et divorcée, remariée civilement. J'ai

une profonde expérience quotidienne de Dieu, mais j'en prends et j'en laisse dans ce que pensent certains prêtres.

Je suis inquiète pour les jeunes. Je les trouve tristes et tendus. J'aimerais faire quelque chose mais je me sens impuissante. Notre génération a un peu de responsabilités dans tout cela. (Femme, 65 ans)

Cette femme sait nommer ce qu'elle désire conserver de la foi reçue et ce qu'elle intègre de la culture actuelle.

De profondes réinterrogations

Nous vous présentons ici la figure d'une femme qui se situe au carrefour entre les baby-boomers et les aînés. Elle est âgée de 54 ans. Dans son entrevue, elle questionne précisément les liens entre les générations. Elle est un peu du côté des baby-boomers, car ayant été victime d'abus durant l'enfance, elle a fui le milieu familial étouffant, la gorge nouée par le scandale du « caché » et du silence. Elle se situe aussi du côté des aînés, car chez elle le pôle des valeurs de durée et de fidélité est très fort, l'inquiétude pour les générations montantes profonde. Il s'agit donc d'une figure charnière. Son versant baby-boomer lui a fait prendre une distance à l'égard de sa famille ; elle est donc femme de rupture. Son versant aîné lui fait prendre distance sur sa propre famille, puisque ses enfants sont élevés, l'un marié, les autres au travail ou en recherche de travail. Le fruit de tout cela, et c'est la pointe de l'entrevue, se trouve dans *le souci pour les enfants des autres*. Au plan des valeurs, elle a suffisamment choisi et intégré la durée pour y tenir et percevoir la fragilité d'une culture livrée uniquement au nouveau, au changement, au provisoire dont souffrent autour d'elle bien des jeunes. Il nous a semblé, dès la première lecture, [174]et à la lumière de l'ensemble de notre recherche, que cette femme proposait un véritable projet de société.

Le scandale du caché

Ma famille était très austère. Je crois que mes parents auraient fini par se séparer. Ils cachaient tout mais les tensions étaient énormes. Toutes les filles chez moi ont vécu l'inceste. On en parle maintenant, mais avant, c'était secret. On était pourtant une famille modèle dans le village.

C'est pour cela que suis partie à l'étranger avec mon mari. Je voulais quitter ma famille à cause des secrets, rompre les liens, refaire notre vie. Puis ensuite j'ai choisi de demeurer en ville, dans un quartier ethnique. Nous n'étions pas regardés, jugés. Avec mes enfants, j'ai été très ouverte. Nous prenions toutes les décisions avec eux. Ils sont partis très tôt de la maison, alors qu'ils approchaient la vingtaine.

La famille, une priorité

Nous avons toujours été des gens très simples, et l'éducation, rendre les enfants heureux, c'était une priorité. Nous ne les avons pas trop gâtés, mais l'enfant c'était comme un dieu pour nous. Ils n'ont manqué de rien, mais il me semble comprendre à présent que sans manque, tu ne peux rien savourer. Notre génération a changé notre façon de percevoir la jeunesse, mais on a oublié des choses, je ne sais pas quoi. Mais nous ne voulions tellement pas revivre notre enfance...

Pour ma fille c'est très difficile. Je crois qu'elle avait de trop grandes attentes, et ça ne marche pas avec la réalité qu'elle rencontre. Elle a été travailleuse de rue, elle a travaillé pour les handicapés, elle a fait un tas de choses, touché à tout mais quelque part elle ne croit pas. Elle a vécu beaucoup de choses, elle a voyagé à travers le monde, toute seule. Elle partait l'hiver, dans des pays pas trop rassurants, elle se promenait avec un couteau en poche. Pourtant c'était une fille très timide et réservée, mais elle avait constamment besoin de défis.

Je me demande pourquoi elle a un besoin si grand, qu'est-ce qu'elle a encore à prouver? Elle se cherche et c'est profond. Ça me fait peur parfois. Lorsque j'essaie de l'encourager, ça [175] tourne à vide car elle ne croit plus en rien. Elle et d'autres jeunes n'aiment pas cela lorsque j'essaie de les encourager. Il n'y a rien. Qu'est-ce que je peux faire? Peut-être rester debout, rester sereine. Au moins ils pourront se référer à cela : ils auront comme référence des gens, des adultes qui auront prouvé qu'ils étaient solides, qu'ils ont tenu le coup, qu'ils n'ont pas perdu espoir.

L'inertie actuelle

Le temps de la mobilisation est passé au Québec. On ne sort pas de la morosité. Personne ne veut agir, personne ne pense qu'on va s'en sortir. Quand j'en parle on me répond : « Ah! pas avant cinq ans. » Mais en attendant? Les gens supportent trop, ils s'aplatissent, ils se résignent. C'est dépourvu d'imagination. Les gens sont désabusés par rapport à la politique, ils n'y croient plus. Mais la politique, si l'on revient au point de départ, c'est nous autres...

Ce qui me peine, c'est la jeunesse gaspillée. Les jeunes vont nous succéder mais ils n'auront rien. On leur laisse une succession drôlement moche! Ils pourront changer difficilement les choses car ils n'auront pas les outils. « Après nous le déluge! » Je ne peux pas leur dire de ne pas lâcher, ils n'ont rien! Même ceux qui ont. Comme mon fils par exemple qui a terminé de hautes études, il est très heureux d'avoir un emploi. Mais pour combien de temps? Son stress est terrible, il vit dans l'insécurité. Comment faire des projets d'avenir?

Les gens de notre génération sont des gens qui sont parvenus à un certain niveau de qualité de vie, qui possèdent des biens. Mais nos amis sont plus jeunes. Les gens de notre âge, on les trouve mémères, bien attachés à leurs valeurs « kétaires ». Il faut garder une vitalité dans la vie. Il n'est pas question qu'on pense à la retraite, et eux y pensent trop. Ils sont ennuyants à mort! C'est vraiment l'incapacité de créer qui fait la mort. Nous on a toujours pris des risques, y compris financiers, mais il y avait une base, une stabilité de fond. La plupart des gens ont un parcours très droit, c'est ennuyant. Mais les jeunes aujourd'hui ne peuvent pas risquer, ils sont dans le risque, ils vivent dans le risque, ou plutôt le précaire. Nous on a reçu beaucoup, on pouvait bien parler du « beau risque »! Alors si les jeunes ont des [176] problèmes financiers, je serai la première à les aider, quitte à me priver. La jeunesse, c'est toujours ce qui m'a poussée en avant : « Rester vivants, rester actifs le plus longtemps possible », c'est notre slogan. On possède des choses et on se sent un peu coupables de posséder tant. Ce n'est pas énorme mais nos enfants n'auront peut-être même pas ça.

Les enfants des autres

À cause de ma fille, je comprends le problème des jeunes. Je voudrais les aider et j'aimerais que quelqu'un aide ma fille, car moi je ne peux pas l'aider, je suis trop impliquée émotivement. J'aimerais que quelqu'un pren-

ne ma fille en charge et moi-même je pourrais le faire pour d'autres jeunes. Il faudrait un mouvement social. Je serais prête à donner du temps.

On a eu à la maison des jeunes en difficulté. Nous les accueillons et ils savent qu'ils sont bien chez nous. Mais nos actions sont trop isolées. Encore une fois, ça prendrait un mouvement. Je connais pourtant des jeunes qui ont eu des familles saines, avec de belles valeurs. Mais ils ne croient plus en rien, ils sont frustrés.

Je me dis que si chaque professionnel qui a réussi initiait un jeune désœuvré, en difficulté, ce serait énorme. Je serais prête à le faire, même financièrement : l'initier, même si ce n'est pas dans le même domaine, lui donner un goût à la vie. Donner une chance, sans le retenir avec nous, mais le piloter. Mon mari passe des heures au téléphone à conseiller des jeunes professionnels.

Chaque adulte devrait s'impliquer. Je pense qu'on est rendu là parce que les grands projets économiques n'arrivent à rien, la politique ne débouche pas sur grand-chose, on est dans des culs-de-sac.

Critique de la religion

Je ne critiquais pas la religion autrefois. J'étais une fille très pieuse, docile. Je faisais tout ce que ma mère disait. C'est plus tard que nous nous sommes interrogés. Je n'ai plus besoin de la religion. Je suis devenue très réaliste. Mais j'aime me retrouver dans une église. C'est beau, il y a un sentiment communautaire [177] extraordinaire : quel bien-être, être avec d'autres! Parfois je me demande pourquoi on a tout balancé. Pour nous, c'était de l'acquis. On n'a rien donné aux enfants à ce niveau, c'est peut-être là une part du problème.

Dans le temps, on croyait en Dieu parce qu'on devait y croire. Mais c'était comme détourné. Dieu on le trouve dans les êtres, c'est la continuité, la beauté, la beauté de l'être humain, de ses actions. Et l'amour c'est la fidélité aux autres et c'est d'essayer de fonctionner avec et à côté des êtres.

Des valeurs supérieures ; la foi en la vie

Je suis certaine qu'on peut faire quelque chose. Peut-être promouvoir des valeurs de l'esprit, des valeurs supérieures, c'est cela qui crée un idéal, que ce soit la foi en l'être humain, en Dieu, mais quelque chose de plus grand, de beau, quelque chose qui va les pousser à aller plus loin. Le res-

pect aussi est une belle valeur, c'est en quelque sorte un accomplissement, faire chaque jour plus grand que les autres, rendre les autres plus heureux.

Le bonheur, c'est un mot vide. Plus jeunes, mes sœurs et moi nous pensions être heureuses quand on se marierait, quand on aurait des enfants, quand on arriverait à l'âge mûr. On cherche tout le temps. Mais être heureux, le bonheur, c'est une espèce de qualité de vie, c'est une quête constante. Ce n'est pas quelque chose à acquérir, à posséder. En ce sens le bonheur est un mot vide, mais il donne sens ; on ne sait pas comment le définir mais il y a bien des choses qui gravitent autour de cela.

Je ne crois pas avoir la foi en Dieu, mais en la vie, en la perpétuation de l'espèce. Avoir des enfants, c'est beau. Quand je quitterai, d'autres vont continuer ce que j'ai commencé. J'ai admiré ma mère, c'est le souvenir de ma mère qui me fait vivre. Elle a été heureuse en dépit de toutes ses difficultés, c'est le plus bel exemple qu'elle m'a laissé et que je veux transmettre. Elle me disait que son accomplissement se trouvait dans ses enfants. Je veux laisser la même chose à mes enfants, une espèce de mesure que j'aurai donnée à ma vie, et ils auront le goût de continuer grâce à cela. Mais il faudrait que tout le monde s'y mette, promouvoir un idéal. Pourquoi est-on sur la terre? Sûrement pour améliorer la situation des autres, donner, sinon notre vie n'a pas de sens. On passe et puis on crève, puis c'est fini. En [178] quelque part j'ai peut-être la foi en l'au-delà mais ce n'est pas quelque chose qui me guide vraiment. Mais nous sommes mis sur la terre pour quelque chose, on a une vocation.

PROFILS DE RESTRUCTURATIONS ET CONTINUITÉS

Tous les aînés n'ont pas vécu des soubresauts profonds, des ruptures et des interrogations déchirantes. Les témoignages qui suivent présentent des itinéraires plus continus, dont les déplacements sont plus subtils.

Une restructuration réussie

Le témoignage qui suit est exceptionnel. Il retrace l'itinéraire d'un homme - que nous nommerons Jean-Claude - qui a dû surmonter à divers moments de sa vie des épreuves hors du commun. Nous lui

avons laissé la parole, nous contentant d'esquisser une brève analyse en guise de conclusion.

Des débuts difficiles

Issu d'une famille nombreuse et élevé dans un milieu rural, Jean-Claude doit faire face très jeune à la souffrance. Dès l'âge de six ans, en effet, il souffre de divers symptômes qui signent un début de leucémie. Quatre ans plus tard, les médecins lui annoncent qu'il n'a plus qu'une année à vivre. Décidé à mourir dans la dignité, Jean-Claude décide de rendre divers services pour gagner un peu d'argent, en justifiant ainsi sa décision : « Je me suis dit : je me suis fait opérer sur l'assistance publique, je ne me ferai pas enterrer sur l'assistance publique. » Cette réaction exceptionnelle chez un enfant de dix ans est fort révélatrice du caractère de Jean-Claude. Elle annonce sa formidable capacité à réagir aux nombreuses épreuves qui marqueront son existence.

Il survit à sa maladie mais termine à peine un secondaire 1, ce qui l'oblige, à la fin de l'adolescence, à chercher un travail de manœuvre. Il devient camionneur, se marie jeune et endosse rapidement le rôle traditionnel du mari pourvoyeur, plus à l'aise à la taverne qu'à la maison. Sur le plan religieux, il abandonne toute pratique [179] religieuse et ne prie presque jamais car, dit-il, « J'avais le sentiment de pouvoir tout à fait m'arranger seul ».

Le drame

Après dix-sept ans d'un travail acharné, épuisé et au bord de la dépression, Jean-Claude est transféré dans les Basses-Laurentides où sa condition, tant psychologique que familiale, s'améliore beaucoup. Mais deux ans après son transfert, il a un terrible accident de camion qui le laisse partiellement handicapé. Les médecins lui annoncent qu'il ne pourra plus jamais être camionneur. Le choc est terrible : « Je me disais : que vais-je faire de ma vie? Je suis fini, je ne peux plus rien faire. »

Deux petits épisodes entourant cette période méritent d'être relatés. Durant son hospitalisation, Jean-Claude fait la rencontre d'un prêtre. Au cours d'une conversation, celui-ci lui dit maladroitement : « Tu payes pour tes péchés, tu payes pour les péchés des autres . » Jean-Claude est indigné! Il répond vivement au prêtre : « Pourquoi je payerais pour les péchés des autres? J'ai pourtant assez travaillé, je n'ai fait de mal à personne, j'aide tout le monde. Je lui ai dit : "O.K., j'allais peut-être pas à l'église, mais me faire payer pour les péchés des autres, ça ne marche pas." » Il manifeste la même indignation lorsqu'un de ses amis, toujours lors de son hospitalisation, lui dit que « le bon Dieu ne donne jamais plus que ce que tu es capable de prendre ».

Le questionnement

Ces deux interventions malheureuses auraient pu avoir des conséquences fâcheuses. Elles vont agir au contraire comme des déclencheurs. À partir de ce moment, Jean-Claude se questionne sérieusement sur le sens à donner aux événements pénibles qu'il vient de traverser. Son questionnement débute par une réflexion toute simple sur ses origines :

Je me suis dit : si j'ai eu une claque pareille, c'est pour me faire réaliser quoi ça? Je me suis dit : c'est pas moi qui me suis mis au monde. C'est ma mère qui nous a mis au monde. Mais la première personne qui l'a mis au monde, c'est quelqu'un qui nous a mis sur la terre... le Grand Créateur.

[180]

Et sa réflexion se poursuit par l'observation des cycles qui règlent les grandes métamorphoses de la nature :

Pourquoi, l'automne, les feuilles tombent-elles? Puis il y a la neige, la terre se repose ; le printemps, ça fond, l'herbe reverdit, les feuilles sortent, c'est de même à tous les ans. Qui c'est qui a fait ça?

Ce questionnement sur l'origine des êtres et des choses le conduit à pressentir l'action du Dieu créateur, fondement des êtres et des choses. Et de là va jaillir une autre question, tout aussi fondamentale que les autres : « Si le bon Dieu m'a mis sur la terre et qu'il n'est pas venu me chercher, c'est parce que j'ai encore de quoi de bon à faire, mais quoi? »

La réponse tardera à venir. Des difficultés relatives à sa santé, à sa vie conjugale et à sa situation financière le mènent en effet au bord du suicide. L'espoir renaît seulement quelques mois plus tard, lorsque sa situation financière s'améliore quelque peu. Un certain mieux-être lui permet de s'engager dans une nouvelle réflexion, inspirée une fois encore de la nature :

Une fois, j'ai planté un arbre chez nous, mais ç'a pris jusqu'au quatrième avant qu'il ne prenne. Le quatrième a bien pris, il est rendu cinq pieds plus haut que la maison, et c'est mon plus beau. Mais les autres arbres, pourquoi mouraient-ils? Parce qu'ils n'étaient pas bons? Ou bien ma terre n'était pas bonne? Si ma terre n'avait pas été bonne, mon arbre n'aurait pas poussé plus. Ça fait que ce sont les arbres qui n'étaient pas bons. Alors si moi je ne pousse pas, là où j'ai les pieds, ça ne veut pas dire que la terre n'est pas bonne. Si je ne pousse pas, c'est parce que c'est moi qui ne suis pas bon. Alors je suis mieux de changer de manière.

Privé des rôles reconnus et valorisants qu'il avait endossés jusque-là, Jean-Claude prend conscience que c'est au niveau de l'être, de son être profond, qu'il devra vivre désormais. Dououreux face à face avec lui-même qu'il saura relever avec courage.

À nouveau le drame

Quelques années plus tard, une rencontre fortuite va favoriser sa réinsertion sur le marché du travail. Une connaissance lointaine l'invite [181] à faire application à un poste qui exige un minimum de déplacement physique. Jean-Claude se présente et est engagé. Cet événement lui donne un élan nouveau. Il retourne à l'école et termine un secondaire IV. Sa situation familiale et financière s'améliore à nouveau. Jean-Claude semble avoir gagné son pari quand il est victime

d'un second accident qui le laisse, cette fois, dans un état d'invalidité totale. Tout bascule à nouveau :

Je me disais : pourquoi le bon Dieu n'est-il pas venu me chercher quand j'ai eu ce maudit accident?! Tout le monde aurait la paix, tout le monde serait tranquille. Les enfants seraient bien, ma femme aurait eu l'argent des assurances, tout serait clair. Pourquoi me laisse-t-il sur la terre? Pour pâtir, puis faire pâtir les autres. Moi, c'est le mal, la douleur qui ne part jamais. C'est 24 heures sur 24, tout le temps.

Et encore :

Pourquoi m'as-tu mis sur la terre? Si tu m'as mis sur la terre rien que pour avoir des problèmes, viens me chercher, fais-moi avoir un autre accident, mais cette fois-là manque pas ton coup, viens me chercher, tant qu'à me faire avoir des problèmes. Si tu me laisses sur la terre, arrange mes affaires. Si tu m'as laissé sur la terre c'est pour de quoi, hein?!

Un nouveau sens à sa vie

Après un long moment de découragement, Jean-Claude se ressaisit. Son entrée dans l'Association des handicapés lui fournira la réponse à la question qu'il se posait plus haut :

Celui qui a de la misère ou celui à qui je peux donner un réconfort - parce qu'il y a des handicapés lourds, d'autres moins lourds, des paralysies cérébrales, des scléroses en plaque - tous ceux que j'ai côtoyés, ils me disent tous que je les ai encouragés. Mais à quoi, je ne le sais pas. Parce qu'il me semble que je ne fais rien pour eux. Eux me disent que je leur donne un coup de pouce.

Jean-Claude retrouve donc un sens à la vie dans la solidarité avec des gens qui comme lui souffrent en permanence de divers handicaps. Il redécouvre notamment la valeur des relations gratuites, celles-là même qu'il a connues durant son enfance. Ce cheminement [182] le

conduit à s'ouvrir sereinement au mystère de la souffrance et de la mort, sans en occulter le caractère tragique :

Mon grand-père de 78 ans disait, quand son gendre est mort à 33 ans d'une tumeur au cerveau : « Pourquoi le bon Dieu n'est pas venu me chercher au lieu de venir chercher un père de deux enfants? » Je lui ai dit : père, c'est pas nous autres qui mènent, hein! Je lui ai dit : pourquoi il y a des fois des orages ou des typhons ou des ouragans, et que cette vieille maudite grange va rester debout et qu'une maison neuve qui est à côté avec un bon toit, elle, elle part? C'est la même chose ; le vieux va rester et le jeune part. C'est un mystère. La vie, c'est un mystère.

Conclusion

Je vais conclure avec les quelques réflexions qui me sont venues à la lecture de ce témoignage. Face à la souffrance, et surtout à la souffrance qui dure, j'ai souvent observé deux réactions. L'une consiste à accuser les autres, à maudire le destin ou encore Dieu pour ce qui arrive ; l'autre à s'en prendre à soi-même et à s'accabler de reproches, jusqu'au découragement total.

Face aux nombreuses difficultés qu'il a dû surmonter, Jean-Claude n'a jamais admis ni l'une ni l'autre de ces solutions. Il a refusé de s'enfermer dans la colère, la culpabilité ou le découragement. Chaque fois, il s'est ressaisi en assumant son propre destin. La première fois, en décidant de mourir dans la dignité. La seconde, en choisissant la voie qui conduit aux profondeurs de l'être. La troisième, en découvrant la valeur des relations gratuites.

Ce parcours étonnant laisse voir toute l'énergie que peut déployer une personne lorsque celle-ci est résolument décidée à vivre, ainsi que l'équilibre qu'elle peut atteindre, même dans les pires souffrances. Dans le cas de Jean-Claude, une réflexion simple mais profonde, des événements fortuits mais heureux ainsi que les ressources d'une religion bien assimilée ont contribué à l'atteinte d'un tel équilibre. Au centre de son expérience, il y a cette foi en un Dieu qui lui a confié une mission. Souvent dans son entrevue, épreuves, dépassement, mystère, Dieu, mission sont interreliés.

[183]

Une continuité sans faille

Comme bien des jeunes de son époque, Gérard a commencé à travailler très jeune, « parce que, affirme-t-il, mon père avait besoin de moi pour rapporter de l'argent à la maison ». Après avoir tâté divers métiers, dont celui de cultivateur, il finit par en choisir un qu'il exercera toute sa vie, celui d'épicier-boucher. Il se marie à l'âge de 25 ans et a deux enfants. Aujourd'hui âgé de 64 ans, il est retraité depuis deux ans. Sa vie est maintenant consacrée à ses petits-enfants, aux voyages, à certains engagements sociaux et à la prière.

À la lecture de ce témoignage, on a l'impression d'une existence vécue sous le signe de la constance et de la régularité. Gérard a toujours habité au même endroit, pratiqué le même métier, côtoyé les mêmes gens. Que ce soit sur le plan financier, conjugal ou religieux, il n'a jamais connu de périodes vraiment creuses ou vécu de crises majeures. Stabilité remarquable, qui fait qu'aujourd'hui Gérard est un homme heureux et serein, attaché à ses traditions et soucieux de les partager avec ses enfants et ses petits-enfants.

Sa conception et sa pratique religieuses sont demeurées à peu près inchangées depuis son enfance. Un bon catholique, dit-il, « c'est un bon pratiquant ». Dieu, « on est venu au monde avec ça. C'est fort. » Jésus-Christ, « je ne sais pas », se contente-t-il d'admettre. Lorsqu'on lui pose la question : « Quelles prières faites-vous chaque jour? », Gérard énumère les exercices de piété appris durant son enfance : « Le Notre Père, l'acte de contrition, le Je vous salue Marie, l'acte de foi, d'espérance... On a appris ça à l'école. Ça m'est toujours resté, ça. » La Bible? « Je ne connais pas ça. Mes parents m'ont toujours défendu de lire ça. »

Réponses lacunaires et partielles, certes, mais compréhensibles. Gérard a peu lu et peu approfondi les fondements de sa foi. Il n'en a pas eu le temps, travaillant sept jours semaine, du matin au soir. Alors, sa foi s'est exprimée et moulée dans des gestes et des prières simples, ceux qu'il a appris autrefois à la maison ou sur les bancs d'école. Une petite phrase, qu'il lance comme cela en passant, résume bien son iti-

néraire religieux : « Dieu, on est venu au monde avec ça et quand on est élevé avec ça, on vit comme ça. »

Cette foi concrète, plutôt affective que rationnelle, bien enracinée dans les traditions passées, qui s'exprime dans des pratiques rituelles, est typique de l'expérience religieuse d'un certain nombre de personnes âgées. Et des recherches, certaines anciennes et d'autres plus récentes, observent également le même phénomène : les [184] personnes âgées ont plutôt tendance à s'en tenir aux croyances et habitudes religieuses acquises durant l'enfance. Et leur expérience de foi déborde de toutes parts les mots qu'ils ont pour la dire.

Une religion populaire indéracinable

C'est le cas également de Thérèse. Nous aimerions présenter très brièvement le témoignage de cette femme de 78 ans, à l'égard de qui sa petite-fille a eu un jour ce bon mot : « Ma grand-mère à moi, elle prie avec un collier dans les mains. » Thérèse a été élevée dans un milieu rural. Elle a la chance, rare pour une femme à cette époque, de s'instruire jusqu'à l'âge de 18 ans. Elle se marie tôt dans la vingtaine et donne naissance à deux enfants, qu'elle élève tout en tenant un commerce. Elle a vendu ce dernier à sa fille il y a cinq ans et, retraitée depuis, elle continue de nouer des contacts étroits et fréquents avec sa famille.

Originnaire d'une famille très unie et très pieuse, c'est sur les genoux de sa mère et de ses tantes religieuses qu'elle reçoit son éducation religieuse. Toute sa vie, elle reste attachée fermement à cet héritage, et aujourd'hui encore, malgré une santé défaillante, elle se fait un devoir de participer aux célébrations dominicales, de visiter les lieux de pèlerinage, d'entreprendre des neuvaines pour obtenir des faveurs, etc..

Si l'on devait rendre compte en quelques phrases de l'univers religieux de Thérèse, il nous semble qu'il pourrait se traduire à peu près en ces termes :

Je désire quelque chose et je suis prête à payer pour l'avoir. Celui de qui je l'achète, c'est Dieu. La paye, ce sont les sacrifices, les dévotions et les promesses que je suis prête à faire en échange de la faveur désirée.

Et Thérèse n'est pas un cas unique ou exceptionnel. De nombreux aînés prient ainsi. Une certaine éducation religieuse semble être à l'origine de cette conception. La plupart des aînés ont appris en effet que Dieu est le Tout-Puissant, qu'il est le Créateur, dont on reconnaît la main dans la diversité et la beauté de la création, qu'il est l'Être Suprême à l'écoute des besoins de ses créatures. Et ils ont appris aussi qu'ils devaient demander en toute confiance, sans jamais douter de la puissance de Dieu. Ils ont fini par développer un sens très vif de la Transcendance, accompagné de la conviction qu'il est [185] possible d'influencer Dieu, qu'il est possible d'obtenir de lui des faveurs, en compensation pour de bonnes actions ou des actes de renoncement.

Le caractère intéressé de leurs prières est toutefois nuancé par deux attitudes. Ces aînés ont un sens très prononcé de l'action de grâce. Ils savent être reconnaissants et remercier Dieu pour ce qu'ils obtiennent de Lui. Ils savent également rester confiants quand leurs prières ne sont pas exaucées. Nous n'avons pas rencontré chez ces aînés de crise de foi, ce que nous expliquons notamment par cette indéfectible confiance à l'égard de Dieu qui, toujours, l'emporte sur le doute ou la révolte. Notons ici le déplacement vers une foi en Dieu plus positive que celle de la pastorale de la peur qu'ils ont connue jadis.

Un débat révélateur

Nous nous sommes permis de saisir au vol une discussion entre personnes âgées sur l'avenir de la religion. Pas si pessimistes que cela nos aînés! Nous avons intitulé cette figure collective : *Les aînés, gardiens d'une valeur ignorée.*

Commençons par Jeanne :

Tu regardes ici dans la paroisse. On sait qu'il n'y aura plus de prêtres et que, d'ici dix ans, il va en manquer dans toutes les paroisses. Il va donc falloir que quelqu'un prenne la cause, ou bien on ferme nos églises et on met le feu dedans. Mais on est pas prêts à mettre le feu dans nos églises. On sait que la valeur spirituelle, la valeur de Dieu, elle a beaucoup d'im-

portance, même si nos gens entre vingt et cinquante ans semblent ignorer cette valeur-là.

Paul se montre inquiet face à l'avenir :

Quand toi et moi on ne sera plus là, quand nous autres, les vieux, on sera partis, qui va être là pour faire marcher la paroisse?

Françoise, pour sa part, est affectée par l'irrespect des jeunes à l'égard de la religion :

On est gêné de dire aux enfants : « Il faut pas que tu sacres, parce qu'il ne faut pas que tu sortes les choses saintes de l'église, alors que tu n'y vas même pas à l'église. » C'est une absurdité!

[186]

Pour expliquer l'indifférence des jeunes vis-à-vis la religion, Laurette invoque les lacunes de l'éducation religieuse des jeunes enfants :

Dans les écoles, autrefois, on nous l'apprenait notre religion! Aujourd'hui, il n'y en a pas. Les parents les préparent, c'est la première communion, une belle robe et tout le kit! Après la première communion, c'est fini. Après ça, c'est la confirmation, après la confirmation, c'est encore fini. Moi je trouve ça terrible de voir que les enfants ne sont pas présents nulle part après les sacrements.

Une autre, Louise, raconte ce qui lui est arrivé avec son petit-fils :

Comme mes enfants ne veulent rien savoir de la religion, c'est moi qui ai accompagné mon petit-fils pour la confirmation. Un bon soir, je me suis retrouvée dans une rencontre où n'étaient invités que les parents. Nous avons discuté de notre relation à nos enfants. Moi j'ai confié mon inquiétude : « Après ma mort, leur ai-je dit, qui va s'occuper de la foi de mon petit-fils? » Et mon petit de répondre : « T'en fais pas, grand-maman, je l'ai tout dans le cœur. » Je suis venue les yeux pleins d'eau!

Malgré tout, la plupart demeurent optimistes - « L'éducation, ça finit toujours par faire son chemin » - et confiants dans la continuité :

Ils vont revenir. Ils laissent tomber pour le moment, ils disent : « Papa, maman s'en occupent, les vieux s'en occupent ; grand-maman prie pour moi. » Mais au moment où ils vont voir la brique tomber, qu'ils vont voir que l'Église ne sera plus capable, je te dis qu'ils vont se lever. Ils ne seront pas aussi zélés que nous autres, mais ils vont se lever.

Quelques-uns sont conscients que cette continuité sera différente dans sa forme et peut-être même dans son contenu, de ce qu'ils ont connu :

On est un pays d'immigrés au Canada. On s'en vient avec le même système que les Américains. Ce sont les immigrés qui vont nous remplacer. Est-ce qu'ils vont faire la religion de la même manière que nous l'avons faite? Je ne le crois pas.

[187]

Ce dialogue témoigne que la religion est encore une pratique significative pour bien des aînés. Il témoigne aussi du souci qu'ils ont de transmettre le meilleur d'eux-mêmes aux générations montantes. Certains sont même suffisamment à distance de leurs propres conditionnements pour envisager une forme de transmission de la foi différente de celle qu'ils ont connue.

Pour illustrer cela, par l'intermède qui suit, nous donnerons de nouveau la parole à une aînée.

Une fois de plus, on constate que bien des aînés ont évolué, se sont déplacés culturellement et spirituellement. Ce qui invite à poursuivre plus avant notre exploration de ces couches profondes de leur expérience, de leur conscience et de leurs cheminements types. Nous allons le faire sur un terrain très révélateur de leurs attitudes les plus déterminantes, à savoir leurs rapports à la mort. Question cruciale à l'horizon du regard des aînés sur leur vie et sur les traces qu'ils laisse-

ront. « Nous sommes ce qui nous survit », disait Erikson. Cela s'applique particulièrement à l'expérience des aînés, non seulement à ceux du quatrième âge, mais à ceux du troisième âge. Mais qu'en est-il au juste?

[188]

[189]

LA PART DES AÎNÉS

INTERMÈDE

Les rêves de grand-mère

*Hélène Éthier-Jasmin **

[Retour à la table des matières](#)

Il était une fois une vieille dame, disons d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain, peut-être même d'un autre âge, nul ne le sait. Elle-même ne s'en souciait guère, la mémoire joue si souvent de vilains tours. Elle habitait au bout d'une rue sans issue, au pied des Laurentides, à la limite du village, là où s'étendent encore les premiers champs de trèfles de la campagne, où serpente une rivière sinueuse tout autour du jardin. Elle se souvenait d'y avoir pêché jadis, à deux pas de là, les poissons retenus dans les méandres de son lit, en compagnie de ses frères et sœurs sous le regard amusé de ses parents. Son père, surnommé plus tard le « Patriarche » se plaisait, l'œil aux aguets, à fredonner ces airs du folklore québécois :

On a sans qu'il en coûte l'air pur et le soleil

Les bois, les larges routes et l'horizon vermeil

Au fond des campagnes, qu'il fait bon rester...

* H. Éthier-Jasmin travaille à la recherche-action depuis le début. Elle est membre du conseil des aînés.

entrecoupé du Credo du pêcheur et de son sourire en coin :

Petit poisson deviendra grand

Pourvu que Dieu lui prête vie.

tandis que sa mère, complice, attisait le feu et préparait la poêle à frire.

Les trémolos de cette voix mêlée aux gazouillis des oiseaux, l'ivresse du parfum de la nature à son réveil du printemps, du foin fraîchement coupé, la magie du miroitement du soleil d'été sur les eaux folâtres du ruisseau, les délices de la saveur des fruits sauvages tout joufflus, gonflés de suc, la féerie des cristaux de neige sur les sapins dressés à l'orée de la forêt, l'immensité des espaces habités par le silence de l'éclosion et de la continuité de la création, la caresse de la brise, le murmure du vent, l'atmosphère environnante [190] de tendresse et de joie, tout en elle et autour d'elle avait contribué à amorcer les débuts d'une merveilleuse et passionnante histoire d'amour avec la vie et avec son Créateur.

Et puis la guerre vint

Un jour, des vrombissements, des pétarades déferlent en trombe sur le chemin du roi. De partout à travers le pays, la guerre réquisitionne les hommes forts, des costauds, des gaillards destinés pourtant à perpétuer la race. La douce quiétude des RÊVES d'antan se transforme en cauchemars accentués par la privation d'aliments nécessaires au ravitaillement des soldats exilés en terre étrangère. Un appel pressant adressé à tous, même à la gent féminine, venu d'une usine de munitions, le Camp Bouchard, implanté tout près, exerce l'attraction fascinante du gain facile et immédiat.

Pouvait-on en toute conscience, aspirer à la paix entre « les hommes de bonne volonté » et fabriquer en même temps des engins de guerre? La femme, à l'âme façonnée à même le sol, peut-elle ainsi se déraciner sans risque de s'étioler? Peut-on laisser les enfants vagabonder sans points de repère? Fallait-il se cramponner à cette terre nourricière, parfois ingrate il est vrai, mais combien libérante et formatrice?

Les anciens tiennent conseil sur le parvis de l'église. Les rassemblements se multiplient. Les conversations s'animent autour des sujets de l'heure : guerre, terre et Dieu. Les prières en famille ou à la croix du chemin s'intensifient telles un S.O.S. lancé vers le ciel. Heureusement, l'armistice vient calmer les inquiétudes et les interrogations. Par un bel après-midi, les cloches du hameau sonnent à toutes volées, porteuses de la Bonne Nouvelle de la Paix retrouvée aux quatre coins des prairies les plus éloignées. Tous les paroissiens en liesse fêtent le retour des survivants chers à leur cœur, non sans avoir pleuré, au préalable, avec les familles endeuillées par le mémorable débarquement de Dieppe en 1942.

Se reposer béatement après ces pénibles secousses, c'était miser sans les aléas de la vie.

De la tradition à la modernité

La vieille dame, alors jeune et naïve, se délectait du récit d'un testament, souventes fois lu et relu dans son « Livre de Lecture » à l'école du rang, où il était raconté ceci :

[191]

Un vieillard, sentant venir sa mort prochaine, réunit ses enfants et leur dit : « Mes enfants, je vous confie, en héritage, ce lopin de terre ; un trésor y est caché. Retournez le sol, grattez, creusez, bêchez, prenez de la peine et vous le trouverez. »

L'après-guerre marquant un essor de l'industrialisation, le dilemme de l'exode rural réapparaît une seconde fois de plus en plus alléchant, envoûtant, invitant, paré de confort, d'aisance financière, mais aussi, dérangeant les coutumes ancestrales. Risquer le progrès ou se contenter d'un petit pain? Battre en retraite devant un avenir problématique? Et le trésor de l'héritage? Et cette liberté responsable du paysan ne reconnaissant pas d'autre Maître que Dieu?

La vieille dame, la cadette, alors trop jeune pour participer aux décisions, assiste aux interrogations des grands. Après mûres réflexions

et maintes délibérations, jaillit enfin la lumière : « On reste et on se modernise en industrie agricole, tout en maintenant l'essentiel de la tradition, conscient de l'énorme défi à relever. »

Notre vieille dame, ou plutôt la jeune femme d'alors, nourrissait toujours ses RÊVES. Elle sentait en même temps un immense besoin de les partager. Un jeune homme, passant par là, caressait les mêmes projets. Créatif, ingénieux, valeureux, il lui propose de réaliser avec elle leurs aspirations communes. Épris l'un de l'autre, épris aussi de la Vie, ils tentent alors de recréer pour leurs enfants ce sanctuaire qui avait bercé la tendre enfance.

La vie étant ce qu'elle est, les soubresauts de l'existence, les imprévus, les coups durs ébranlent parfois les plus beaux rêves. Les techniques, la bureaucratie, l'autonomie, l'informatique, alouette... Tout se succédait à un rythme effréné, au risque de laisser ses plus longues plumes et de perdre le trésor de l'héritage dans ce labyrinthe de nouveautés.

Les anecdotes racontées jadis par son père livraient peu à peu le secret de leur message et, au fil des jours et des événements, prenaient leur vrai sens. Elle revoyait sa mère agenouillée, chaque matin, silencieuse, recueillie, tandis que les hommes à l'extérieur reprenaient le collier. Elle se souvenait de cette maman au cœur de fleur toujours ouvert, disponible, sensible aux besoins des autres et en même temps entièrement présente aux tâches quotidiennes.

Les années passaient, les enfants grandissaient. Fabriquée à même l'étoffe du pays, elle aimait se ressourcer à l'air pur, bêcher, cultiver les légumes pour en nourrir sa famille, s'entourer des fleurs qui s'épanouissaient lentement en d'éternelles louanges au Créateur. [192] Elle veillait jalousement sur son coin de terre, tout à côté du commerce de son mari, et avec lui, aussi amant de la nature, l'entretenait, l'embellissait, le soustrayait à l'envie des envahisseurs et des prospecteurs. Loin de se laisser envahir par la nostalgie de ses vingt ans, elle y puisait plutôt un enthousiasme énergisant pour affronter les jours de sale noroît et repousser la kyrielle d'idées saugrenues aussi ennuyantes qu'une pluie de novembre. Rien de mieux pour garder les yeux pétillants et l'air guilleret que de se replonger dans les eaux tonifiantes de la Source de Vie.

Vieillessement? Non, mûrissement!

La dernière étape s'approchait à grands pas. Elle en avait bien repéré quelques signes avant-coureurs après avoir franchi le cap du demi-siècle ; tel ce spécialiste, professionnel de la santé qui lui avait demandé son âge avec une voix tout empreinte de respect. Eh oui! elle avait le double du sien. Même son conseiller fiscal comptait parmi les élèves de ses premières années d'enseignement. De plus, ayant repris ses études pour stimuler la matière grise de son cerveau, la réalité s'imposait d'elle-même : son professeur, une femme, jeune, cultivée, et compétente par surcroît, avait l'âge de ses enfants déjà partis de la maison. Décidément, se disait-elle, en 1993, tout devient possible et on ne s'étonne plus de rien. Autour d'elle, l'écho lui renvoyait ces mots : retraité, âge d'or, grand-mère, pensionné, gens âgés, vieux. Mais, un jour, on l'interpelle dans un terme pudique : « aînée ». Elle s'était sentie toute drôle, coiffée d'un bonnet d'aînée. Elle s'était regardée dans un miroir et avait conclu : « Il me sied à ravir. »

Et la vieille dame RÉVAIT encore. L'ère moderne avait tantôt contribué à réaliser certains de ces rêves, tantôt les avait écorchés vifs, tantôt les avait modifiés, mais sans jamais les anéantir complètement. Quelques-uns subsistaient en son cœur et en son esprit, tenaces, emballants, au goût de miel des fleurs des champs. L'évolution des temps avait paré d'instruction la jeunesse de ses enfants. Pour eux maintenant, les jeux étaient faits, les dés, jetés. Elle se rendait compte toutefois que certains dés, truqués, les empêchaient de découvrir le trésor caché dans l'histoire qui les a fait naître et grandir. Trésor précieux pour engager leur propre histoire avec foi, confiance et résolution soutenue. Qu'à cela ne tienne, l'héritage n'avait pas été dilapidé : « Creusez, bêchez, retournez le sol », avec courage et patience.

[193]

Chaque printemps surprenait notre vieille dame dans son jardin, le sourire aux lèvres, la bêche à la main, ses RÊVES en veilleuse. Son compagnon y ajoutait année après année un air de renouveau, soit une chute d'eau aménagée de ses mains, soit une passerelle romantique, soit une statue de la Vierge où les voisins venaient prier en compagnie du curé de la place. Et la dernière page des journaux et les conseillers fiscaux sonnaient l'alarme de l'urgence de rédiger son testament. « Lé-

guer quoi et à qui? » pensait-elle. Le flambeau reçu des ancêtres avec tant de fierté, qui le portera? Sa descendance, pas très très nombreuse, accepterait-elle un coin de terre à retourner en y prenant de la peine pour y découvrir le trésor enfoui?

Entre-temps, une rumeur circulait dans les coulisses, une naissance se profilait à l'horizon. Roxanne, charmante rousse aux yeux bleus, posait, par sa venue, les jalons d'une nouvelle génération. Des frères, des sœurs, des cousins, des cousines suivront sans doute. Grand-maman soupçonnait sa petite-fille, à travers ses sourires inquisiteurs, ses cris de joie, ses balbutiements, d'accrocher ses rêves à des liens intergénérationnels signifiants, amoureux.

Comme une veine cachée pour de nouvelles soifs

Sentant sa mort encore lointaine, la veille dame RÊVAIT de transmettre à ses descendants, longtemps avant la dernière échéance, la source reçue de ses parents ; cet héritage qui l'avait fait vivre envers et contre tout, comme une veine de source intarissable. Elle frémissait de joie à la pensée de voir ses héritiers y puiser à pleines mains les richesses d'une fécondité de vie à réinventer à l'infini, soucieux de reprendre avec vaillance le flambeau de cette foi vive et lumineuse pour guider leurs nouveaux choix. Et si cette flamme devenait un jour vacillante, elle comptait sur eux pour, ensemble, la ranimer, à travers une communion plus intime, plus intense avec l'Auteur de la Création et Son Fils de la Terre. Il lui tardait de contempler le jaillissement des ressources enfouies dans le sol mille et une fois retourné, bêché par eux avec effort, patience, jour après jour, dans la certitude d'un avenir meilleur et l'espérance de lendemains prometteurs.

Elle croyait fermement en leur capacité de creuser, d'exploiter le terreau inépuisable d'une foi désormais à risquer, dans la lumière de l'Esprit, à l'affût de chemins de vie autres, mais aussi fidèles. Elle les savait disposés à travailler passionnément à la réalisation de projets [194] de longue durée, et d'avancer coûte que coûte, fidèles à leurs RÊVES, à leurs aspirations, à leur héritage et à leur Dieu, toujours en avance sur nous, sur eux. Comme un trésor toujours à chercher, à trouver. Nous venons d'une espérance entreprenante. L'aurions-nous

oubliée dans les brouillards et les bruits de nos crises imprévues d'aujourd'hui?

Jusqu'à quel âge a-t-elle vécu, notre vieille dame? L'histoire ne le dit pas. Mais lorsque je l'ai quittée, debout près de ses fleurs, radieuse, la bêche à la main, elle caressait le RÊVE d'entrer, un jour, en possession de l'Ultime Trésor. Tout en continuant d'en creuser le désir avec ses enfants et ses petits-enfants. Bah! se disait-elle, ils reprendront nos affaires pour en faire du neuf avec les leurs. On s'y sera initiés mutuellement.

Au fond, la vieille dame n'était peut-être pas aussi vieille qu'on le croit! Transmettre, c'est vivre pour toujours, c'est vivre toujours en neuf. Oui, c'est ça l'espérance qui défonce la mort. Le Grand Trésor, quoi!

[195]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 7

Un repère privilégié : les rapports à la mort *

Danny Bouchard

Jacques Grand'Maison

Solange Lefebvre

Francine Nadeau-Heyme

[Retour à la table des matières](#)

La mort m'apparaît comme une destruction, une démolition qui met fin à peu près à toutes les activités mais peut-être aussi à tous les rêves. Mais il y a une chose. Il faut que tu penses, que tu te serves de ton jugement et de ton intelligence pour te dire : il doit y avoir une porte de sortie à la mort. Ça m'apparaît comme normal. Il y a une solution. Laquelle? Pour les uns, c'est la religion, pour d'autres, je ne le sais pas. Est-ce qu'on pourrait en inventer une autre? C'est une situation, un passage... entre deux vies, deux situations différentes... Mais il y a un lien qu'il faut faire, qu'il faut trouver... Il y a un rapide à traverser, puis ça prend un bon kayak. (*Homme, 68 ans*)

* Solange Lefebvre et Jacques Grand'Maison ont mis en forme ce chapitre à partir d'une analyse des entrevues faite en collaboration avec Danny Bouchard. M. Bouchard a fait des études en philosophie, en sciences religieuses et en bioéthique. Il est actuellement chargé de cours en philosophie au Cégep de Rosemont. Y est intégrée aussi une réflexion de Francine Nadeau-Heyme, cofondatrice du mouvement « Pallia-Vie » (soins palliatifs) à Saint-Jérôme.

Ce premier témoin nous montre jusqu'à quel point le rapport à la mort n'est plus encadré, orienté par un système de sens bien défini comme c'était le cas dans la société traditionnelle. Et en même [196] temps, il nous laisse entendre cet indéradicable besoin de sens qui demeure, y compris face à la mort. Combien d'aînés interrogés nous ont dit : « On ne meurt pas comme un chien. » Cette vieille expression reçue est toujours aussi vivace chez beaucoup de personnes âgées. Comme si elles y accrochaient leur dignité d'être humain. D'où le scandale de plusieurs devant des funérailles bâclées, ou sans aucun rite d'adieu, de deuil.

Nous évoquons dans ce rapport leur scandale, leurs inquiétudes personnelles face à ces pratiques à la mode où « l'on expédie en deux temps trois mouvements le vieux ou la vieille », pour reprendre leur expression.

Chez des aînés eux-mêmes, il y a aussi des phénomènes d'occultation de la mort. Plusieurs nous ont dit ne pas vouloir y penser. Encore moins S'agit-il de s'y préparer. Mais nous sentons bien en dessous de cette attitude un contexte collectif, sociétaire, culturel ou les rapports à la mort sont de plus en plus brouillés, comme en témoigne notre citation de départ. Les débats actuels sur l'euthanasie tournent beaucoup autour de la technologie médicale, des règles légales et éthiques, et des droits. On y traite peu des profonds changements culturels, et encore moins du drame spirituel des consciences. Cette dernière remarque nous est inspirée par les attitudes existentielles des aînés face à leur mort, et surtout face à la souffrance. Tout se passe en bien des cas comme s'il y avait une profonde crise de conscience, une crise de non-sens ou d'absence de sens, d'horizon. Par exemple, la croyance en la réincarnation si à la mode chez les autres générations a peu de prise existentielle sur les aînés quand ils abordent leur propre mort. De même « les anciens sens sont beaucoup moins sûrs », selon une expression récurrente. « C'est plutôt le vide. »

Ce que nous pressentons émerger, c'est le souhait (souvent murmuré) d'une euthanasie active pour en finir au plus vite dès qu'il y a souffrance difficilement supportable, affaiblissement important des facultés et non espoir de guérison. « Il n'y a que la vie en santé qui a du sens aujourd'hui, c'est la seule valeur sûre qui nous reste. » Peut-on

mieux exprimer l'état de conscience d'un certain nombre d'aînés? « J'ai 85 ans, je suis en bonne santé. Mon grand ami, il est riche, mais il est paralysé avec son ACV (accident cérébro-vasculaire). J'ai tout et lui, il ne lui reste rien. » Ces propos nous renvoient à l'ensemble de la société et de ses tendances culturelles, morales et spirituelles. Pour certains aînés du grand âge, aux portes de la mort, il ne reste qu'une valeur : la santé. Tous les biens si prisés [197] et valorisés par la société deviennent insignifiants, et « sans la santé, il ne te reste plus rien ». Pour ces aînés, il est inutile de chercher un sens ou des sens à la mort, et encore moins une spiritualité.

Ce drame spirituel est souvent occulté aussi bien dans les études religieuses que dans les études séculières sur les aînés et la mort. Et pourtant ce qu'il peut être révélateur de mouvements de conscience et de tendances sourdes qui traversent toute la société et tant de ses citoyens! Déjà des questions surgissent : peut-on penser la vie sans la mort? Qu'arrive-t-il quand cette réalité de l'aventure humaine perd tout sens? Ce ne sont pas là des questions philosophiques abstraites. Nous touchons plutôt les profondeurs spirituelles de la conscience humaine. Que tant de gens soient démunis pour les assumer nous incite à les désocculter.

Certes, nous avons rencontré des itinéraires admirables de lucidité, d'humanité et de foi dont nous ferons état, mais nous ne pouvons pas, suite aux analyses de nos données de recherche, mettre en veilleuse la problématique que nous venons de présenter. Car il y a tout un continent noir, sinon souterrain, qui déborde la question de la mort. Cette exploration a aussi un sens positif lié à notre tradition spirituelle propre que nous partageons avec plusieurs aînés. « Au bord de la mort, je n'ai pas mesuré la vanité de la vie mais sa grandeur, sa gravité, sa beauté, transfigurée par le Dieu vivant et le Christ ressuscité. » (*Homme*, 62 ans) N'oublions pas, avec plusieurs aînés, que cette tradition spirituelle est au centre de l'expérience historique du peuple d'ici. Mais comment ne pas reconnaître les nouvelles questions qui retentissent jusqu'au cœur de ce patrimoine encore vivace? Cela dit, essayons de retracer le fil du questionnement actuel des aînés en le situant dans l'ensemble de cet ouvrage. En chacun des chapitres, il est question de la mort, mais sous des angles différents. En effet, les aînés sont en position privilégiée pour tenir un discours sur la mort, quel qu'il soit. Et ce, à cause de leur âge : « Je sais bien que je vais mourir bientôt » ; du

fait de leur mémoire de vie : « Beaucoup de mes proches sont morts » ; à cause des héritages culturel et spirituel qui les ont marqués, héritages qui étaient très centrés sur la mort. Mais qu'en disent-ils aujourd'hui?

Ce chapitre rapporte et analyse tout autant des propos sur la mort que des récits d'accompagnement des mourants. La démarche est progressive, allant du non-sens à l'apprivoisement de la mort qui, en définitive, demeure la grande énigme de la condition humaine, une expérience mystérieuse qui peut être vécue sereinement ou tragiquement, lucidement ou plus ou moins aveuglément.

[198]

La mort? Ça n'a pas de sens

Vous connaissez peut-être cette maxime d'Épicure : « Si tu es, la mort n'est pas ; si la mort est, tu n'es pas. » Par ces mots, Épicure signifie que la pensée de la mort n'est pas utile qu'elle ne fait qu'empoisonner la vie. À quoi bon penser la mort? Épicure est né au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Aujourd'hui, beaucoup de gens parlent plus ou moins de la même façon : « L'important c'est de bien vivre, puis mourir vite. De toute façon, je ne pense pas à la mort », nous ont dit plusieurs aînés. Même la foi en Dieu qui persiste chez certains n'est plus nécessairement liée à un au-delà. Seul a du sens l'ici-maintenant.

Une autre façon d'évacuer la mort comme expérience ou événement qui fait sens est sa réduction à un fait social. Le travail du deuil ne vise qu'à aider les vivants à oublier le mort et la mort elle-même⁴⁹. L'observation de bien des rituels actuels de la mort tend à démontrer cela. De plus en plus ils se limitent à des réunions de famille et à des célébrations très courtes sur les lieux des salons funéraires ; on maquille le mort comme s'il était vivant. Ensemble, on pleure, puis on oublie.

Nous avons été frappés, lors de telles célébrations, de voir qu'avant même qu'on ferme le cercueil, tout le groupe familial était sorti pour

⁴⁹ Voir Étienne BORNE, « La mort dans l'existence humaine », dans *Mourir, expérience et réflexion chrétienne*, Paris, Beauchesne, 1981, p. 32.

la petite réception sociale. Aucun rituel n'a marqué la séparation : fermer le couvercle du cercueil par exemple. Le rituel funéraire chrétien célébré à l'église, auquel nous étions habitués, accomplit toute la démarche du deuil : l'entrée, la célébration autour de réflexions sur le souvenir du disparu, la mort et l'au-delà, l'espérance, puis la sortie et l'enterrement, permettaient de symboliser l'absence, la séparation et l'espérance de retrouvailles. Mais généralement à présent, dans le contexte décrit plus haut, faire son deuil, c'est simplement accepter qu'un proche ne soit plus là, peu importe où il se trouve maintenant. Ce qu'il est devenu, on ne le sait pas et de toute façon, cela ne changerait en rien notre vie présente. Puis on retourne chacun chez soi. Chez certains aînés aussi, l'« après » n'a aucun sens.

La troisième réduction de la mort est de la considérer dans sa négativité. Le philosophe Nietzsche écrivait : « La mort n'est pas un sentiment mais un ressentiment contre ce qui est. » Pour celui ou [199] celle qui existe, la mort n'existe pas. Contentons-nous de l'existence, elle, elle a du contenu et de la valeur. Écoutons cette femme de 55 ans :

La mort n'a pas de sens pour moi. C'est un retour à la nature. Ce n'est malheureusement pas très profond. J'ai vu mourir mes parents, mais ils continuent de vivre en moi. Ce n'était pas dramatique. Ils sont toujours vivants. Quand je suis mal prise, j'invoque ma mère : « Fais quelque chose. » Mais la mort n'a pas d'impact sur mon existence. J'aime la vie, j'aime exister, je suis contente d'être sur la terre et rien que cela. C'est juste un plaisir d'être.

Nous reconnaissons ici une tendance culturelle déjà notée dans nos rapports de recherche précédents, à savoir le refoulement du tragique. Même de nouveaux courants religieux servent à fuir, colmater tout le tragique de la condition humaine.

La foi en la vie

Dans plusieurs entrevues, la mort est rattachée au système de sens religieux d'autrefois : terre-ciel, enfer-ciel, souffrance-mort-salut : « Il fallait souffrir, mourir, pour vivre et pour jouir. » Or, ce cadre de référé-

rence a été disqualifié par les profondes transformations de mentalité qui se sont opérées avec la modernité, l'industrialisation, l'urbanisation, le progrès technologique et scientifique. Si bien que tout ce qui était espéré après la mort est à présent recherché dès maintenant, durant l'existence terrestre. Après, on n'attend plus rien.

Les transformations qui concernent la famille nous aident à comprendre ce déplacement. La famille avec ses cycles de vie et de mort et ses représentations de l'au-delà appartenait à un ordre de nécessité sacralisé. Perpétuer l'espèce, avoir des enfants, c'était aussi obéir à la loi naturelle et divine de la procréation. Les personnes n'avaient pas le sentiment d'avoir un quelconque contrôle sur la vie et la mort. La naissance surgissait naturellement, comme la maladie ou la mort, enveloppée d'un certain mystère et comme allant de soi. Cela n'excluait pas la joie, l'affection et le don, mais souvent sur un fond de fatalité, que venait conforter la foi en la Providence de Dieu : « Un enfant vient avec son pain sous le bras. »

Dans le sillage de la sécularisation, mettre un enfant au monde relève d'une décision plus libre, plus rationnelle et souvent d'un amour plus gratuit. L'enfant n'est pas une nécessité comme dans [200] l'univers rural d'hier. Il n'est plus le prolongement de la mission de Dieu confiée à l'homme et à la femme. Des aînés ont vu leurs enfants se dégager de cette foi commandée de l'au-delà. Ils les ont entendus parler de leur foi humaine en la vie, en la liberté responsable, en l'amour gratuit. Certains aînés les ont suivis dans cette voie. En corollaire, chez ces derniers, la mort elle-même n'était plus définie à partir de l'au-delà :

Moi, je crois en la vie, rien que la Vie avec un grand V. La Vie, c'est peut-être Dieu... Je ne le sais plus... La mort, c'est le vide, ça n'a pas de sens. Si tu ne peux jouir de la vie, autant disparaître de la carte. (*Homme, 68 ans*)

D'autres aînés ont fait ce cheminement par le biais de la morale. Citons ici Jacques Henripin, le grand démographe qui a pris depuis peu sa retraite. Il a six enfants, il a farouchement promu la natalité toute sa vie. Ce n'est pas parce qu'il est « malade des enfants », mais parce qu'il croit que « c'est nécessaire au bon fonctionnement de la

société ». De même pour la morale, il trouve la société québécoise laxiste et molle :

On n'a pas d'épine dorsale morale. On n'a rien de très solide pour remplacer ce qu'on a jeté par-dessus bord... Je sais que dans le beau monde des intellectuels, parler de morale c'est très mal vu. Il faut pourtant y arriver, sinon on coule.

« Henripin n'est pas anti-religieux, commente Anne Richer, mais pour lui il n'y a rien après la mort. Et quand il a bien réfléchi et que sa réflexion ne peut rien changer, conscient des limites de (son) intelligence, il se protège et passe à autre chose. Jacques Henripin croit à la vie ⁵⁰. »

Des certitudes au mutisme

La plupart des aînés ne tiennent pas le discours critique de ce scientifique sur la vie et la mort. Toutefois, il faut dire que plusieurs sont très perplexes par rapport à l'au-delà, sans toujours en éliminer la possibilité pour autant. Après l'effondrement des certitudes d'autrefois qui structuraient nos croyances en l'au-delà, plusieurs sont devenus muets et choisissent de se taire face à la multiplicité des interprétations [201] sur la vie après la vie. Une interviewée de 70 ans, très croyante, nous confie son désarroi :

Au salon funéraire, lorsqu'un proche meurt, le silence est de bon aloi. Dans les conversations, plus personne n'ose affirmer une espérance, une foi. La pluralité des croyances sur la mort nous fait taire, on ne sait trop ce que pense l'autre à ce sujet. Ça ferait pourtant du bien de se dire ces choses-là.

En principe, ce pluralisme, ou la diversité des croyances en circulation, devrait servir à questionner notre rapport à la réalité et à Dieu, en

⁵⁰ A. RICHER, La presse, 16 août 1993.

nous permettant de référer à d'autres manières de voir, de penser. Le pluralisme peut favoriser une meilleure connaissance de notre propre singularité, de notre propre « je crois », en étroite relation avec d'autres « je crois ». Pourtant, peu de gens parviennent à cette saine expérience d'altérité. D'où les attitudes opposées, allant du « je ne sais pas » à un quant-à-soi têtue. La multiplicité des croyances, surtout après les certitudes absolues d'autrefois, laisse la majorité perplexe et silencieuse. Nous ne pouvons pas nous attarder longuement sur cette question délicate et complexe. Signalons toutefois qu'il est peu de lieux, y compris dans nos églises, où pareils problèmes sont vraiment abordés.

Un interviewé de 77 ans témoigne du foutoir qu'est devenu le monde des croyances, et de son désarroi. Il puise à des sources contradictoires pour réfléchir sur l'Être suprême et sur la mort, affirmant tour à tour ceci :

je vais à la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes pour remercier le Bon Dieu ;

il existe un Être suprême mais ce sont les hommes qui se fabriquent des dieux ;

j'ai trouvé une explication du mal dans *La vie impersonnelle* d'Igor Freedman et dans les prophéties de Nostradamus ;

la souffrance ne devrait pas exister, on devrait être jeune et puis mourir tout de suite après ; la réincarnation semble avoir un sens, beaucoup de gens croient à cela ;

un Monseigneur a dit à la télé qu'il n'avait pas peur de mourir mais qu'il avait peur de l'inconnu ; lui non plus ne savait pas ! (à la fin de l'entrevue, il dit simplement) après la mort, c'est pas mal fini...

[202]

Cette entrevue peut s'interpréter de plusieurs façons. Par exemple, on peut constater chez notre interviewé l'absence d'une référence significative ou d'une instance pouvant proposer un univers de sens cohérent. Il cherche indéniablement ce sens, allant jusqu'à référer à des sources totalement opposées et contradictoires, opposées même à sa pratique chrétienne. Son dernier mot en conclut à la fin définitive. Comme si les croyances contradictoires s'annulaient et se neutrali-

saient l'une l'autre : « Tout est possible, alors rien n'est possible » Le chapitre suivant de Jacques Grand'Maison élaborera davantage sur les codes religieux de base « lézardés » de nos aînés.

Ajoutons toutefois que chez certains aînés, on retrouve encore des croyances chaudes, claires et indéracinables. L'un d'eux, âgé de 65 ans, nous dit : « Sans la foi, on ne sait plus à quoi adhérer. » Un autre passe de la certitude au doute. Il affirme : « Pour moi, il y a un bon Dieu, il y a une mort, tu vas au ciel ou en enfer... mais depuis Vatican II, tout est un brasse camarade. » Chez certains aussi, la mort, c'est toujours le temps des retrouvailles. Une dame, âgée de 75 ans, est en résidence. Son mari est décédé il y a quatre ans. Elle confie : « Je suis prête à aller le rencontrer, mon Arthur. » Chez plusieurs aînés, la mort prend son sens dans cette perspective d'aller retrouver les êtres chers qu'on a perdus, surtout chez les couples dont l'un est décédé. Il s'agit de beaux témoignages d'un profond attachement. Il semble aussi qu'il soit fréquent d'entendre les aînés parler de délivrance lorsque, très malades, ils envisagent leur mort, ou que la vie leur semble interminable : « Si le Seigneur peut venir me chercher, je serai enfin délivré! »

Il n'en demeure pas moins que plusieurs aînés vivent un drame souterrain à l'égard de la mort, toujours dans la foulée de la difficile recomposition entre la tradition, la modernité et le contexte actuel.

« Quand le temps viendra, j'y penserai »

Selon diverses personnes qui accompagnent les mourants, prêtres ou laïcs, la plupart des gens attendent d'être rendus aux derniers milles de la vie pour se préparer à la mort. À l'hôpital, ils sont habituellement plus disposés à y réfléchir. Il est rare qu'un regroupement de personnes âgées se préoccupe de ces questions. En pleine santé, on ne veut pas y penser. Au dernier moment, certains s'accrochent et cherchent à se rapprocher de Dieu : [203]

Autrefois, les gens se préparaient de longue date. Aujourd'hui, ils paniquent devant la mort. C'est plus dramatique lorsqu'on réalise que la vie achève. Peu préparés, ils ont le sentiment de dérapier.

C'est un événement déclencheur qui fait surgir les questionnements, le besoin de faire le point sur sa vie. Comme le montre Denis Vasse, il faut pour la majeure partie des gens une rupture du temps de la quotidienneté, du temps routinier pour que surgissent d'un lieu oublié ou refoulé les questions fondamentales sur la vie et la mort ⁵¹. La souffrance, la maladie rompent le déroulement normal de la vie et instaurent un rapport très différent à soi-même, à la vie, à la mort, aux autres, à l'Autre. La maladie ou la mort, les siennes ou celles d'un proche, appellent un autre temps : temps du silence, temps du sens, temps du désir...

En termes discrets, un interviewé de 68 ans nous dit :

La mort? C'est un point d'interrogation achalant. Je crois à une autre vie, mais je ne sais sous quelle forme. Il faut dire que l'interrogation sur la mort se fait plus intense lorsqu'un proche disparaît. Quand la santé est là, on ne se pose pas trop de questions, mais quand un ami perd la santé... Pour être honnête, c'est une préoccupation nécessaire. J'avance, ça s'en vient.

Il a été question, dans le chapitre sur les grands-parents, du rôle qu'ils peuvent tenir pour aider les plus jeunes à apprivoiser la mort. Et ce à travers des choses aussi simples et quotidiennes que de parler des êtres aimés qu'on a perdus, de l'espérance que nous avons de les retrouver « de l'autre côté », d'envisager sa propre mort, la voir venir. Le philosophe Hans Georg Gadamer écrivait que « l'honneur de l'homme était de penser sa mort ». Nous pouvons reconnaître dans la négation de la mort chez certains aînés un malaise profond, celui d'une société où n'arrive plus à donner sens à ce qu'il y a de plus intime chez l'être humain : sa mort. La logique du divertissement et de la suractivité des gens âgés semble correspondre à une tendance plus large qui faisait dire à Marguerite Yourcenar : « Le désir de faire le monde l'emporte sur celui de s'en approprier le sens. »

Dans le discours de nos aînés interviewés perce une peur de vivre trop longtemps en situation de dépendance et de maladie. Ils [204] craignent d'être un fardeau pour leurs proches. De fait, il est difficile

⁵¹ Voir Denis VASSE, « La souffrance : altération et altérité », *Christus*, III, 1981, 281-295.

aujourd'hui d'appréhender la mort de façon naturelle, alors que le mourant est mis à l'écart. Avant même la peur de mourir existe l'angoisse d'entrer à l'hôpital, de quitter sa maison et les siens. La personne âgée craint de vivre plusieurs ruptures à la fois : fin de ses activités normales, entrée à l'hôpital, perte de ses facultés, dépendance, etc. Le passage d'une vie active et en santé à une vie de malade est abrupt. Et comme le sens est du côté de l'autonomie, de la vie, de la santé, de l'activité, le passage est tragique.

Selon Francine Nadeau-Heyme, co-fondatrice du mouvement Pallia-Vie, les points suivants, notamment, empêchent les aînés de mourir les mains ouvertes, dans un mouvement de confiance et « abandon :

1. la difficulté de parler ouvertement d'un sujet que l'on a évité toute sa vie ;
2. les changements dans l'Église, l'ébranlement de leurs croyances et de leurs certitudes ;
3. la rapidité de l'évolution de la technologie médicale, l'ébranlement de leur confiance dans le monde médical ; il est par exemple difficile pour eux d'avoir affaire à plusieurs médecins ; ils regrettent le bon médecin de famille de jadis ;
4. la difficulté de rompre des liens tissés depuis très longtemps ;
5. la plus ou moins grande satisfaction d'une vie bien remplie, alors qu'ils perpétuent souvent en eux des conflits non réglés, des blessures dont ils ont peine à parler.

Ressaisir sa vie, présider à sa mort

« Ils sont inquiets par rapport à leur passé », confie un interviewé qui accompagne les mourants. Au seuil du grand départ, les gens âgés ont besoin d'être rassurés, pacifiés. Ils se racontent pour identifier les moments de réussite et d'échec. En retournant dans le passé, ils se donnent l'occasion de revivre certains moments forts afin de dépasser leurs inquiétudes. Parvenus à la fin de leur vie, ils éprouvent le besoin de « faire le point, de « faire le ménage », avec un tiers attentif :

Quand ils sentent que « toutes leurs affaires sont réglées », ils deviennent plus calmes, plus paisibles, ils n'entretiennent plus de culpabilité. Leur crainte par rapport à la mort, sans disparaître totalement, se transforme en attente.

[205]

Se pourrait-il que le fait de se remémorer sa vie, de la ressaisir, soit le lieu et le moment d'une synthèse personnelle qui favorise l'appropriation de la mort? Cette synthèse, en effet, ouvre à la réconciliation avec soi-même et avec les autres. Il semble que c'est en relisant leur vie que les personnes entrent progressivement dans leur mort personnelle.

L'autre aspect important des derniers moments est la transmission. Autrefois, la famille était le lieu d'une véritable transmission. Celui qui mourait auprès des siens « livrait son message à la famille ». Alors il avait encore le devoir et le rôle de transmettre un sens quelconque. Les plus jeunes étaient en contact avec ceux qui mouraient, une certaine préparation à la mort se communiquait. Aujourd'hui, cette transmission se fait et se vit plus rarement. Les gens meurent parfois loin des membres de leur famille.

Pourtant, chez bien des aînés persiste cet impératif besoin de transmettre quelque chose avant de mourir. Pensons aux moments où ils provoquent avec leurs proches des démarches de pardon ; au désir constant, chez certains, de toucher les membres de leur famille, de regarder une dernière fois, de donner un objet à valeur sentimentale. Une jeune femme rapportait que sa grand-mère de 98 ans, à l'approche de sa mort, s'était mise à distribuer avec beaucoup de déférence et d'attention des objets personnels à ses proches, un peu pour qu'on se souvienne d'elle. Les aînés cherchent donc encore un temps et un espace de transmission qui pulse leur donner accès à une quiétude intérieure, à un sentiment d'accomplissement.

Écoutons là-dessus le récit de la mort d'une femme de la cinquantaine avancée, d'un milieu très modeste, qui nous a été rapporté par le prêtre qui a accompagné ses derniers moments. Il rappelle une belle pratique d'autrefois où les parents ou grands-parents « présidaient à leur mort ».

Madame Leroux est obèse. On lui a amputé une jambe récemment. Le médecin lui donne six semaines au plus à vivre et elle désire mourir chez elle. Ses enfants l'entourent et l'une de ses amies m'appelle à l'hôpital pour que je me rende auprès d'elle. Elle demeure au rez-de-chaussée d'une maison assez pauvre. Le parterre de cette maison modeste est fleuri. La famille est dispersée dans la maison. Madame Leroux est étendue dans une chambre tout au fond, avec un grand verre de limonade à côté d'elle. On entend le base-ball à la radio. [206]

Je reste seul avec elle et sa mère qu'elle prie de demeurer avec nous : « Je ne comprends pas, me dit-elle. Je ne suis jamais sortie, j'ai élevé mes trois enfants et mon petit-fils, le petit de ma fille. Je suis toujours restée dans la maison. Je me suis fait amputer la jambe et ça c'est compliqué... Je n'en ai pas pour longtemps et eux autres ils paniquent... Je suis couchée depuis deux mois, je ne sais plus comment me placer, je suis enflée. Dieu, Jésus, on dirait qu'ils m'ignorent. Pourquoi me fait-Il ça? »

Sur l'entrefaite, son frère et ses enfants entrent dans la chambre. Madame Leroux lui dit : « Ne me regarde pas comme ça! (long silence)... Pardonne à maman. » Son frère, gêné, me regarde et dit : « C'est parce que notre mère nous a placés quand on avait trois et 15 ans. Moi, je ne l'ai jamais accepté. » Il hésite et s'approche de sa sœur : « Je te promets que je vais tout oublier ça! (il l'embrasse) Je t'aime. »

Madame Leroux fait signe à son fils de s'approcher. D'une voix très faible, elle lui dit : « Fais attention à ta femme. Arrête de la traiter de niaiseuse. Ça n'a pas d'allure! Fais quelqu'un de toi. » Et le fils, à son tour, lui dit : « Je te promets que je vais faire attention à elle. » (Il l'embrasse.)

Je lui offre de recevoir le sacrement des malades. Elle me dit : « C'est quoi ça? » Je lui réponds : « C'est le Christ qui veut s'approcher de vous et vous soutenir. Il veut vous dire son amour, qu'il partage vos souffrances, qu'il pleure avec vous. » « C'est compliqué ça, mais si ça peut m'aider », me répond-elle. Après, je désire la laisser se reposer. Elle me dit : « Oui, mais je voudrais que tu bénisses ma maison. » Je bénis la maison. « Je voudrais que tu bénisses ma fille Sylvie. » Gênée et hésitante, sa fille accepte.

Puis, j'ai salué chaque personne et je suis parti en lui demandant de me donner des nouvelles et de ne pas hésiter à m'appeler de nouveau, si elle en avait besoin...

Cette mère issue d'un milieu populaire, pilier de la famille, vient de présider à sa mort. Très souffrante, elle a pourtant fait preuve d'une grande maturité émotionnelle et spirituelle pour ainsi porter toute sa

famille avec ses multiples et graves problèmes. Elle invite en termes très simples ses proches au pardon et à l'amour, c'est pour ainsi dire un testament spirituel qu'elle leur laisse : « Comme Jésus, à la dernière Cène, nous raconte le prêtre. Dans des conditions misérables, nous avons vécu un moment très fort, rempli de silences. »

[207]

Ce récit très émouvant offre un exemple contemporain d'une préparation à la mort. En même temps, il questionne la dramatique absence de lieux de resymbolisation de ces derniers moments, la peur des proches de vivre la mort de leurs parents ou de leurs grands-parents. Cette famille a vécu un moment privilégié.

Dans la même veine, certains aînés écrivent leur testament spirituel. Nous en donnons des exemples ailleurs dans ce dossier. On nous a aussi rapporté des conversations privilégiées qu'ont eues les aînés avec des proches avant leur mort : « Je l'ai vu alors d'une autre façon », nous confient ces enfants, ces parents, ces ami(e)s. Ces moments se présentent mystérieusement, comme une préparation à la mort du proche, souvent sans que l'un ou l'autre ne le sache ; un cadeau de la vie et peut-être de ce que nous appelons bellement la « Providence ». Une chose est certaine, ces faits démontrent le besoin de transmettre qui habite la personne vivant les derniers moments de sa vie, que ce soit en termes d'années, de mois, de jours ou d'heures. De plus, cette transmission est tout aussi vitale pour les proches qui en sont marqués pour la vie. Rappelons ce qui a été dit dans le chapitre sur les grands-parents, à l'effet que la façon de mourir et la façon d'accompagner un mourant se transmettent d'une génération à l'autre. Mais est-ce encore le cas chez nous ?

On rencontre par ailleurs certaines transmissions tout à fait exceptionnelles. Chez certains aînés parvenus au seuil de la mort se pressent quelque chose qui les dépasse eux-mêmes. Écoutons ce récit de Francine Nadeau-Heyme qui a accompagné à ce jour près de 150 personnes atteintes du cancer. Parmi celles-là, une dame de 65 ans l'a particulièrement marquée :

Je suis entrée dans la chambre et j'y ai trouvé une petite dame tout affaiblie par la maladie, à quelques heures ou jours tout au plus du grand départ. Elle m'a accueillie avec un sourire et un regard d'une profondeur in-

descriptible. Nous avons échangé quelques mots mais ce n'était pas nécessaire, son regard contenait beaucoup plus que ce que tous les mots du dictionnaire pouvaient exprimer!... Dans son regard, j'ai tout de suite senti une paix intérieure, une sérénité et un abandon, comme si elle avait goûté un peu au bonheur de l'au-delà. Je me sentais bien auprès d'elle, comme si elle réussissait à me transmettre une profonde confiance, une assurance dans l'amour de Dieu. Elle savait tant de choses que je ne savais pas, s'étant visiblement détachée petit à petit des choses de la terre. Je la sentais plus [208] vivante que nous tous, les soi-disant bien portants. Que je suis reconnaissante pour ce moment de communion intense d'un être à un autre par le biais d'un regard limpide et profond dans lequel se dévoile toute la grandeur de l'être humain. Tout semble si simple lorsqu'on accepte sa condition humaine et que l'on fait confiance au Créateur.

Ces moments fugitifs, cette vie qui se terminait dont je pouvais lire toute la sagesse inscrite dans le regard ont été pour moi un souffle d'espérance. C'était plus que le regard d'une personne âgée, c'était un regard d'infini.

Ces moments très forts ne peuvent cependant faire oublier qu'on ne peut évaluer qualitativement la mort. Qu'est-ce que bien mourir? Au dernier chef, cette expérience est très intime et personnelle. Nous sommes et serons toujours ignorants face à ce que vit l'autre à ce moment si décisif et si intense de sa vie. Marie-Madeleine Davy, dans son livre *Un itinéraire*, nous rapporte, après avoir vécu une expérience de maladie grave où elle s'est retrouvée « à l'article de la mort », ce qui suit : « J'ignorais que le vivant et le pré-mort habitent deux rives qui ne peuvent communiquer ; aucune frontière ne les relie. L'un et l'autre n'appartiennent pas au même temps ⁵². »

La richesse de l'accompagnement des mourants

Nous nous attardons ici à une pratique d'accompagnement des mourants qui se répand de plus en plus depuis les années 1970 : les soins palliatifs ou l'accompagnement des malades incurables. Des gens d'une grande générosité, hommes et femmes, interviennent pour ménager les conditions d'une préparation à la mort, chez le mourant

⁵² M.-M. DAVY, *Un itinéraire*, Paris, DDB, 1984, p. 30.

lui-même et ses proches. Souvent, ces « tiers » sont les confidents privilégiés, ces oreilles attentives qui vont permettre aux personnes en phase terminale de ressaisir l'itinéraire de leur vie, cette phase cruciale dont il vient d'être question.

Parmi nos interviewés, plusieurs ont parlé des visites qu'ils avaient faites à des proches sur le point de mourir. Certains sont très actifs comme bénévoles, dans ce qu'on appelle depuis plusieurs années les soins palliatifs ou l'accompagnement des malades incurables. On ne saurait donc se contenter de dire que nos sociétés occidentales, [209] centrées sur la vie et la jeunesse, occultent la mort ⁵³. « On ne sait plus mourir », « Notre société occulte la mort », écrivent sur tous les tons les Edgar Morin, Jankélévitch, Philippe Aries, Louis Vincent Thomas, pour ne nommer que ceux-là. Et depuis le début des années 1970, depuis l'avènement des mouvements de soins palliatifs (*Hospice Mouvement*) avec Cecily Saunders, Elizabeth Kubler-Ross, etc. un changement, bien que discret au début, est venu influencer notre façon de voir la mort. Francine Nadeau-Heyme, à la suite de ces précurseurs, s'est lancée dans l'aventure des soins palliatifs. Pour nous, elle a examiné le profil de sa pratique d'accompagnement depuis 12 ans et elle observe les changements suivants :

1. un dialogue de plus en plus ouvert sur la mort ; on en parle à l'école, dans les médias, dans les familles, etc. ;
2. les personnes en fin de vie sont, dans la plus grande majorité des cas, averties de la gravité de leur état ;
3. la littérature traitant de la mort, du mourir, du deuil est très abondante et très accessible à tout un chacun, malades, familles, intervenants ;
4. de nombreux groupes de soutien, maisons d'hébergement, unités de soins palliatifs ont pris naissance pour apporter aide et écoute aux personnes en fin de vie ;
5. la formation sur les soins palliatifs s'est étendue dans un mouvement de multidisciplinarité rassemblant médecins, infirmières, pharmaciens, travailleurs sociaux, psychologues, agents de pastorale, bénévoles et autres ;

⁵³ La suite est tirée d'un texte de Francine Nadeau-Heyme.

6. les problèmes reliés à la mort tels que l'euthanasie, l'acharnement thérapeutique, le droit à l'interruption de traitement ont aussi fait l'objet d'études par les éthiciens et juristes, et suscitent de vifs débats.

Que de changements, donc, dans la façon de voir et d'entrevoir la mort et ceci dans un laps de temps très court (15 ans à peine). Et j'ai vu des personnes âgées mourir, continue F. Nadeau, avec beaucoup de sérénité et j'ai vu des jeunes faire de même. Ce n'est pas nécessairement une question d'âge mais plutôt une façon d'être, une capacité de s'abandonner et de faire confiance. S'il est vrai que la mort est toujours un « sujet tabou », elle l'est sûrement moins qu'il y a 15 ou 20 ans. Le discours sur la mort a changé et je crois que tout [210] changement, même le plus petit, amène une transformation sociale, lente peut-être, mais qui ne peut qu'influencer la modification des attitudes sociales face à une situation donnée. Freud, mort en 1939, écrivait ceci, tel que rapporté par Edgar Morin : « Nous ne pouvons plus conserver notre ancienne attitude face à la mort et nous n'en avons pas encore trouvé de nouvelle ⁵⁴. » N'est-ce pas cela que nous serions en train de développer, une nouvelle attitude face à la mort?

Mourir demeurera sûrement toujours difficile, mais nous devons tous nous y soumettre tôt ou tard. Notre façon d'envisager la mort, de la préparer, voilà où nous pouvons agir. Face à un problème, une question qui nous dépassent, ne nous reste-t-il pas la possibilité de faire sagement confiance? Nous ne pouvons rien contre la mort, mm nous pouvons beaucoup lorsqu'il s'agit de la façon d'entrevoir celle-ci : « La connaissance est le premier souci du savant, mais la sagesse est le but intellectuel suprême de tous les hommes ⁵⁵. »

En terminant cette courte réflexion sur l'accompagnement des mourants, nous citons les propos d'un interviewé de 64 ans, déjà à la retraite pour des raisons de santé. Il travaille depuis auprès des malades et des mourants. Voici quelques-uns de ses propos :

Avant, je vivais seulement pour les choses matérielles, le travail, le commerce, gagner ma vie et tout ça. Mais en travaillant auprès des per-

⁵⁴ E. MORIN, *L'homme et la mort*, Paris, Seuil, 1970, p. 324.

⁵⁵ Hans SELYE, *Le stress de la vie*, Ottawa, Gallimard/Lacombe, 1975, p. 341.

sonnes en phase terminale, j'ai changé. Ce que je n'avais pas -eu le temps de faire jusqu'à maintenant, je l'ai fait : aider les autres, les personnes âgées en particulier, les malades et les mourants. Et puis, assister à leur mort, ça m'a aidé à comprendre davantage les personnes. Je le fais parfois avec mon épouse. Et puis, je n'avais pas peur de la mort parce que j'avais vu mourir mon beau-père, mon père, ma mère...

Dans ces moments-là, je me sens comme un tiers devant la personne qui se rappelle de tout son passé, et le Seigneur. Et le fait que je sois là, ça la rassure, car c'est difficile de souffrir, d'affronter seul tout cela. Souvent les gens se révoltent, ils ont peur de tout quitter. Une agonie peut durer à peu près huit, neuf jours. Et pendant cette période, ils passent par trois phases : d'abord la révolte et la dépression. Alors, je leur tiens la main, je tente de les rassurer, au meilleur de ma connaissance. Puis il [211] y a la phase d'acceptation de la mort. À ce moment-là, je suis tellement près d'eux que c'est comme si on était trois : la personne, Jésus-Christ et moi. Puis là, elle s'en va doucement. Une fois je l'ai vécu avec ma femme, avec l'épouse du mourant et l'une de ses filles. Quand j'ai vu qu'il s'en allait, j'ai dit à sa fille et à sa femme d'être présentes. Elles l'ont donné au Seigneur, elles l'ont touché et nous avons vu sa libération.

Ça me rassure sur ma propre mort. À tel point que pour moi, la mort c'est rien. Je commence à comprendre un peu plus pourquoi on souffre. J'avais toujours pensé que c'était les grands pécheurs qui souffraient. Mais j'ai vu des bonnes personnes souffrir et même remercie. J'ai vu aussi beaucoup de révolte et même des tentatives de suicide. J'ai vu mourir un de mes frères, le plus mauvais de la famille. Il s'est beaucoup révolté. Il ne voulait pas mourir et ses enfants ne voulaient pas le donner. Lorsque le prêtre est venu le visiter, il lui a sauté à la figure! C'était pénible. Il sacrait, il criait sa révolte. Une demi-heure plus tard, après un échange avec le prêtre, il s'est calmé. Celui-ci lui a dit : « Va-t-en en paix! Tes péchés sont pardonnés. » Et je l'ai vu se rabattre sur son lit, comme libéré de quelque chose. Il est mort serein. Ça me donne confiance. »

Tout ça me fait réfléchir beaucoup. Ça me fait penser que la vie c'est une lutte. Quand on naît on se débat pour vivre. C'est comme une longue chaîne, un long mystère, Nous sommes portés à juger lorsque la souffrance nous atteint, mais ça fait partie de la vie depuis le début... Et puis ceux qui prient sont plus forts devant la mort. Moi ça m'a rappelé des affaires de la religion que j'avais plus ou moins oubliées. À présent, j'aime prier dans la solitude, dans le bois.

Le ciel, l'éternité, l'au-delà, je vois ça comme un horizon. Pour moi, un horizon c'est loin. Je vois une lumière de loin, comme un coucher de soleil ; des nuages, de la verdure, c'est comme une route pour moi. Et là, on n'aura plus ce qu'on a vécu sur terre : la tristesse, les péchés, la lutte pour avoir quel que chose. Du bonheur parfait on n'en a pas ici. On le cherche

et on ne le trouve pas. Au ciel, ce sera la plus belle place où on pourra vivre.

Les gens ont peur de la mort. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Mais si vous prenez un enfant, il a moins peur, il va braver. Vous le lâchez dans l'eau et il ne connaît pas le danger. D'après [212] moi, mourir c'est une affaire semblable. Mais c'est difficile à dire parce que jamais quelqu'un n'est revenu me le dire...

Quand je rencontre quelqu'un qui ne croit pas, je lui demande toujours ceci : « Pourquoi tu es là, au juste? Qui t'a placé là? » Il n'est pas capable de me répondre parce qu'il ne l'a pas appris on dirait. Il y en a qui vivent au jour le jour sans penser à cela. Mais dans le fond d'eux-mêmes il y a quelque chose. Je me souviens, lorsque je travaillais dans le bois avec mon père, on partait des fois six mois, huit mois, sans avoir de prêtre. Quand le prêtre venait sur le chantier, on l'annonçait. On était 50 puis 100 ensemble qui allaient à la confesse. D'heure en heure, on voyait changer la face de bien des gars! On éprouve le besoin de se confier à quelqu'un dans la foi. C'est important de réfléchir sur sa vie.

Mais la confession, ça peut se voir autrement. La semaine passée, il y avait un malade qui voulait se confesser à moi. Je lui ai dit que je n'étais pas un prêtre. Mais ça me faisait quelque chose de voir que je ne pouvais pas aider autrement. Aujourd'hui, les gens meurent souvent sans avoir fait le point sur leur vie, mais combien de fois il n'y a pas de prêtre! Alors, je l'ai écouté le gars. C'était tellement fort! Et ça arrive souvent que je suis le confident et que je les confie à Dieu. Mais je me dis qu'on pourrait faire la même chose que le prêtre : faire une prière, signer le front d'une petite croix avec de l'huile, donner le sacrement des malades... On n'aurait pas à courir toujours un prêtre... Et si on peut, selon la coutume, bénir nos enfants au jour de l'an, pourquoi ne peut-on pas bénir les gens ou les objets qu'ils nous présentent? La semaine passée, une dame m'a demandé de bénir son chapelet.

Et même quand le prêtre est là, les malades ne le connaissent pas toujours. Ils ne veulent pas aller à lui. Je me suis fait dire par une dame : « C'est à toi que je veux me confesser! » Je l'ai écoutée mais je n'ai pas pu la confesser, et elle n'est jamais allée à la confesse. Y'a un curé qui m'a dit que c'est Dieu qui sauve et que dans ces moments-là j'étais comme le signe de ce salut, de ce pardon de Dieu.

En fait, les personnes racontent leur vie, toutes sortes de choses qui leur sont arrivées, des aventures, parce qu'elles nous font confiance. C'est ni plus ni moins qu'une confession.

Ce dernier récit, d'un homme de la soixantaine, bénévole dans un hôpital, nous amène à prendre conscience que les expériences l'accompagnement des mourants sont au fond de nouvelles versions de la traditionnelle « confession ». Soulignons là-dessus que le mot « confession » vient du mot « fable » qui signifie à sa racine première, « parler » : *fabula* signifie conversation. Il provient aussi de la racine latine *fari* d'où sont dérivés *ecfari*, « parler », *effabilis*, « qui peut se dire », *fatéri*, *fassus*, « avouer » ; *profiteri*, *professus*, « faire une déclaration », « promettre ». On voit là toute la richesse humaine de la confession, qui n'est pas qu'une pratique religieuse rendant mal à l'aise bien des contemporains. Dès lors, « confesser », c'est aussi être le tiers qui donne lieu et sens à la parole des mourants à la fin de leur vie, y compris à leur bilan critique, c'est proprement les laisser ressaisir leur itinéraire dans toute sa profondeur et sa singularité.

Assumer sa mort

« Je souhaite une chose, dit un homme de 62 ans, c'est voir venir ma mort. » Parole plutôt rare de nos jours. Elle témoigne pourtant d'une âme et d'un psychisme en santé, capables d'assumer et de vivre « la douleur de la séparation ». Toute la vie est d'ailleurs ponctuée de ces séparations, qui engagent toujours une naissance et une croissance. Et ce, depuis la toute première naissance, la sortie du sein maternel chaud et protecteur, en passant par les grosses larmes du tout-petit devant se séparer de sa mère pour aller à la garderie ou à l'école, jusqu'à la sortie de l'école avec un diplôme, puis la sortie du monde du travail pour entrer dans le 3^e âge et la retraite. Actuellement, de plus en plus de gens se préoccupent de ces passages. On les gère par la psychologie, les thérapies, les cours de préparation, les petits rituels quotidiens, etc. Mais la mort? Cette dernière séparation? Peu se préoccupent de la voir venir, de la préparer, voire de l'envisager dans ses dimensions dramatiques :

Pour moi, la mort c'est une fin heureuse après une vie bien remplie. Et moi je me dis qu'il ne faut pas souffrir pour mourir, ce n'est pas vrai. Mon grand-père est mort à 94 ans, et il est mort en chantant. Cet exemple-là m'est toujours resté dans la tête. Donc, tu peux être heureuse, tu peux faire

une très belle vieillesse en santé, tu n'es pas obligée de passer par toutes sortes de phases pour réaliser que tu es heureuse. (*Femme, 59 ans*)

[214]

Mourir en chantant est sans doute le rêve de beaucoup... mais il y a peu d'élus! Il est rare qu'on meure sans trouble ni angoisse, ni souffrance.

Les techniques de prolongation de la vie ou de soulagement des souffrances posent d'immenses questions éthiques et spirituelles. Nous n'entrerons pas ici dans ces débats. Nous devons cependant prendre acte du désir très affirmé chez la plupart des aînés de « bien mourir », « sans souffrir ». Tout récemment, Doris Lussier, un personnage de chez nous, est décédé. Il avait abordé ces questions durant les dernières années. Il souhaitait une mort douce. Quoi qu'il en soit des décisions futures à ce sujet, nous retenons ici une chose. Doris Lussier réfléchissait sur la mort et sur sa propre mort depuis longtemps. Il n'avait pas attendu « à la toute dernière minute ». N'est-ce pas dramatique que de plus en plus de gens, qui n'ont pas vu venir la mort, vivent leurs derniers moments sous l'effet des médicaments, sans lucidité? Compte tenu des développements qui précèdent, n'est-ce pas tout aussi tragique pour leurs proches?

Mais redisons-le, certains voient venir leur mort. Une femme de 66 ans, des milieux populaires, qui a lutté toute sa vie dans des conditions difficiles, nous confie :

J'essaye de combattre l'angoisse de la mort... Mais c'est inévitable, ça viendra un jour, et j'espère qu'il y a quelque chose de l'autre côté. Je travaille à accepter la fin.

La philosophie de vie de cette femme se résume en ces termes : « Il faut foncer dans la vie pour s'en sortir. » Sa façon d'envisager la mort est semblable : « Je travaille à accepter la fin. » Elle reconnaît son angoisse C'est un signe de maturité psychique et spirituelle. Le philosophe Heidegger estimait que notre mode d'existence était celui de l'angoisse (souci). Il ne s'agissait pas pour lui de faire des considérations morbides, de « broyer du noir », mais plutôt d'entrer dans l'expérience

de l'angoisse, de l'intime inquiétude, de descendre au fond de l'être pour y rencontrer la vie et la mort indissociablement liées. Nous retrouvons la même philosophie dans le bouddhisme tibétain selon laquelle il est utile d'inclure la mort dans la vie journalière, non comme un dégoût de vivre, mais comme une partie inséparable et nécessaire de la vie. Le christianisme ne sépare pas non plus la vie de la mort : « Si le grain ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits. » Jésus, à Gethsémani, resymbolise l'angoisse de la solitude, l'appréhension de la mort partagée par tous les [215] êtres humains, la confiance aussi en un Dieu fidèle malgré la mort, malgré la souffrance...

Socialement, nous avons tendance à privilégier en quelque sorte « le silence de l'angoisse ». Taire la vérité le plus possible, jusqu'à camoufler la fin imminente de la personne, donner des bons calmants pour endormir l'esprit. Pourtant, selon E. Kübler-Ross, l'étape de l'angoisse est fondamentale. Cette étape favorise le questionnement à la fois sur son passé et sur le sens de celui-ci, en maintenant la personne vers une signification ultime, une déchirure, une ouverture. Celui qui passe à travers l'angoisse passe de la révolte à l'acceptation puis à la pacification. Toutefois, celui qui, pour des raisons diverses, évite ou camoufle son angoisse, demeure parfois longtemps au stade de la révolte, et même n'en sort qu'à sa mort.

L'une des grandes étapes, au sein de plusieurs traditions spirituelles, est d'entrer dans sa propre finitude pour éprouver la séparation éventuelle avec la vie présente. Paradoxalement, cette démarche a pour but de favoriser une plus grande présence à la vie dans les moindres petites choses. La nature nous offre en ce sens une image éloquentes. Au début de l'automne, les dernières fleurs de l'été semblent en exultation, au plus vif et au plus chaud de leurs couleurs, avant de mourir. Et que dire des feuilles sur le point de tomber, colorées de tons chauds, dorées, rougeoyantes... Juste avant le froid et la fin du cycle naturel de vie, une sorte de sommet nous confond, nous émerveille et ces images laissent en nous un dernier sursaut de vie qui nous aide à traverser l'hiver. C'est il nous semble en ce sens que J.-L. Bau-

doin et D. Blondeau écrivent ceci : « La culture qui néglige la vieillesse est une culture qui néglige ses plus grandes perfections ⁵⁶. »

La société qui mise sur le mythe de l'éternelle jeunesse a-t-elle brisé cette capacité que possède chaque être humain de penser sa propre fin, de la ressentir afin de mieux vivre? En refusant de penser et d'éprouver l'angoisse de la mort, notre société n'accroît-elle pas la distance entre les vivants et les morts? Pourrions-nous, socialement, risquer un discours sur la finitude humaine, sur le vieillissement et sur la mort afin d'y maintenir le visage intégral de l'humain? Nous avons indiqué des pistes prometteuses en ce sens, et rapporté des requestionnements très riches. Pour aller plus avant dans les expériences [216] culturelles et spirituelles des aînés, le chapitre suivant nous offre un « second regard » sur ceux que Jacques Grand'Maison désigne bellement comme « Les cachottiers du dedans ». Mais avant, nous présentons dans un intermède quelques exemples d'« adieux de chrétiens ».

⁵⁶ Jean-Louis BAUDOIN et Danielle BLONDEAU, *Éthique de la mort et droit à la mort*, Paris, PUF, 1993, p. 15.

[217]

LA PART DES AÎNÉS

Intermède

Adieux de chrétiens

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

*Un testament spirituel à la manière
de Jacques Brault*

Vous étiez un magnifique jardin
où l'on humait tous les parfums.

Vous saviez la beauté, la grandeur
de ce qui prend le temps de mûrir.

Vous jardiniez le silence
sur l'appui de la fenêtre
avec de l'angoisse et de la confiance
dans un modeste pot de terre
cette terre, ce pain, cet amour
pétris avec une superbe persévérance.

Bientôt le grand départ, le dur dénuement,
mais dans la foi têtue et l'abandon,

vous alliez traverser l'hiver, sûre du printemps,
les bras chargés de tant de dons
vous laissiez entrouverte votre fenêtre
à l'ombre d'une espérance solide et fière.

Et puis vous êtes partie,
n'ayant plus rien à taire,
en donnant tout, vous avez réussi
vos semences, vos patiences, vos moissons.

Laurette,
quel mystère maintenant vous jardine
sous d'indicibles lumières
au-delà des nuits de la terre?

[218]

Vous nous faites encore signe
comme le coquillage de la mer
vidé de lui-même
puis habité par le chant de l'univers
trace sublime, suprême
du grand rendez-vous de tous nos vœux
où Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux.

Adieu grand-père

Les arbres se ressemblent tous dans la forêt, mais lorsqu'il y en a un qui tombe, on se rend compte après coup de sa grandeur. Voilà la dernière image que je garde de toi grand-père.

Tu es de cette race d'hommes d'une émouvante pudeur intérieure, qui vivaient leur âme et leur foi sans mot dire... plutôt avec leurs dix doigts, leurs ouvrages et, courage silencieux. Ah! cette pudeur masculine des sentiments, cette pudeur d'une foi cachée derrière une colonne d'église.

Je t'entends encore dire : « Tu sais, j'ai fait mon gros possible. » Mon gros possible. Ce qu'il y a d'humilité, de grandeur, d'humanité

dans ces trois mots chargés d'une vie remplie à plein bord de patience et de persévérance..

Tu n'étais pas un saint, tu étais beaucoup mieux ; un être humain comme nous aime le bon Dieu avec nos qualités et nos défauts.

Tu te souviens ce dimanche de septembre où nous marchions lentement tous les deux dans le sous-bois en arrière de chez toi. La nature livrait les dernières tendresses de son abondante verdure avant de passer aux chaudes couleurs des érables en feu. Tu me disais : « Bientôt les feuilles vont nous faire leurs adieux avec des étincelles d'or et de pourpre dans les yeux. L'homme n'est qu'une feuille tombée de l'arbre du paradis. Elle y reviendra après avoir enrichi la terre. »

En t'écoutant, j'avais le sentiment que tu me révélais tes plus intimes secrets. Je ne te connaissais pas vraiment. J'étais loin de ton monde à toi. Puis, tout à coup, je me suis senti tout proche de ta foi, de ton Dieu, son Souffle tenu dans le tien, dans le langage de tes mains, dans les plis de ton visage. Je te découvrais amoureux de la vie et espérant, têtue, au-delà de la mort.

[219]

Plus tard, j'ai découvert ce beau passage de la Bible qui te décrit si bien : « On t'a fait savoir oh! homme ce qui est bien, ce que le Seigneur attend de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec ton Dieu. » Tu es bien ce grand Seigneur humble, effacé qui a fait de sa vie entière un service, un amour, une fidélité pour les siens, pour son Dieu.

Es-tu d'une race en train de s'éteindre? Celle qui nous a transmis les deux Testaments de Dieu avec une foi, un courage et surtout un sens de la durée et dont nous aurons rudement besoin pour foncer dans un avenir qui n'aura rien des facilités d'hier.

Oh! je sais que nous ne sommes plus d'un même moule culturel ou autre, mais se peut-il qu'en deçà de nos chemins dispersés, nous soyons plus prêts que jamais à rouvrir le dossier du même héritage qui nous a façonnés.

« Nous sommes libres de lutter contre le sommeil de la mémoire et du cœur, de vaincre en nous la puissance formidable de l'oubli. Il nous appartient, en Jésus-Christ, de ressusciter les morts et de rendre la vie

à cette cendre, à cette poussière qui furent jadis, au milieu de nous, un sang brûlant et une chair aimée. »

Nous venons de ces hommes et de ces femmes dont la vie en fut une de fidélité renouvelée qui a su soutenir de fortes dissonances sur un fond d'harmonie tramée par une même foi, habitée par le rendez-vous éternel de Dieu. Comme Rilke, ils pouvaient dire : tout ce qui nous touche, toi et moi, nous rassemble ainsi qu'un coup d'archet.

Nous venons de ces caractères trempés pour qui la vie était un cheval de race dont ils épousaient tous les mouvements après l'avoir dressé. Leur foi était l'âme, le moteur, l'élan de cette belle et rude fibre humaine qui a su affronter tant d'épreuves et jeter les bases d'un nouvel avenir livré à nos responsabilités. Si l'on fait taire les vieux témoins de la seule histoire que nous ayons en propre sur cette terre, même les pierres de leur monument dans nos cimetières, ensevelies sous l'oubli, ne cesseront de crier la grande espérance de ceux qui nous ont fait naître et grandir, et qui peuvent encore nous inspirer dans nos nouveaux chemins d'humanité.

On a dit de nos aînés qu'ils n'ont fait que besogner, qu'ils n'ont pas pris le temps de vivre... Il fallait « voir », entendre monsieur, grand-père, parler de la création de Dieu, de la vie qui poussait dans ton [220] jardin. Tu savais le goût la saveur des êtres et des choses bien mieux que nous parce que tu en soupçonnais davantage le caractère sacré dans une tradition spirituelle où le pain et le vin, la naissance et la mort, la fête et le travail, l'amour et la vie sont des constituants invendables, inviolables, des signes de Dieu.

Tu avais compris que, contrairement aux violences des hommes, la mort dans la nature est toujours passage vers une vie supérieure. Et de là, tu savais, dans la foi, que leur propre mort n'était, elle aussi, qu'un passage vers Dieu. Tu voyais les choses de la vie avec le regard même de Dieu.

Je pars vous préparer une place, vient de dire Jésus dans l'Évangile. Ce Jésus mort et ressuscité nous précède et nous entraîne dans le royaume du Père... Toi aussi tu nous dis la même chose. Je vais vous préparer une place. Tu le dis avec cette foi entêtée d'espérance et de confiance qui a sculpté chez nos pères et mères des amours jamais habituées, toujours neuves.

À ceux que tu as tant aimés, je dis, au nom du Seigneur : tu es désormais notre pied-à-terre de l'autre côté. C'est là l'extraordinaire cadeau de Dieu en Jésus-Christ, celui de la communion des saints, celui de pouvoir prier Dieu à travers ces êtres aimés qui nous ont quittés, des êtres à travers qui Dieu nous a aimés. Oui, il est un pied-à-terre de l'autre côté pour toute la famille et pour beaucoup d'entre nous. Je suis à l'aise d'en parler en ces termes devant toi qui nous rassembles, toi ce chrétien, toi ce fidèle que tu as été toute ta vie.

Je n'ai pu parler de toi avec des mots de circonstances, des mots tout prêts, des clichés, des formules usées. Toi qui jamais ne m'as accueilli sans un bon mot nouveau, attentif, spécial, signé d'humour avec un éclair de tendresse dans la prunelle.

Adieu, grand-père!

[221]

Son dernier message

Dans les Laurentides, tous les deuxièmes dimanches de septembre, *La fête du cimetière* a rassemblé jusqu'à ces dernières années des milliers de personnes. Dans le roman *Tel un coup d'archet*, nous trouvons les propos d'un vieux curé de campagne plutôt révélateurs des angoisses et espoirs des générations de croyants aînés⁵⁷. Le vieux curé, Félix, qui sent sa mort venir, va prononcer l'homélie d'adieu aux siens. Tandis qu'il s'apprête à le faire, remonte en lui la question lancinante : « Quand le fils de l'homme reviendra, restera-t-il encore de la foi sur terre? »

Le moment est arrivé. Félix escalade les marches abruptes de la grotte pour rejoindre la niche qui sert de chaire. Il sont la comme des grappes de vigne autour du monument familial où des gerbes de fleurs jonchent l'herbe fanée de l'automne. Un rituel obligé? « Il doit bien y avoir plus ... », se dit-il.

⁵⁷ J.GRAND'MAISON, *Tel un coup d'archet*, Montréal, Leméac, 1983, p. 3219.

Il débite son texte solennellement et sent qu'on ne l'écoute que bien distraitemment. Alors, sa voix se fait plus familière et directe. Il continue, tandis que les murmures s'éteignent peu à peu et que les pèlerins se font plus attentifs :

Je suis déchiré entre mon tendre et profond attachement pour vous tous et ce dernier message qui me brûle l'âme... Autant vous l'avouer, je suis comme un oiseau blessé qui se demande s'il a encore assez de force pour monter là-haut. Oh! ne craignez rien, ma foi dans le Dieu vivant n'est pas morte, loin de là. Mais je suis blessé parce que, voyez-vous, j'avais rêvé d'aller à Lui avec une terre, un peuple de foi. J'ai maintenant le sentiment de m'y rendre seul. Bien sûr, je m'en vais retrouver vos aînés, vos aïeux qui sont aussi les miens. Mais avec vous les vivants de cette terre, je ressens un immense échec, un peu comme Jésus abandonné des siens au jardin des Oliviers... Pardonnez-moi cette colère qui n'est que l'envers de ma profonde tendresse blessée pour vous tous, pour cette communauté, cette paroisse où j'ai investi mon corps et mon sang, ma vie et mes rêves, ma foi et mon espérance. Je m'y suis peut-être attaché, comme à ce [222] peuple d'ici, au point d'oublier que le Royaume de Dieu n'est jamais enfermé dans aucune racine humaine ou terrestre...

Alors je vous supplie de ne pas confondre ma pauvre parole avec celle de Dieu... Je voudrais vous faire part de mon désaccord profond avec le procès qu'on a instruit au moment où les églises chez nous ont commencé à se vider, au moment où la foi vivante, agie, priée, a déserté tant des nôtres.

On a dit de nos pères qu'ils étaient de pauvres types, des porteurs d'eau, des résignés qui n'avaient d'autre but que de survivre.

On a dit de nos mères qu'elles n'avaient fait que des enfants, qu'elles n'avaient pas vécu leur vie de femme.

On a dit de notre passé qu'il n'avait été qu'une suite d'échecs et de défaites bénis par la religion et projetés dans un ciel illusoire.

On a dit que nos villages et nos paroisses étaient des forteresses d'isolement et d'autodéfense qui étouffaient les plaisirs et les désirs de la vie.

On a dit que nos écoles, nos hôpitaux étaient l'œuvre d'une charité détestable, méprisante, aux mains d'un pouvoir religieux monstrueux et arriéré.

On a dit que la religion et son catéchisme avait drogué les gens d'ici, comme un tranquillisant pernicieux qui paralyse l'initiative, tout en servant de faux-fuyant devant les vrais défis à affronter.

On a dit qu'il fallait se débarrasser de cette histoire honteuse, de cette église hideuse, de cette société malheureuse, de ces familles nombreuses, comme autant de défroques démodées et ridicules...

Mais on n'a pas dit ce que nos pères et mères ont eu de courage, de foi et d'humanité pour nous amener à ce que nous avons de meilleur aujourd'hui, de plus solide sous nos pieds.

On n'a pas dit ce qu'ils ont su faire avec leurs dix doigts, avec leur cœur au ventre, avec leur travail acharné.

On n'a pas dit ce que nos mères ont pu réussir avec un rien de budget et de ressources pour bâtir un foyer digne et humain. Oui, celles qui ont fait le meilleur de notre histoire, hélas! Sans jamais la signer.

On n'a pas dit ce que nos pères souvent humiliés ont eu de [223] tendresse silencieuse, besogneuse, ingénieuse pour gagner notre pain et préparer nos lendemains.

On n'a pas dit que la foi était l'âme, la force, le moteur, l'élan de cette belle et rude fibre humaine qui a su affronter tant d'épreuves et jeter les bases d'un nouvel avenir livré à nos responsabilités.

Oh! Je n'ignore pas les erreurs commises, les travers d'hier, mais se peut-il que nous nous en servions pour masquer ceux d'aujourd'hui?

Je ne veux pas disqualifier les projets, les valeurs, les objectifs, les rêves d'une société nouvelle, mais se peut-il encore ici que l'histoire de ceux qui ont fait notre peuple n'ait rien à voir avec notre volonté de nous doter maintenant d'une société selon nos aspirations les plus légitimes?

À tellement s'acharner à mépriser ce qu'on a été, on finit par ne plus savoir ce qu'on est, ce qu'on veut devenir. Nos réformes récentes sont vite tombées à plat. Par quelle absurdité avons-nous pu croire réussir d'audacieux ouvrages en hauteur, tout en ravageant le reste de nos fondations historiques? Certes, il nous reste une mémoire, mais c'est une mémoire de musée, de folklore, sans la foi qui en était l'âme, la vie et l'élan.

Le présent est de nulle part et l'avenir est sans visage quand on a perdu l'âme et la conscience de sa propre histoire.

En cette fête qui célèbre la mémoire des nôtres, souvenons-nous que derrière leurs misères et leurs grandeurs, il y avait la perle précieuse d'une foi que rien ni personne ne pourra rayer, parce qu'elle vient d'un germe éternel planté dans le plus charnel de notre humble histoire... Comprenne qui veut entendre!

[224]

[225]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 8

Les cachottiers du dedans

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

« Les cachottiers du dedans. » À première vue, cette expression est redondante. On peut cacher des secrets au-dedans de soi ; on peut en cacher ailleurs, tel ce bon vieux qui camoufle son petit « flasque de gin » dans le hangar pour éviter des reproches de sa femme. Tels ces couples âgés qui pendant longtemps, jadis, réglaiement leurs tensions dans leur chambre pour ne pas perturber leurs enfants. Par delà cette discrète délicatesse, on pourrait évoquer leurs ruses si bien déguisées pour ne pas trop avoir l'air de s'imposer. Et puis leur pudeur du sentiment, leurs fines roueries qui parfois tournent à la manipulation. Bref, tout un côté secret particulièrement chez les plus âgés.

Cette entrée de jeu un peu légère feutre l'aspérité des graves propos de ce chapitre que nous abordons avec une réserve qu'appelle leur propre pudeur. On ne traite pas des états d'âme sans s'astreindre à une éthique de respect. Mais ce n'est pas là l'unique défi à relever. Il faut une analyse plus fine, plus patiente pour discerner les mouvements de conscience et décoder le langage de l'âme.

Au départ de notre recherche, nous avons l'illusion de pouvoir entrer facilement dans leur monde spirituel à travers leur discours reli-

gieux où la plupart ont encore des mots pour dire leurs états d'âme, leurs profondeurs morales, leurs croyances. Très tôt, nous nous sommes rendu compte que même leurs discours religieux appris pouvaient servir d'écran et masquer ce qui se passait au fond de leur âme et conscience et de leur vie réelle.

[226]

On a joué à cache-cache avec les curés bien plus que vous pourriez le penser. On fait attention avec les enfants et les petits-enfants dans ce domaine-là. Pourquoi? C'est difficile à dire. On pense qu'ils ont besoin de religion, de morale, plus que jamais, même si on se pose soi-même des questions, avec des gros doutes, avec des mauvais souvenirs, des peurs qu'ils nous ont racontées autrefois, qu'ils nous ont fait vivre. Bien sûr, il y avait aussi des bonnes affaires dans notre héritage moral et religieux, mais si on dit peu de choses au plan religieux, si on cache nos désaccords, c'est peut-être parce que ça nous dévaloriserait aux yeux des enfants. Tu veux pas passer pour une vieille arriérée. Puis tu veux garder tes liens avec les tiens. Alors tu te tais sur les questions religieuses. C'est la première fois que j'essaie de m'expliquer ça comme ça. Quand t'as pas pu transmettre ta religion, ça te fait mal. Tu veux pas trop y penser, peut-être parce que ça te fait penser à d'autres choses que t'as pas pu, pas su transmettre. Mon Dieu qu'on est dans un monde compliqué! T'as de la misère à te faire une idée. Alors tu simplifies au maximum pour te protéger, les protéger, pour avoir un peu de sérénité dans tout le brouhaha de confusion.

Comme en bien d'autres témoignages du rapport, nous avons reconstitué ici la dame de ce qui nous a été livré par bribes dans une entrevue. Trame de bribes recueillies le plus fidèlement possible. L'univers intérieur que nous abordons dans cette partie du rapport présentait des difficultés d'analyse encore plus poussées, avec tous ces mi-mots, ces réserves et replis soudain, ces non-dit, ces gestes allusifs, ces restrictions mentales, ces souffrances et cris étouffés, et surtout ces pudeurs du cœur et de l'âme si fréquentes chez les gens âgés. Mais quelles richesses insoupçonnées par des études et des recherches peu ouvertes à l'intelligence spirituelle de l'expérience humaine, de la conscience et des états d'âme. C'est même un tabou, un interdit de parler en ces termes. Mais comment prétendre comprendre les aînés et écarter sciemment ou autrement tout ce qui a nom spiritualité, ques-

tions ultimes, états d'âme, conscience morale, univers symbolique, transcendance, sacré, deuils, au-delà de la mort, et quoi encore!

[227]

Comment ils voient les choses (3e et 4e âges)

Mais l'accès à leur royaume intérieur ne passe pas moins par des médiations que les sciences humaines peuvent éclairer. Nous utilisons ici des clés précieuses de nos disciplines respectives, psychologiques, sociologiques, anthropologiques, philosophiques et théologiques. Quand nous avons abordé leur univers culturel, nous avons commencé par « comment ils parlent ». Ici nous commençons par « comment ils voient les choses ».

Comment « ils voient les choses ». Nous employons cette expression qui est familière aux aînés. Elle connote à la fois une façon de voir, de penser, de sentir, de vivre, d'agir, de se situer. Comment je vois les choses, les êtres, la vie, le monde, l'époque, les miens, les autres. Dans cette première approche, nous n'en sommes pas à l'analyse savante de leurs systèmes de sens, de représentation, ou encore de leurs divers profils sociaux, culturels et spirituels. Non pas que notre démarche en soit une ici à l'avenant de leurs discours et attitudes spontanées, car il s'agit d'un repérage des constantes dans leurs manières d'aborder les situations, les problèmes, les questions qui les préoccupent d'entrée de jeu. Bref, il s'agit de leurs logiques et de leurs visions premières des choses sous la surface des lieux communs et des stéréotypes d'aujourd'hui.

J'ai pour mon dire que j'ai évolué bien plus que ne le pensent ceux qui m'entourent. Je vois, je pense des choses que mes enfants et petits-enfants ignorent. Il y a de profondes transformations durant le grand âge. Tu réfléchis plus. On te dit que tu te répètes, que tu ressasses les mêmes choses, mais en fait tu reprends tes affaires avec un autre œil. Tu regardes le monde aller avec plus de distance. Tu as tendance à concilier, réconcilier des choses qui étaient séparées, opposées dans la vie, en toi-même et dans tes relations avec les autres. Je n'aurais jamais pensé que cette phase de mon existence serait aussi prenante, enrichissante. (*Femme, 78 ans*)

Depuis quelques années, on distingue les « jeunes vieux » et les « vieux vieux ». Cette distinction est importante si nous comparons les entrevues des hommes et femmes de la soixantaine et celles du grand âge. Il s'agit ici de certaines visions des choses plus fréquentes, mais qu'on ne trouve pas nécessairement dans chaque individu de ces deux générations. Une première clé de compréhension va nous aider à entrer dans l'intelligence de leurs champs de vision, hélas, si souvent [228] réduits à des lieux communs dans les perceptions qu'ont d'eux les autres générations. Pour reprendre une expression populaire, nous regardons « par l'autre côté de la lunette » en commençant par le quatrième âge.

Du moi au soi

Une métaphore de Bertrand Russell nous servira pour introduire notre propos. La vie humaine est comme une rivière, petite au début, étroitement enserrée entre ses rives et s'élançant avec passion au-delà des rochers et des chutes. Graduellement, la rivière devient plus large, les rivages s'éloignent, les eaux coulent plus doucement. Et à la fin, sans aucune rupture visible, ces eaux se fondent dans la mer ⁵⁸.

Par-delà le caractère idyllique de cette image de la vie humaine, il y a là une sorte d'orientation de fond de l'aventure humaine et plus spécifiquement des reports entre le moi et le soi qui nous préviennent de toute opposition manichéenne. Mais ces rapports prennent des configurations singulières selon les cultures, les époques et aussi les différents stades de la vie. Si ce moi nous est familier comme terme, ce n'est pas le cm du soi ai est souvent confondu avec le moi. « Être soi-même », c'est une expression qui est souvent ramenée au moi-ego, alors qu'elle renvoie à des profondeurs souvent insoupçonnées. Les plus lucides diront qu'il est difficile de toucher le fond de soi, sa vérité profonde, « ce plus grand que moi ». Ce sont de bons indicateurs premiers de ce qu'est le soi.

⁵⁸ B. RUSSEL, *Portraits from Memory*, New York, Simon and Schuster, 1956, p. 52-53 ; voir aussi J.L. HÉTU, *Psychologie du vieillissement*, Montréal, Éd. du Méridien, 1988.

Pour bien saisir cette clé de compréhension du passage du moi au soi, reprenons l'image, la métaphore de Russell et poussons-la plus loin.

Le moi, c'est un peu comme le petit filet d'eau de la source qui cherche à se frayer son chemin propre ; c'est son courant, son mouvement pour être une eau vivante, cristalline, plutôt qu'une marre stagnante. La source se bat contre les obstacles. Elle passera au-dessus, au-dessous, à gauche, à droite, ou même elle suintera à travers. Elle acceptera même des longs détours. Il en va ainsi du moi dans la vie.

[229]

Le soi c'est le lit de la source. À la fois son chemin propre et quelque chose de beaucoup plus ; le sol qui lui permet de tracer son propre chemin, qui lui fournit d'autres affluents pour la rendre plus forte, plus abondante, sans compter les sucs et les sels minéraux qui l'enrichissent. Le soi est ce qui ouvre à l'autre, ce qui sait accueillir et rendre. C'est une solidarité avec sa terre, son milieu, ses semblables et les autres.

Mais le soi de la source est intime aussi, c'est son lit, son parcours, son tracé. C'est justement la capacité de connaître, de ressaisir son parcours. Et en termes humains, c'est la capacité de se penser, de se repenser, soit de pouvoir dire, exprimer et transmettre son expérience de vie, de cœur et d'âme.

Le soi est donc spirituel aussi. Car la source humaine au départ, comme en parcours, ne sait pas par quels chemins elle ira à la mer, mais elle en a la certitude, une sorte de certitude irréfutable tout au fond. Indicible, ineffable dans ses profondeurs mystérieuses. Eh oui, le soi de la source, son lit est souvent souterrain dans la nuit du sous-sol. Mais l'étonnant, le merveilleux, c'est que la source si frêle est plus têtue, plus forte que la pierre. Elle en tire même ses sels minéraux.

Son bonheur, c'est d'avoir traversé tant d'obstacles, de s'être dépassée, de déboucher sur la sérénité, de s'écouler maintenant librement, doucement, après les remous des chutes où elle a cru se fracasser. Et voici que le soi de la source trouve son vrai moi, son identité la plus profonde. Mais une identité ouverte au monde, à plus grande qu'elle, oui, ouverte aux autres, à l'autrement, à l'Autre avec un grand A.

Je la connais la source, elle coule, elle court, mais c'est de nuit.

Je sais qu'il ne peut y avoir chose plus belle, que ciel et terre viennent y boire, mais c'est de nuit.

Je sais que c'est un abîme sans fond et que nul ne peut la passer à gué. Et c'est de nuit.

De là, elle appelle toutes les créatures au plus vif, au plus secret, au plus incroyable de leur désir. (*Jean de la Croix*)

Il y a quelque chose de cela chez des aînés du grand âge qui sont parvenus à ce soi de la maturité, de la profondeur du cœur et de l'âme. Leur sérénité apprivoise leurs nuits plus longues avec les doutes, les questions ultimes, les pertes de conscience qui les accompagnent.

[230]

Bien sûr, certains se battent, se débattent avec leurs révoltes, leur sentiment de non-sens, leur refus de la finitude ou de la mort, leur humiliation de tant de pertes. En ce cas, le moi écorché n'arrive pas au soi. Nous en reparlerons.

Mais nos peurs modernes du vieillissement occultent même la reconnaissance de ces témoins du soi, plus nombreux qu'on ne le dit. Ces aînés nous enseignent, par leur vie, cette expérience du soi que nous venons de décrire en nous servant de la métaphore de la source. Passons à un autre niveau plus rationnel pour mieux déplier ce passage du moi au soi chez les aînés.

Sans entrer dans des considérations savantes sur le soi, disons que celui-ci tient d'une appartenance fondamentale au monde, à la nature avec son fil conducteur de naissance-vie-mort-renaissance. Chez les croyants, cette appartenance s'articule à la Création, à son Créateur, à une histoire sainte. Le soi connote la totalité matérielle et spirituelle, cosmique et psychique. Il plonge ses racines dans l'inconscient et ses archétypes. Il se projette dans la transcendance, le sacré, le divin. Il est de l'Origine et de l'horizon ultime. Il est le Sens en deçà et au-delà des sens. Il fait coïncider les opposés de diverses façons : de la vie dans la mort, de la mort dans la vie ; du relatif dans l'absolu et de l'absolu dans le relatif ; du faux dans le vrai et du vrai dans le faux. Les pensées de Pascal en sont une belle illustration.

Cela peut paraître bien abstrait, mais nous allons voir comment cette clé de compréhension peut nous aider à mieux saisir des couches profondes de l'expérience et de la conscience riche et complexe du grand âge, de ses propres passages initiatiques, de ses rapports avec le cheminement historique du Québec, de la tradition à la modernité, avec ses « bonnes choses et ses gros problèmes ». Sans compter les détachements qui peuvent libérer des espaces intérieurs, dégager l'horizon, ouvrir de nouveaux chemins de sens et d'espoir.

Nous avons recueilli des perles précieuses au royaume intérieur de ces aînés du grand âge.

Le soi au féminin

À chaque fois que je perds quelque chose, dans un premier temps je me dis : c'est une part de moi qui se détache, qui s'en va. Puis je découvre par la suite que c'est une sorte de libération, d'apaisement, de légèreté nouvelle. On s'encombre de tellement de choses à mesure qu'on avance dans la vie. Et tu ne te rends pas compte de leur pesanteur. Un peu comme les valises [231] que tu remplis avant un voyage et que tu vas traîner péniblement tout au long du voyage. Contrairement à ça, si tu vieillis bien, tu t'allèges intérieurement, tu es plus sensible au sens qu'aux choses elles-mêmes, tu es plus accueillante, plus prête à laisser les autres vivre leur vie. Mais je sais que d'autres se durcissent, se referment ou assomment leurs proches avec leur gros paquet de certitudes. Souvent ils sont aigris et insupportables, ils vieillissent mal. Ils ont peur de la mort, de Dieu, mais ils n'avoueront jamais ça. Il y a ces deux extrêmes dans le monde des gens âgés.

On pourrait faire une longue exégèse de cet extrait d'entrevue d'une femme de 84 ans. Le soi qui rouvre le monde, la vie, la mort, le sens, l'horizon et aussi l'accueil, la tolérance, peut être perverti (*per-via*, dévoyé) comme l'amour, la justice, le sacré. Son or se change alors en plomb. Au lieu de libérer, il écrase le moi et les autres. Alors il n'est plus espace et temps d'abandon, de réconciliation, d'ouverture à l'autrement, au neuf, à l'inattendu. Cette femme a fait avec grâce ce passage du moi au soi, jusqu'aux racines de la vie. « La nature t'assiste pour te préparer à la mort ; dans la nature, la vie et la mort s'unissent pour faire renaître. T'as ça dans l'Évangile : le grain de blé qui meurt

en terre et produit au centuple. » On ne saurait mieux parler du soi incarné, même matérialisé et spiritualisé à la fois. Avec ses tensions mort-vie, sa dynamique d'accouchement de vie nouvelle aussi mystérieuse que la mort elle-même. Il y a chez cette aînée une capacité de tolérer l'incompréhensible, de douter, de se questionner toujours pour avancer.

Depuis mes 80 ans, je vis passionnément ma vie comme jamais, c'est une vraie grâce. L'inaction ne me pèse plus. J'accepte les choses comme elles sont sans me casser la tête pour les changer. Et pourtant, en même temps, mes enfants, mes petits-enfants me disent que je les aide à comprendre, à avancer.

Elle utilise la métaphore de la longue-vue qui lui permet de relativiser les problèmes de leur moi gros comme le monde, de leur vie agitée, énervée, sans cesse insatisfaite. Et au passage, elle fait une remarque lourde de sens :

Les vieux qui s'alignent sur les jeunes, qui adoptent leurs points de vue, s'empêchent de découvrir et d'apporter leurs propres contributions aux autres générations. C'est dommage. Ils renforcent [232] leur sentiment d'inutilité. Ils pensent que ça les garde jeunes plus longtemps. Quelle illusion! Ils n'auront jamais appris à vieillir, surtout pas en beauté! (éclats de rire)

Le soi au masculin

Encore ici, nous avons tenté de ressaisir la trame d'une longue entrevue en profondeur, où le récit de vie occupait une place majeure. Nous sommes restés le plus près possible des mots pour le dire, du texte et du contexte de l'entrevue. Notons ici que le contexte a beaucoup à voir avec le soi, parce que l'un et l'autre révèlent les rapports au monde, à l'histoire, à la société de la personne témoin. Dans ce cas particulier, nous pouvions présenter ce soi au masculin d'une seule coulée. cette personne avait atteint une certaine universalité typique des caractéristiques des hommes de sa génération qui sont arrivés à un

accomplissement au sens d'Erikson, et cela jusque dans son versant d'ombre tout aussi fascinant. En l'écoutant, nous retrouvions cette superbe pensée de Marguerite Yourcenar :

Nous sommes si habitués à voir dans la sagesse un résidu de passions éteintes qu'il nous est difficile de reconnaître en elle la forme la plus pure et la plus condensée de l'ardeur, la parcelle d'or née du feu, non de la cendre.

Écoutons ce que nous dit un homme qui a pris le temps de nous écrire ce qu'il appelle son testament spirituel. Il a décidé de le faire « au moment où je suis en pleine possession de toutes mes facultés ». Il s'agit d'un extrait d'un récit de vie qu'il veut léguer à ses enfants et petits-enfants et aussi à « d'autres qui auraient des oreilles pour entendre ». Cet homme a même pris l'initiative de regrouper des gens de sa génération pour réfléchir sur leur propre testament spirituel. « On ne va pas partir, un à un, sans se soucier collectivement de transmettre notre expérience de génération. » Une initiative heureuse. Autrefois la transmission se faisait quasi automatiquement à travers des modèles à reproduire d'une génération à l'autre. Les départs de ce monde étaient plus abrupts. « Les maladies emportaient plus vite les gens. » Et il ajoutait : « Aujourd'hui, la transmission est un acte plus réfléchi, plus volontaire, plus libre. Et on a plus de temps pour penser son expérience de vie. » Son testament qui suit en est une belle illustration.

[233]

Plus j'avance dans la vieillesse, plus la vie a du prix, à cause de la mort qui se rapproche. Ça me fait penser au temps de la guerre de 40. Je transportais en camion les munitions après le débarquement en Sicile. J'étais toujours au bord de la mort. Jamais je n'ai vécu aussi intensément ma vie. En tout cas je ne pensais pas que je revivrais ça un jour. Eh bien, c'est ce qui m'arrive présentement. Je pourrais facilement mourir cardiaque demain matin. Quand je raconte à mon cardiologue ce que je fais, il me dit que je joue avec la mort. Et moi je pars à rire. Moi, je veux mourir debout ou en train de faire l'amour. La mort c'est rempli de vie. J'ai découvert ça à la guerre, même si je suis pas pour la guerre.

Quand tu n'arrêtes pas de te tâter le nombril, de parler, parler de tes maladies, tu passes à côté des belles choses de la vie. Il y a tellement d'af-

faïres qui sont plus intéressantes que toi, que tes petites affaires à toi. Je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde. J'adore les discussions à la télévision. Moi, dans mon fauteuil, je leur crie par la tête. Je rends toutes sortes de services. Je m'élargis de toutes sortes de façons. La mort, j'y pense souvent. Elle me fait apprécier la vie. Si la vie est plus grande que toi, la mort aussi. Il y a autre chose, un autre côté. On arrive au monde, on est accueilli avec amour, ça va être la même chose dans l'autre monde après ; c'est pas parce qu'on n'en sait rien, qu'il y a rien. On arrive au monde plein de promesses, c'est d'autres promesses qui t'arrivent quand tu meurs. Et ce n'est pas seulement parce que je crois en Dieu. Regarde la nature, il y a une beauté, une bonté, une sagesse au fond du monde. C'est jamais coupé carré dans la nature. Y'a pas de vide à l'état pur.

Chez les Indiens d'autrefois, quand il y en avait un qui allait mal dans sa tête, on l'installait près d'une chute d'eau pendant longtemps. Puis il retrouvait ses sens, son sens. Il reprenait le cours de sa vie normale, lavé, purifié, libéré. Il oubliait ses affaires, il entrait dans le Grand Ordre du monde. La mort, elle fait partie, elle aussi, de l'ordre du monde. Elle a du sens à cause de cela. La vie, la mort, c'est une lutte, une lutte que tu vis bien si t'es branché sur l'ordre des choses, si tu les acceptes, si tu te laisses porter par ce grand courant. S'il n'y avait pas la mort, on pourrait pas découvrir ça.

Moi, pendant la guerre, quand je couchais à la belle étoile, déjà je pensais à des choses comme ça. Mais c'était flou. [234] Aujourd'hui, je suis plus conscient comme si c'était plus naturel. À la guerre, tu pouvais mourir bêtement d'une balle perdue, d'une mine que t'avais pas vue, mais aujourd'hui, j'ai le temps de réfléchir, de nommer, d'apprivoiser la mort. Je me dis que je suis bien chanceux de pouvoir vivre cette étape la plus importante de ma vie. On est tellement centrés sur nous-mêmes, sur nos petites affaires quand on est enfant, jeune, adulte. La vieillesse, la mort bientôt, peuvent te sortir de toi-même, te faire comprendre que tu te « désâmes » pour bien des choses inutiles.

Les spécialistes sur la vieillesse nous prêtent toutes sortes de crises. Je dis pas qu'on n'a pas de problèmes, mais je pense qu'on ne les vit pas comme ils disent. On n'est pas dans les générations du moi, « pognées » avec leur moi. Même les gens de 60 ans se garrochent dans le moi qu'ils n'auraient pas vécu vraiment ou assez. On n'a pas connu ça nous autres à 60 ans, peut-être que je suis influencé par mon état actuel pour penser comme ça.

Mais je reviens aux spécialistes qui parlent de dépendance, de solitude, de désespoir, de deuils archi-souffrants et puis d'autonomie. Tout gérer, te gérer. Ce genre d'affaires me tombe sur les nerfs. Les choses de la vie se passent plus naturellement que ça. À notre âge, en tout cas, on s'en rend compte. Au fond de toi, tu résistes silencieusement ; tu te dis, je suis pas

là, je suis pas ce qu'ils veulent que je sois. On leur échappe. On s'échappe. On est cent fois plus soi-même qu'ils le pensent. C'est ce « positif » propre à nous qu'ils comprennent le moins. Ils sont tellement obsédés par leur jeunesse qu'ils pensent qu'on devient l'enfant de nos enfants. Vous trouvez pas que c'est insultant pour nous?

Moi, face à la mort, c'est mon combat, y compris me laisser aller à ma façon. Ma femme est bien différente de moi. Elle fait tout pour garder ses enfants autour d'elle. Elle a préparé toutes sortes de recommandations pour chacun, chacune. Chez nous, autrefois, c'est mon grand-père qui a fait ça. Les vieux, les hommes vieux d'aujourd'hui, on n'est pas comme ça. On est comme on est. Prenez-nous comme ça ; on est plus réalistes, puis plus mystérieux en même temps, c'est pour ça qu'on est plus silencieux. On parle par notre vie. Puis comme on n'a pas été très vertueux, on n'a pas le goût de jouer aux saintes femmes! (éclats de rire) Je voudrais pas que ma femme m'entende...

[235]

Ma foi se résume à peu de choses. Je sais que je vais bien m'entendre avec Lui. Ma femme me trouve fanfaron quand je dis ça. Pour moi, test plus profond qu'elle, je pense. J'accepte plus l'ordre des choses qu'elle. C'est tout de même Lui qui a fait ça l'ordre des choses. Il n'est sûrement pas intéressé à fouiller nos « bibites ». Moi, je prends ça par l'ensemble. En bout de ligne, tu t'abandonnes plus facilement, même si tu as été toute ta vie un batailleur. Ma femme, elle veut pas mourir. Y faut pas lui parler de la mort. Le vieillissement, les femmes ont bien de la misère à prendre ça. Je les comprends, on a tellement rattaché leur personnalité à la beauté physique, à la transmission de la vie. Malgré ça, je la sens solide, bien avec elle-même. C'est difficile à comprendre pour nous les hommes. Elles sont plus « ploguées » sur la vie. Nous, on voit bien des choses à partir de la mort.

Mais je dois vous avouer une chose. Je ne sais vraiment pas comment je vais être si elle part avant moi. Quand j'y pense, l'angoisse me pogne. J'arrive pas à refouler ça. C'est là au fond de moi. C'est le grand silence comme un désert. C'est comme si tout à coup, dans ma confiance, il n'y avait plus d'ordre des choses. Le doute me prend. À ces moments-là, je ne crois plus en rien. Et je me demande si ça va pas s'accentuer ce vertige-là. L'homme est plus solitaire avec lui-même. On parle des veuves joyeuses, rarement des veufs heureux. C'est pour ça qu'ils cherchent très vite à se remarier, même à 90 ans!

Voilà un témoignage typique d'homme. Toute la partie ombrée du soi est souvent refoulée, subsumée ; en tout cas moins explicitée. Mais une seconde lecture de ce testament spirituel, plus attentive aux référé-

rences et expériences qu'il privilégie (celle de la guerre, par exemple), nous fait découvrir ce qui se terre sous cette belle assurance de la conscience masculine.

On notera ici l'importance de la mort dans le soi masculin. Tout se passe comme si les hommes intégraient plus difficilement en eux la dimension féminine du soi, alors que les femmes parviennent à mieux intérioriser le pôle masculin du soi. Les aînés du grand âge qui sont heureux ont, en bien des cas, intégré, sinon mieux concilié, les grands pôles apparemment opposés du soi : vie et mort, masculin et féminin, ordre matériel et ordre spirituel, et plus profondément *le tout et le rien*. Le rien ici a un sens ; alors que la culture narcissique du moi sans le soi débouche souvent sur l'aspiration au tout ou rien mec ses conflits et ses frustrations sans issue.

[236]

Le soi spirituel

Nos témoins du grand âge nous ont révélé que les dépouillements peuvent avoir du sens. Le renoncement chez eux, chez elles, c'est souvent pour quelque chose de positif, de meilleur. Dans notre monde sécularisé, des aînés tirent de leur mémoire religieuse des sens, même au creux du non-sens de certaines épreuves. Telle cette remarque très biblique : « Tout concourt au bien de ceux qu'il aime. » Et cette autre affirmation encore plus fréquente : « Le bon Dieu a ses vues, il voit plus loin que nous. » Plusieurs aînés ont transformé plus ou moins radicalement le système de représentation de l'au-delà, par exemple le triptyque ciel, purgatoire, enfer. Leur confiance en Dieu l'emporte sur tout, en dépit des relents de la pastorale de la peur qui « leur remontent dans le gorgoton » de temps à autre. Il y a, en plusieurs cas, un recadrage de leur système de représentation avec d'étonnants déplacements.

Non, c'est pas Dieu qui t'envoie des épreuves. Mais il est toujours là pour t'aider à les surmonter. Il te prépare à trouver du sens dans le grand passage de la mort.

Pour moi, c'est différent. Quand j'ai eu un grave accident, je suis devenu presque complètement paralysé. J'étais découragé jusqu'au jour où j'ai compris que ma mission sur la terre n'était pas finie, qu'il comptait encore sur moi pour faire d'autres choses.

J'ai un ami qui, lui, a pensé se suicider quand il a appris qu'il avait le cancer. Il a résisté à cause de sa foi, même s'il ne comprenait pas trop le pourquoi. Puis il a vécu une fantastique expérience spirituelle. Il me disait : « Je serais passé à côté de la période la plus importante de ma vie où j'ai compris bien des choses. J'ai mieux saisi mon parcours. J'ai fait du bien à ceux qui étaient autour de moi. Ils ne me reconnaissaient plus, parce que je n'étais plus rageur, critiqueux, jamais satisfait. »

La mort, l'après-mort, j'avais toujours évité de penser à ça. Dieu, je le tenais à distance ; j'avais peur de Lui. J'ai comme tout apprivoisé : la vie, la mort, Dieu. J'ai découvert un autre visage de Dieu. J'étais maintenant en Dieu, porté par Lui, attiré par Lui, prêt à partir, sans bagage, léger.

J'ai un frère gravement malade. Il me dit : tu sais, quand le Seigneur t'a créé, il t'a créé en pleine santé et tout le reste. Un jour, il t'enlève tranquillement tes facultés. Tranquillement, il va [237] assombrir peut-être ton intelligence. Il t'amène à cet état pur de l'enfant à sa naissance pour t'accueillir, te faire naître à une vie nouvelle. La mort, c'est un nouvel accouchement.

D'autres restent sur la réserve.

Penses-tu aller au ciel sans souffrir, toi? Ça me revient toujours à l'idée. Je veux aller au ciel, mais il faut que j'accepte la souffrance à un moment donné. Que ce soit méritoire ou pas, je ne sais pas, le mystère de la souffrance, je ne le connais pas. C'est mystérieux pour moi.

Quand le moi repousse le soi

Nous disions plus haut que l'énorme importance accordée au moi-ego dans une culture de plus en plus narcissique rendait difficile l'accès au soi. Mais il s'agit là de l'envers d'une nouvelle dynamique individuelle de croissance, d'actualisation, d'autonomie, de projets personnels. Bien des gens de la soixantaine, libérés des contraintes du travail et de la famille, voient dans cette phase de leur vie une « chance de réaliser des rêves personnels » tenus en laisse par tant de liens

obligés. Les enfants sont restés à la maison plus longtemps qu'ils ne l'avaient prévu.

Notre cinquantaine a été surchargée de lourdes responsabilités. Nous avons trois générations sur le dos, nos parents, nos enfants, nos petits-enfants. On a commencé à vraiment respirer aux alentours du milieu de la soixantaine. Mais il a fallu s'ajuster comme couple l'un à l'autre. Ça n'a pas été facile, parce que moi, comme ma femme d'ailleurs, je voulais enfin pouvoir vivre ce que je n'avais pu faire avant. Je me suis garroché de mon bord, elle de son côté, contrairement à certains couples de notre âge qui restaient collés l'un à l'autre. Dans notre milieu, ce sont ces deux situations extrêmes qui sont les plus fréquentes : le trip individuel à n'importe quel prix ou bien le couple, la famille cocon qui s'enroule sur elle-même. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'insatisfaction fréquente est d'ordre individuel. C'est triste à dire, mais on était un peu comme des adolescents avec leurs contradictions : ils tiennent à leur famille et ils cherchent à s'en libérer, oui, comme des adolescents face à leur moi, face aux autres, face à leurs conflits intérieurs sans issue apparente. Les signes de vieillesse venaient s'ajouter pour accroître [238] mes tensions. Je gardais la face, je fonctionnais normalement... apparemment. Mais au fond de moi, je vivais de l'angoisse, de la frustration. Je ne savais pas m'abandonner, goûter la vie nouvelle, plus libre qui m'était offerte comme un cadeau. Les gens âgés cachent, taisent ces affaires-là. Ils vont vous dire qu'ils sont parfaitement heureux.

Voilà un bel exemple du Je masculin de plusieurs hommes de la soixantaine. Chez les femmes de cet âge, nous avons aussi trouvé une cohorte assez nombreuse qui vit cette exacerbation d'une subjectivité en mal d'indépendance, de grandes aspirations personnelles non satisfaites où « les choses ne sont jamais ce qu'elles devraient être ». Ce je qu'on voudrait enfin réaliser, (« mon Je de femme ») rencontre des murs différents de ceux des hommes. Chez plusieurs, le vieillissement est insupportable.

Je hais la vieillesse. Je ne veux pas vieillir. Je trouve ça absurde. Je vis, sans trop me l'avouer, un sentiment de déclassement par rapport à tout ce que la société valorise chez la femme. Même les femmes de carrière disent à mi-mot qu'elles ont manqué un tas de choses qu'elles auraient aimé vivre. Moi, en tout cas, je le prends pas. Je prends pas le fait que tu aies de moins en moins de choix quand tu vieillis. Se faire lifter le visage, c'est se

faire faire un masque. Tu essaies de faire ça de bien des façons. Tu t'enfonces dans l'absurdité. Je serai jamais une mémé heureuse. Je voudrais mourir sans m'en rendre compte. Je voudrais disparaître vite de la carte si je ne peux plus jouir de la vie. Je suis pour l'euthanasie. Pas de souffrance, mais je sais, on ne choisit pas sa mort, ses maladies. J'ai pas choisi ma famille qui m'a fait naître. Tu retournes au point de départ... avant la liberté. T'as plus le choix. Les autres décident de plus en plus pour toi. On parle de plus en plus de préserver, de renforcer l'autonomie chez les vieux. C'est une mystification, un autre masque. Les réponses, il y en a des centaines aujourd'hui proposées par toutes sortes de spécialistes, mais tu restes avec tes questions sans réponses. Ce drame intérieur, t'as rien pour l'éclairer, le résoudre. La religion que j'ai reçue, la religion que j'ai pas choisie, elle aussi me laisse sans choix. J'ai tout lâché ça pour penser, vivre, agir par moi-même. Et j'accepterais humblement, à la fin de ma vie, de dépendre à nouveau de la religion. Non je ne veux pas. Des fois, j'ai peur de Dieu, de tout [239] ce qu'ils nous ont dit pour après... Le jugement dernier. Puis je me dis : c'est aussi absurde que le reste. Parfois j'envie les croyants qui s'abandonnent, qui font confiance Mais je me ressais vite. Je veux être totalement maître à bord. Je veux pas retomber en enfance. Je veux pas, je veux pas...

Un soi qui a pris corps dans une culture chrétienne

Le soi est, entre autres choses, la matrice vivante d'une identité, d'un sens global de la vie, d'une appartenance-pivot, d'une source et d'un horizon pour un parcours d'existence. Pour certains de nos interviewés, leur culture chrétienne est cette matrice que nous venons de qualifier par quelques-uns de ses traits fondamentaux. Bien sûr, plusieurs personnes âgées sont loin de ce soi chrétien. Nous allons aussi tenter d'en rendre compte après cette séquence, car il s'agit de deux familles spirituelles importantes autour desquelles se greffent divers types de profils socio-religieux plus ou moins proches ou éloignés du pôle chrétien.

Nous qui avons noté dans les groupes d'âge précédents une dé-culturation de la foi chrétienne, ou une non-culturation de cette foi, nous ne pouvons qu'être attentifs à ce qui se passe, à ce chapitre, chez les aînés. Nous avons trouvé plusieurs exemplaires d'une culture chrétienne parfois fort bien articulée, mûrie, décantée et non sans distance critique. « Nous aussi, on a évolué. » Mais nous avons trouvé chez

d'autres des contentieux qui, en certains cas, marquaient soit une rupture globale, soit des critiques radicales qui allaient beaucoup plus loin que leurs procès de la morale sexuelle de l'Église ou de l'institution ecclésiale, chez des femmes particulièrement. « Même l'Évangile, ils ont tripoté ça pour mieux nous régenter. Je ne sais plus, moi, si Jésus c'était pas un beau parleur comme les autres. »

Chez des hommes âgés, nous avons rencontré différentes crises de la foi souvent reliées à la déchirure des soutiens culturels de leur héritage chrétien reçu et surtout de ce qui est arrivé par la suite.

Ces péchés où il était question de vie ou de mort, de ciel et d'enfer à propos de tout et de rien, ont pris le bord dans les changements de l'Église. Alors tu te demandes si tu ne t'es pas fait avoir. Mais c'est pas facile de se débarrasser de ça. Ils nous ont tellement programmés. Les autres générations après nous, elles ont été plus fines que nous.

[240]

Et pourtant, ils diront, après s'être déchargé le cœur, qu'il y a « quelque chose de positif qui est resté ».

Voilà les deux familles spirituelles que nous allons présenter dans la prochaine séquence de notre exploration de l'expérience spirituelle. Voyons d'abord la première qui regroupe des personnes âgées pour qui la foi chrétienne est le lieu de leur identité la plus profonde et qui nous livrent des interprétations de leur vie et de leur foi d'une remarquable justesse si l'on veut parler ici en termes soit d'orthodoxie, soit de culture chrétienne pertinente, soit de credo personnel chrétien bien fondé et articulé ⁵⁹.

Beaucoup de ceux et de celles qui nous ont explicité leur foi chrétienne nous ont dit qu'ils en parlaient peu ou pas aux autres et même à

⁵⁹ On s'étonnera peut-être de cette réduction à deux familles très démarquées l'une de l'autre. Rappelons qu'en matière religieuse, des études, bien avant la nôtre, ont déjà observé que la référence religieuse se vit le plus souvent sous ce mode dichotomique : ou elle occupe une position centrale, ou elle est carrément marginale. Il s'agit là d'une tendance bi-polaire dominante dans laquelle tous les esprits religieux n'entrent pas nécessairement. Des positions intermédiaires existent, on le verra plus loin. Mais cette bipolarité est un révélateur majeur.

leurs proches. Ce qui justifie amplement leur place dans un chapitre qui s'intitule « Les cachottiers du dedans ». Tout se passe comme si c'étaient seulement les engagés dans l'Église qui se donnaient le droit et la responsabilité de parler de leur foi, d'en témoigner. Mais il y a ici une exception et elle est de taille : les rapports entre les grands-parents et les petits-enfants ; rapports où souvent la foi occupe une certaine importance. La majorité des parents semblent respectueux de cette relation privilégiée. Mais voyons d'abord les personnes âgées qui se définissent comme chrétiens, qui ont les mots pour le dire et qui sont capables d'en être interprètes.

Dans plusieurs récits de vie d'aînés qui se définissent comme chrétiens, leur expérience religieuse est le heu biographique privilégié de réappropriation de leur histoire personnelle. Et celle-ci, en réciprocité devient à son tour un lieu de réinterprétation de leur tradition chrétienne. Plusieurs chercheurs d'ici, tels R. Lemieux, R. Chagnon, ont montré qu'on aurait tort de considérer les croyants âgés comme des chrétiens conventionnels avec une foi cristallisée.

Moi, ma philosophie de la vie est accrochée à ma religion chrétienne. J'ai marché comme une flèche dans la vie, à cause de ma [241] foi qui m'a fait traverser des grosses difficultés. J'en ai eu de la misère en maudit. On était pauvre chez nous. Mais on a appris à s'aider, à être généreux, courageux, à avoir confiance en Dieu. J'ai gardé cette foi là toute ma vie. J'ai évolué avec, j'ai changé avec elle, je suis devenu plus libre avec elle. Ça fait que je suis à l'aise dans la société d'aujourd'hui. Dans l'Église aussi. J'en prends, j'en laisse. Le bon Dieu nous a mis une tête sur les épaules, c'est pas pour rien. Il faut pas lui demander des choses que tu dois faire par toi-même. Mes enfants, mes petits-enfants nous respectent ma femme et moi. On les a laissés libres d'agir selon leur conscience. Mais je pense qu'on leur a donné une bonne base pour exercer leur jugement, leurs responsabilités. On s'est dit : le Seigneur va faire le reste...

Ma foi, l'Évangile, la prière, c'est ce qui m'a permis de m'enligner dans le bon chemin et de ne jamais désespérer de la vie et des humains. C'est comme une immense confiance envers et contre tout. Tu peux t'accrocher les pieds, mais tu sais que tu peux te relever. La miséricorde de Dieu, j'y crois. L'Évangile du Christ c'est plein de bonté, de compréhension, puis en même temps, c'est exigeant. Ça te fait te dépasser toi-même. Tu sais d'où tu viens, où tu t'en vas. Même tes épreuves ça te sert à quelque chose, ça te rend plus fort, plus compréhensif pour toi-même, pour les autres. Quand on méprise ce trésor-là, comme aujourd'hui on le fait, j'ai le sentiment

d'être méprisé moi-même, comme si j'étais un imbécile de tenir à ma religion. Ma femme me dit : notre Seigneur a connu la même chose, puis son Message a fait son chemin quand même.

Cet homme de 70 ans, catholique pratiquant, n'est pas un cas exceptionnel si nous en jugeons par cette catégorie de nos interviewés. Leur foi, c'est une des grandes fidélités de leur vie. On a tellement caricaturé leur foi, comme un héritage de pratiques extérieures, de moralisme, d'aliénation de la vie, de la liberté et du bonheur. Leur expérience religieuse la plus profonde échappe à ce procès à sens unique, sans respect pour ceux et celles qui la vivent.

Parfois ça me met en maudit de les voir respecter les autres religions et de mépriser la nôtre. Ça te fait d'autant plus mal que c'est les tiens qui font ça, sans même se douter qu'ils méprisent ceux qui leur ont donné la vie et qui leur ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Les Québécois qui veulent l'indépendance se tirent dans les pieds quand ils méprisent toute une partie de leur [242] peuple, leur religion, leur histoire. Tu vois les autres peuples faire des choses comme ça? Les Juifs, par exemple, ils s'entraident. Il y a bien des Québécois qui ne savent plus qui ils y sont. Même la langue, ils n'ont plus tellement le goût de se battre pour la garder. Mais fouille en dessous de ça, pis tu vas découvrir que la génération qui nous suit a massacré toutes nos fondations. Une génération cynique, méprisante. Ils sont pognés avec leur moi, moi, moi, alors que leur plus gros problème, c'est qu'ils n'ont plus de fondations. Et ils s'acharnent sur les nôtres.

Cette colère du soi blessé, nous l'avons entendue dans beaucoup d'entrevues d'aînés. Mais c'était souvent comme une grande peine qu'on étouffe. Ce genre de choses que les aînés ont souvent retenues au fond d'eux-mêmes dans leur vie. Leurs contentieux débordent l'aire religieuse évoquée ici, et cela de diverses façons.

Moi, le mépris que je ressens, ce n'est pas au plan religieux. Je suis aussi critique que mes enfants et petits-enfants par rapport à la religion d'hier. C'est plutôt le fait qu'on nous considère les vieux, les vieilles, automatiquement comme des gens arriérés. Pourtant, on a contribué beaucoup à la construction du Québec moderne quand nous étions actifs dans la société. Là ils nous reprochent de ne vivre qu'entre nous avec nos clubs de l'âge d'or ou dans nos villages de roulottes en Floride. Mais

comment avoir le goût de jouer des rôles actifs comme personnes âgées si on te considère automatiquement comme arriéré, déphasé, conservateur ou retourné en enfance. Prends ce qu'on dit de nous à propos de la politique les vieux, c'est des peureux qui ne pensent qu'à leurs chèques de pension.

Nous reviendrons sur ce problème au chapitre de l'apport des aînés et de l'engagement social. Les remarques précédentes nous amènent à un autre profil socio-religieux chez les générations aînées.

Les ambivalents

Beaucoup d'interviewés du troisième âge (peu du quatrième âge) ont un soi religieux très ambivalent, même si leur moi s'en démarque plus ou moins radicalement. Cette ambivalence fort répandue reste à l'état diffus dans les récits de vie et même dans les entrevues de groupe. Un homme de 60 ans a bien explicité d'une façon concrète et simple cette problématique.

[243]

Jamais la société n'a autant eu besoin de religion. Mais moi, personnellement, j'en ai pas besoin.

Le soi religieux est toujours présent chez plusieurs membres de cette génération (3^e âge) alors que le moi est plus sécularisé qu'on ne le dit et le pense. « Moi, j'en ai pas besoin de la religion. » L'importance accordée à la religion pour la société actuelle est liée, chez la plupart, aux problèmes moraux que ces aînés voient dans les problèmes sociaux actuels. Ils retiennent des fonctions primaires du soi religieux ; par exemple, le rôle de la religion comme rempart pour arrêter, contrer le chaos grandissant dans la société actuelle. Plusieurs aînés en font avant tout un problème moral souvent relié à la religion qu'ils considèrent comme fondement nécessaire à toute morale. D'où leur attachement à l'école confessionnelle, accompagné d'un détachement de l'Église avec ses impératifs d'adhésion personnelle de foi et d'appartenance responsable. Une autre façon de vivre l'ambivalence qui

nous intéresse ici. Le soi religieux est, en l'occurrence) une référence jugée nécessaire, culturelle, sociétaria, intra-mondaine, fonctionnelle, mais qui ne semble pas appeler une adhésion personnelle et engager la conscience.

Je suis pour l'ordre des choses. S'il faut de la religion pour ça, il faut la maintenir, mais moi, je ne suis pas intéressé aux pratiques religieuses. Je pense rarement à Dieu, à l'au-delà. Je ne suis plus sûr de rien de ça. C'est une béquille dont bien des gens ont besoin. Il faut qu'ils aient peur de quelque chose, d'une punition pour s'empêcher de faire des conneries. Moi, j'ai dépassé tout ça. Mais je respecte ce besoin chez bien des gens. Depuis que la religion a sacré le camp, c'est devenu le bordel. Il n'y a plus rien qui les arrête. Il n'y a plus de faute, de sanction. Même les prisonniers, on les traite comme des rois au nom de ces maudits droits de fou qui sont en train d'étrangler, de paralyser toute la société. La police ne sait plus quoi faire T'as vu ça, par exemple, dans l'émeute du Forum où l'on a fait des millions de dollars de dégâts. Je lisais le lendemain dans les journaux des beaux esprits fins fins qui disaient que des affaires comme ça, ça fait partie de ce qu'est une fête collective. Un défoulement nécessaire. Y me font chier. Et c'est dans ce sens-là que je dis qu'on a besoin de religion pour nous apprendre le respect absolu. C'est pour ça qu'il n'y a plus de respect même dans nos familles. L'Église ne joue pas son rôle. Au lieu de nous [244] écoeurer avec notre sexualité intime, elle devrait rappeler le respect d'autrui dans la société, l'ordre moral... La Sainte Trinité pis le ciel et l'enfer, c'est des histoires de loups-garous pour moi. S'il y a un Être Suprême, il doit bien rire de ces dogmes inventés.

Les « doutants »

Cette expression entendue plusieurs fois marque un autre profil religieux. Au quatrième âge, les doutes sont vécus d'une façon souvent pénible, alors qu'au troisième âge, ils marquent une distance perçue comme libératrice par les doutants eux-mêmes.

Bien des facteurs jouent dans ces remises en question. D'abord un héritage religieux de certitudes non critiques qui, selon certaines recherches, aurait eu peine à se repenser avec les nouvelles valeurs de la modernité et les réformes de l'Église. Bien peu de nos témoins font un lien entre les changements de la société et ceux de l'Église. Plusieurs, comme nous l'avons vu plus haut, ont accepté et intégré ces deux ty-

pes de changements, mais nos entrevues laissent entendre que les aînés cachent bien des désaccords avec l'Église et avec la société moderne.

Les crises récentes ont fait remonter en surface des ruptures intérieures souvent refoulées, sans que pour cela l'héritage religieux revienne en force, si ce n'est au chapitre de la nécessité, à leurs yeux, de retrouver la morale plus claire et plus rigoureuse d'hier. Les « doutants » religieux ne le sont pas au plan moral. Ils diront que l'Église ne joue pas son rôle pour restaurer un ordre moral. Leurs doutes se portent plutôt sur l'au-delà, le Dieu qu'ils ont reçu, la Résurrection, le péché et la confession, les « miracles de l'Évangile », les « histoires invraisemblables de la Bible », la « Providence qui expliquait tout et rien », le pouvoir des prêtres. Le fait de « pratiquer encore sa religion » n'épargne pas le doute. « Mon curé ne semble pas se douter de mes doutes ».

Chez certains hommes du quatrième âge, surtout de milieux professionnels, il y a une crise de foi durement ressentie dans les derniers moments de leur vie. Jusque-là, ils avaient vécu avec certains doutes. Mais la maladie, la perte de nombreux proches, le grand départ, toutes ces crises existentielles mettent la conscience à vif jusque dans les profondeurs de l'âme.

[245]

Est-ce que je crois encore? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je voudrais bien croire encore en Lui. Mais tant de choses m'apparaissent absurdes. Ils nous en ont-y raconté des peurs! Je croyais m'être libéré de ça. Mais ça me remonte. Je me dis qu'il y a rien après la mort. Puis je me remets à douter. J'ai peine à en parler avec qui que ce soit. Je me sens très seul avec ça.

Chez les hommes, plus que chez les femmes du quatrième âge, ce genre de questions existentielles sur la foi, sur Dieu, sur l'héritage religieux, sur l'après-mort viennent sur le tard. Le choix est d'autant plus brutal. N'ayant point joué de rôle actif = plan religieux, ILs ont peine à exprimer, à gérer leurs doutes.

Chez les femmes du grand âge, les doutes rongent moins l'essentiel de leur foi. Elles y ont réfléchi depuis plus longtemps.

Moi, j'ai fait le ménage dans tout cela. Il y a ce que je crois, ce que je ne crois pas, puis mes doutes... Je les appelle mes mystères. Je ne me casse pas la tête avec ça. Quand tu as mis au monde huit enfants sans savoir à chaque fois qu'est-ce qui allait arriver, tu es prête à prendre des risques pour après la vie, la mort. Le bon Dieu, c'est peut-être pas ce qu'ils nous ont dit de Lui

Les doutants du troisième âge sont plus incisifs dans leurs critiques. Ils sont souvent plus instruits.

J'en prends, j'en laisse. Si j'étais un bon catholique, je suivrais leurs directives à la baguette, mais moi, j'interprète, je doute, je choisis et je m'en porte très bien.

Moi, j'ai dit mon premier « Je crois » en mon nom personnel quand j'ai cessé de pratiquer, j'ai été obligé de me demander à moi-même ce à quoi moi je croyais vraiment. Il y a bien des choses que je ne gobais plus de leurs sermons. Je doutais de leurs affaires. J'en doute encore.

Tu prends tout le paquet ou bien tu t'en vas. Moi, cet ultimatum, je le digère pas. On dirait que dans l'Église, il n'y a de la place que pour une seule catégorie de gens : ceux qui acceptent toutes leurs patentes. Le pasteur et ses moutons. Moi, je ne suis pas un suiveux. Je ne le suis pas nulle part ailleurs, pourquoi je le serais là? Ils viennent de sortir un nouveau catéchisme avec exactement les mêmes positions que l'ancien, comme s'il ne s'était rien passé sur la planète depuis ce temps-là. Ils savent [246] qu'on n'est plus à la même place. Puis ils ne changent rien. Comment veux-tu ne pas douter quand ils disent qu'ils ont évolué?

Tu serais surpris du nombre de gens de ma génération du troisième âge qui ont lâché autour de la cinquantaine, après que les enfants ont été partis. C'est à ce moment-là qu'on s'est demandé qu'est-ce qu'elle venait faire la religion dans notre vie à nous? Là on s'est mis à douter, à prendre nos distances, à pratiquer de moins en moins.

Il y en a beaucoup dans notre génération qui ont été actifs dans leur paroisse dans toutes sortes de responsabilités. Plusieurs se sont tannés de ne pas être traités comme des adultes. Il faut arrêter de penser que les gens du troisième âge sont encore accotés sur l'Église. C'est une minorité qui continue de diminuer. S'en rendent-ils compte ou bien ils ne veulent pas y penser, ceux qui mènent l'Église?

On notera ici le passage du doute sur l'Église au doute sur la pertinence de sa foi chrétienne. À ce chapitre, le discours devient plus hésitant.

Ça a peut-être aucune valeur, mais j'ai une croyance.

Tu te sens tout croche, tu tiens quand même, mais tu es bien mal avec tes doutes.

Trop tard, je peux pas changer à mon âge.

Certains sont amers : « On s'est fait avoir »

L'Église ne se rend pas compte de ce qui est en train de se passer chez les femmes présentement. Il ne se passe pas une semaine sans qu'on entende des nouvelles de Rome qui dit non aux femmes. Tu as honte d'être catholique. Tu t'en caches. Si elle savait ce que les femmes de mon milieu de travail disent d'elle. « On s'est fait avoir depuis trop longtemps. » Et puis à mon tour, je suis furieuse contre l'Église. Ça fait bien du monde en colère contre elle.

À mesure que le monde féminin gagne du terrain pour s'affirmer dans le monde séculier, dans la même mesure, semble-t-il, s'accroît le contentieux des femmes face à l'Église. Les filles influencent de plus en plus leurs mères. L'Église serait-elle en train de passer à côté [247] d'une des révolutions les plus profondes de l'histoire humaine? En dépit des nouveaux leaderships qu'exercent des femmes dans l'Église, il y a une colère grandissante dont on ne perçoit l'ampleur qu'à partir du monde séculier de plus en plus éloigné des milieux ecclésiaux qui, souvent, servent d'écran à une juste évaluation du problème. Quand on sait l'importance historique du rôle de transmission de la foi joué par les femmes, on peut se demander s'il n'y a pas ici une sorte d'auto-aveuglement aux conséquences tragiques. Combien de grands-mères nous ont dit qu'elles en avaient fini avec ce rôle? C'est une illusion de penser que seules des féministes militantes ont adopté cette position. L'enjeu est important quand on sait que les aînés, en bien des milieux, sont devenus les derniers médiateurs de la transmission de la foi.

Un autre contentieux est celui, bien connu, du procès de la morale conjugale de l'Église. Nous pensions au départ que ce contentieux ne touchait que la morale, sans entamer la foi chrétienne. Nous nous trompions. Chez un nombre impressionnant d'hommes et de femmes du troisième âge, la crédibilité des sources chrétiennes elles-mêmes a été mise en cause.

Alors que j'étais épuisée, j'ai été forcée d'ajouter aux six enfants que j'avais déjà. Je l'ai fait pour avoir la paix avec mon mari. Je me suis mise à tout remettre en cause. L'Évangile, ils ont tripoté ça à leur manière pour nous régenter. Ils ont fait de Jésus un beau parleur comme eux. J'y crois plus pantoute, pantoute. C'est pas ça l'Être Suprême, j'en suis sûre. C'est pas ça mon Dieu à moi.

Quand le pape a sorti sa fameuse encyclique sur la pilule, j'étais devant la télévision avec ma femme. On s'est dit que s'ils ne voulaient rien comprendre, on n'avait plus rien à faire avec eux. Tu sais, tu te sens attaqué dans ce que tu as de plus intime, de plus personnel. C'est aussi là qu'est ta conscience. On a pris une décision. Je n'ai plus jamais remis les pieds à l'église. Quand on veut même pas respecter le jugement, les décisions les plus intimes, il ne te reste que ça à faire.

Les esprits sécularisés

Une certaine idéologie de la sécularisation, hier, ignorait la permanence du religieux. Aujourd'hui, l'idéologie du retour du religieux occulte à son tour la sécularisation. Penser que les aînés sont [248] massivement hors de toute mentalité sécularisée, c'est se faire de graves illusions. On oublie que leur héritage religieux était intimement relié à une société d'austérité, de sacrifices à faire. Le bonheur était pour après, au ciel.

La guerre de 40 nous a apporté la prospérité. Il y avait du travail pour tous. On pouvait négocier des bonnes conventions collectives. Puis le confort est arrivé. Dans bien des familles, on n'avait plus le goût d'entendre les discours religieux sur les sacrifices, sur le paradis ou l'enfer à la fin de nos jours. Mais on n'a pas changé tout de suite au plan religieux. Ça éclaté plus tard avec la Révolution tranquille. Finies les béquilles religieuses, se sont dit beaucoup de gens. On n'avait pas honte d'être matérialistes,

surtout quand on pensait aux misères qu'on avait vécues avant. La bonne vie a fait débarquer la religion qu'ils nous avaient enseignée. Plusieurs n'avaient pas le goût de s'en faire une autre. Et puis, comment on aurait pu le faire? Il n'y avait que ça qu'on connaissait comme religion.

S'il y a une génération qui a pu apprécier le confort, c'est bien celle des aînés. La sécularisation, chez eux, n'avait rien d'une grande idéologie. Le bien-être matériel venait remplacer le bonheur jadis reporté au ciel. Rappelons que la chute rapide de la pratique religieuse s'est traduite même avant la parution de l'encyclique contre la contraception. Dans l'esprit de plusieurs, celle-ci ne venait que confirmer leur procès de leur héritage religieux. Mais chez la plupart, se dessinait déjà une coexistence pacifique entre religion et sécularisation. La première épurée de tout rigorisme et la seconde de sa portée idéologique laïcisante. Un peu dans les termes si bien exprimés par Y. Lambert : cumuler les avantages de la sécularisation (dédramatisation, autonomisation) et ceux de la religion (sens et plénitude) et écarter les inconvénients de l'une (absence de transcendance et d'au-delà) et de l'autre (rigorisme et Jugement dernier ⁶⁰).

Une récession de la place de la religion et de son influence s'est opérée progressivement dans l'expérience de vie des gens du troisième âge. Phénomène qu'on n'a cessé de gommer dans les milieux pastoraux. Si les pratiquants sont âgés, cela ne veut pas dire que les gens âgés sont pratiquants. Qu'ils soient restés majoritairement religieux, cela semble vrai, mais pas au point d'ignorer ces grands pans [249] de leur vie qui tiennent d'une mentalité sécularisée. L'Église n'ayant plus de larges réseaux d'institutions sociales et éducatives, elle n'offre plus de motif social d'adhésion ou de refus. Bien des fonctions ont déserté la paroisse. Plus largement et depuis un bon moment, il n'y a plus de monopole religieux des valeurs et de la vision du monde. Tout cela a miné la position centrale qu'occupait la religion jadis chez nous, aussi bien dans la société que dans les consciences.

Mais a-t-on vraiment implanté « une conception du monde concurrente aussi structurée que la religion »? Vus sous cet angle, les gens du troisième âge ne sont pas majoritairement sécularisés. Le problème de plusieurs, c'est que la religion comme système de sens est chez eux

⁶⁰ Y. LAMBERT, *Dieu change en Bretagne*, Paris, Cerf, 1985.

l'ézardée de bien des façons. Combien nous ont dit leur difficulté de parler de leur religion même avec leurs petits-enfants. Un indice entre plusieurs. Notons que les aînés du quatrième âge y sont plus à l'aise.

Qu'en est-il des esprits vraiment sécularisés idéologiquement? Écoutons-en une version :

Je suis heureux comme je suis là. Le paradis, il n'est pas de l'autre bord, il est ici, l'enfer aussi. Moi, ma vie c'est le paradis. Quand je compare ma situation d'aujourd'hui avec la vache enragée que j'ai mangée dans ma jeunesse, eh bien c'est maintenant le paradis terrestre pour moi. Je cherche pas d'autre chose. J'ai tout ce qu'il me faut pour finir ma vie. Je ne me cherche pas, je me suis trouvé! (éclats de rire) J'ai pas besoin de religion, puis de choses du genre.

Les rebondissements de la foi

Nous étions sceptiques, au point de départ, sur le retour du religieux chez les gens du troisième âge. Mais nous avons eu des surprises à ce chapitre. Une tendance nouvelle semble s'amorcer. En mûrissant, nombre de gens âgés et même de baby-boomers ressentent une sorte d'aplatissement de la vie, de la société qu'ils jugent sans profondeur morale et spirituelle. Sans dire le mot transcendance, ils en cherchent la réalité, le fondement, l'horizon.

Certains retrouvent leur propre tradition chrétienne avec des yeux neufs, avec des valeurs de la modernité. Peu d'entre eux nous ont dit qu'ils aimeraient revenir au passé sévère qu'ils ont connu. L'expérience spirituelle devient un lieu de réenchantement du monde, de la vie, de sa source, de son horizon. Les gens âgés s'intéressent [250] peu à ces oppositions à la mode entre le spirituel et la religion. C'est, chez les uns, une nouvelle expérience de Dieu « plus positive », plus « confiante », plus « personnelle », plus « libre » ; chez d'autres, c'est une certaine ferveur de jeunesse qui refait surface ; chez plusieurs, les épreuves du vieillissement ont creusé en eux un questionnement d'âme, de sens sur leur vie, sur leur parcours, sur la mort, sur l'horizon devant eux.

J'ai couru bien des chats à la fois. J'avais souvent deux jobs. Ma femme aussi travaillait. On a fait de l'argent en masse. On s'occupait beaucoup des enfants, puis des petits-enfants. Pas mal de vie sociale à part ça, les amis, la politique municipale, le club Optimiste. C'était le gros train de vie... Plein à plein bord. On s'arrêtait jamais, même en vacances. Toujours le train d'enfer, même durant les premières années de ma retraite. Pas de problème de santé. On pensait filer le parfait bonheur...

Puis les choses ont commencé à se gâter. Mon gars divorce, une de mes filles se sépare, une autre est malheureuse. Ma femme qui a un cancer du sein. J'avais tout réussi, je m'en vantais. Et puis là, échec sur échec. J'étais pas prêt à ça. C'est comme si j'avais rien en moi pour y faire face. Je me suis dit : t'as plein de choses, mais t'as pas d'âme, t'as plus de religion, t'es vide mon gars. Je suis retourné à l'église en cachette. Je priais Dieu de plus en plus souvent. Je réalisais que, pendant des années, je m'étais fui moi-même. Tu viens de quelque part, puis tu t'en vas quelque part. Quand tu oublies ça, tu tournes en rond sans t'en rendre compte. Je pensais qu'avec l'argent, je pouvais tout faire, tout avoir...

Au début, j'ai pas parlé à ma femme de ce qui se passait en moi. Elle en avait déjà assez de sa maladie, mais elle a vite senti ça. Elle était rendue plus loin que moi. C'est moi qui l'avais toujours tirée par en bas. Je suis matérialiste à mort. Elle, elle était plus morale, plus spirituelle. Elle avait dû s'ajuster à moi. C'est dur pour quelqu'un de toujours essayer d'amener l'autre sur un terrain qui ne l'intéresse pas. Elle s'est « tannée ». Il a fallu que je frappe des murs pour me réveiller à l'intérieur de moi. Elle avait repris de la foi et je ne le savais pas. On a tout rebrassé notre vie ensemble.

Ce nouveau lien spirituel, entre ma femme et moi, nous a rapprochés comme jamais. On est plus fort, plus heureux. Les enfants ont plus le goût de se confier, de nous demander des [251] conseils. Il était temps que je mûrisse. C'est drôle comment aujourd'hui, avec tout ce que tu peux faire d'activités, tu peux ne vivre qu'à l'extérieur de toi. C'est la foi qui t'apprend à vivre par en dedans. Puis là, tu découvres Dieu que t'avais oublié. Tu caches ça. T'as peur de faire rire de toi. Mais quand tu oses en parler à tes amis, tu découvres qu'eux aussi, ils ont repris avec Dieu. Il y a quelque chose qui est en train de se passer chez les gens de la soixantaine. Je sais pas. C'est l'âme qui crie en nous. On s'est rempli de toutes sortes de choses, puis on se sent vide, on sait pas pourquoi. On n'a pas le goût de faire des longs détours. On en a une religion à nous autres. Alors tu te dis : commençons par revoir ça. C'est ce qu'on a fait ma femme et moi...

Je vais peut-être vous étonner... depuis ce temps-là, je communique mieux avec mes petits-enfants. On dirait qu'ils ont besoin, pas seulement d'amour, mais aussi de foi. C'est terrible de les priver de ça. C'est tellement profond dans le cœur humain. Comment ai-je pu refouler si longtemps des choses pareilles! Ma femme m'a rappelé l'autre jour un film qu'on avait vu

ensemble. Il s'intitulait *Le confort et l'indifférence*. Ça décrit très bien une manière de vivre qu'on a vécue trop longtemps. Quand on prend conscience de ça, on ne peut que réagir devant une retraite toute consacrée aux divertissements...

Mais la vraie vie finit toujours par te rejoindre. Et c'est là que le bon Dieu t'attendait. Tu deviens plus vigilant, plus exigeant, plus attentif aux autres. Tu t'intéresses à d'autres choses plus solides, plus nourrissantes. Tu te dis que tu as quelque chose à transmettre aux tiens, à la société. Ta dernière étape t'apparaît pleine de sens, même si tu es plus conscient de tes limites. Ça aussi, ça t'apporte du bon : tu es plus compréhensif pour les autres. Avant, je faisais le « frais » avec mes affaires réussies. Je savais même pas que j'étais en train de manquer ma vie. Maudit que ça prend du temps aujourd'hui pour réaliser ça. Mais avec tout ce qui arrive présentement, tu peux pas, tu peux plus ne pas te poser ces questions-là. Les gens âgés, on ne doit plus garder cette expérience-là cachée au fond de nous-mêmes. On a une grave responsabilité. Mais en même temps, on est les premiers à en profiter si on se replie pas sur nous-mêmes.

On ne pourrait mieux introduire le prochain chapitre sur les apports inestimables des aînés et les nouvelles requêtes d'engagement social. L'enjeu va bien au-delà de la transmission de l'héritage [252] matériel et spirituel. Les aînés portent des expériences précieuses pour aujourd'hui et demain pour redonner souffle à des valeurs modernes en train de se dévaluer. Qu'il s'agisse de libertés plus fécondes et entreprenantes, qu'il s'agisse de solidarités plus durables, qu'il s'agisse d'un nouvel art de vivre, d'aimer, d'espérer. Et que dire des multiples compétences qu'ils se sont données au cours de leur longue expérience de vie et de travail! Dans le tournant historique que nous vivons, de nouveaux appels se font entendre. Beaucoup d'aînés en sont plus conscients que jamais. Mais il faut bien évaluer les perceptions vraies ou fausses qui se jouent actuellement entre les générations, les conditions qui permettraient aux aînés de jouer des rôles gratifiants et utiles, sans compter les pièges, les obstacles, les résistances de part et d'autres, les messages dévalorisants qu'ils entendent sur eux, les facteurs de marginalisation, les tentations de décrochage. Certains ont besoin de retrouver confiance en eux-mêmes, en leurs expériences et valeurs. L'approche la plus réaliste est celle de bien identifier ce qu'ils apportent déjà à la société de mille et une façons. Voilà ce que nous essayons de révéler dans le prochain chapitre toujours à partir d'eux-mêmes. Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien. Cet aphorisme sied bien à

ces grands cachottiers qui, discrètement, ne cessent de donner d'eux-mêmes à travers une foule de gestes et services quotidiens, le plus souvent dans l'ombre. Mais leurs plus beaux cadeaux c'est leur propre richesse d'être, de vie, d'âme. Nous en donnerons moult exemples inspirants. Nous ne sommes pas gênés de révéler le meilleur d'eux-mêmes, au moment où ils ont tant besoin de savoir qu'ils ne sont pas inutiles et dépassés, surtout au moment où la société et les autres générations ont besoin de leurs valeurs de durée, de maturité, de courage et d'espérance.

[253]

LA PART DES AÎNÉS

Intermède

Pour rire de nous-mêmes

Une parabole de Jacques T. Godbout

[Retour à la table des matières](#)

Le CLSC « Avenir » ayant constaté que la solitude constitue un des problèmes les plus importants des personnes âgées sur son territoire, une équipe pluridisciplinaire a été mise sur pied pour préparer un programme dans ce secteur, avec la participation de la population. C'est pourquoi, à l'équipe multidisciplinaire, se sont joints des représentants de groupes de personnes âgées tels que l'âge d'or, des groupes de loisirs, etc. L'équipe pluridisciplinaire s'est rapidement entendue sur le cheminement opérationnel suivant :

1. conception du programme ;
2. opérationnalisation ;
3. mécanisme de contrôle ;
4. élaboration d'une méthodologie d'évaluation et évaluation du programme.

La première étape suppose une enquête sur les besoins des personnes âgées en ce qui concerne leur solitude. Un vieux ayant demandé dans quelle mesure tout cela était vraiment nécessaire (il avait l'impression de bien connaître les besoins), on lui a répondu en lui mon-

trant que c'était une condition pour une intervention rationnelle dans le milieu, et que de toute façon, si l'on ne procédait pas de cette manière, aucun financement du ministère ne serait possible et que sans financement du ministère, aucun programme n'était possible.

De toute façon, tout cela était indispensable pour en arriver à se fixer des objectifs précis pour le programme. Bien entendu l'objectif ultime, c'est la prise en charge de leur solitude par les personnes âgées elles-mêmes. Mais elles ne sont pas prêtes actuellement. Après deux réunions, les personnes âgées présentes ont en effet toutes admis leur incompetence ; elles ont reconnu qu'elles ne comprenaient vraiment rien au problème complexe de la solitude et qu'elles avaient besoin de spécialistes. Donc, même si l'objectif ultime est la prise en charge, en attendant il faut se fixer des sous-objectifs précis. Ce faisant, il est nécessaire d'éviter le double emploi, d'être complémentaire [254] avec les autres programmes du CLSC, et aussi de bien coordonner le programme avec les autres établissements du réseau des affaires sociales. Parmi ces sous-objectifs, on peut noter les suivants : prévention de la solitude des personnes âgées (la question s'est vite posée « doit-on commencer avec les jeunes? ») ; un deuxième sous-objectif est de type curatif ; on a ajouté un sous-objectif qui consiste à sensibiliser les personnes âgées au problème de la solitude et aux nouvelles approches qui ont été développées par les experts dans ce domaine. Les personnes âgées présentes se sont entendues pour former un comité consultatif auprès de l'équipe multidisciplinaire.

À la suite d'un programme quinquennal qui a été élaboré et réalisé, on a bien sûr procédé à une évaluation par un groupe d'experts extérieurs au programme. Les principaux résultats de l'évaluation furent les suivants :

1. En ce qui concerne la prévention, il était trop tôt pour évaluer, puisqu'on avait commencé l'intervention auprès des jeunes. Il fallait attendre au moins cinquante ans.
2. Par contre, le programme de sensibilisation a été un succès. On a même constaté que 12,5% des personnes âgées n'étaient pas conscientes, avant, de leur solitude. Elles savaient maintenant qu'elles étaient seules.

3. C'est le programme curatif qui a le moins bien marché. Les personnes âgées n'étaient pas moins seules qu'auparavant ; elles étaient même plus seules, parce que la plupart des associations qui existaient antérieurement avaient disparu.

Par contre, les experts extérieurs ont observé un effet imprévu très positif : les membres de l'équipe multidisciplinaire se sentent, eux, beaucoup moins seuls qu'avant l'existence de ce programme. Ils considèrent avoir vécu une expérience très enrichissante et très intense...

[255]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 9

Apports des aînés

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

On est dans une société qui porte à voir le vieillissement comme une déchéance, comme un objet de condescendance pour ceux ou celles qui en sont affligés. Moi, j'ai pour mon dire que la pire maladie, c'est de voir, de vivre le vieillissement comme une maladie. Mais il y a quelque chose de plus grave dont on ne parle pas. Je vais vous résumer ça en une phrase : les sociétés, les autres générations veulent bien s'occuper de nos besoins, mais est-ce que vous avez encore besoin de nous autres? Peut-on être heureux, avoir l'estime de soi quand les autres vous font sentir qu'ils n'ont plus rien à apprendre de vous? Évidemment, on crachera pas sur notre argent, notre prochain héritage matériel et les nombreux dépannages familiaux qu'on nous demande, mais notre expérience de vie a-t-elle encore un peu de sens pour vous? Voilà la grande question absente de tout ce que j'entends et je lis sur notre génération.

L'autonomie des gens âgés, c'est la grande mode des gouvernements, des intervenants. La belle affaire pour nous tasser dans le coin! « Moins vous serez dépendants, plus vous serez autonomes et nous serons dégagés d'un trop lourd fardeau. » Pm un mot sur ce qu'on peut apporter de ce que nous sommes, de nos expériences, de nos idées à nous, de notre héritage

moral, spirituel, des leçons que nous avons tirées de notre longue route, de nos connaissances concrètes, de l'histoire des [256] soixante ou quatre-vingts dernières années. « Tais-toi la vieille, tu es complètement dépassée. » J'ai 74 ans. Je suis en forme. J'en ai encore pour pas mal d'années. Je peux pas accepter d'être mise comme ça au rancart. « Amuse-toi la vieille, profite-en, dérange-nous pas, surtout pense pas trop, c'est inutile... »

Cette femme pose la question qui est au centre de nos résultats de recherche sur les aînés. Une question cruciale qui en soulève beaucoup d'autres aussi concrètes que fondamentales.

S'est-on vraiment attardé à une investigation des apports existants et possibles des aînés?

Peuvent-ils être heureux, en santé morale et psychique s'ils sentent qu'ils n'ont rien à apporter d'important dans la société d'aujourd'hui et pour l'avenir, si on leur envoie implicitement ou autrement un tel message?

L'objectif louable de leur autonomisation personnelle, à domicile ou en résidence *surveillée* cache-t-il d'autres objectifs moins louables, pour employer un euphémisme?

Une société qui n'a rien à apprendre de ses aînés est-elle une société saine?

Peut-il y avoir une conscience historique, une transmission culturelle sans des rapports intergénérationnels qualitatifs qui intègrent les expériences éprouvées, mûries des aînés?

Se peut-il que les mises au rancart symboliques, culturelles des aînés soient un indice parmi d'autres d'une pseudo-culture qui ignore les valeurs de mûrissement et d'accomplissement, les questions fondamentales de l'aventure humaine, de sa finitude, du sens de la vie et de la mort?

La non-pertinence et la non-intégration de leurs savoir-faire et vivre reçus de l'histoire et ressaisis par eux dans la modernité auraient-elles quelque chose à voir avec la dégradation de notre modernisation qui pourtant s'annonçait dynamique et prometteuse pour l'avenir? Serait-ce là une des sources de notre société passoire qui passe d'une réforme à l'autre, d'une crise à l'autre, sans en ressaisir une seule, sans la capacité d'en connaître les souches communes et le parcours historique qui les sous-tendent?

Ces questions sont plus que des questions. Elles marquent déjà des issues, des tâches, des pistes d'avenir, des nouvelles solidarités à bâtir, des réinterprétations de ce qui nous arrive, des orientations d'action, des projets à entreprendre et surtout des richesses trop ignorées, sinon peu harnachées. La coupure, l'isolement entre générations [257] ont été peu pris en considération dans les débats récents autour des tensions inter-générationnelles. Cet aveuglement est symptomatique du refoulement ou du contournement des questions soulevées plus haut. Mais nous ne voulons pas en remettre ici sur ces procès. Nous préférons explorer positivement les apports des aînés, à partir d'eux-mêmes, de ce qu'ils vivent déjà, de ce qu'ils aimeraient faire. Nous tiendrons compte des blocages aussi bien internes qu'externes chez eux. Nous aurons le souci avant tout de mettre en lumière les expériences, les pratiques, les projets déjà à l'œuvre. Nous proposerons une stratégie d'avenir pour des engagements plus pertinents, plus efficaces, plus cohérents.

Un phénomène unique dans l'histoire

Les chercheurs de différentes disciplines s'entendent pour reconnaître que le fort contingent des 55-70 ans en bonne santé et en pleine possession de leurs moyens constitue un phénomène unique dans l'histoire. Il y a là un pool d'expériences, d'expertises, de ressources humaines, de maturité acquise on ne peut plus précieuses pour la société. Ces aînés, particulièrement, peuvent apporter des réponses aux questions que nous venons de soulever en début de chapitre.

Ces aînés peuvent nous aider à entrer dans une nouvelle phase historique qui appelle un arrimage des valeurs de durée et des valeurs de progrès. N'ont-ils pas eux-mêmes conjugué, dans bien des cas, ce double registre de valeurs de par leur double appartenance à la tradition et à la modernité? Cette riche expérience a été érodée, laminée par la fâcheuse tendance à remettre sans cesse les compteurs à zéro, comme si on pouvait réinventer le monde à tous les tours d'horloge. Voyons quelques exemples critiques qui peuvent aider à corriger des erreurs graves qui ont été commises ces derniers temps.

J'ai pris ma préretraite à 55 ans dans le cadre d'un programme alléchant, très avantageux. Je travaillais depuis l'âge de dix-huit ans dans une institution publique que je ne nommerai pas, par délicatesse. Tout au long de ces 37 années de travail, j'ai exercé différentes tâches à divers échelons de l'organisation. J'ai bâti une riche filière de documents et dossiers qui permettaient de retracer les étapes d'évolution que nous avons vécues, les problèmes que nous avons rencontrés et les solutions que nous avons apportées. Je me disais que cela serait précieux pour [258] ceux qui vont venir après nous. J'ai même offert à mon successeur plus jeune et à mes patrons de rester quelques mois pour assurer la transition, étant donné le poste clé que j'occupais et qui concernait l'ensemble de la boîte. Cela ne leur coûtait rien puisque j'avais mes revenus de préretraite.

Mon successeur, frais diplômé, m'a envoyé promener en allant jusqu'à me dire d'apporter mes filières avec moi. Remarquez qu'il arrivait de l'extérieur, qu'il ne savait pratiquement rien de notre organisation, de son histoire propre, du genre de problèmes et de solutions que nous avons vécus. À ce niveau-là, il voulait partir à zéro, uniquement à partir de lui, de son diplôme. Il savait tout. C'était pas un jeunot de 20-30 ans, mais un homme de la quarantaine qui avait travaillé dans une autre organisation très, très différente de la nôtre. Il venait d'obtenir un diplôme en administration. Il pensait sans doute que ça l'habilitait automatiquement à diriger de but en blanc n'importe quelle institution.

Quelques mois plus tard, le grand patron de la boîte, lui aussi un nouveau venu, me téléphone et me parle d'une dizaine de gros problèmes qui mènent le bordel dans l'institution. Il était tout surpris d'apprendre que j'avais constitué des dossiers pour la plupart de ces problèmes, où j'expliquais comment nous avons procédé pour les résoudre. J'ai dû marcher sur mon amour-propre pour y retourner pendant un certain temps. On m'avait tellement laissé sentir au départ qu'on n'avait rien à apprendre de mon expérience de 37 années de travail dans la plupart des départements et échelons de notre organisation. Et l'on se demande pourquoi on sacre le camp en Floride, pourquoi on vit la retraite comme un divertissement. Divertissement, divertir, détourner les fonds, c'est cette filière de sens que tu trouves dans le dictionnaire. Divertir l'expérience des gens âgés, c'est ça.

Comprenez-moi bien. Je sais que le sang neuf, c'est important, comme les nouvelles connaissances, les nouvelles techniques. Mais une institution, c'est plus que cela, une institution a une histoire propre, une personnalité, un champ d'expérience propre. Tu ne diriges pas une école, un hôpital, une manufacture, un CLSC, un ministère gouvernemental de la même façon. Si tu écarter trop vite les travailleurs âgés de la boîte, tu te privas de richesses humaines indispensables.

Nous nous sommes attardés à ce cas-type parce qu'il est révélateur de milliers de situations semblables. Des travailleurs âgés qui ont travaillé à Bell Canada, à Hydro-Québec, dans des institutions sociales, scolaires ou de santé, dans des compagnies privées, nous ont raconté en entrevue des faits semblables. Nous ne disons pas ces choses pour jouer les vieux contre les jeunes. Nous verrons même un peu plus loin comment l'intégration de ceux-ci au travail est compromise par l'absence de véritables démarches d'initiation dont les aînés ont souvent le charisme. Mais un charisme mis en veilleuse par des tendances régressives comme celle de recommencer sans cesse à zéro, comme celle d'une culture adolescente, comme celle de l'idéologie d'un présent sans mémoire ni long terme, comme celle d'une économie de rendement immédiat, comme celle d'une philosophie de la vie où l'éducation, le travail n'ont pas de valeur en eux-mêmes, comme celle d'une administration publique à budget quasi trimestriel, comme celle du « gros lot » qui vous fait riche du jour au lendemain sans effort, comme celle de l'astrologie qui fournit des réponses immédiates à vos problèmes d'amour, d'argent, de santé et quoi encore.

Ces tendances régressives, magiques ont en commun la méconnaissance de ce qu'est une véritable expérience de vie, de ce qu'est une conscience historique, de ce qu'est une institution, une culture, une société viable, et surtout de ce qu'exige de temps et d'effort soutenu une solide construction personnelle, sociale, culturelle, morale et spirituelle. La dynamique du vieillissement tient de la beauté et de la fécondité de ce qui a pris le temps de mûrir. En ce domaine comme en bien d'autres, l'apport des aînés est irremplaçable. Il est aussi nécessaire aux jeunes pour qu'ils apprennent à croître, à y mettre le temps et l'énergie nécessaires, à y trouver joie, utilité, estime de soi, horizon d'avenir et intelligence des chemins pertinents pour y arriver.

Témoins du sens de la vie et de la mort

Le grand mathématicien René Thom disait que la majorité des problèmes à la fin de ce siècle sont philosophiques. Pensons aux grands choix collectifs auxquels sont confrontées toutes les sociétés contemporaines. Quels sont les fondements en dessous d'un monde régi uniquement par les mécanismes du marché, par exemple? Pouvons-nous

livrer les choix d'investissements en éducation, en économie, en politiques sociales à cette seule référence? Mais les problèmes [260] philosophiques, nous les rencontrons aussi dans les conduites quotidiennes de la vie. Comme nous l'avons déjà dit, y a-t-il eu une seule émission d'affaires publiques où l'on a fait un examen sérieux de l'éducation permissive? D'où vient cette contradiction extrême entre un maximum de vie privée permissive, libertaire et les tendances rigoristes du *political correctness* en matière publique? Dans des entrevues nous avons souvent rencontré ce double plaidoyer, tantôt la permissivité pour soi et le *law and order* pour la société. Mais nous avons eu peu d'exemples de telles contradictions chez les aînés non instruits aussi bien qu'instruits.

« Moi, monsieur, ce qui me scandalise le plus, c'est le manque de jugement dans bien des choses que je vois, que j'entends, même chez des gens de 40 ans, 50 ans instruits. » Ce genre de propos, nous l'avons entendu d'aînés de tous les milieux sociaux. Ils sont les seuls à parler encore explicitement de philosophie de la vie. Ils ne comprennent pas les oppositions simplistes entre autorité et liberté, discipline et plaisir, droits et devoirs, sexe et morale, religion et autonomie personnelle, etc.

Se cachent là-dessous d'énormes problèmes philosophiques de jugement, de cohérence, de distance sur soi, de conscience morale articulée, d'autocritique, de hauteur d'esprit pour penser un parcours d'expérience, pour mettre les choses en perspective, pour intégrer une personnalité, pour comprendre l'autre, les autres, pour se situer dans son milieu, dans son époque. Ces problèmes philosophiques, on les trouve même dans des milieux professionnels sophistiqués bien au-delà d'un certain monde techno-bureaucratique avec sa logique purement instrumentale et ses pauvres prises sur les finalités spécifiquement humaines. Il y a, par exemple, des jugements de magistrats indéfendables philosophiquement. On s'attendrait à ce que le monde juridique, à ses plus hautes instances, soit capable d'assez de distance critique sur les idéologies du jour et les groupes de pression qui les promeuvent.

Qu'est-ce que cela a à voir avec le type d'apport des aînés? Plus qu'on ne le pense. La culture de juvénilité à vie, l'idéologie du présent et les autres tendances mentionnées plus haut se sont imposées à toute la société de part en part. Certains aînés eux-mêmes en sont profon-

dément marqués. Voyons les choses autrement, c'est-à-dire à partir de ce que porte une véritable culture de la maturité.

Erikson, Jung et Philibert, pour ne nommer que ceux-là, ont souligné à capacité de distanciation critique, de relativisation, [261] d'intégration, de réinterprétation, de resymbolisation, de conscientisation historique, de passage du moi au soi qu'apporte un sain vieillissement conçu et vécu comme un mûrissement. Ces qualités précieuses d'expérience, d'intelligence, de socialité, nous les avons longuement déployées dans les chapitres précédents en tirant le meilleur des nombreux aînés interrogés. Même leurs désaccords avec la société sont chargés de leçons de vie et de sens. Il est important de mettre en confrontation ces porteurs de sens avec le constat dramatique de bien des diagnostics sur une société en mal de sens, d'orientation.

Le monde des aînés constitue en quelque sorte un test de sens, de sens de la vie et de la mort pour toute la société. L'infantilisation des aînés serait la dernière boucle de l'appauvrissement culturel et philosophique du sens. Si les aînés ne jouent pas ou ne peuvent jouer leur rôle en ce domaine, c'est tout le monde qui y perd, y compris eux-mêmes. Et cela jusqu'au bout de la vie. Voyez comment on meurt dans les hôpitaux, mises à part certaines expériences admirables d'accompagnement. Voyez comment la préparation à la mort, les deuils, les rites de départ se sont ratatinés comme une peau de chagrin. Voyez ces sourires sceptiques, désabusés quand on évoque cette expérience historique de chez nous et d'ailleurs, où l'on présidait à sa mort, où ce moment était vécu communautairement avec une forte intensité de sens mémorial, existentiel, relationnel ; il y a des barbaries qu'on ne sait plus voir ! Nous dénonçons celles d'hier, mais nous ignorons celles d'aujourd'hui.

L'efficacité du gratuit

C'est étrange ce qui m'arrive. Je devrais dire plutôt que c'est merveilleux. Plus j'avance dans la vieillesse, plus j'ai du temps à perdre pour écouter, accueillir, soigner l'âme des autres. Ce qui manque le plus aujourd'hui, c'est l'oreille du cœur, le temps d'écouter, de comprendre, et surtout la présence. Mes petits-enfants viennent chercher de la paix chez moi, du temps pour parler et aussi du silence. Ils repartent plus calmes, plus sereins, plus

confiants. Oui, ce qu'il a de plus rare aujourd'hui, c'est ce qui est gratuit. Et ça, on peut, nous les vieux, en donner, en partager. Je ne m'attendais pas à vivre aussi intensément ma vieillesse, rien qu'en étant « recevante ».

[262]

« Recevante », quelle belle expression de l'héritage culturel des aînés. Elle n'a rien de l'attitude passive, du sentiment d'inutilité, de dépendance ou même d'une autonomie toujours en train de se défendre, de se protéger, trop souvent contre l'autre, les autres. Combien d'exemples de gratuité féconde n'avons-nous pas rencontrés, observés et notés? Ces humbles tricoteuses qui réchauffent non seulement les leurs, mais aussi les enfants pauvres d'ici et d'ailleurs dans le tiers monde. Ces vieux qui révèlent leurs secrets de métier en associant des jeunes à leurs travaux. « On échange sur bien d'autres choses en même temps. » Tout cela n'entre pas dans la comptabilité statistique officielle! Il serait dommage d'y voir pure « kétainerie » ou dépannage insignifiant.

L'ouvrage remarquable de J.T. Godbout *L'esprit du don*⁶¹, nous aide à mieux comprendre l'importance de celui-ci dans le façonnement du lien social et des solidarités de base. Il n'y a pas d'humanité là où il n'y a plus de gratuité, là où tous les échanges sont entièrement livrés à une logique mercantile. Inutile d'insister tellement cela est évident. Ce que nous retenons davantage ici, c'est un phénomène qui nous a particulièrement frappés, à savoir le fait que ces zones de gratuité sont présentement des lieux où l'on trouve de plus profondes motivations et une sorte d'explosion d'initiatives de tous ordres. Pourquoi s'en étonner, nous disent des aînés qui savent, eux, comment « bien des institutions ont commencé par des projets bénévoles, gratuits, altruistes où l'on ne comptait pas son temps ».

Mais bien au-delà des apports fonctionnels, il y a les richesses relationnelles qui deviennent aujourd'hui des lieux privilégiés de sens, comme si on soupçonnait que le lien social était crucial non seulement pour faire chantier ensemble, mais aussi pour se comprendre soi-même et les autres. Plusieurs aînés sont des êtres-liens. Êtres-liens capables de durer, de se renouveler. Nous avons montré dans notre

⁶¹ Jacques T. GODBOUT, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992.

rapport sur les jeunes comment ceux-ci, en grand nombre, cherchent les liens durables nécessaires à leur construction personnelle et à leur avenir. En ce sens, les aînés, qu'on dit du passé, sont paradoxalement porteurs de valeurs d'avenir. Surtout, redisons-le, dans un contexte historique où les « actifs » ont la tentation de jouer leur présent contre l'avenir. Il faut des expériences de gratuité, de don, de foi pour risquer l'avenir, pour avoir le souci du sort des [263] générations à venir et de la jeune génération qui inscrit déjà l'avenir dans les enjeux du présent.

Le fait qu'il soit difficile présentement de mettre publiquement sur la table pareille question aussi fondamentale témoigne d'une crise plus profonde qu'on ne le soupçonne. Une crise morale et spirituelle qu'on n'ose jamais appeler ainsi. Les aînés interrogés sont, en bon nombre, conscients de ces dessous humains trop occultés par les débats publics actuels. « Tout le monde est pour la vertu », ironisent les sceptiques. Dans la foulée de l'expérience des aînés, nous nous demandons s'il est vrai que tout le monde est pour la vertu. Un certain cynisme, trop fréquent, se cache derrière cette ironie.

Dans l'inévitable jeu des rapports de force, la gratuité, l'esprit du don, éveillent au sort de ceux qui n'ont pas de force, de ceux qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance des corporatismes financiers, professionnels ou syndicaux les mieux lotis. Oui, y a-t-il une solidarité possible quand il n'y a plus rien de gratuit? Ce gratuit n'est-il pas porteur de l'enjeu le plus crucial : à savoir les êtres qui valent pour eux-mêmes et non pas seulement comme ressources humaines ou autres, comme voteurs, clients et quoi encore! Et que dire des termes « bénéficiaires », « usagers » inventés par le monde professionnel et techno-bureaucratique. Il y a un grave problème éthique, philosophique, spirituel en dessous de ce langage qui cache une logique instrumentale déshumamisante.

C'est lorsque j'ai cessé d'être fonctionnel dans la société que j'ai mieux compris ses plus importants problèmes humains. La vieillesse m'a ouvert les yeux. On ne dit pas assez ce qu'on pense, nous les personnes âgées.

Parfois les choses se passent bien simplement. Telle cette expérience qui nous laisse entendre comment s'exprime leur conscience

nouvelle. Redisons-le, tout se passe comme si des expériences gratuites nous rappelaient des valeurs, des sens perdus.

D'un côté du parc, une centaine de « joueurs de boule » se réunissent tous les soirs d'été, spontanément, pour le plaisir d'être ensemble. De l'autre côté de la rue, une maison d'hébergement pour jeunes mineurs. Le résultat : un exemple de collaboration spontanée en plein quartier Rosemont, alors que les joueurs ont décidé cette semaine d'aider ces jeunes en difficulté.

Pour comprendre l'histoire, il faut d'abord jouer à la pétanque... À tous les soirs, depuis le début mai, des dizaines de personnes, [264] des « têtes blanches », se retrouvent dans le petit parc Molson, dans le secteur des mes Beaubien et D'Iberville, à « tirer » et à « pointer ».

Première surprise : il s'agit d'une activité spontanée qui existe depuis quatre ou cinq ans. Aucune association sportive, aucun service de la Ville de Montréal ne l'a mise en place. Tout au plus la Ville a-t-elle accordé au groupe un petit terrain mesuré pour que les boules ne se perdent pas sous les arbres.

Stéphane, l'air inquiet de l'adolescence, fréquentait L'Odysée, une maison d'hébergement de 12 places pour jeunes mineurs, rue Louis-Hébert, en face du parc. Un jour, il est allé voir les joueurs, se demandant pourquoi seulement des « vieux » participaient au jeu. « Mais on va t'apprendre! » lui a-t-on répondu. Il a appris. Puis il a raconté sa vie, sa mère décédée, les chicanes avec son tuteur, les visites dans les foyers d'accueil, son passage à L'Odysée, maison ouverte en 1990 pour mineurs de 12 à 18 ans, garçons et filles, en attente d'un foyer d'accueil.

Une maison qui présente la particularité (unique au Canada paraît-il) de recevoir aussi de jeunes réfugiés de 40 pays différents, qui arrivent au Canada sans accompagnement.

De fil en aiguille on s'est fréquenté, on s'est mieux connu et les joueurs de boule ont décidé d'organiser une journée pour venir en aide à L'Odysée qui, comme toutes les ressources communautaires, doit régulièrement tenir des activités de financement.

Près de 200 personnes sont venues. À l'heure du souper, les députés du coin, la conseillère municipale sont venus lancer quelques boules.

Le policier jeunesse du quartier, Serge Tremblay, s'est réjoui de ce qu'une initiative locale comme celle-là, spontanée et empreinte de solidarité, permettait d'accroître le sentiment de sécurité dans le parc. Permettait aussi d'encourager la collaboration entre les ressources du milieu.

Les victimes ne se retrouvent pas seulement dans les grands conflits mondiaux. Nos vraies victimes à nous, ce sont les jeunes délaissés, les jeunes de la rue...

Pierre Héту, directeur général de L'Odyssee, a rappelé que sa maison permettait de briser les tabous entre Québécois de souche et nouveaux arrivants, que les jeunes qui logent chez lui pour plusieurs mois se rendaient compte qu'au-delà de leurs [265] différences culturelles, ils vivaient les mêmes espoirs, les mêmes peines.

Et peut-être les jeunes Somaliens de L'Odyssee viendront jeter un coup d'œil, pour en apprendre plus sur ces Québécois blagueurs. En attendant de se faire expliquer par Pierre Héту comment patiner, cet hiver, autour du kiosque à musique dans l'autre section du parc ⁶²...

Tout au long de ce chapitre, nous donnerons bien d'autres exemples de solidarité intergénérationnelle. Pour le moment, celles qui ne figurent pas dans le produit national brut, et que Gilles Vigneault dit si bien en ces mots : « On ne donne rien de si généreux que son temps, surtout en ville. » S'il est une belle expérience de notre modernité, c'est bien notre quête et nos investissements pour un nouvel art de vivre non seulement personnellement, mais ensemble, avec de plus riches différences. Les aînés peuvent y contribuer en nous apprenant le temps de vivre, la valeur de la gratuité, du partage d'âme à âme.

Retenons ce phénomène social trop méconnu : c'est dans les espaces, les temps les plus gratuits que se logent présentement plusieurs initiatives étonnantes en motivation comme en efficacité. Lieux privilégiés pour tisser patiemment différences et accointances, autonomie et altérité, foi en soi et foi en l'autre, bien-être personnel et bien commun, incarnation et transcendance, soucis matériels et dynamismes spirituels. Nous entrons dans un âge de raccords de valeurs que nous avons séparées et parfois opposées. Encore ici Erikson et Jung nous apprennent que le grand âge porte un charisme *d'intégration*. Et Dieu sait que nous en avons besoin aujourd'hui plus que jamais, en ces temps de dispersions, d'éclatements, d'expériences courtes, de relations éphémères qui finissent par nous rendre étrangers les uns aux autres, même entre générations. Sans compter la méfiance de l'autre jusque dans l'expérience amoureuse.

⁶² Paul CAUCHON, *Le Devoir*, 4 avril 1993.

Mes grands-parents me donnent de l'espérance. Oui, c'est possible de beaucoup s'aimer et longtemps. Même si c'est rare aujourd'hui, moi ça m'encourage, ça me donne de l'espoir.

[266]

Le réenchantement du monde

Morosité, désenchantement du monde, procès de tous ordres, société dépressive, méfiance, avenir bloqué, échecs politiques, enfilade de crises, autant de thèmes qui occupent les ondes, les conversations et les consciences. Avec quel étonnement n'avons-nous pas trouvé chez des aînés une sérénité, une confiance, une foi, une capacité d'émerveillement, malgré leurs graves inquiétudes. Pourtant, ils auraient mille et une bonnes raisons de vivre douloureusement l'état actuel des choses, eux qui ont vécu une jeunesse austère, une vie active des plus laborieuses, un rejet de leur héritage culturel et religieux, sans compter un vieillissement qui les éloigne d'une société en mal d'éternelle jeunesse.

Nous avons noté de nombreuses expériences d'aînés porteurs d'un délicieux et précieux réenchantement du monde dont la société a grand besoin. En effet, il n'y a pas d'espérance entreprenante quand il n'y a plus de vie, d'avenir à rêver, d'humanité à célébrer, quand il n'y a plus de fêtes signifiantes, inspirantes, de fidélités confiantes qui tissent des liens profonds et durables. Pensons à ces moments de grâce gratuits qui font chanter la vie et les êtres de bout en bout de leur existence, de l'enfance à la vieillesse.

Viens danser avec moi, dit la petite Émilie de sept ans à son arrière-grand-mère. On va les arrêter d'être trop tristes, toi, tu aimes encore la vie.

Signe parmi mille de ces réenchantements du monde qui vient souvent des deux bouts de la vie. Qu'il y ait moins de petits-enfants et beaucoup de « vieillissants », cela ne change rien à leurs rôles essentiels pour relancer l'espoir des grands.

Durant toute la semaine nous avons gardé nos sept petits-enfants au chalet, pour permettre à leurs parents de respirer un peu. Ce fut une fête inoubliable pour nous comme pour les petits. Nous sommes allés aux framboises, aux bleuets, nous avons fait avec eux des châteaux de sable, nous avons chanté, dansé. Aucun problème de discipline pour les repas, pour le coucher. Comme si les enfants se sentaient en sécurité avec nous. Nous faisons ça souvent. À chaque fois, c'est la fête. Les enfants reviennent chez eux, heureux, ragaillardis, sereins. Pouvoir aimer ses petits-enfants, sans le fardeau de les élever, c'est une des plus belles expériences de la vie. On découvre un tas de [267] nouvelles choses en eux et en nous-mêmes. Avec nous, ils ont le temps et l'espace pour questionner, écouter, échanger. On prend conscience des grandes richesses d'expériences qu'on a à leur transmettre. C'est passionnant.

Le réenchantement du monde par les aînés prend bien d'autres formes, parfois scandaleuses pour un regard superficiel. Il y a quelque chose ici de ce qu'illustre le célèbre film *La vieille dame indigne* ou encore *Harold et Maude*. Des comportements hors normes qui heurtent toutes les images de vie rangée, de témoins de la tradition et de l'autorité morale que les vieux devraient incarner. Passe pour la sénilité renfrognée ou même amère, mais ces folies de vieilles ou vieux ringards, on les supporte difficilement. Et pourtant...

Moi, je suis scandalisé de les voir « swinger » comme ça dans leurs clubs d'âge d'or. Ils s'amuse dans la plus parfaite inconscience, insouciance, alors que ça va si mal dans la société. La plupart sont protégés mur à mur. Ils sont comme des adolescents qui veulent s'éclater, tout expérimenter, peu importe les coûts. T'as honte de les voir régresser comme ça. Puis, ils ont le culot de nous dire que nous sommes jaloux, envieux. Ils jouent sur tous les tableaux : « On a mérité ça, c'est au tour de à société de payer pour nous », ou bien « c'est notre argent que nous avons gagné ». La solidarité sociale, connais pas ! « Notre tour est passé, on est trop vieux, on a fait notre part. » La belle affaire ! comme si la responsabilité sociale pour les autres arrêtaient tout d'un coup ! En tout cas, dès que la retraite est arrivée, c'est inacceptable. Les vieux d'autrefois agissaient pas comme ça. Voyez-les aller aujourd'hui : la bouffe, le fun, les voyages, la Floride, les partys. Ça n'a pas de bon sens. Quand ils votent, c'est rien que pour eux. On se fait avoir parce qu'on les idéalise en leur plaquant automatiquement des étiquettes de sagesse, de générosité, de bon sens, de réalisme, etc. Il est temps de leur dire leurs quatre vérités ! Ils sont en train de se dénaturer,

de défaire ce qu'ils nous ont enseigné. Ils contredisent, par leur vie, les leçons qu'ils veulent nous donner.

Ce procès des « vieux » est feutré, peu exprimé publiquement, mais il court dans les conversations privées des autres générations. Il est peut-être plus marquant, dans les esprits, que les problèmes de pauvreté, de maladie, de solitude, du grand âge. Ces problèmes, les cadets les reconnaissent sans trop de peine. Mais la « vie enchantée » [268] des aînés en forme et bien lotis ne semble avoir aucune signification positive. Et pourtant, qui, aujourd'hui, ne cherche pas à développer un art de vivre, même au creux d'impératifs de survie? Qu'il y ait au milieu de nous des êtres heureux, sains, sereins, n'est-ce pas une bonne référence pour garder l'espoir? Combien d'aînés par toute leur vie nous montrent comment on peut chercher le bonheur dans l'abondance comme dans la pénurie, comment on peut garder le goût de vivre de bout en bout d'une aventure humaine malgré toutes ses « passes » difficiles.

Il existe, bien sûr, des « vieux ou des vieilles haïssables », pour reprendre une expression populaire. Mais nous projetons si souvent sur les aînés nos propres peurs du vieillissement, comme nous l'avons montré dans ce rapport de recherche. Comment expliquer que certains soient si chagrins devant le bonheur de vivre de plusieurs aînés? La fameuse chanson : « Tout le monde est malheureux tout le temps » est d'une actualité brûlante en ces temps de désenchantement. Mais redisons-le, les porteurs d'un réenchantement du monde aux deux bouts de la vie nous offrent une assise précieuse pour rebondir en confiance et en espérance.

Dans un quartier pauvre de Naples, quelqu'un a écrit ce graffiti évocateur : *Noi siamo la splendida realta* (nous sommes la splendeur du réel. Si nous ne savons plus voir, accueillir et vivre cette splendeur humaine, les cadeaux de la vie, avec quoi d'autre retrouverons-nous de fortes raisons et passions d'aimer, de lutter et de foncer dans l'avenir? Que des aînés soient heureux malgré tout ce qui arrive, c'est une autre grâce inestimable. Rien ici d'une triste sagesse qui tiendrait lieu d'espérance. Écoutons ce propos marqué au feu d'une expérience éprouvée qui nous livre une interprétation d'une brûlante actualité!

Il y a des gens pour qui tout est dû. Ceux-là sont souvent frustrés, déçus et incapables d'apprécier la vie. Puis il y a ceux pour qui tout est don. Eux autres, ils savent accueillir, goûter, aimer la vie. Que de beautés nous sont offertes gratuitement dans la nature, dans l'enfant, dans l'amitié, dans le plaisir d'amour. Et quand, en plus, tu crois en un Dieu plus fort que la mort, tu es rempli de l'espérance que la vie va gagner. On ne viendra pas me dire que cet héritage spirituel est chose du passé. Moi je vis cela à fond.

[269]

Transmission et initiation

Trans-mission. Le préfixe « trans », comme la racine du mot mission, connote une dynamique de dépassement, d'au-delà du convenu, du simple fonctionnel, du répétitif. Il y a, ici, passage de la responsabilité devant soi, pour soi, à la responsabilité devant les autres, pour les autres, avec les autres. La transmission invite tout autant à la créativité qu'à la fidélité. C'est la passion de transmettre qui fait passer du meilleur de soi au meilleur de l'autre à la fois semblable et différent.

Ne plus savoir quoi et comment transmettre, c'est le signe le plus manifeste d'une crise profonde, de brisures graves comme celles des liens intergénérationnels ou de la conscience historique, comme nous l'avons montré dans cet ouvrage. Nous n'avons pas inventé le problème. La très grande majorité de nos témoins en ont fait état avec moult exemples.

On l'aura compris, la transmission est ressaisie ici dans son sens éducatif. Il n'y a pas de transmission éducative sans distance, sans confrontation critique, sans décantation. On a fait le procès des vieux au moment de notre modernisation. Acceptons-nous d'être critiqués par eux à notre tour? La question n'est pas sans à-propos, on en conviendra, si tant est qu'on observe ce qui se passe dans les rapports de générations.

Mais en deçà de ce champ critique, il y a la mémoire vivante de ce qui nous a fait naître et grandir comme un appel constant au renouvellement du regard, sur ce que F. Dumont appelle la culture première. Qui d'autres, mieux que les aînés, peuvent nous en livrer les secrets oubliés par une société amnésique? Comment penser que les modes

rétro, les musées et même les séries télévisées peuvent se substituer à ces mémoires vivantes? Nos aînés sont des médiateurs incontournables d'une conscience historique incarnée au sens fort et existentiel du terme.

À dessein, nous citons ici un extrait d'un testament qu'une de nos aînées nous a fait connaître. Un testament de son grand-père mort en 1900. « Il a inspiré toute ma vie », nous disait-elle avec du feu dans la prunelle. « Ses valeurs, pour moi, ont encore du sens pour les gens d'aujourd'hui. » La grande noirceur? Voyons voir.

Je déclare que je suis sain d'esprit et de corps. J'ai fait mon gros possible avec vous tous. Dans ma foi chrétienne en Dieu, j'ai appris que le pardon est au sommet de toutes les valeurs. Je [270] demande pardon de tout le mal que j'ai pu faire publiquement, de tout le tort que je puis avoir fait à mon prochain dans ses biens, son honneur ou sa réputation. Je recommande à mes enfants d'être toujours honnêtes et charitables pour les pauvres, ne jamais refuser de les aider dignement. Je recommande à mes enfants de s'aimer les uns les autres, de s'entraider dans les peines et misères de la vie. Je leur recommande d'avoir bien soin de leur mère, ma compagne de vie. Nous avons toujours pris les décisions ensemble tous les deux. Je recommande à Yvonne, à Delphis de prendre en charge nos deux petits-enfants orphelins et de les aimer comme les leurs [...]

Tant qu'à mes funérailles, je veux un service de dernière classe dans l'église de ma paroisse. Qu'on m'y transporte dans ma voiture. Pas de chariot *fancy*. Je recommande à mes enfants et à toute ma parenté de ne pas payer de messes pour le repos de mon âme. Qu'ils emploient cet argent à soulager ceux qui n'ont rien à manger et point d'habit pour se vêtir. Faites-le aussi pour le repos de mon âme. Avant de partir pour l'église, lisez ces dernières volontés concernant mes funérailles pour que tous sachent bien que ces modestes adieux ne sont pas le fait de l'avarice de mes enfants, mais bien de ma propre décision. Le cercueil devra être fait par un ouvrier ordinaire et ne pas coûter plus qu'une piastre et demie ou deux au plus. Je vais vers mon Créateur en toute confiance. Je vous serai plus utile de l'autre côté. Je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait pour mes enfants si j'avais pas eu, avec ma femme, cette foi qui nous a donné de ne jamais désespérer même dans les pires épreuves. C'est tout ce que je vous transmets comme un trésor.

Cette souche spirituelle, trop d'aînés nous l'ont évoquée pour ne pas la mettre en lumière au début de cette partie sur la transmission.

Ces dits porteurs d'eau et gagne-petits de jadis y révèlent une grandeur, une noblesse qui n'a pas grand-chose à voir avec le mythe repoussoir de la grande noirceur. Avec ce mépris, nous nous frappons nous-mêmes comme peuple. Comment aurions-nous pu récemment inventer de nouveaux chemins si tout l'héritage reçu n'avait été qu'une dépouille à jeter aux orties? Nos aînés sont-ils les seuls à poser cette question?

La plupart d'entre eux et d'entre elles refusent de renvoyer dos à dos la tradition et la modernité. Au contraire, dans leur transmission, ils cherchent à déficeler ce nœud d'oppositions simplistes et [271] mortifères. Leurs regards ne sont pas rivés sur le passé. Ils sont, redisons-le, étonnamment attentifs au présent. Et leur pensée, leur réflexion vont de l'un à l'autre. Plusieurs ont su conjuguer le meilleur de nos traditions et le meilleur de la modernité. N'ont-ils pas largement contribué à celle-ci? La dichotomie vieux = passé, jeunes = modernité est un leurre. Une aînée souligne ici l'importance de la formation du jugement pour savoir vivre ces belles valeurs modernes que sont la liberté et l'autonomie et laisse entendre que dans son héritage, on accordait beaucoup d'importance au « jugement ».

Quand je regarde ce qui se passe aujourd'hui, je me rends compte que les vieux proverbes appris des générations précédentes seraient bien précieux pour redonner au jugement une meilleure place dans la conduite de la vie et de la société et surtout en éducation et même chez les professionnels. Il y a des jugements de la cour qui n'ont pas de bon sens. La Cour Suprême vient de prononcer un jugement sur les gardiennes de prison. Complètement aberrant! Le poisson pourrit par la tête. Bientôt tout le monde va être à la cour. Tant parler de négociation et être si peu capables de régler les problèmes entre les personnes concernées. Comment veux-tu avoir une démocratie qui marche dans ces conditions-là? Le jugement, monsieur, c'est ce qui manque le plus...

Qui parle aujourd'hui du fameux proverbe : « La crainte est le commencement de la sagesse. » Des milliers de générations ont été nécessaires pour arriver à donner à l'humanité un bagage de repères, de sagesse. Aujourd'hui, on a balayé tout ça. Le pire, c'est qu'on ne sait même plus pourquoi on se comprend plus, malgré toute la science qui s'est développée. L'initiation au jugement s'est pas faite. On ne sait plus tirer de la vie ses leçons. On répète les mêmes erreurs les yeux fermés. Moi, une vieille maîtresse d'école avec un petit diplôme, comme bien des vieux, je trouve qu'on déraisonne sur tant de choses. On n'a plus le droit de se taire.

Nos témoins émaillaient leurs propos de perles de sagesse que les autres générations gagneraient à connaître.

- Heureux celui qui fut jeune en son jeune temps, heureux celui qui sait mûrir à temps.

[272]

- Les lois sont comme les toiles d'araignées, elles n'attrapent que les petites mouches.
- Sans foi ni loi, sans feu ni lieu, tu ne peux te trouver toi-même.
- Les humains sont moins bons et meilleurs que l'on pense.
- On a tort de dire que le temps guérit tout automatiquement. Soudain, de vieilles plaies reviennent et ne meurent plus qu'avec vous.
- Tu meurs comme tu as vécu.
- « Parler pour parler »... parler sans penser, c'est tirer sans viser. À quoi bon le dialogue si de part et d'autre on n'a pas de repères.
- Ils ne savent pas retourner en arrière. Ils se conduisent comme une rivière. Une rivière est incapable de revenir sur elle-même. Comment vont-ils vieillir, mourir?
- Celui-là vit mal qui ne vit que pour soi.
- Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
- Quand l'eau courbe le bâton, ma raison le redresse. C'est ça le jugement!

Les aînés attirent notre attention sur la crise de la transmission, comme révélateur d'enjeux méconnus dans bien des problèmes actuels. Rappelons la triple crise de la transmission notée dans nos rapports précédents : celle de la transmission de la vie, celle de la transmission de la culture, celle de la transmission des sagesse historiques, morales et spirituelles. Tout se passe comme si ces trois régressions se renforçaient l'une l'autre.

Nous avons la mémoire courte. Il n'y a pas si longtemps l'on disait que « personne ne peut transmettre rien à personne ». Et nous voilà présentement scandalisés par une société qui ne sait plus transmettre ses nouveaux acquis comme ses anciens. Le procès de l'école, l'analphabétisme dit fonctionnel en témoignent, et tout autant l'affadissement des fêtes, des valeurs de durée et des traditions éprouvées dans l'histoire. Qu'on nous comprenne bien, il ne s'agit pas de sous-estimer l'importance des ruptures, des changements, des inédits, des dépassements, mais de là à réduire la transmission à une bête et aveugle reproduction du pareil au même, c'est une tout autre affaire. [273] Il n'y a pas de culture, de science, d'histoire, de civilisation sans transmission, sans traditions, sans mémoire⁶³. Ce sont des matrices pour de nouvelles fécondités. Ce sont des lieux de distanciation sur soi, de mise en perspective des choses. Ce sont des apprentissages nécessaires pour structurer, calibrer une expérience de vie, une éthique, une pensée, une pratique. L'avenir est encore inconnu et le vis-à-vis le plus concret du présent, c'est l'histoire, la grande comme la petite qu'on a soi-même vécue. Est en cause, ici, la qualité des fondements de nos références, de ce à quoi on se réfère pour vivre, penser et agir. Comme disait Sartre à la fin de sa vie, la pire illusion c'est de prétendre se fonder soi-même sans aucun autre fondement, sans aucune autre référence. Voilà le plus grand mythe d'une certaine modernité. On oublie que la modernité elle-même s'est construite en interaction critique avec les traditions reçues. Du coup, c'est marquer l'importance de la voix, du regard et de l'expérience des aînés dans nos débats et combats de société, dans nos choix collectifs, en deçà et au-delà des inévitables jeux d'intérêts immédiats. Mais il y a plus.

Les déficits les plus graves ne sont pas toujours bien identifiés, tel est le cas de la perte d'intelligence de la fonction initiatique. Dans la brûlante actualité du chômage des jeunes, il y a des faits révélateurs qui risquent de passer inaperçus. Partout ailleurs au Canada, on a resaisi cette fonction initiatique dans le système de formation où en plusieurs milieux de travail des anciens prennent en charge des jeunes pour les accompagner et les initier au travail, à la compétence. L'expérience du travail ne se réduit pas à un certain nombre de connaissances et de techniques. C'est un lieu, à tout le moins potentiel, de construc-

⁶³ Pierre LEGENDRE, *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.

tion personnelle, sociale, culturelle, et même morale. Voilà autant de caractéristiques d'une démarche initiatique.

Ce parrainage existe très peu au Québec. Un signe parmi cent de l'appauvrissement de la fonction initiatique chez nous. La plupart des bandes de jeunes se donnent des substituts d'initiation. Initiation qu'ils ne trouvent pas dans les institutions de base, ou si peu. Nous n'allons pas reprendre ce que nous avons dit sur l'initiation dans nos autres reports. Retenons ce que des aînés nous en ont dit.

Tu élèves un enfant bien plus par ton exemple que par tes paroles ou même tes beaux principes. C'est avec des responsabilités que tu inities au sens des responsabilités, c'est à travers les [274] choix quotidiens que tu formes le jugement des enfants. Tu bâtis ton autorité et leur respect quand tes comportements concordent avec ce que tu exigés de tes jeunes. Ça n'a l'air de rien du tout ce que je vous dis là à côté des belles théories savantes sur l'éducation. Mais mon Dieu qu'on a oublié ces choses essentielles. Tu vois un spécialiste qui dirait : commencez par donner l'exemple aux enfants. Il se jugerait lui-même « kétaire ».

Une aînée évoquait plus haut l'initiation au jugement. Il est intéressant de s'arrêter à toutes ces touches que les aînés assignent au jugement : le bon sens, la civilité, la rectitude de conscience et aussi son examen, l'à-propos du comportement par report aux mœurs et coutumes du temps, la correspondance entre les moyens et les fins, les vertus cardinales de prudence, de justice, de tempérance et de force, le caractère sacré du respect, la mémoire d'un ensemble de repères, de sagesse pratique. On disait de quelqu'un avec admiration : voilà un homme, une femme de jugement, de bon conseil. C'était la marque principale de parents qui savaient bien éduquer leurs enfants. Cette référence au jugement a disparu du vocabulaire courant depuis les années 1960, précisément au moment où une des grandes revendications était de penser, de choisir, de décider par soi-même. Jugement, conscience, valeurs, vertus étaient considérés comme des vieilles affaires du passé dont on voulait se débarrasser. Voyez ce qui est arrivé après.

Les techniques d'apprentissage, ça ne remplace pas une philosophie de la vie, une initiation au sens de la vie :

Mais non, tu brimais l'enfant si tu lui transmettais tes valeurs. Il fallait le laisser tout découvrir par lui-même, lui passer tous ses caprices pour et qu'il vive vraiment sa vie d'enfant. En même temps, tu le traitais comme un adulte. Va donc comprendre. Dire que pendant tout ce temps-là, on s'est tu. Peut-être que maintenant on est plus prêts à nous entendre.

Apports spirituels

L'anthropologie, depuis longtemps, nous a démontré l'importance des rapports grands-parents/ petits-enfants dans la transmission de la culture, de l'histoire vivante, des sagesses de vie et de l'expérience religieuse. Ce rôle s'étend bien au-delà des petits-enfants ; il concerne toute la société. Ce que nous venons d'évoquer est en quelque sorte [275] le champ spirituel de base. On sait que le « spirituel » aujourd'hui plus que jamais déborde les religions instituées et que beaucoup d'esprits séculiers s'ouvrent présentement à de nouveaux questionnements éthiques et spirituels, comme un des lieux privilégiés des dynamismes les plus décisifs de la conscience humaine.

Ces explorations et approfondissements spirituels passent par la quête de fondements plus solides, mais aussi par la redécouverte de la transcendance, de ce qui vient de plus loin que nous et nous ouvre à plus loin, à plus grand que nous. Ne plus croire à quoi que ce soit, à qui que ce soit marque bien la négation de l'élan de dépassement que la transcendance suscite. C'est le point d'aimantation qui amène la conscience, l'humanité et les communautés historiques à se renouveler sans cesse dans un horizon d'accomplissement jamais clos.

Il y a quelque chose de cela dans les convictions et les jugements nuancés chez plusieurs aînés, dans leurs mots simples et nobles comme le respect, le sens du sacré, dans leur sérénité et leur confiance envers et contre tout. Bien sûr, ce n'est pas le cas de tous. Mais même chez ceux ou celles qui sont habités par le scandale, la colère ou même la révolte, il s'en trouve plusieurs à les vivre au nom d'idéaux moraux et spirituels élevés. Mais après des dizaines d'entrevues auprès d'eux, nous avons le sentiment profond l'avoir rencontré une sorte de force tranquille qui vient chez la plupart des tréfonds de leur âme et de leur foi. La très grande majorité des aînés ont une expérience de Dieu très positive. Quand on sait comment ils ont été tabassés par une pas-

torale de la peur, on ne peut que s'étonner de cet important déplacement de leur foi, et partant de leurs visions du monde, de la vie, de l'aventure humaine.

Ma vieillesse m'a réconciliée avec mes limites, les limites des autres, elle m'a ouverte aux choses plus grandes que moi. Je suis mieux plantée dans ma religion et en même temps plus libre. Pour moi, Dieu propose, mais ne s'impose pas. Je suis devenue un peu comme ça avec mes enfants, mes petits-enfants. La seule chose que je regrette, c'est qu'ici dans le centre, on n'ose pas parler entre nous de religion et de politique, par peur de la chicane. Pourtant en privé, d'un à un, je me rends compte qu'il y a une vie religieuse, une soif spirituelle. On est peut-être trop fixés à nos vieilles affaires « secondaires ». Mais il y en a beaucoup qui pensent des choses qui scandaliseraient pas mal de curés. On a drôlement évolué, vous savez.

[276]

Cette dame regrette qu'il n'y ait pas plus d'échanges sur ces questions. « On pourrait s'aider à mieux transmettre notre héritage religieux, surtout, à nos petits-enfants. » Ce manque en préoccupe plusieurs, justement parce qu'ils sont d'une génération qui n'a cessé de porter ce souci. Voyons une expérience intéressante.

On a vu, dans le premier rapport sur les adolescents, l'attachement de ceux-ci à leurs grands-parents. À l'occasion d'une célébration sur la profession de foi, quelques aînés sont venus dire à des jeunes adolescents comment leur foi avait inspiré leur vie, comment elle a été source de dynamisme, de courage, de confiance, de persévérance dans les épreuves et les passages difficiles de leur existence. Voyons bien l'enjeu de cet apport. Au sortir de l'enfance marquée par une mentalité magique, le jeune adolescent commence à vivre une phase plus pragmatique, plus rationnelle, plus critique. Il dira par exemple : « Jésus pis les miracles, c'est trop magique à mon goût, la religion, ça fait pas bouffer. » Il y a là un passage initiatique culturel et spirituel important pour le jeune adolescent. Ces aînés l'avaient bien compris en prenant une telle initiative.

Mais la transmission culturelle et spirituelle par les aînés nous renvoie à des couches plus profondes de leur expérience.

On a dit que l'automne de la vie est une période où le dénuement du feuillage dégage l'horizon du regard tout en le faisant plus intérieur. On s'encombre de tant de choses tout au long de la vie dite active. La civilisation du plein ne cesse de nous inciter à toujours avoir plus, à toujours faire plus. L'être n'y a pas son compte. Et encore moins l'âme et la conscience. Des aînés, même au creux de pertes, de deuils pénibles, nous ont parlé de leur allègement, de leur délivrance de bien des pesanteurs d'hier.

Je suis plus attentive au sens des choses, moins préoccupée du jugement des autres, plus apte à goûter la vie et ses cadeaux les plus précieux qu'on ne voit pas quand on se garroche de tous bords, tous côtés. Moi, j'ai retrouvé mon âme, mon Dieu. Je ne dépense plus ma vie, je la pense, je l'apprécie. Je la vis. Je deviens accueil. Mes petits-enfants sentent ça. Ils viennent passer des heures avec moi. Ils se reposent. Je leur apprend à goûter le silence, le temps de vivre, de s'écouter. Il y a un besoin de sacré chez l'enfant. Le sacré se découvre dans le silence. Cet espace, ils l'ont si peu dans la vie courante, très courante.

[277]

Les aînés transmettent leur spiritualité à travers des attitudes et comportements très simples. Ils portent des valeurs d'autant plus précieuses qu'elles sont devenues rares dans ce monde bruyant et agité avec ses courses effrénées. Tout ce qu'il y a de plus important dans la vie demande du temps : l'amour, le sens, la foi, la confiance, le travail bien fait. Les aînés nous l'apprennent de bien des façons.

Dans plusieurs rencontres internationales récentes où l'on se préoccupait de transmission, un des thèmes récurrents pourrait se résumer ainsi : « L'Occident dilapide le patrimoine spirituel de ses vieux. » La non-reconnaissance des richesses de leur âme, de leur conscience, de leurs expériences de vie les déconnecte de la collectivité, de la société au point de les blesser jusque dans leur vie intérieure, dans leur santé physique et psychique, et aussi au point de les refouler « dans une sorte de zone sociale désertique, intellectuellement, culturellement et spirituellement stérile ». Tout le contraire de cet aphorisme de Sénèque : « Les vieux n'ont pas besoin d'ajouter des années à la vie, mais de la vie aux années. » Plus précisément, l'on pourrait dire que la transmission de leurs expériences et sagesse acquises est un lieu très impor-

tant de leur identité personnelle et sociale, de leur rôle culturel original, de leur mode d'appartenance, du sens de leur vie et de leur survie.

Ce que je n'ai pu vivre avec mes enfants, je le vis avec mes petits-enfants et leurs amis... cette liberté d'aller plus au fond des secrets de la vie, de la nature, du mystère de la mort, du caractère si précieux de chaque jour quand on sait ses jours comptés. Un nouvel émerveillement de la vie a jailli en moi depuis que j'ai apprivoisé mon vieillissement. Je sens que les jeunes enfants ont les mêmes questions que les miennes sur la vie et la mort. Seuls l'enfant et le vieillard osent les derniers « pourquoi ». Ce que bien des adultes trop occupés et pressés souvent écartent de leur pensée. Notre rôle est irremplaçable. Mon Dieu que le monde actuel fuit ce genre de choses. On se prépare de moins en moins à la mort, il n'y a plus de vrais deuils. On n'est pas des chiens pour mourir comme ça, sans conscience. C'est curieux comment les enfants m'écoutent quand j'ose leur parler de ça.

Le Dr Guilbert Fournier, psychiatre de l'hôpital Saint-Luc, souligne qu'en institution et en milieu professionnel on ignore trop souvent « leur goût de parler de leur vie intérieure ». Et le Dr Luc Bessette [278] d'ajouter : « Leur propre spiritualité chrétienne nous l'avons bêtement rejetée comme s'il n'y avait rien de bon là-dedans. » Pourrait-on mieux disqualifier les vieux dans leur âme et conscience, et nous priver nous-mêmes des richesses spirituelles de notre propre culture. Il y a là un grave problème à la fois culturel et spirituel. On ne peut intégrer de nouveaux affluents culturels et spirituels si on n'a pas creusé le lit et assumé les rives et balises de sa propre culture de base jusque dans ses sources spirituelles propres. A leur façon, les aînés nous le rappellent. Mais les écoutons-nous vraiment?

Derniers témoins de notre tradition spirituelle?

Une Vietnamiennne dans la vingtaine, bien intégrée au milieu québécois francophone, nous a tenu des propos qui introduisent bien a l'intelligence de ce sous-titre.

Malgré mon nouvel attachement au Québec, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas chez vous. Vous méprisez la seule histoire que

vous avez en propre. Vous vous dites respectueux de toutes les religions, sauf celle que vous avez en propre. La seule chose qui vous reste en commun, c'est votre langue, la belle langue française que j'ai adoptée avec enthousiasme et vous la massacrez à qui mieux mieux. On dirait que vous êtes déculturés de votre propre culture comme si vous étiez sortis de votre lit de rivière, inondés, vous répandant dans toutes les directions, sans trajet historique, sans orientations d'avenir. Comment pouvez-vous prendre de véritables décisions collectives un tant soit peu claires et fermes?

Mais ce que je comprends le moins chez vous, c'est que les générations soient aussi séparées les unes des autres. Nous, on se tient très près les unes les autres, les trois générations. Moi, mon grand-père, ma grand-mère m'ont initiée à la vie. Ils avaient le temps, ils ont pris le temps, beaucoup de temps pour faire ça. C'était une priorité pour eux. Ils ont tissé en moi des liens avec ma culture première, avec mes origines, avec mon héritage spirituel. Cela m'a donné une sécurité, un dynamisme à toute épreuve.

Au bout de deux ans après mon arrivée, j'étais première de ma classe. J'étais suivie, appuyée quotidiennement par mes parents, mes grands-parents. J'avais autour de moi des gars et des filles aussi intelligents que moi, mais plusieurs d'entre eux [279] étaient perturbés affectivement, et avaient un régime de vie complètement dérégulé, débousolé, sans morale ni religion. Je sentais le vide intérieur, spirituel. Je me demande même si mes professeurs avaient quelque chose à apporter à ce niveau-là.

Pour nous autres, les aînés jouent un rôle très important. Vous autres, à 55-60 ans, c'est la retraite dans tous les sens du terme. La plupart décrochent de tout, vous rêvez de vous en aller en Floride au moment où la société a besoin de votre expérience, de votre sagesse.

Nous avons lu ce témoignage au début d'une entrevue de groupe. Le débat qui suivit fut virulent. Non sans raisons et faits à l'appui. Quelques-uns ont montré la part d'injustice de ce procès. D'autres en reconnaissaient la justesse. « La solidarité des générations est à rebâtir. » Les premiers rétorquaient « qu'il y a beaucoup plus de liens concrets qu'on ne le pense ». Mais peu à peu, l'échange s'est orienté vers la transmission de l'héritage spirituel de la génération des aînés.

- Est-ce qu'on n'a pas démissionné trop vite en ce domaine-là?
- Est-ce qu'on va partir un à un sans réfléchir collectivement sur ce qu'on pourrait faire et comment faire pour livrer nos richesses d'âme?

- Quand on sait ce a se passe, ou surtout ce qui se passe pas autour de la mort, moi je dis qu'on devrait s'aider à penser chacun son propre testament spirituel.
- Moi, j'ai écrit sur la carte de bonne fête de ma petite-fille de douze ans : « Ce que tu es est un cadeau de Dieu, ce que tu fais de toi, c'est ton cadeau à Dieu. » Elle est venue me voir en pleurant. « Grand-mère, parle-moi de Dieu. J'en ai besoin. Il n'y a personne autour de moi qui m'en a parlé comme toi. Je sens que c'est vrai, c'est beau, c'est bon pour toi et pourquoi pas pour moi. Qu'est-ce qu'il t'apporte le bon Dieu? Comment on a la foi? Moi, mes parents, ils n'ont jamais voulu que je touche à ça. » J'en revenais pas d'entendre ma petite-fille me dire des choses pareilles. C'était la première fois que j'osais dire ma foi à un de mes petits-enfants. Je m'en veux de m'être renfrognée sur mes blessures, de m'être réfugiée dans le silence comme si je devais cacher le plus profond en moi.

[280]

Le groupe reste silencieux un bon moment. Puis un homme, timidement, raconte qu'il écrit depuis trois ans un journal quotidien avec de longues incursions dans sa mémoire. « Je me dis que mes petits-enfants un jour peut-être le liront. »

Vous parliez tantôt de testament spirituel. Faut-il attendre d'être aux portes de la mort pour marmonner à ce moment quelques bribes de sa foi et quelques recommandations pour ses propres funérailles. Diable! Nous avons à nous préoccuper de notre héritage spirituel dès aujourd'hui, trouver des façons de leur transmettre. Notre argent, ils vont le dépenser en un rien de temps. C'est notre héritage spirituel qui peut nous survivre et vraiment les enrichir. Mais y croyons-nous vraiment? Moi, c'est la question que je nous pose.

Une autre participante prend le relais de ce propos en évoquant sa propre expérience.

Quand ils sont enfants, on peut leur passer des choses ; adolescents, ils veulent rien savoir, mais dans la vingtaine, ils nous reviennent.

Tu demandais tout à l'heure si tes petits-enfants vont s'intéresser à tes cahiers de souvenirs. Peut-être. Mais ce que je constate, c'est que c'est difficile dans ta propre famille. Moi, j'ai plus de succès avec les petits-enfants des autres, des voisins, de la garderie où je vais donner un coup de main, avec les enfants des monoparentales que je vais aider pour leur permettre de respirer un peu. La foi, le sens de la vie, ça se transmet pas tout seul comme ça, il faut que ça soit accompagné de gestes concrets d'amour, de service, d'entraide. Le jour où j'ai commencé à le faire, j'ai retrouvé comme une seconde jeunesse. Ça m'a empêché de retomber trop vite en enfance!

Mais l'intervention la plus émouvante, la plus incisive, elle est venue à la fin de l'échange collectif.

Je suis moins serein que vous autres. On est du bon monde, y a pas de doute là-dessus. On a fait notre possible. On a bien travaillé. Mais je trouve que comme génération on manque le bateau. On est en train collectivement de se retourner sur nous-mêmes, nos besoins, nos pensions, notre confort, nos bobos, puis le maximum de services peu importe la situation criante que vit la société, les autres générations. Si on veut parler de [281] notre héritage, on est en train d'épuiser des grandes réserves de toutes sortes. Pour moi, c'est clair, nous avons globalement démissionné, décroché. Et le pire, c'est que la plupart ne veulent même pas l'admettre, et pire encore, même pas y penser. On s'est comme viré bout pour bout, nous vivons, nous agissons en sens contraire de ce qui a été le meilleur de notre vie. On a vécu avec le sens des autres, et aujourd'hui, on se donne cinquante-six bonnes raisons, j'entends collectivement, pour se dégager de toutes responsabilités sociales face à l'avenir collectif de nos enfants et petits-enfants. C'est dans ce sens-là que je parle de grandes réserves d'humanité qu'on est en train de gaspiller dans la dernière phase de notre vie.

Arrêtons de nous flatter nous-mêmes, comment on a été bons, généreux, travaillants, épargnants, parfaits quoi! Mis à part les malades, les pauvres au milieu de nous, nous sommes une grosse gang de jeunes vieux et vieilles qui s'amusent dans leurs clubs d'âge d'or et qui chialent contre la société, contre les gouvernements, contre les autres générations. Et ça m'écœure. Il faut se réveiller ; parce qu'on va laisser collectivement le souvenir d'une génération qui a défait dans la vieillesse l'héritage moral et spirituel qu'elle aurait dû léguer aux autres générations. Mais j'ai bien peur qu'il y ait bien peu d'oreilles pour prendre en considération, même deux

minutes, ce que je dis là. Notre propre opération-vérité par rapport à nous-mêmes comme génération, on l'a pas faite.

Plusieurs membres ont été choqués par ce procès qui, selon eux, caricaturait leur génération. Mais ils reconnaissaient une part de vérité dans plusieurs reproches que le dernier intervenant venait de formuler. Non sans raisons, plusieurs insistaient pour dire la prise de conscience actuelle de bien des aînés face aux graves choix collectifs à faire et surtout face à l'avenir très problématique des générations montantes, en pensant à leurs enfants et petits-enfants surtout.

Ce dernier débat nous laisse soupçonner certaines résistances d'aînés face à leurs rôles sociaux. Parfois ces résistances deviennent des facteurs d'inertie.

[282]

[283]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 10

Facteurs d'inertie chez les aînés

Solange Lefebvre

[Retour à la table des matières](#)

« Moi ç'a toujours bien été. » « Je me considère bien gâté. » Au premier regard, on est étonné de la sérénité et du sentiment de satisfaction qui habitent la plupart des interviewés. Racontant des vies souvent difficiles, plusieurs ponctuent leur récit par « Ç'a toujours bien été. » Bien sûr, vers la fin de la vie, sans doute peu d'individus ont le goût de produire un bilan négatif de leur parcours. La mémoire embellit le passé, le place sous le signe de la réussite, le redessine sur le fond des aspirations modernes actuelles. Livrer son histoire de vie a toujours été un peu, en quelque sorte, « se raconter des histoires... » Mais il y a autre chose. On a sans doute peu évalué, comme le suggérait Jacques Grand'Maison dans un chapitre précédent, la transition rapide d'une période d'austérité économique à la prospérité qu'ont connue nos sociétés occidentales, des années 1950 à la fin des années 1970. Les générations aînées en sont les premières bénéficiaires, ce que plusieurs de leurs membres reconnaissent à pleines pages d'entrevue.

Il s'agit ici d'entrevoir quelques tendances culturelles et spirituelles qui traversent les générations aînées, en relation avec ce passage de

l'austérité à la prospérité. Nous le ferons sous l'angle des *facteurs d'inertie* qui semblent jouer sous un certain désengagement de ces générations. Ils sont au nombre de cinq : (1) l'accomplissement des promesses paradisiaques ; (2) l'arrière-fond d'une culture du don et de l'acceptation ; (3) les résistances à l'égard des jeunes ; (4) la libération d'une vie de prescriptions ; (5) l'effacement des références au soin « des enfants des autres ».

[284]

L'accomplissement des promesses paradisiaques

Les promesses du paradis céleste ont bercé l'enfance souvent pauvre et laborieuse d'un grand nombre d'aînés. L'accès même à ce paradis dépendait de l'acceptation des souffrances vécues « en cette vie ». La « vallée de larmes » promettait des lendemains meilleurs... dans l'au-delà : « Le paradis à la fin de vos jours », se souhaitaient joyeusement les familles et amis lors des fêtes du Jour de l'an. La possibilité angoissante de l'enfer faisait aussi partie des croyances de l'époque, nourrie en chaire par les sermons des curés.

Mais voilà qu'à la faveur de la guerre des années 1940, les générations de la Crise, du « petit pain » québécois se sont trouvées plongées en pleine prospérité, dans un climat d'optimisme social et économique sans limites. Le paradis et ses promesses pouvaient être rapatriés dans l'existence terrestre de plusieurs d'entre eux, jusqu'ici très difficile. On n'a sans doute pas mesuré le choc de ce changement considérable dans leurs vies. La souffrance, autrefois moyen de salut, devient un scandale, et le ciel, promis après la mort, se transpose dans les idéaux de bien-être, de confort, d'argent et de loisirs dont beaucoup profitent maintenant. Écoutons l'un de nos témoins :

La situation de ma génération je la trouve très belle, malgré toutes les difficultés que j'ai pu vivre... Si on regarde les trente dernières années, ça s'est bien amélioré. Autrefois, tu travaillais et tu mourais pauvre. Aujourd'hui, on a de l'argent et on a plus d'agrément. Pour beaucoup d'entre nous, ce n'est plus du tout la même vie.

Une autre interviewée, veuve, parle de son petit logement dans une résidence pour personnes âgées autonomes, comme son « petit paradis ». Le prolongement ultime de cette promesse paradisiaque réalisée est le souhait par excellence des retraités : mourir en santé et rapidement, sans souffrir. Dans une entrevue de groupe, à la question du vieillissement et de la souffrance, on répond : « Ça, on n'a pas le goût d'en parler » ; « J'aime mieux ne pas en parler. Passe ça ! » ; « Un grand voile, pour ma part » ; « Vieillir en beauté, il n'y a rien là ! En autant que tu as la santé, vieillir, c'est quoi ? C'est rien » ; « Je trouve la souffrance imbécile. Ça me choque car ce n'est pas nécessaire. Ça n'a pas de sens » ; « Tu peux mûrir dans la ouate. Pourquoi devrait-on toujours mûrir dans la souffrance ? » Dans la partie sur les orientations spirituelles, nous avons vu comment d'autres aînés redéfinissent le sens de la souffrance, surtout au tournant du quatrième âge.

[285]

Dans l'ouvrage français *Les nouveaux vieux*, Gérard Badou dénonce la « conspiration du silence » sur la vieillesse, son refus calculé et rentable dans nos sociétés occidentales. Publicités, clubs de toutes sortes, agences de voyage et autres groupes du genre projettent de la vieillesse une image de santé, de bien-être, de jeunesse éternelle, d'aisance et de confort. Tout un vocabulaire technique du « troisième âge », des « personnes âgées », des « retraités », masque la vieillesse et son humanité, ses apports réels et son tragique. Et que dire de *l'âge d'or* ! Cette référence hautement symbolique se rapporte au mythe des quatre âges de l'humanité : (1) l'âge d'or marque la période des origines plongée dans la béatitude et l'abondance, le paradis terrestre ; (2) l'âge d'argent amène avec lui l'obligation du travail ; (3) l'âge d'airain ouvre l'ère des affrontements et de la guerre ; (4) l'âge de fer signifie le règne de l'injustice. Singulier renversement de perspective, observe l'auteur, car on place donc les générations aînées sous le signe des débuts fastes et idylliques de l'humanité ⁶⁴ !

Guy Lapointe, l'un de nos consultants de la cinquantaine avancée, s'oppose vivement à ces mirages :

⁶⁴ Voir G. BADOU, *Les nouveaux vieux*, Belfond, Le Pré aux Clercs, 1989, p. 11.

Je ne crois à aucun âge d'or, que ce soit pour qualifier des générations ou des époques. Ce n'est pas vrai que les premiers siècles du christianisme ont été un « âge d'or », pas plus que le Moyen Âge. Parler d'« âge d'or » c'est toujours en quelque sorte nier la réalité. Même les quarante dernières années, dites « âge d'or » de l'Occident, ont été une prospérité illusoire et gonflée, un rêve qui s'estompe et nous laisse avec les fardeaux de la dette, les désastres environnementaux et la pauvreté des deux tiers ou trois quarts du monde.

La vieillesse n'est pas un âge d'or. J'aime mieux les vieux tout court, tels que Vigneault et Brel les ont chantés. Moi-même je n'ai plus 20 ans ou 30 ans. *Je suis vieux!* C'est épouvantable tous les subterfuges qu'on utilise pour nier la vieillesse.

Au Québec, le paradis terrestre ou « âge d'or » a trouvé lieu et place en... Floride. On y dépense près d'un milliard de dollars par année. Recherchée par des dizaines de milliers de vieux Québécois, qui y passent jusqu'à six mois par an, voire l'année, elle a parfois été [286] assimilée au mythe du paradis terrestre. Normand Cazalais écrit : « La Floride, pour beaucoup d'entre nous, c'est tout à la fois une religion et sa Terre promise. Aller en Floride, c'est un achèvement. Le symbole de la réussite d'une vie ⁶⁵. » Dans la ligne du passage de l'austérité à la prospérité, Guy Lapointe nous remémore à ce sujet l'un des aspects très pénibles de la vie d'autrefois, les rigueurs de l'hiver :

Moi je viens de la campagne. L'hiver, les routes étaient fermées par les neiges abondantes. J'ai connu les joies du mois d'avril, alors que la charrue arrivait dans le haut de la montagne pour ouvrir les routes. Cet après-midi-là, on avait congé et on suivait la charrue jusqu'au village. C'était la fête, un véritable rituel. Vous n'avez pas idée aujourd'hui de l'impuissance et de l'isolement durement vécus tout au long de ces hivers d'autrefois. On ne pouvait pas se voir entre voisins, la nourriture était moins riche que durant les beaux jours ; on mangeait toujours la même chose : navet, betteraves, boîtes de conserve, et encore, interminablement. Ça me marque encore. On ne peut pas oublier ça. Ce n'est pas de la rancœur, il y avait de bons moments en hiver, mais encore aujourd'hui, la neige et le froid nous rappellent cela

⁶⁵ N. CAZELAIS, *Le Devoir*, 16 janvier 1992.

« Ah! que l'hiver tarde à passer », « Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » chantait Vigneault. Ces chansons bien québécoises, parmi d'autres, parlent de ces temps-là. Mais on ne veut plus attendre de mourir « pour gagner son ciel », alors on part en Floride. Il faut dire qu'à la dureté des souvenirs de jeunesse s'ajoutent les risques des hivers actuels pour les gens âgés, surtout après 70 ou 75 ans. Plus de décès durant les hivers gris et blancs, plus de risques aussi de chutes qui coûtent cher aux corps usés, plus fragiles, plus frileux. Le Conseil consultatif national sur le troisième âge a même produit un document sur *Les personnes âgées et la vie en hiver* (février 1989) : « Cartier, Cartier, Jacques Cartier! Si t'avais navigué à l'envers de l'hiver », chante Robert Charlebois.

Mais il n'en demeure pas moins que le mythe de l'âge d'or véhicule la négation des différences entre les générations. Le départ prolongé des vieux loin des leurs pour se retrouver le plus souvent entre eux, dans un climat enchanteur, signe d'une certaine façon le refus par eux-mêmes et par toute une société de vieillir : « Moi je ne [287] me sens pas plus vieille que mes gars », dit une interviewée dans un grand rire. Certains aînés fuient par tous les moyens l'emprise du temps, et se départissent de leur rôle essentiel : incarner la mémoire collective, rôle dont nous avons déjà souligné l'importance.

Dans bien des commentaires entendus, on sent une certaine amertume devant cette perte sociale, économique et humaine. Certains aînés eux-mêmes sont scandalisés :

Ils conservent tous les avantages qu'offre le Québec, l'assurance-maladie surtout, et achètent tous les privilèges de la Floride. Ils s'amuse et dépensent leur argent là-bas, certains à l'année, souvent puisé à même nos généreux fonds de pension, et viennent siphonner nos fonds publics ici lorsqu'ils sont malades. Ce sont les gens comme eux qui ont mis le Québec en faillite! (*Femme, 64 ans*)

La Floride, donc, une évocation qui tire des cordes sensibles dans le Québec endetté actuel. Dans le dossier sur les 20-35 ans, des jeunes criaient leur rage impuissante devant cet exode coûteux : « Nous dans la merde, vous en Floride! » Elle est coûteuse la revanche d'une génération dont l'enfance et la jeunesse furent hantées par la souffrance et

la douleur « vécues ici-bas », et les grisailles de l'hiver. Dans ce genre de procès, redisons-le, on fait des aînés les boucs émissaires de l'endettement collectif, ce qui est aussi simpliste qu'injuste.

En outre, le mythe du paradis terrestre peut représenter un facteur d'inertie chez les générations aînées pour d'autres raisons que celles évoquées jusqu'à maintenant. Dans le Québec religieux et traditionnel, le ciel était un générateur puissant d'espérance, de don aux autres et d'acceptation des souffrances. Le ciel devait accomplir après la mort une double promesse : la récompense d'avoir accepté les douleurs de la vie et d'avoir fait le bien, le bien-être total n'étant possible que dans l'au-delà. Or la prospérité sans précédent survenue durant les récentes décennies est venue anéantir le sens de cet au-delà céleste : le ciel situé par delà le monde s'est effondré. Le bien-être est survenu ici et maintenant et avec lui le sentiment profond de l'inutilité de la souffrance, l'impératif de la surmonter : « La religion c'était trop sévère. Il fallait souffrir pour gagner son ciel, aujourd'hui ce n'est plus pareil. » Combien d'interviewés de tous âges ont fait ce type d'affirmation!

Jean-Paul Daoust se moque du rêve *named Florida* avec une ironie mordante, devant un type de vieillesse qui tourne à vide, satisfaite [288] mais angoissée, enivrée des paysages floridiens paradisiaques mais en sursis :

LA FLORIDE. Mot magique pour l'imaginaire québécois. Les yeux s'allument comme des plages blanches (côte Ouest) et brunes (côte Est) et c'est le délire. Les palmiers tanguent dans les sourires des élus qui sont en route pour Florida... La vieillesse qui rôde autour de piscines chauffées, qui cherche le repos, qui « *checke* » le thermomètre, qui frissonne à 70 degrés Fahrenheit parce que... Parce que la vie peu à peu les abandonne et tels des coquillages pleins de lignes, de nervures, pathétiques et uniques, ils attendent la mort qu'ils craignent tant et qui ne devrait pas tarder à les ramasser... La Floride fonce dans la mer. comme la vieillesse dans l'éternité... Une vie à vivre chante le palmier aux retraités près de l'aéroport... *Enjoy yourself, its later than you think...*

LA FLORIDE. Destination des ailes d'Eastern. De Delta. Mais le retour Air Canada. « *And its cold.* » Le capitaine rigole en annonçant la température : moins 19 Celsius. « *Big joke* »... Par le hublot je regarde le paysage du retour : cette mer de glace qui assaille tout le décor. Je sais : cette lumière unique. Mais elle est froide...

LA FLORIDE. Encore. Ces autoroutes. Partout. Comme des bracelets de béton pour la mer. Ces maisons si blanches. Comme des momies. La mort, ici, est une affaire pressante. Chaque corps est un appel à la bombe. Il va bientôt sauter l'autre bord du miroir... Embrasse-moi avant le *last call*...

UP NORTH. Et tous ces Québécois, en horde, qui fuient vers la Floride comme des hirondelles frileuses. Ce nouveau paysage mythique, où les rêves s'agglutinent aux ailes des avions comme des mots sur les pages d'un livre...

LA FLORIDE. Je partirais bien ce soir ⁶⁶.

Mais au fait, la Floride est-elle vraiment le paradis terrestre? Du coup surgissent des questions plus larges et plus profondes autour du mythe du paradis terrestre, de ses rôles, de ses pièges. Cette réflexion est à peine amorcée chez les aînés.

[289]

L'arrière-fond d'une culture du don et de l'acceptation

Dans toutes les entrevues, les aînés répètent qu'« ils ont beaucoup travaillé, qu'ils ont chèrement gagné ce qu'ils ont aujourd'hui », que ce soit au travail ou dans l'éducation de leurs familles nombreuses. Ils proviennent d'une culture du don aux siens, du courage de « gagner son pain à la sueur de son front ». En même temps se perpétue toute leur culture de l'abandon : le « On acceptait les choses et on faisait notre possible avec le peu qu'on avait » est devenu, dans les conditions de prospérité : « On est bien gâtés. » L'abandon, l'acceptation, la résignation faisaient partie de leur spiritualité catholique, de leur culture agraire et rurale où la vie était accrochée aux cycles naturels, livrée aux « bonnes dispositions de la Providence ». On peut se demander si ce vieux fond religieux traditionnel ne rend pas problématique l'engagement social chez ces générations. Maintenant gâtés, privilégiés, le plus souvent en santé, les aînés déplorent la situation des générations montantes, s'affirment solidaires de leurs enfants, mais ont

⁶⁶ J.-P. DAOUST, « Des Florides », *Critères* 37 (1984), p. 87.

peu de dynamisme socio-politique. Formidablement généreux et bons, soucieux d'entraide, ils ont peu conscience de leur pouvoir transformateur de la société. Il faut tenir compte de cela pour évaluer les types de groupes d'intérêt qu'ils se donnent. Politiquement, socialement et économiquement, ils ont été portés par la vague de prospérité, un peu comme par la Providence. La « Révolution tranquille fut... facile. » Citons à cet égard un interviewé qui se démarquait dans une entrevue de groupe. Mais sa position extrême illustre un peu ce que nous présentons de manière plus diffuse dans les entrevues :

Je ne suis pas inquiet pour l'avenir du tout. La preuve c'est que vous vous rappelez des quêteux là, qui passaient dans les rangs, ils étaient heureux selon leur condition ces gars-là. Donc, les jeunes vont s'habituer à la même chose, à se trouver à un niveau plus bas que nous, moins épanouis. Ils vont s'y habituer.

Peu d'entre eux mesurent la profondeur et la gravité des défis inédits auxquels les générations montantes ont à faire face : endettement, chômage qui augmente, morcellement des solidarités de base, etc. « Les jeunes vont faire leur chemin comme nous on l'a fait. On en a frappé des buttes pour passer à travers » Un débat majeur perce souvent. Certains disent : « Ce qu'on a donné nous est remis. » D'autres ont conscience que les gains dépassent largement le [290] travail fourni et sont en grande partie attribuables aux retombées d'une prospérité artificielle (endettements collectifs). En témoigne ce petit débat dans une entrevue de groupe d'hommes :

- Je trouve qu'aujourd'hui le gouvernement donne beaucoup aux retraités. On en a beaucoup et on en veut plus. Nos parents étaient pourtant obligés de travailler continuellement. Nous on vit de nos acquis mais aussi des avantages de l'époque. Les plus jeunes n'auront plus ces avantages.
- Mais qui a amené le gouvernement et ces conditions? Ce sont les retraités! On a commencé jeunes à ramasser de l'argent, à payer des impôts au gouvernement. Qui a payé pour cela? C'est nous autres! Aujourd'hui on paye moins mais on a payé tout le temps de notre vie.

- Oui! Ce qu'ils nous remettent aujourd'hui, c'est ce qu'on leur a donné!
- C'est drôle comment, dans tout ça, on se dégage de toute responsabilité sociale face aux terribles problèmes actuels.

Les résistances à l'égard des jeunes

On le verra plus loin, les générations aînées sont très inquiètes de l'avenir des plus jeunes. Mais avant d'y venir, il nous faut relever les facteurs de désengagement qui proviennent *aussi* de leurs rapports aux jeunes.

La cigale et la fourmi ; questions d'argent

La cigale ayant chanté tout l'été,
elle se trouva fort dépourvue lorsque la bise fut venue...

Nous on a beaucoup économisé, dès la première journée où on s'est mariés. On a toujours été prudents. Sans ramasser pour ramasser, il faut préparer sa vie, sa sécurité longtemps d'avance. Vous connaissez la fable de Lafontaine, *La cigale et la fourmi*. On ne donne pas assez de cours d'instruction civique dans les écoles actuelles. Les jeunes ne savent plus ce que c'est que prévoir, économiser...

[291]

À travers les entrevues, les aînés se montrent ordinairement généreux lorsqu'il s'agit d'argent pour leurs enfants. Pourtant, percent parfois des propos réprobateurs sur la nature « dépensière » des plus jeunes. Une célibataire professionnelle de la soixantaine par exemple, qui a économisé toute sa vie, dit à son neveu dépensier : « Tu vois, ta tante se paie un bel appartement, elle fait des voyages, elle pense à elle. De toute façon, tu ne mérites pas que je te lègue quoi que ce soit, tu dépenses ton argent à tort et à travers. » Ce courant souterrain induit un relâchement de la solidarité intergénérationnelle. De part et d'autre on se replie sur son quant-à-soi, sans distance sur soi, sans altérité, sans souci de jeter de nouveaux ponts de solidarité.

Un fond de jalousie à l'égard des jeunes

On perçoit que certains aînés regrettent de ne pas avoir pu vivre comme les jeunes d'aujourd'hui et ils ne perdent pas une minute du temps qui leur reste. C'est ce qui leur fait dire : « Je suis mieux que je n'ai jamais été » ; « Quand tu es bien et que tu as fait ton temps en termes de responsabilité, tu n'as pas le goût de t'engager. » En matière de sexualité, des hommes et des femmes disent parfois : « Ah! si j'avais pu faire comme eux! » Certains expriment parfois, même à demi-mots, une envie à l'égard de leurs enfants plus autonomes, plus libres, moins marqués par un monde de culpabilité, d'interdits et de punitions. Mais encore là, il y a une certaine ambivalence, car les nouvelles libertés leur semblent comporter d'autres contraintes. Notamment, les femmes âgées diront : « Nos filles sont libérées mais brûlées, Elles travaillent jour et nuit. Nous étions plus tranquilles! » Cette ambivalence a un effet neutralisateur qui empêche de tisser de nouveaux liens de générations. S'il y a partage, celui-ci en est de mutuelles déceptions.

Le repli dans ce qui ne bouge pas

Hubert de Ravinelle décrivait en 1973 « Une journée dans la vie d'une vieille dame ». Nous en avons tiré une courte figure qui conserve toute son actualité et son caractère dramatique :

Elle ne sort presque pas... Elle vit largement dans le passé car le présent n'a pas de sens pour elle... Le passé c'est pour elle la vie, même s'il s'agit le plus souvent d'une vie qui est loin d'avoir [292] été toujours rose... On était alors quelqu'un. On était *Madame Ouellet* et non pas la vieille du 2124B qui ne parle à personne.

Tout ce qui change d'ailleurs, a été synonyme pour elle de diminution et de malheur parfois, de perte de statut toujours. Elle en est confusément consciente, et comme nous, elle se rabat sur ce qui lui semble plutôt rassurant, et ce qui est rassurant à ses yeux, c'est ce qui ne bouge pas.

Elle n'aime pas les jeunes, elle en a même souvent peur parce qu'ils représentent à ses yeux cette société qui ne veut plus d'elle ⁶⁷.

Chez quelques interviewés, des propos percent sur ce fond de « peur des jeunes » dont il vient d'être question :

La société est malade. Nous avons peur des jeunes qui nous malmènent, nous volent. On n'ose plus sortir après souper. Leurs parents les ont éduqués avec le droit de tout faire ; on ne parle que de droits.

Entre les générations, en outre, se livrent sournoisement divers types de petites guerres d'argent : « Il paraît qu'il se fait des vols de chèques de pension. Selon une enquête, le plus gros pourcentage des voleurs, ce sont les petits-enfants. Eux autres ils sentent quand le chèque arrive. » Des aînés se sentent abandonnés par les jeunes parmi lesquels plusieurs n'ont plus le sens des responsabilités. En 1973, Thérèse Desjardins écrivait que « le caractère pénible de la retraite découle autant de la perte du respect des jeunes que de la perte mie ⁶⁸ ». Les dits « aidants naturels » se raréfient, ce qui renforce et augmente des situations de marginalisation, d'exclusion, de désolidarisation intergénérationnelle.

Une interviewée de 55 ans, femme d'affaires, évalue les conséquences d'une société de revendications et de droits sur l'ensemble des générations. Elle suggère que les générations aînées actuelles ne sont pas sans responsabilité dans ce problème :

Avec la liberté de la personne, les droits, on garroche tout au gouvernement. On a peu d'engagement envers nos vieux [293] parents, les personnes malades. Nous, on a le droit de s'asseoir tranquille et de regarder notre programme de télévision. Il ne faut pas être dérangé.

C'est ça que nos enfants ont appris. Dans l'ensemble de notre génération, on a connu l'argent, puis on s'est mis à voyager -« Ah! c'est beau dans

⁶⁷ H. de RAVINELLE, dans la revue *Maintenant* 124 (mars 1973).

⁶⁸ T. DESJARDINS, « Les rencontres du 3e âge », *Maintenant*, 124 (mars 1973), p. 12.

le Sud! » Nous avons communiqué un tas d'aspirations aux jeunes qui n'ont pas les moyens de se les payer. Comment leur reprocher d'aspirer au train de vie que plusieurs d'entre nous vivent sans se poser de question?
(*Entrevue de groupe*)

La perspective d'une nouvelle solidarité des générations demande donc que tous fassent leur part. La balle semble bien rebondir sur bien des terrains. De profondes inégalités se creusent. On ne pourra plus partager sans rien perdre!

Faire sauter les verrous

Un autre aspect de la mémoire d'austérité est l'encadrement serré de la chrétienté dans laquelle ils sont nés et ont grandi : la religion, l'autorité des parents, des professeurs et des patrons. Or la retraite amène un relâchement des règles suivies tout au long de la vie, en particulier chez les hommes. L'un d'entre eux livre sa définition de la retraite :

Pour moi, la définition de la retraite, c'est être maître de mon temps. Je peux aller chez mes enfants, leur rendre service. Ce ne sont pas les prières qui sont maîtres de mon temps, ce ne sont pas les boss qui décident de mon temps, ce ne sont pas mes parents qui décident de mon temps, c'est moi. Et je ne peux plus blâmer personne pour ce qui est fait de mon temps...

Au-delà de cette attitude, de ce profil, il y a un certain nombre d'aînés qui ont fait sauter tous les verrous que nous venons d'évoquer lorsque nous avons parlé de l'encadrement serré d'autrefois, et dont le film *La vieille femme indigne*, déjà évoqué, constitue une sorte de parabole. Cette femme qui pousse la liberté au bout et tente toutes sortes d'expériences nouvelles - à l'image des adolescents - scandalise ses enfants. Et l'on songe à cela quand on se reporte à certains jugements des générations qui suivent : « Ah! les vieux, il n'y a plus rien qui les arrête. Ça swing! Ils reprennent le temps perdu! » Outre l'espace de liberté d'action qui s'ouvre, la vieillesse connaît aussi la [294] griserie

de la tombée des interdits. Ayant parfois connu une vie amoureuse peu excitante, des aînés éprouvent le besoin de rattraper le temps perdu. Cette revanche trouve ses images à Hollywood où les vieilles stars continuent de faire la une des journaux. Parmi elles, plusieurs femmes travaillent à trouver la formule de l'éternelle jeunesse. Qu'on pense à Shirley McLaine, prophète du Nouvel Âge, à Jane Fonda, héroïne de la nouvelle cuisine et de la danse aérobique, à Elizabeth Taylor, qui défend toujours son titre de « reine de beauté » et rayonne dans l'engagement en faveur des sidéens. Il faut bien que le vieillissement de la population s'accompagne du renouvellement des images de la beauté et de la sexualité. Mais on s'interroge peu sur les attitudes qui fondent ce dit renouvellement.

D'après une interviewée, le sentiment de liberté provoque une véritable euphorie, un faux-semblant d'âge d'or, mais ça ne dure pas, surtout chez les hommes. Qui pourrait nier que la vieillesse, c'est aussi ce « naufrage », mot emprunté par le général de Gaulle à Chateaubriand, lorsqu'il sentit ses facultés commencer à s'affaiblir. La façon dont se prend le tournant de la retraite dépend de la capacité de l'aîné d'entreprendre d'autres activités, de la richesse des relations sociales qu'il a développées. Notamment certains travailleurs privés ont dû travailler plus longtemps que la moyenne pour se ménager des conditions de retraite acceptables. Dans ce cas et d'autres, l'entrée dans la retraite peut être très dure, voire fatale. Le nouveau contexte précaire des années 1990 change bien des choses, mais les pratiques et surtout les mentalités de plusieurs n'ont pas suivi en bien des cas.

Ces remarques étant faites, on n'a guère besoin d'expliquer en quoi cet éclatement peut aussi représenter un facteur d'inertie. Qu'on pense à ces nombreux aînés qui disent : « J'en ai assez fait, j'en ai assez bavé, j'ai toujours pensé aux autres. Je pense à moi maintenant! » De plus, il faut voir comment les contraintes d'hier sont réinvesties dans d'autres lieux. En particulier les hommes organisent souvent rigoureusement leurs journées : « Je me suis fait un programme quotidien », dit l'un d'eux. Mais ses objectifs sont exclusivement individuels.

On a soulevé dans le dossier précédent sur les baby-boomers les sources d'un certain infantilisme chez des membres de cette génération : les dérives de la culture « psy », le recours massif aux solutions magiques, ésotériques, le mythe de la toute-puissance, l'indifférenciation. Les générations aînées sont aussi traversées par ces tendances,

mais de façon moins caractéristique. Elles sont toutefois [295] plus marquées par le catholicisme de chrétienté et par tout le régime autoritaire de la société qu'il structurait. Chez plusieurs aînés, « faire sauter les verrous » ne veut pas dire simplement devenir libre de toutes les prescriptions d'hier. Combien remplacent les anciennes contraintes par d'autres, toutes aussi infantilisantes, telles celles qui traversent toute la société actuelle.

Les aînés des milieux populaires par exemple fréquentent les clubs de loisir ou s'installent dans des foyers super-organisés et régimentés. Une femme de la classe moyenne (64 ans) nous raconte son expérience pénible lors d'une sortie organisée par un club de l'âge d'or :

Je ne vais plus au club de l'âge d'or. On n'y offre que des loisirs. J'ai participé à l'une de leur sortie et ç'a été une vraie torture! Je trouvais que nous étions des bonnes poires! Il faisait un ciel radieux, mais dès la sortie de l'autobus, on est allé dans une maison... pour déguster des apéritifs au prix fort! Après le lunch, ils nous ont parqués quelque part, pour danser, portes fermées... et bar ouvert. Tout était organisé pour que tu suives et que tu consommes. Dans l'autobus on chantait comme des enfants, puis toute la journée ils nous organisaient comme des enfants d'école.

Déjà en 1973, Jean-Yves Roy écrivait : « Certaines activités du 3e âge se déroulent la plupart du temps dans des mondes factices, préfabriqués sans liens réels avec le monde des adultes. Ce sont des univers de réclusion, au même titre que l'asile ⁶⁹. » Ceci étant dit, il ne s'agit pas de discréditer en eux-mêmes les mouvements de loisir pour l'âge d'or, à bien des égards dynamiques, mais d'en signaler certains aspects critiques. Ce qui est grave, c'est que de nombreux signaux qu'envoie la société aux aînés, selon lesquels ils seraient devenus inutiles, en amènent de nombreux à fuir dans le bingo, le jeu, les cartes. Nous avons montré, ailleurs dans cet ouvrage, l'évolution positive de plusieurs associations d'aînés, y compris des clubs de l'âge d'or. Voyons maintenant un dernier facteur de résistance qui sera lui aussi relativisé dans le prochain chapitre.

[296]

⁶⁹ J.-Y. ROY, « Vieillir », *Maintenant* 124 (mars 1973), p. 23.

Les enfants des autres

Je me trouve gâté, j'ai préparé ma retraite tranquillement, je n'ai jamais connu le chômage, je vais vivre longtemps. Mais je pense à mes enfants. Vont-ils avoir la même chance que moi? Certainement pas. Et le pire, c'est ceci : monter une échelle, c'est grisant, c'est formidable, mais la descendre c'est dur. Ils ne sont pas fous, les jeunes. Ils voient la vie qu'on fait, mais ils ne seront jamais capables de la mener, cette vie-là.

Dans la majeure partie des entrevues, le plus grand sujet d'inquiétude est l'avenir des enfants et petits-enfants. S'agirait-il d'une *autre transcendance*? Après la transcendance du Dieu juge, de l'au-delà qui viendrait séparer les bons des méchants, s'agirait-il d'une *autre transcendance*? *Celle des autres générations dans le besoin, qui attendent quelque signe de solidarité*? Voilà bien le lieu concret où semble vouloir se refaire le sens du don et de la justice chez les aînés. Aussi les perspectives d'engagements, présents ou éventuels, sont-ils souvent arrimés aux besoins des jeunes. Écoutons cette femme parler des jeunes au collectif, de « sa jeunesse » :

La jeunesse, c'est mon admiration, c'est la plus belle richesse qu'on peut avoir. Quand la jeunesse n'est pas heureuse je ne me sens pas heureuse. Et je ne la sens pas heureuse! Elle se garroche sur un bord et sur l'autre, dans l'incertitude. Les jeunes commencent un métier et ils sont obligés de changer de ligne. À 17 ou 18 ans, ils ont toute la misère du monde, ils sont découragés, mais avec raison. Déjà à 17 ans ils ont vécu cinq, sept échecs! On n'a pas connu ça nous autres.

C'est notre relève. Et si nous ne sommes pas là pour l'épauler...

Nous verrons en dernière partie les difficultés qui accompagnent une telle implication. Mais attachons-nous ici à éclairer un autre facteur d'inertie chez certains aînés qui, malgré leur compassion et leur angoisse à l'égard des générations plus jeunes, demeurent finalement plutôt passifs.

D'abord, la question de la « famille élargie » pose un problème aux aînés :

Le don, ils l'ont vécu et le vivent toujours à l'intérieur de leur propre famille. Souvent impuissants à saisir l'ouverture d'un dépassement de leurs expériences vécues au sein d'une famille [297] nucléaire, ils optent pour le repli sur eux, le silence ou l'évasion au soleil. (*Femme aînée engagée, 70 ans*)

On trouve encore trop peu d'actions ou de gestes *collectifs* témoignant d'une solidarité intergénérationnelle. Combien font tout pour leurs enfants mais peu pour les générations montantes en général. Citons à cet égard le sociologue français Francis Godard :

On ne mesure pas seulement la place de l'enfant dans une société par la place qu'il occupe dans sa propre famille mais par le sort que chacun réserve aux enfants des autres. Or, chaque société inscrit à sa manière l'enfant dans l'espace public ⁷⁰.

Ici, il faut prendre soin d'exposer une hypothèse qui, à notre connaissance, n'a pas été formulée telle quelle nulle part, en liaison avec les conditions actuelles des aînés. Elle concerne les conséquences de l'effacement des communautés religieuses dans la société comme dans l'Église, en relation avec la place de « l'enfant dans l'espace public », et surtout en relation avec les enfants des autres. Voyons bien l'enjeu dont les religieux qui ont consacré leur vie aux enfants des autres peuvent être porteurs, au cœur des rapports de générations aujourd'hui. Commençons par un trait d'humour, déjà évoqué : « C'est drôle comment on trouve ses propres enfants bien fins, et comment les enfants des autres nous dérangent, comment on les juge sévèrement. » Remarque combien révélatrice de l'enjeu collectif qui s'y cache au chapitre d'une désolidarisation des générations, rarement avouée, reconnue, examinée dans nos débats publics. C'est dans ce

⁷⁰ Francis GODARD, *La Famille, affaire de générations*, Paris, PUF, 1992, p. 81.

contexte qu'on pourrait accepter de se laisser interroger par l'expérience historique des communautés religieuses.

Dans la société traditionnelle catholique, le bien-être des gens était assumé par l'Église et les communautés religieuses, par des organismes laïques caritatifs portés par le même idéal, au nom d'une tradition de charité et de justice sociale. Or la modernisation a remis cette responsabilité à la politique sociale du Welfare State. Ce faisant, les communautés religieuses se sont mises à diminuer, et avec elles le type de société qu'elles promouvaient : partage des biens, vocations religieuses de célibataires en vue de services humanitaires (santé, éducation, [298] charité, justice, etc.). Or ces effectifs ont été remplacés par des salariés de l'État, avec ce fameux glissement : « Que l'État s'en occupe. »

On peut se demander si l'on a bien mesuré les conséquences socio-politiques de l'effacement des communautés religieuses de nos sociétés. Avec leur progressive disparition s'amenuise l'influence symbolique, spirituelle et morale de célibataires voués « aux enfants des autres ». De la sorte, le primat de sa famille propre, bien légitime, prend toute la place. « La conscience sensible aux enfants des autres » n'est plus promue avec autant de force, au nom d'une « vocation » sociale, morale et spirituelle, promue par une institution. Il faut bien le reconnaître, dans le-meilleur de leur tradition, les religieux et religieuses témoignaient par leur célibat de la responsabilité humaine et spirituelle essentielle de « prendre soin des enfants des autres ». À notre avis, aucun corps organisé, aucune idéologie n'a réussi à remplacer cela, d'où peut-être un rétrécissement de cette conscience au plan social et politique.

Précisons les choses. Certes, il existe une foule d'institutions sociales modernes qui s'occupent des enfants des autres. Il s'y fait des choses remarquables. Par-delà les travers techno-bureaucratiques et un certain corporatisme, il y a d'autres problèmes plus profonds que Jacques Godbout, dans *L'esprit du don*, a bien montrés : « Aujourd'hui encore, rien ne peut s'amorcer ou s'entreprendre, croître et fonctionner qui ne soit nourri par le don », que ce soit dans la famille, dans l'entreprise, ou dans les structures sociales. « Le don est au système social ce que la démocratie est au système politique et ce que la conscience est aux individus ⁷¹. »

⁷¹ J. T. GODBOUT, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, p. 21.

Mais allons plus loin. Voyons un exemple qui illustre très bien notre propos. Une communauté religieuse qui, pendant plusieurs décennies, avait travaillé au soutien et à l'épanouissement des sourds-muets a dû se retirer, face à la sécularisation de ce créneau social (des institutions civiles l'ont pris en charge). Dans un deuxième temps, cette communauté religieuse a essayé de continuer à rendre service en organisant des camps de vacance, toujours dans une perspective de service gratuit. Voici qu'encore là, le gouvernement intervient avec toute une série d'exigences technocratiques et bureaucratiques [299] qui alourdissaient cette entreprise. Au point où la communauté religieuse ne pouvait faire face aux nombreuses normes et règles que le ministère des Affaires sociales imposait. En bout de ligne, tout ce champ de solidarités sociales a disparu. Voilà un exemple significatif qui vient appuyer le diagnostic de Jacques T. Godbout, dans son fameux ouvrage, *L'esprit du don*.

Un autre exemple se retrouve chez un membre du 3e âge engagé dans les mouvements coopératifs depuis trente ans. Il dit :

Le mouvement coopératif s'est vidé de sa substance un peu comme certaines communautés religieuses qui ont perdu leur mystique collective. Ces communautés avaient pourtant communiqué à notre société cette sorte de mystique sociale qui est peut-être plus nécessaire aujourd'hui qu'autrefois, parce que les deux lois qui nous régissent maintenant, c'est le moi et le marché.

Nous avons en outre observé, en cours de recherche, que des fonds importants sont accordés aux projets d'intervention initiés par et avec des aînés. Pourtant, ces projets sont « super-patentés », encadrés, bureaucratisés, sans le souffle, la ligne axiologique, l'orientation de vie nécessaire à la réelle mobilisation des gens, et surtout des aînés. L'effort de Godbout veut précisément offrir un horizon de sens et de dépassement aux liens sociaux actuels. Après avoir lu des centaines de pages d'écrits spécialisés destinés ou non aux aînés eux-mêmes, nous sommes d'ailleurs effarés de l'aridité de plusieurs d'entre eux. Surtout qu'ils s'adressent à une génération provenant d'une culture très quotidienne, et pénétrée d'idéaux moraux et spirituels.

Suite à cette remarque, nous en ajoutons une autre. Bien qu'on rencontre chez certains de leurs membres d'autres facteurs d'inertie les communautés religieuses, par leurs expériences de formation continue, les expériences-pilotes de nombreux services, n'ont cessé de se renouveler, malgré leur vieillissement. Elles sont dans une certaine mesure un exemple privilégié des apports possibles des aînés, de ce que les aînés, collectivement, pourraient faire. Souvent, ces actions des communautés se font fort discrètement. Leurs membres s'affichent rarement sur la scène publique ; ils demeurent en petits groupes dans des résidences. Disons simplement que dans le quartier montréalais du Plateau Mont-Royal, notamment reconnu pour son dynamisme socio-communautaire, plusieurs organismes d'entraide existent de par l'initiative des communautés religieuses ou [300] sont financés par elles. Organismes qui invitent, par exemple, à se soucier aussi des enfants des autres.

Nous croyons qu'il est essentiel de travailler à un nouveau paysage symbolique où « l'enfant des autres » trouve sa place dans les préoccupations de tous, dans la vie courante comme au plan politique. Il y a là un test de vérité du tournant collectif à prendre. C'est un des nouveaux appels dont il sera question dans le prochain chapitre.

[301]

LA PART DES AÎNÉS

Chapitre 11

Nouveaux appels

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

Avant toute considération sur les nouveaux appels de solidarité intergénérationnelle, voyons de plus près la réalité sociale des aînés. Au-delà des rapports familiaux plus ou moins distendus chez plusieurs, beaucoup d'aînés vivent surtout dans leur groupe d'âge (3e et 4e âges). Certes, il faut reconnaître aussi les facteurs de différenciation interne : disparités entre classes sociales, différences culturelles, anciens statuts de travail fort diversifiés, conditions de santé et d'autonomie, habitat, etc.

Mais beaucoup d'autres facteurs contribuent à une conscience de groupe qui peut même potentiellement mener à des politiques communes d'autodéfense et d'autopromotion collectives. Chez d'autres, leur statut de marginalité sociale les incline à se regrouper entre pairs. Il y a aussi le jeu des perceptions mutuelles entre les générations qui entre en ligne de compte. Après le procès des baby-boomers, voici qu'émerge celui des personnes retraitées considérées comme une majorité de privilégiées par un nombre grandissant de membres des autres générations. Certains pointent leurs aînés comme des boucs émissaires des déficits publics, par exemple.

Ce sont eux qui ont créé la mentalité de dépendance à l'État. Encore aujourd'hui, la grosse part des dépenses publiques est pour eux. Ils ont épargné pour eux-mêmes, mais pas collectivement. C'est la génération la plus privilégiée de l'histoire. Ça, ils n'en parlent pas!

[302]

Nous avons vu plus haut toute la part d'injustice qu'il y a dans ce genre d'accusation des aînés. Ceux-ci pourraient inverser le procès et souligner le fait que les mesures de soutien de l'État servent trop souvent d'alibi pour se dégager de toute responsabilité morale envers ses parents vieillissants. De ceux-ci, on attend encore des services de tous ordres et, bien sûr, des apports financiers.

Nous avons cru, au départ de cette recherche, qu'il s'agissait là de phénomènes minoritaires. Il semble que la crise socio-économique des dernières années et le sombre avenir à l'horizon viennent durcir les procès intergénérationnels. D'où l'impératif d'un certain recul sur ces perceptions pour un examen plus objectif de la situation, sans compter une mise en perspective historique nécessaire.

Nos cadets semblent ignorer ou vouloir oublier le fait que les 65 ans et plus ont vécu toute une partie de leur vie dans des conditions très dures. Il est indécent de nous reprocher d'avoir 10 ou 15 ans de bon temps après avoir tant donné la claque au travail et avant les maladies du grand âge.

Mais il y a d'autres facteurs invisibles rarement évoqués. Plusieurs gens âgés connaissent un rétrécissement de leur environnement social. On sait le syndrome du nid vide. La société ne définit pas de rôles pour eux ni n'assigne de responsabilités. Leur vie n'est pas structurée comme c'était le cas auparavant. Combien vivent une perte de statut, d'identité sociale. Qu'ils se regroupent entre eux, n'est-ce pas une réaction de santé personnelle et sociale pour contrer cette désocialisation, pour recréer des liens signifiants, des interactions bénéfiques, des nouveaux rôles sociaux? N'est-ce pas aussi une façon de ne pas être de purs objets d'intervention des gouvernements, des institutions et des proches? N'a-t-on pas dénoncé sur tous les tréteaux et les écrans « la chaîne causale : marginalisation - passivité - dépendance - régression » chez un certain nombre de gens âgés?

Les réseaux naturels de soutien traditionnel s'étant raréfiés, des personnes âgées s'en sont données de nouveaux. Elles ont compris qu'un rapport de dépendance les place dans une situation d'infériorité face aux autres citoyens et provoque une perte de pouvoir sur leur propre vie. Au fond, leur stratégie communautaire restaure l'équilibre de l'échange social et une réciprocité garante de dignité, d'identité et d'altérité plus saine. Les Américains ont ici une formule heureuse : « *Living Independently Through Neighborhood Cooperation* ». [303] Un niveau élevé d'entraide apporte souvent un haut degré de satisfaction de la vie et d'estime de soi tout en diminuant les recours aux services professionnels de suppléance ⁷².

Alors on comprend mieux les facteurs de réalité qui sous-tendent les nombreuses associations d'aînés bien au-delà des motivations psychologiques si souvent évoquées : se distraire, s'amuser, s'évader, fraterniser. Mais il y a plus, quand on se reporte à leurs innovations sociales fort diversifiées : ateliers de bricolage, d'artisanat, de chorale, de visites à domicile, de réseau téléphonique, de repas communautaires, de transport vers les services, de dépannage de tous ordres, de magasin coopératif, de coopérative d'habitation, d'association de HLM ou de centre d'accueil, de conditionnement physique, d'organisations de conférences ou de cours.

Le programme fédéral « Nouveaux Horizons » mis sur pied en 1972 par le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, a aidé 3000 groupes au Québec au cours des dix années qui ont suivi. Et la dernière décennie a dépassé de beaucoup ces chiffres. Et il s'agit là d'un seul programme au milieu de plusieurs autres aussi féconds, tel celui du programme d'autonomie des aînés.

On ne pense pas qu'à prendre des pilules ou à téléphoner à ses enfants pour se plaindre : « Tu ne viens jamais me voir! »

Marie-Marthe T.-Brault, avec raison, note ceci :

Dans l'un ou l'autre de ces champs d'action, les aspects normatifs inhérents aux pratiques associatives contribuent à renforcer leur fonction so-

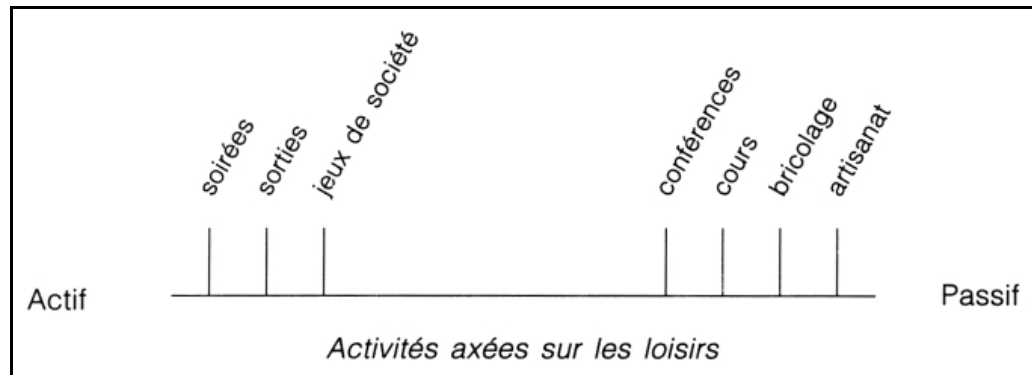
⁷² Marie-Marthe T.-BRAULT, *Du loisir à l'innovation*, Québec, IQRC, 1987. Nous nous inspirons ici de cette étude remarquable qui recoupe la nôtre. Voir aussi de la même auteure : *Le travail bénévole à la retraite*, IQRC, 1990.

cialisante. Faire partie d'une association, même volontairement, suppose l'acceptation de certaines obligations : payer une cotisation ; participer à certaines activités ; accepter des responsabilités ; se rendre régulièrement à un endroit précis ; engager des interactions avec des personnes de prime abord inconnues ⁷³.

Dans une perspective dynamique d'insertion sociale, l'auteure propose ici un graphique qui permet de situer les activités sur deux axes : passif - actif, individuel – collectif ⁷⁴.

[304]

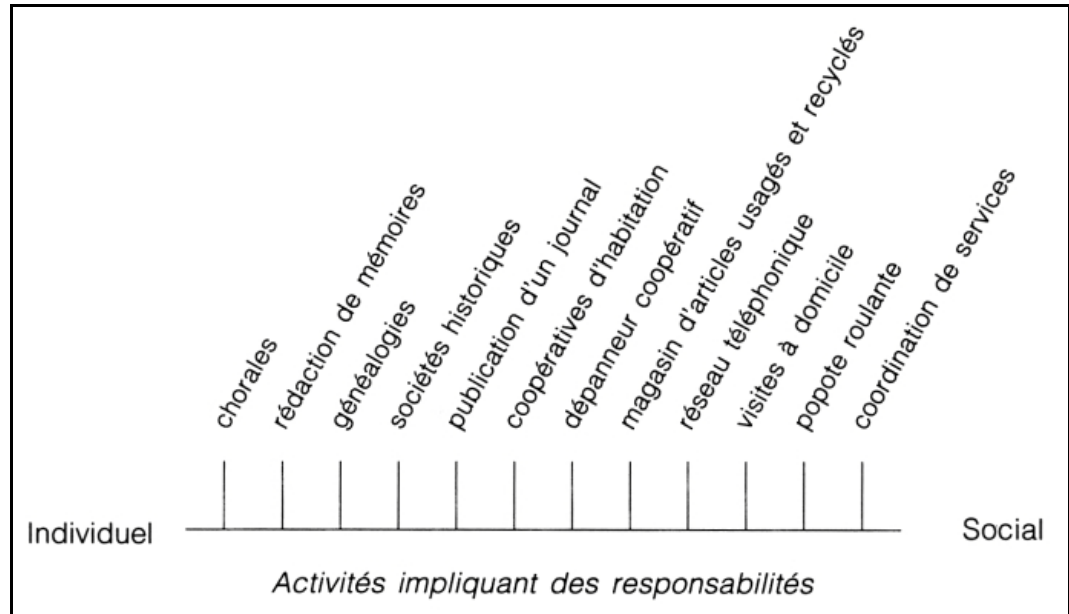
Distribution des activités des associations en fonction de leur degré d'insertion sociale. *



⁷³ *Op. cit.*, p. 45.

⁷⁴ *Op. cit.*, p. 46.

* Cette distribution ne correspond pas à la transcription de données statistiques, mais est inférée à partir de l'examen de données surtout qualitatives. Ce schéma n'a pour but que de rendre plus clair l'exposé de données.



[305]

Notons que les vastes réseaux comme celui des clubs d'âge d'or s'ouvrent à une plus grande diversité d'activités sociales et à de nouveaux rôles dans les communautés locales et régionales. « Nous ne sommes pas des handicapés de l'âge. » Ainsi a-t-on noté un accroissement d'engagés sociaux et politiques chez les retraités des deux sexes. Serait-on en train de dépasser un peu la dichotomie entre un monde spécialisé d'intervenants institutionnels et un monde atomisé d'individus-citoyens récipiendaires de leurs services? Des structures intermédiaires plus informelles, quotidiennes, communautaires sont en voie de se multiplier. Et les aînés y jouent parfois un rôle d'avant-garde.

Plusieurs expériences, on le verra plus loin, deviennent des modèles exportables dans d'autres milieux et collectivités. C'est le cas de coopératives d'habitation, de dépanneurs coopératifs, de sociétés d'entraide et d'éducation populaire. On y a mis un souci et des pratiques d'interrelations avec le milieu, avec les autres générations. Ces initiatives ont contribué à redonner vie à des quartiers. En celles-ci chacun est mis en position de donner et de recevoir. Les bénéficiaires d'hier deviennent des acteurs sociaux « soucieux de dessiner eux-mêmes leur cadre de vie » et de transformer leur environnement naturel. Des

pratiques innovatrices, émancipatoires y commencent à prendre corps. Des femmes âgées, en particulier, y trouvent une nouvelle liberté, de nouveaux rôles et statuts, une autre perception d'elles-mêmes, des compétences insoupçonnées par les spécialistes, des talents que leur milieu domestique n'avait pas permis de faire éclore : leaderships d'administration, d'animation, d'entrepreneurship.

À la suite de Gutman, de Babchuk, Marie-Marthe Brault note qu'en vieillissant les femmes tendent à être plus actives et plus entreprenantes que les hommes qui, eux, manifestent plutôt une tendance à la passivité. Ce que notre étude confirme. Dans le chapitre précédent nous avons évoqué ces délicieuses « vieilles dames indignes » qui vivent enfin comme elles l'entendent avec une superbe liberté pour refaçonner leur vie, leur univers social. Chez un nombre important, cette liberté devient entreprenante, créatrice de projets originaux et généreux au point qu'on peut parler de carrières du troisième âge. Plusieurs femmes âgées possèdent l'art de développer des liens socio-affectifs qui sont une assise précieuse pour développer une capacité d'adaptation et une nouvelle stratégie de socialisation gratifiante et utile aux autres. Du coup, s'ensuivent de nouvelles appartenances et reconnaissances sociales.

[306]

Rappelons que « l'action commune informelle pour se rendre des services » est difficilement « comptabilisable ». C'est sur le terrain quotidien qu'on en découvre la remarquable ampleur et aussi l'efficacité. Et l'on peut se demander si ces culs-de-sac actuels d'une bureaucratie de plus en plus lourde et rigide, malgré tous les correctifs tentés, ne provoqueront pas une recrudescence des solidarités naturelles, tellement les mécanismes institutionnels sont devenus « abstraits, formels, illisibles ».

Comme le remarque Rosanvallon, les longs détours que ces mécanismes instaurent entre l'individu et le social amènent nombre de citoyens à des échanges beaucoup plus souples, directs et efficaces. Échanges qui débordent la pure et simple fonction économique pour se traduire aussi dans des liens sociaux, affectifs, personnalisés. Là aussi des âgés font preuve d'ingéniosité. Par ricochet le rapport aux institutions de services connaît lui aussi des transformations intéres-

santes. L'encadré qui suit donne un exemple de déplacement heureux de la pratique sociale telle que redéfinie par un groupe d'aînés.

Dans le sillage de cette charte, plusieurs membres du groupe se ralliaient aux propos incisifs d'une des leurs en entrevue de groupe.

Certains organismes, certains professionnels concluent trop rapidement que tel ou tel handicap de la personne âgée la rend inapte automatiquement à des activités, à des responsabilités sociales. Nous, on ne veut pas de cette pitié. Avec l'équipe du programme, on s'est fait des amis, une nouvelle famille. On a intégré toutes sortes de gens handicapés avec lesquels on a trouvé des façons particulières pour eux de faire quelque chose. Ils se sont mis à revivre au milieu de nous. Et ça dure depuis dix ans. Je me souviens qu'au début, j'avais peur du monde. Dieu, ce que j'aurais manqué si Rosanne n'avait pas mis le pied dans la porte pour me sortir de ma coquille et ne pas lâcher prise durant les premiers mois. Imaginez, on s'est retrouvé avec des membres de huit nationalités différentes. De quoi vous ouvrir au monde entier! Quelle ouverture enrichissante pour ma dernière étape de vie alors que j'aurais pu m'éteindre à, petit feu dans ma solitude « autonome »! (éclats de rire)

[307]

Toute personne est autant capable de donner qu'elle est capable de recevoir.

La maladie n'est pas un obstacle à la participation.

Faire l'expérience qu'elles sont importantes et significatives pour d'autres est, pour les personnes âgées, aussi essentiel que de recevoir des services et des soins.

Les services devraient toujours respecter, autant que possible, l'autonomie des personnes âgées.

Les activités n'ont de sens que si elles permettent d'aller chercher la créativité et les potentialités des personnes âgées.

Si l'on envisage les personnes qui ont besoin de services comme des personnes qui peuvent aussi en offrir, on augmente d'autant le volume total des ressources dans la communauté.

Dispensateurs de services et bénéficiaires devraient toujours être considérés comme des partenaires égaux.

Soutenir les familles, les amis, les voisins qui prennent soin de personnes âgées est aussi important que d'offrir des services aux personnes âgées elles-mêmes.

D. Nahmias, F. Lesemann,

Juliette, Georges et les autres,

Montréal, Saint-Martin, 1991, p. 11

[308]

Nouveaux appels intergénérationnels

La ségrégation des âges représente à la lumière de l'histoire une nouveauté absolue... La ségrégation de la jeunesse par l'école, le monopole du travail donné aux adultes, la déposition précoce du rôle parental, l'oisiveté et l'isolement des vieux. (M. Philibert)

Tout au long de cet ouvrage, nous avons montré comment le nouveau contexte historique social, culturel et économique appelle un renouvellement des rapports entre les générations et cela à plusieurs titres : les nouveaux choix collectifs à faire, la crise de la transmission et même de toutes les transmissions, les requêtes d'un avenir viable pour les générations montantes. Mais il y a plus. Paradoxalement, les défis présents et futurs vont exiger des valeurs et des pratiques dont beaucoup d'aînés sont porteurs. Valeurs fortes de longue vue, de durée, de persévérance, de courage, de fondements moraux et spirituels éprouvés. Tout le contraire d'une vision passéiste des aînés qu'on réduit au statut de témoins d'une histoire respectable, mais complètement dépassée.

C'est toute notre philosophie de la vie qui est à repenser d'une façon à la fois plus réaliste et plus audacieuse. *Recomposer les rapports entre générations, c'est recomposer la mémoire, le présent et l'avenir, comme l'exigent une saine maturité d'esprit et une véritable expérience d'adulte ; c'est aussi recomposer l'histoire, la culture, la société elle-même, du moins y contribuer. Y voir un retour à la société traditionnelle relève d'un grave aveuglement. Et quoi, allons-nous laisser se poursuivre l'émiettement de la vie, des milieux de vie, des expériences de vie, des rapports humains éphémères, de plus en plus incertains et désenchantés? N'est-ce pas renforcer une pseudo-socialité de téléspectateurs assis passivement, de consommateurs massifiés par une même publicité, de voteurs épisodiques livrés de plus en plus à la pure protestation? Un peuple, une cité démocratique sont faits d'acteurs. L'aurions-nous oublié? Comment accuser les gouvernements de manquer de volonté politique si tout ce qui a nom responsabilité so-*

ciale, projets collectifs, civisme, bien commun, communauté solide et large appartenance est voué au scepticisme et même au mépris cynique? Comment faire face à la situation présente si l'on devient de plus en plus une masse informe d'individus qui pratiquent le sauve-qui-peut sans la moindre communauté de destin, de partage, de relations durables? *La ségrégation des âges, des générations apparaît de plus en plus comme une des principales [309] métaphores emblématiques de la crise de la socialité et de la cité elle-même.*

Heureusement, l'on peut constater un sursaut de conscience depuis quelque temps. Les aînés, particulièrement, sont de plus en plus alertés par leurs rôles de médiateurs entre les générations contemporaines. Certains d'entre eux se rendent compte qu'ils peuvent être une clef de voûte de cette recomposition intergénérationnelle renouvelée autant avec les valeurs de la modernité qu'avec celles d'un héritage historique bien décanté.

Commençons par un exemple concret de projet intergénérationnel. Il s'agit d'enseignants à la retraite qui aident des jeunes qui ont des problèmes scolaires. L'Association des retraités de l'enseignement (AREQ) soutient plusieurs projets pilotes.

Quand j'ai pris ma retraite, je me suis donné une période de temps pour reprendre mon souffle. Mais c'est pas long que tu te sens un *nobody*. Moi, je suis d'une génération pour qui l'éducation, c'était une vocation. J'ai 67 ans, n'est-ce pas? Tu arrêtes pas ça facilement. Comme enseignante, comme parent et grand-mère plusieurs fois, j'ai une expérience éducative importante pour aider des jeunes en difficulté. Nous sommes une vingtaine de retraités qui ont assumé l'an passé une quarantaine de jeunes en difficulté. Ces enfants avaient besoin de plus de temps non seulement pour apprendre, mais pour être écoutés. C'est notre façon de rendre service à la société dans notre ligne à nous. J'ai l'impression de jouer un rôle essentiel qu'on est peut-être les seuls à pouvoir jouer dans la situation actuelle où les enseignants, les parents, les directions d'école ne savent plus où donner de la tête. Il y a des initiations à la vie, à la culture que les gens âgés sont parfois les plus en mesure d'offrir à des jeunes. C'est ce que j'ai découvert.

C'est à partir d'expériences comme celle-là que nous sommes en train de mettre en route des ateliers d'initiation dirigés par des aînés et pour des aînés soucieux de mieux jouer leurs divers rôles d'initiateurs.

Initiation à la transmission de leur héritage culturel et spirituel ; initiation à divers savoir-faire que les aînés ont développés durant leur vie ; initiation à des qualités de conscience comme la formation du jugement ; initiation aux grands textes symboliques qui ont marqué l'humanité depuis des centaines d'années.

Des aînés nous ont demandé des sessions de formation pour améliorer, [310] adapter, ou mieux fonder leurs démarches de transmission, pour s'éclairer mutuellement et partager leurs diverses expériences à ce chapitre. L'art de transmettre et la pédagogie de l'initiation exigent un incessant renouvellement surtout dans un monde de profonds changements culturels. Nous ne sommes plus dans un système unique de sens, de valeurs, de pratiques à reproduire automatiquement d'une génération à l'autre. Il n'y a pas une seule hiérarchie des valeurs possible. Des aînés ont su décanter les meilleures valeurs de leur héritage et les meilleures valeurs de la modernité. D'autres aînés sont comme assis entre deux chaises, aussi peu à l'aise avec la modernité qu'avec leur héritage reçu. Certains « jouent au jeune », d'autres idéalisent leur passé. D'où leurs difficultés de communiquer avec les autres générations. Mais la plupart restent soucieux de communiquer le mieux possible avec leurs enfants et petits-enfants et ils cherchent à mieux jouer leurs rôles. Il y a là tout un champ d'expérience à mettre en valeur. De nouveaux dialogues intergénérationnels sont à développer, de nouveaux ponts sont à construire. Les enjeux, les tâches en ce domaine sont plus complexes qu'ils ne l'étaient autrefois. L'importance de ces liens fondamentaux invite à en faire une priorité. Mais nous ne pouvons nous y limiter.

Innovations prometteuses

Il y a déjà mille et une expériences d'inscription des aînés dans la relance du développement social, économique et culturel, dans la re-solidarisation des générations comme lieu important de refaçonnement de nouvelles solidarités, de projets du milieu. Notons ici que la démocratie locale devient présentement l'assise principale de la reconstruction du politique et de sa recréation. À ce chapitre, il est intéressant d'évoquer des initiatives qui ont cours présentement en divers pays.

Aux États-Unis, il existe des équipes de retraités du monde des affaires qui accompagnent, initient des jeunes entrepreneurs.

En Europe, des comités d'aînés exercent un rôle de personnes-ressources, de consultants auprès des conseils municipaux, des réseaux sociaux et d'éducation, des tables de concertation des regroupements de jeunes.

Ici au Québec, un conseil des aînés est appelé à jouer des rôles semblables auprès de divers organismes gouvernementaux.

[311]

Au moment où, redisons-le, la crise socio-économique frappe des milieux entiers, les aînés trouveront des motivations fortes, gratifiantes et fécondes dans des objectifs et apports qui toucheront le meilleur d'eux-mêmes, les cordes les plus sensibles de leurs préoccupations face à l'avenir de leurs enfants et petits-enfants, et surtout dans ces champs d'interventions où ils ont développé des compétences particulières et des intérêts correspondants.

Pensons à d'humbles tâches très personnalisées comme celles du parrainage de jeunes en difficulté, de jeunes demandeurs d'emploi, de jeunes familles, surtout monoparentales.

Pensons à ces équipes d'aînés qui se relaient pour aider à l'encadrement et à l'accompagnement des activités des jeunes après la classe et avant le retour à la maison.

Pensons à ces mamies et papis « conteurs » qui font part de leurs expériences de vie aux enfants et aux adolescents pour les initier à l'histoire, à la culture, aux patrimoines de leur société et du monde, aux traditions spirituelles, etc.

Pensons à ces nombreuses activités individuelles et communautaires bénévoles où les aînés rendent mille et un services caritatifs pour les pauvres, les personnes seules, les handicapés, le Tiers Monde, non seulement dans leur groupe d'âge, mais aussi pour les autres générations. Combien d'aînés y trouvent un second souffle de vie, de sens, d'épanouissement, de fécondité sociale.

Nous avons remarqué que les pratiques innovatrices donnent aux aînés le sentiment d'être partie prenante de la construction de l'avenir, outre le fait de transmettre leur riche expérience de vie. Ce qui change

parfois radicalement leur rapport au vieillissement. Certains parlent de « nouvelle aventure qui nous rapproche des jeunes et nous met sur une même longueur d'ondes ». D'autres évoquent l'expérience libératrice de leur sortie d'un encoconnement qui « dérivait en perte de confiance en soi ».

- J'étais seule, je m'ennuyais, je m'apitoyais sur mon sort. Maintenant, j'aide les autres ; je me suis fait des amies. Ici dans l'atelier d'aide à la garderie, je revis, je suis plus en forme physiquement, moralement...
- Au début, je ne voulais rien savoir d'un quelconque engagement en dehors de mon petit monde. Je ne voulais pas me faire embarquer dans quoi que ce soit. Le CLSC m'avait approché pour aider d'autres personnes âgées en difficulté. J'ai refusé [312] net. C'était trop *formal* comme disent les Anglais. Ce sont plutôt deux amis qui m'ont tordu le bras pour me sortir de ma coquille. J'ai découvert par la suite que nous, les aînés, on s'engage à partir de liens qu'on a déjà, de rapports plus personnels, d'activités concrètes souvent matérielles.
- Moi, c'est les gros problèmes d'aujourd'hui qui m'ont réveillé, secoué. J'ai eu une belle carrière, j'ai des bons revenus de retraite. Je me suis dit que je ne pouvais pas rester indifférent à la misère qui se vit présentement, que j'avais des choses à faire pour contribuer à plus de justice dans la société. J'étais en maudit de voir que la municipalité faisait des choix, des projets assez insignifiants par rapport aux vrais problèmes, par exemple, le carnaval d'hiver. Alors, j'ai décidé de m'engager avec d'autres citoyens pour changer ces fausses priorités-là. On a fait front commun avec des parents et des jeunes pour des projets de travaux communautaires, pour brancher des gangs de jeunes sur des activités plus sensées : l'environnement, des loisirs plus sains, des rencontres intergénérationnelles où l'on a abordé des questions comme la communication parents-adolescents, la délinquance, la violence, la drogue, le suicide, le décrochage scolaire. J'ai découvert que nous, les aînés, on peut jouer un rôle formidable de médiateurs. Ça, c'est une veine à exploiter davantage pour penser notre contribution propre au milieu. Il vaut

mieux mettre à profit notre position plus libre, plus désintéressée.

Ce dernier témoignage est gros de tout un programme d'apports des aînés dans leur milieu. Il pointe non seulement les objectifs et les champs d'engagement, mais des rôles spécifiques comme celui de médiateur où les aînés sont dans la position stratégique d'être à la fois assez distancés et assez proches pour jouer un tel rôle. Rôle à travers lequel ils peuvent livrer leur patrimoine culturel et spirituel. Il y a encore ici une requête pédagogique du savoir comment transmettre, dont plusieurs aînés semblent avoir besoin pour déborder leur monde immédiat plus familial. Requalification qui peut aussi éclairer et enrichir leurs rapports dans leur propre famille où ils se demandent comment transmettre leur expérience de vie. Sans compter l'élargissement de leurs apports aux enfants des autres.

[313]

Si mes affaires passent mieux aux enfants des autres, j'aurai la consolation d'avoir pu transmettre mon expérience humaine la plus déterminante, celle de la dernière étape de la vie où l'on a assez de recul et de temps libre pour ramasser, synthétiser, penser l'ensemble de son itinéraire. Je réalise que c'est à partir de soixante ans que tu peux le mieux communiquer ton expérience de vie et relire l'évolution de la société dans laquelle tu as vécu. C'est à ton sommet de maturité que tu as assez d'altitude pour mieux voir le passé, le présent et l'avenir. Moi, je pense que les générations qui nous suivent ont besoin de ce regard, de cette vision, de cette expérience pour bâtir leur propre histoire. Tu peux pas te bâtir ton histoire sans mémoire, sans situer ton présent dans un parcours, sans avoir d'horizon d'avenir. C'est ce qui manque le plus dans notre société et chez beaucoup de gens qui ont accumulé expériences sur expériences sans fil conducteur.

Moi, j'ai mis sur pied une équipe d'aînés pour justement réfléchir et communiquer ce patrimoine vivant que notre génération porte et pour voir ensemble comment cela peut servir aujourd'hui et demain à nos enfants et petits-enfants. On veut explorer ensemble des pistes, des modèles de testament spirituel qui peuvent inspirer notre propre génération. C'est peut-être un des plus chauds services qu'on pourrait rendre. Un service qui est faisable, à notre mesure, à notre portée. Moi, je vis ça d'une façon passionnante et je souhaite que ce projet se répande. Quand tu as fait ça, tu sais mieux quoi et comment dire ton expérience. Et puis, il y a un tas de projets intergénérationnels, qui peuvent en sortir. Tu deviens aussi un citoyen plus lucide pour intervenir dans ton milieu.

Cet homme rejoint un des principaux objectifs de notre rapport de recherche : donner sens et mains aux apports précieux des aînés sur une base plus large, plus articulée et plus susceptible d'impact dans la société. Donner des mains, cela veut dire façonner avec eux des outils de sensibilisation, de formation, d'animation, d'intervention ; ce que nous avons déjà commencé à faire dans la foulée de notre travail depuis six ans. Ce rapport de recherche-action sera suivi d'un rapport synthèse conçu comme un coffre d'outils. Nous ne pouvions tout mettre dans ce rapport-ci où nous voulons d'abord déployer les richesses d'expériences des aînés et les situer dans le nouveau contexte historique d'aujourd'hui et ses défis d'avenir.

[314]

Les aînés, par exemple, ne peuvent rester indifférents et passifs devant ce problème massif et tragique du décrochage scolaire qui n'est que la pointe de l'iceberg de la crise actuelle de la transmission et de tant d'autres décrochages. Décrochages qui brisent à ses racines toute politique sociale, économique pour façonner l'avenir des jeunes. Heureusement, des aînés en sont vivement conscients. Ils inventent présentement toutes sortes de mesures de soutien communautaire, éducatif ou autres. Mais c'est encore un phénomène minoritaire à l'état embryonnaire. Que de chemin à faire pour un nouveau pacte intergénérationnel! Notons toutefois qu'une majorité d'aînés interrogés ont répondu positivement à des questions comme celle-ci : seriez-vous prêts à consacrer plus de temps au service des jeunes? « Au lieu du conflit ouvert entre les générations qui est de règle aujourd'hui (procès des jeunes, des baby-boomers, des papy-boomers), c'est peut-être à une coopération sans précédent entre les jeunes et les anciens qu'il faudrait s'attendre et donc se préparer. »

Les deux tiers des nouveaux bénéficiaires des rentes du Québec ont moins de 65 ans. Pensons au nombre important d'employés des secteurs public et parapublic et de grandes compagnies qui se prévalent de leurs fonds de retraite au début de la cinquantaine. Il serait dommage que tout appel public au sens civique de ces aînés et de ces retraités bien lotis soit reçu comme une entreprise de culpabilisation, de procès injuste, de revendication envieuse ou quoi encore. Nous parlons ici d'appel et non d'enrégimentation. Le droit à la retraite, au re-

pos, à la jouissance du bien gagné n'est pas en cause. Encore moins s'agit-il de faire des aînés les boucs émissaires de la crise actuelle. Ce serait aberrant. Voyons-y plutôt une occasion de mise en valeur des aînés, de reconnaissance de leur riche expérience, de contributions aussi épanouissantes pour soi que bienfaitantes pour les autres.

Simone de Beauvoir étend cet appel jusqu'au grand âge en disant ceci : « Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de notre existence antérieure, il n'y a qu'une solution, c'est de continuer à poursuivre des fins qui donnent sens à notre vie : dévouement à des individus, des collectivités, des causes, travail social ou politique, intellectuel, créateur. »

Une aînée fort heureuse, active, engagée, nous disait en entrevue qu'auparavant elle cherchait le bonheur dans la répétition du passé ou dans la rêvasserie, le « ruminement intérieur ». « J'étais insatisfaite de moi, des autres, de la vie, même le ciel ne me disait plus rien. » [315] C'est en sortant de ce repli sur soi et en allant aux autres, en s'engageant qu'elle a trouvé un horizon (à la fois) d'avenir et de bonheur. « Ma vie redevenait projet, avec ces jeunes que j'aidais ⁷⁵. »

Un cahier de sensibilisation

Que doit faire la société pour les personnes âgées? Que peuvent faire les personnes âgées pour la société? (*Assemblée mondiale sur le vieillissement, 1982*)

Beaucoup d'efforts collectifs ont été faits pour répondre à la première question, mais relativement peu pour la deuxième. Dans cette recherche, nous avons pris conscience de l'inséparabilité de ces deux démarches si l'on veut une politique dynamique et équilibrée, une pratique sociale de réciprocité, une philosophie de dignité humaine, une vision de société plus saine et soucieuse de vaincre toutes les formes d'exclusion. La qualité des rapports intergénérationnels est un des tests

⁷⁵ Plusieurs recherches médicales et psychologiques ont souligné qu'à l'exemple des organes qui dépérissent vite dans l'immobilisme, l'inactivité sociale et intellectuelle précipite le vieillissement, affaiblit les facultés et diminue la capacité de faire face aux difficultés courantes de la vie.

de vérité de tout projet de société. Voilà le premier enjeu qui doit être mis de l'avant dans toute entreprise de sensibilisation d'une population aux rôles comme aux besoins des aînés.

Nous allons vers des échéances et des seuils critiques sans précédent dans notre histoire moderne où nous avons cru illusoirement à un progrès économique et social sans limites.

Voyons bien le paradoxe de la situation actuelle. Les valeurs de la modernité inclinent vers un constant renouvellement des façons de voir, de penser, d'agir et de vivre ; et pourtant, face aux crises qui s'accumulent, plusieurs citoyens refusent toute révision des règles du jeu, des droits acquis au temps de la prospérité, des répartitions établies en matière de ressources, de tâches et de services. D'autres prônent au nom même des valeurs de la modernité l'une ou l'autre forme de *political correctness* qui est une version déguisée de la vieille tentation de la Loi et de l'Ordre (*Law and Order*), mais il s'agit ici surtout de mettre les autres aux pas, à ses pas à soi, à son groupe d'intérêt, tout en réclamant pour soi un maximum de liberté et d'avantages. C'est l'aboutissement de tout corporatisme monopolistique, [316] qu'il soit financier, professionnel ou syndical. On ne saurait trop le redire.

Il y a une profonde opération-vérité à faire dans nos comportements collectifs, y compris chez les aînés. Personne n'y gagne à renvoyer les énormes problèmes actuels sous le tapis. Les modes psychologiques et spiritualistes d'aujourd'hui se caractérisent souvent par leur refoulement du tragique, par une fuite du pays réel, par une mentalité magique qui escamote toutes les médiations du jugement, de l'effort, des sacrifices à faire, des révisions à consentir et même du temps à prendre. Autant de tendances régressives et aliénantes souvent déguisées en avant-garde de l'esprit, de la conscience et même de l'avenir.

La plupart des aînés que nous avons rencontrés sont lucides sur ces travers. Ce qui nous a conduits à souhaiter qu'ils s'expriment collectivement sur ces questions cruciales du présent et de l'avenir de notre société. Non pas pour donner la leçon à tout un chacun, mais pour mettre dans la balance leur expérience de vie qui porte en elle-même une intelligence souvent plus éprouvée de l'aventure humaine, de ses limites, de ses capacités de dépassement, de ses assises morales et spirituelles. Cette ancienne image reçue de « petits vieux et vieilles conservateurs » ne convient pas à bon nombre d'aînés d'aujourd'hui.

Plusieurs se sont tus depuis un bon moment, mais comme dit la Bible, il est un temps pour se taire, il est un temps pour prendre la parole. Ce temps est venu. Cette voix a à trouver ses voies d'expression, de conscientisation, de mobilisation.

Au sein même du monde des aînés, nous avons identifié, dans un chapitre de notre ouvrage, les facteurs d'inertie à surmonter : peur d'être exploité, sentiment d'être dépassé, crainte d'être rejeté, souci de ne pas « prendre la place des autres », impression d'avoir déjà tout donné, intériorisation du stéréotype « on a fait notre temps, aux autres d'agir », encoconnement pour se protéger d'une société jugée menaçante, repli dans sa propre génération, sentiment d'impuissance, glissement dans la dépendance, syndrome du « je ne veux plus rien savoir de ce monde de fous », désaccords avec leur passé tout autant qu'avec le présent, autoculpabilisation face à son retrait de la société, etc.

Malgré toutes ces craintes, il y a des dizaines de milliers d'aînés de chez nous qui prennent des responsabilités altruistes de tous ordres. Des aînés qui réussissent un heureux équilibre entre autonomie, intégration et participation. Chez plusieurs, nous avons trouvé des motivations puisées dans leur tradition chrétienne. Cette remarque n'a [317] rien d'apologétique. C'est un indice parmi d'autres de leur profondeur humaine et spirituelle qui, aujourd'hui, emprunte des voies plus diversifiées qu'hier. Chez des esprits sécularisés, nous avons noté aussi un humanisme de grande qualité.

Dans une perspective d'élargissement des solidarités et des engagements, nous proposons ici un large extrait d'un cahier de sensibilisation produit sous la présidence d'un membre de notre équipe de recherche, Mme Marguerite Hogue. Raymond Paré en a été le coordonnateur, Ginette Beaulieu et Jacques Landry, les collaborateurs, bénéficiant d'une contribution financière du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social dans le cadre de son *Programme d'autonomie des aîné(e)s*.

Ce cahier de sensibilisation nous a été un outil de travail précieux pour les expériences pilotes que nous avons mises en route avec des aînés. Et nous espérons qu'il pourra rendre service à d'autres regroupements qui s'intéresseront à notre rapport de recherche-action pour le dépasser!

Le vieillissement de notre population

Depuis le XVIIIe siècle, l'espérance moyenne de vie a doublé. Et, particulièrement dans les pays industrialisés, c'est la conjugaison de deux phénomènes - celui d'une plus grande durée moyenne de vie et la forte baisse de natalité - qui conduit au gonflement du pourcentage des aînés par rapport à l'ensemble d'une population. Bien sûr, cette nouvelle réalité sociologique comporte des conséquences : une adaptation des services sociaux et des services de santé, ainsi que d'autres services tels que le transport, l'habitation, les loisirs, etc. Certaines réalités du modernisme s'ajoutent à « l'âgisme » : la mise à la retraite des gens qui vieillissent, un mode de vie et une structure familiale qui conduisent souvent ces personnes à plus d'isolement ; une mentalité qui mésestime l'apport social des aînés. Ces derniers doivent maintenir leur place dans la société, L'attention particulière que nécessitent les besoins d'aide aux aînés en perte majeure d'autonomie ou encore en situation de pauvreté et d'isolement a contribué à l'instauration d'une attitude sociale qui manque de discernement et qui conduit à traiter tous les aînés comme des gens dépendants. De plus en plus d'aînés réagissent à cette mentalité, convaincus qu'ils ont un rôle à jouer comme citoyens dynamiques et responsables.

[318]

Le vieillissement personnel

Les recherches le démontrent, la simple observation nous en convainc : une bonne majorité de gens s'adaptent à leur vieillissement. Les atteintes graves à un fonctionnement normal n'apparaissent que très tard dans leur vie et souvent très brièvement. Contrairement à une perte progressive de leurs forces physiques, leurs capacités d'apprendre, d'évoluer, de s'épanouir, tant au plan social que personnel, se maintiennent s'ils ne cessent de les stimuler par diverses activités. Grâce à l'expérience acquise avec les années et à la poursuite de leur développement, les gens plus âgés ont donc la possibilité d'affermir leur maturité, sinon de parvenir à une certaine sagesse. Ce peut être là une des grandes satisfactions de l'avance en âge.

La retraite

Une retraite heureuse repose, en bonne partie, sur la capacité de chacun de vivre pleinement le temps présent, d'être actif dans son milieu, d'être tourné vers l'avenir, d'être satisfait de soi.

Comme à toute autre étape de la vie, la retraite doit permettre à la personne de combler ses besoins fondamentaux :

- ❖ assurer sa subsistance ;
- ❖ se sentir en sécurité ;
- ❖ être aimée, aimer ;
- ❖ se sentir valorisée, appréciée pour ce qu'elle est ;
- ❖ se développer, se réaliser, s'épanouir.

Retraite épanouie

La retraite peut être considérée comme une conquête importante pour l'individu, surtout si elle signifie la délivrance de contraintes devenues lourdes avec le temps. La liberté alors de gérer davantage son temps permet de réaliser de nouveaux projets, sinon des rêves. C'est l'occasion de développer des intérêts qui n'avaient occupé qu'une place réduite jusqu'au moment de la retraite.

Des défis à la retraite

La prise de la retraite provoque des changements importants : fin d'activités exigeantes et imposées, séparation d'un milieu devenu familial, [319] baisse de revenus, besoin de se définir un nouveau cadre de vie et de nouveaux rôles. Le départ des enfants occasionne également aux parents une réorganisation de leur vie. Les effets de la retraite sont d'autant plus marqués qu'ils se conjuguent avec les effets de l'avance en âge.

Défis à relever pour vivre une retraite épanouissante :

- ❖ Adaptation
 - ❖ Intérêt
 - ❖ Affirmation
 - ❖ Maturité
 - ❖ Solidarité

Des différences inévitables

Bien sûr, chaque personne est unique : elle a un héritage génétique propre, une histoire personnelle, un environnement socioculturel spécifique, autant d'éléments qui influencent ses attitudes et ses comportements.

Ces défis se présentent inévitablement sous des formes variées et à des degrés différents selon les individus. Pour l'un, le développement de nouveaux intérêts pose le plus de difficultés ; pour l'autre, le sentiment de solidarité se révélera le défi le plus difficile à surmonter. Plus qu'un livre de recettes à respecter dans tous ses éléments, ce cahier constitue une invitation à une réflexion personnelle.

Un défi d'adaptation

Les changements à la retraite sont d'autant plus marquants lorsque la retraite arrive brusquement, sans préparation psychologique et matérielle. De plus, la vie en soi exige des efforts continuels d'adaptation.

Est-ce que je réussis à :

- définir un nouveau cadre de vie active?
- changer certaines habitudes de vie?
- établir au besoin de nouvelles relations sociales?
- éviter un état permanent d'isolement?
- éviter l'amertume, la fabulation du passé?

Un défi d'intérêt

Le travail constitue souvent une activité qui draine toutes les énergies et les motivations. La retraite crée alors un grand vide à combler,

Est-ce que je réussis à :

- définir de nouveaux objectifs?
- trouver de nouvelles motivations?
- cultiver l'amour des autres?
- garder un intérêt à la vie, maintenir le goût de vivre?
- aiguïser ma curiosité?
- être ouvert à ce que je ne connais pas?

Un défi d'affirmation

La vie en soi comporte ses exigences, qu'on soit à la retraite ou au travail. Nos besoins fondamentaux demeurent et nous voulons les combler.

Est-ce que je réussis à :

- maintenir ma confiance en moi?
- avoir des activités qui incitent au dépassement de soi?
- accepter les risques courants de la vie?
- affronter les difficultés avec dynamisme?
- assumer de nouvelles responsabilités?
- garder mon identité personnelle, être moi-même?

Un défi de maturité

La situation de retraité suscite des remises en question sur le sens de sa vie, sur son rôle dans la société ou sur son utilité.

Est-ce que je réussis à :

- réfléchir sur mes valeurs?

- distinguer l'essentiel de l'accessoire?
- renouveler, au besoin, le sens donné à ma vie?
- affirmer mes valeurs, tenir à ce que je crois?
- maintenir des rapports stimulants avec les autres?
- atteindre une plus grande autonomie intérieure?
- garder la sérénité malgré les déceptions de la vie?

[321]

Un défi de solidarité, d'engagement

La retraite comporte le risque de se retirer d'activités engageantes, de se désintéresser des événements qui marquent la vie des autres.

Est-ce que je réussis à :

- me sentir engagé dans mon milieu, dans ma communauté?
- assumer des responsabilités sociales?
- m'intéresser à l'actualité?
- agir en interaction avec les autres?
- partager avec les autres, particulièrement les plus démunis?
- partager la peine des autres, leur assurer une présence active?

LA RETRAITE... UN ÉQUILIBRE À RÉALISER

entre

le temps à soi	le temps aux autres
la réalisation du présent	la référence au passé
le ressourcement personnel	les occupations sociales
le temps libéré	le temps imposé

QUELQUES ÉLÉMENTS D'APPROFONDISSEMENT

La retraite : un phénomène récent

Issu de l'industrialisation, de la compétition dans la productivité et de considérations sociales et économiques, le phénomène de la retraite n'a cessé de s'étendre, particulièrement ces vingt dernières années. Ce phénomène s'est amplifié non seulement à cause de l'augmentation des gens plus âgés, mais à cause de l'abaissement de l'âge de la retraite pour un nombre grandissant de citoyens, incités à se prévaloir de régimes privés de pension, souvent même au début de la cinquantaine. Quelques données statistiques sont ici significatives : au Canada, le pourcentage des hommes de 65 ans et plus au travail est passé de 52,3% en 1941 à 12,6% en 1984 ; le taux d'activité des hommes de 55-64 ans est passé de 88,6% à 71,1%. Au Québec, entre 1981 et 1986, le nombre de personnes qui ont pris leur retraite a doublé.

[322]

La retraite : une occasion de grand épanouissement

La retraite peut se révéler une étape fort intéressante. C'est une étape qui peut favoriser le développement et l'épanouissement personnels dans la mesure bien sûr où la personne retraitée sait renouveler ses intérêts et ses activités, dans la mesure où elle se réalise dans diverses actions qui lui permettent de garder confiance en soi, de se sentir utile, de se valoriser.

Actuellement, un débat public s'amorce sur l'évolution du phénomène de la retraite et surtout sur la baisse de l'âge de la retraite. Plusieurs valeurs sont ici mises en cause : l'importance relative du travail et du loisir dans le développement de la personne, le droit au travail, l'exercice de la liberté, etc. Un tel débat remet en question les politiques actuelles du travail en regard du vieillissement : que fait-on pour favoriser le ressourcement professionnel et le recyclage? Comment tient-on compte de l'expérience dans le partage des fonctions et des

tâches? Quelles formules de préparation à la retraite peut-on instaurer? Développe-t-on des formes différentes de retraite?

L'engagement social

Pour les aînés et retraités...

Un choix :

- de solidarité à l'égard de son milieu ;
- de partage avec les autres ;
- d'action, de présence active.

Qui apporte :

- valorisation de soi ;
- satisfaction d'accomplir des choses utiles ;
- sentiment d'appartenance à la société par l'adhésion, entre autres, à des regroupements, à des associations, à un réseau ;
- mieux-être mental et même physique.

Des aînés demeurent engagés et actifs jusqu'à un âge très avancé. Un certain ralentissement, toutefois, peut être observé chez d'autres. Aussi, la présente invitation à l'engagement social se veut-elle d'autant plus insistante lorsqu'il s'agit de retraités relativement jeunes.

[323]

Une question d'attitude

Que pensez-vous qui ?

Est-ce

Très important? Peu important?

me rend attentif aux événements
suscite mon intérêt pour les autres
m'aide à engager le dialogue
me permet de m'intégrer socialement

Une question de participation

Que pensez-vous qui ?

Est-ce

Très important? Peu important?

m'encourage à partager mon vécu
m'incite à exprimer mes opinions à prendre
position
m'exhorte à « donner de ma personne »
me permet de me sentir utile

Une question de communication entre les générations

Que pensez-vous qui ?

Est-ce

Très important? Peu important?

m'incite à demeurer en relation avec les
autres générations
m'incite à évoluer
m'amène à m'intégrer à la société
me stimule à vivre pleinement mon présent
me permet d'être orienté vers l'avenir

Mieux me connaître

Pour mieux m'impliquer

Où sont mes forces?

Chacun a ses forces, ses habiletés, ses intérêts particuliers...

[324]

SAVOIRS :

Écouter

Communiquer

Partager

Décider

Administrer

Exécuter

HABILETÉS :

Établir des rapports avec des personnes qui ont besoin d'aide :

- Écoute
- Assistance à des malades, à des handicapés
- Support moral à des personnes en difficulté

Répondre des idées, se faire initiateur.

- Présider à l'animation d'un groupe
- Recruter des gens à une cause

Participer à l'organisation :

- Organiser des événements
- Agir comme membre d'un conseil d'administration
- Faire du travail de bureau
- Recueillir des fonds
- Participer à des décisions politiques

Des appréhensions... une réalité

Bien des retraités n'osent pas faire un premier pas, car ils craignent d'être poussés dans un engrenage dont ils pourront difficilement se libérer.

- On a plusieurs craintes :
- ne pas être à la hauteur de son engagement ;
- ne pas être accepté par les autres ;
- ne pas savoir où s'adresser ;
- être trop âgé ;
- se faire exploiter ;
- perdre la maîtrise de son temps ; [325]
- renoncer à des loisirs ;
- être empêché de voyager ;
- etc.

Mais la réalité est souvent différente :

- l'ensemble des organismes disent apprécier grandement le savoir-faire des aînés et retraités ;
- bien des organismes limitent le nombre d'heures/semaine demandées à leurs collaborateurs, vu, entre autres, les exigences de la tâche (ex. : écoute téléphonique, assistance à des malades en phase terminale) ;
- les organismes s'accommodent généralement du temps dont les gens disposent ;
- divers organismes conseillent les gens dans leurs choix d'engagement social en tenant compte de leur goûts, de leurs aptitudes, de leur disponibilité.

*Un champ d'action illimité **

Arts et culture

Artisanat
Centre d'art
Conseil de la culture
Chorale
Galerie
Magnétothèque
Maison des Arts
Exposition
Musée
Sociétés
 culturelle
 artistique
 historique

**Services sociaux et
communautaires**

Assistance matérielle
Banque alimentaire
Popote roulante
Soupe populaire
Comptoir familial
Vestiaire
Centre de bénévolat
CLSC
Déficiences
 physique
 intellectuelle
Hébergement
Foyer d'accueil
Centre d'accueil

[326]

Levée de fonds
Organismes communautaires
Services d'accompagnement
Services d'entraide
Services d'écoute téléphonique
Services de références
Transport adapté

Droits de la personne

Pro-Vie
Pro-Choix
Droits des enfants
Droits de la personne

Environnement et écologie

Protection de la flore et de la
faune
Protection de l'environnement
Protection des animaux
Recyclage
Pollution
Club naturaliste
Conservation des ressources

* Dans les régions, se trouvent des organismes qui conseillent les gens dans le choix d'activités. Il peut s'agir d'un Centre de bénévolat, un CLSC, un CRSSS, etc.

Organismes étrangers et internationaux

Affaires internationales
Solidarité internationale
Coopération internationale
Développement international
Prisonnier politique
Aide

médicale
financière
coopérative
éducative
politique
au développement

Groupe multi-ethnique

Santé

Hôpitaux
Accueil
Visites
Accompagnement
Associations pour maladies spécifiques
Cancer
Coeur
Dépendances
Drogue
Alcool
Fondations
Santé mentale

Religieux

Paroissial
Fabrique
Pastorale
Organismes religieux

Consommation et Économie

Protection du consommateur
Caisse populaire
Conseil d'administration
Coopérative
Conseil de développement économique

Politique

Municipale
Comité de quartier
Provinciale et fédérale
Association politique
Parti politique
Syndicat
Comité
Comité de citoyens

[327]

Éducation

Maison d'enseignement
Conseil d'administration
Comités
Autres
Commissions scolaires
Alphabétisation

Loisirs

Installations
 Récréatives
 Sportives
Associations de loisirs
Clubs sociaux
Loisirs scientifiques
Loisirs communautaires

*

* *

Témoignages

J'ai 85 ans, je reviens ici trois fois par semaine, c'est ma famille. Ici je me suis fait des amis. C'est ma raison de vivre. (Gérald)

Donner demande beaucoup, mais je retire plus que je donne, c'est pourquoi je continue. (Lucie)

Les gens ont peur de ne plus avoir de temps à eux, moi je suis très engagée, mais c'est toujours moi qui dispose de mon temps. (Raymonde)

Ayant vécu une belle carrière et jouissant maintenant de revenus de retraite satisfaisants, je considère devoir beaucoup à la société. L'engagement social se révèle un moyen de rendre à d'autres une partie du bonheur auquel ils aspirent, de contribuer à instaurer plus de justice. (Gilles)

Quelques éléments d'approfondissement...

Fondamentalement, l'engagement social permet aux aînés et aux retraités, comme groupe, de jouer un rôle actif, non seulement dans les différentes sphères d'activités, mais à tous les niveaux de participation dont celui des prises de décisions : participation à la direction d'organismes, d'associations et de divers autres regroupements qui oeuvrent dans des causes culturelles, sociales et politiques.

[328]

Un tel type d'engagement social ne saurait donc conduire les aînés et retraités à se cantonner exclusivement comme groupe dans des champs d'action sociale spécifiques aux aînés, ce qui favoriserait leur ghettoïsation. Au contraire, par leur engagement dans la société, les aînés et retraités ont la possibilité de s'intégrer à l'ensemble des citoyens. Ainsi se réalisent la collaboration étroite et la concertation des diverses générations, avec l'instauration de formes d'action culturelle, sociale et politique qui constituent de véritables carrefours intergénérationnels.

L'engagement social peut se concrétiser de mille et une manières. Ce type d'engagement se présente comme un moyen privilégié, pour les aînés et retraités, de poser des gestes gratifiants et de mieux assurer leur intégration sociale. Cette participation constitue la mise en service de ressources humaines diversifiées et presque inépuisables pour le plus grand bien de l'ensemble de la société.

Nous terminons par un diagnostic très lucide de M. Roland Arpin, un spécialiste du troisième âge :

La sagesse ou la vieillesse, c'est souvent avoir été le témoin de la relativité des opinions et de la futilité des ambitions. C'est aussi la possession, pour un temps malheureusement compté, de connaissances et d'expériences qui, cumulativement, sont une richesse individuelle et collective considérable. Dans une société de prêt-à-jeter comme la nôtre, une telle richesse est une mine qu'il faudrait exploiter davantage qu'on ne le fait généralement. La notion même de personne âgée qui a remplacé, ces dernières années, la notion de « vieux et de vieille personne », le rajeunissement des personnes dites retraitées, l'évolution démographique qui modifie la proportion des différents groupes d'âge qui composent la société, sont autant de raisons qui militent en faveur d'une présence active des personnes âgées au sein de la société.

Beaucoup de ponts restent à construire entre les générations, mais on ne saurait maintenir la non-communication entre tant de jeunes à la dérive, par exemple, et tant d'aînés qui possèdent les clefs de la sagesse ; tant de pauvreté et de solitude chez des milliers, des dizaines de milliers de femmes et d'enfants et tant de potentiel affectif chez les retraités en pleine santé. Les personnes âgées ont encore beaucoup à dire et à faire dans la société dont elles sont membres à part très entière puisqu'elles ont consacré leur vie à la bâtir, que cette société est l'héritage [329] qu'elles ont reçu et qu'elles passent après l'avoir amélioré. La solidarité s'exprime ici par le maillage entre les personnes âgées, celles qui possèdent des certitudes que seule

la maturité peut permettre, et les jeunes qui découvrent avec émerveillement ce que tant de générations ont découvert avant eux : les grandes aventures du cœur et de l'esprit, le plaisir de connaître, la solidarité humaine, la fraternité d'hommes et de femmes d'ici et d'ailleurs à la fois différents par leurs cultures et tellement semblables par leurs aspirations et leurs rêves. Il y a là, on le voit, beaucoup d'espace pour instaurer, entre les générations, un dialogue qui permettrait de vivre l'aventure de solidarités nouvelles ⁷⁶.

[330]

⁷⁶ Extrait d'une conférence de M. Roland Arpin, prononcée à l'Université Laval, le 8 mai 1992.

[331]

LA PART DES AÎNÉS

INTERMÈDE

La passion de transmettre

Marguerite Hogue-Charlebois *, 70 ans

[Retour à la table des matières](#)

Dès qu'une personne s'engage, la Providence s'en mêle. Toutes sortes de choses se produisent pour faire arriver ce qui autrement ne se serait jamais produit... Quoi que vous puissiez faire ou rêviez de pouvoir faire... commencez-le! L'audace porte en elle génie, pouvoir et magie! Commencez-le maintenant. (Goethe)

Je suis née au cours des années 1920, un beau dimanche de juin, à l'heure de la grand-messe. Mon père, un homme ambitieux et cultivé, amoureux d'une femme sentimentale et discrète, jetait sur moi des regards marqués de fortes attentes de réussite. Ces attentes déjà trop au-

* Madame Marguerite Hogue-Charlebois a collaboré à ce dossier. Elle est aussi membre de notre conseil des aînés et y contribue par sa large expérience d'engagement social. Parmi les femmes de sa génération, elle est privilégiée, ayant eu l'opportunité de cumuler études, expériences professionnelles et famille. Simplement et brièvement, elle nous parle de son itinéraire et de ses motivations profondes.

toritaires effrayaient la petite fille que j'étais. Je me suis réfugiée très tôt dans la douceur et la tendresse de ma mère.

Ma vie est marquée par la recherche d'équilibre. Je chemine à travers mes besoins de changements et de continuité. Éternel dilemme de la condition humaine, c'est-à-dire être capable de choisir entre le connu et l'inconnu, et de vivre ses peurs, ses rêves, ses risques, ses projets.

Acquérir de la confiance en soi en relevant des défis, voilà, je crois, le fil conducteur de ma vie. À six ans, les leçons de piano m'angoissaient, à seize ans, j'étais fière de mon diplôme d'études supérieures. Puis les études en sciences jusqu'à l'université me font trembler de peur, si bien que je cherche les appuis nécessaires auprès de mes confrères et amies. Mes connaissances s'enrichissent. J'ai 20 ans, je me retrouve responsable d'un laboratoire de contrôle dans une industrie pharmaceutique. J'ai conscience alors qu'une erreur [332] de dose médicamenteuse peut tuer un patient et non le guérir. Je vis une étape importante de mon engagement à soulager la misère humaine, mais j'ai aussi le besoin profond de fonder une famille, d'être épouse, mère, éducatrice tout à la fois.

Le Québec est en mutation au cours de ces années, la difficulté se pose d'être à la fois une professionnelle et une mère de famille. Mais moi, je veux être les deux. Lorsque la Commission Parent m'ouvre les portes de l'enseignement collégial, je vis, je crois, mon plus grand défi. Professeure de sciences dans un collège classique réservé aux garçons, je deviens en 1962 titulaire d'une classe de Belles-Lettres composée à moitié de filles et de garçons. Je dois affronter cependant les préjugés de l'Église au sujet de l'éducation des filles. Le défi est de taille et je me dois de réussir à leur transmettre la joie de la connaissance au rythme de leurs succès scolaires. Mes aspirations sont grandes.

Au Québec, nous sommes à vivre un grand tournant au cours des années 1967-68, au cœur de la révolution culturelle. Les portes de l'éducation collégiale s'ouvrent aux filles et leur facilitent l'accès aux facultés universitaires presque au même moment où la pilule anti-conceptionnelle devient disponible à chacune. Le souvenir de mon impuissance à consoler ma mère pleurant sa peur de devenir enceinte à 45 ans se transforme en volonté de dénoncer l'injustice faite aux

femmes, dans leur soumission au désir inconditionnel de l'autre. J'apprivoisais l'idée de « pouvoir » si chère aux hommes.

Me voilà à 45 ans avec un mari, trois beaux enfants. Je suis professeure de biologie au cégep et je sens le besoin d'acquérir de nouvelles connaissances. Ma boîte à outils en éducation des adultes est déficiente, et c'est avec eux que je veux m'engager à oeuvrer dans cette société en pleine ébullition. Je vis, au cours de mes années de maîtrise, des rencontres signifiantes. Acquérir des connaissances nouvelles et vivre des expériences de groupes d'éveil à la conscience sociale doublent mon plaisir d'apprendre. Je veux devenir plus sereine et plus efficace comme agent de changement. Mon besoin d'influencer dans le sens de mes valeurs surgit et je m'engage comme une passionnée à mieux vivre et à mieux vieillir.

Des expériences de pertes et d'abandon lors de la mort de mes proches m'aident à réfléchir sur le sens de la vie. Je me souviens de la douleur viscérale que j'ai vécue à la mort de ma mère. Comme une vipère sournoise, le cancer l'a rongée à 56 ans. J'ai vu ma tête éclater lors de l'accident cérébral de mon père et que dire de la souffrance silencieuse et sourde vécue en ce soir d'orage du 22 novembre 1977 où [333] la mort a fauché ma meilleure amie. Au cours des dernières vingt-quatre heures avec elle, j'ai trouvé matière à l'engagement social pour le reste de ma vie. La mort avait frappé sans crier gare. Le Seigneur la libérait de son angoisse de vivre. Cette expérience m'incitait à « vivre autrement ». Je vivrai chaque jour comme s'il était le dernier, essayant d'en faire tout à la fois l'alpha et l'oméga de la voie m'aidant à mieux aimer.

Bien ancrée dans la vie et l'action quotidienne, confiante en l'avenir, je m'engage à reconnaître les signes de mon évolution et de ma croissance culturelle sociale et spirituelle, c'est-à-dire le sens de ma mission. Je souhaite être un soutien, un repère et un transmetteur de valeurs profondes pour tous ceux que je côtoie.

Depuis près de 10 ans, je partage mes expériences, mes intérêts et mes valeurs dans le cadre de la recherche, de la formation et de l'éducation continue auprès de groupes d'aînés. Nouveau défi de mon troisième âge : sensibiliser les retraités à demeurer actifs, à jouer un rôle, à choisir une place et à s'engager au sein de la communauté. « Ce que je sais, ce que je fais, ce que je suis » s'inscrivent ainsi dans un conti-

num de désirs et d'actions cohérentes entre l'individuel et le collectif. Mon entrée dans la catégorie sociale des personnes âgées se fait alors moins angoissante et plus douce. J'ai choisi une nouvelle identité sociale et je fais le pari de trouver dans l'aventure humaine collective un prolongement de moi-même. Je ne vieillis plus... j'avance en âge. Mes horizons s'élargissent, j'assume de nouvelles responsabilités, je me sens solidaire de mes pairs et surtout liée aux autres générations. J'espère être une mémoire, un puits culturel et une source pour chacun.

Le XXI^e siècle, je crois, sera celui de l'engagement, et sans repos, pour les aîné(e)s que nous sommes. Les enjeux sont nombreux. Face aux plus jeunes nous nous devons d'être rayonnants de sécurité et de sagesse, et autofabricants de bonheur jusqu'au jour où une mort douce, j'espère, croisera mon chemin. Aurai-je réussi à l'appivoiser, Seigneur?

[334]

[335]

LA PART DES AÎNÉS

Conclusion

Un nouveau pacte intergénérationnel

[Retour à la table des matières](#)

Maintenir l'acquis au profit des générations futures dépend, au-delà de la démographie et de l'économie, de notre capacité à actualiser le pacte de solidarité qui lie les générations entre elles... Nous avons également, vis-à-vis des générations futures, un devoir de lucidité et un impératif de solidarité. Nous leur devons des choix pour garantir leur avenir.
(Michel Rocard)

Ce pacte de solidarité intergénérationnelle était autrefois implicite. Dans le nouveau contexte historique actuel, il ne peut être qu'explicite, parce qu'il est tributaire d'une lucidité éthique et d'une volonté politique bien exprimées par l'enjeu des difficiles choix collectifs que nous avons à faire comme société. Pensons aux débats publics autour des choix d'investissements en éducation, en développement économique, en politiques sociales, en environnement, en recherche et innovation technologiques. Au cours de la prospérité récente, à vrai dire, nous n'avons pas fait de choix. Un besoin, un service, peu importait les

coûts. Cette logique tout terrain ne pouvait que se dérégler au moment où une profonde récession a raréfié les ressources et a porté à des limites critiques un lourd endettement aussi bien public que privé. Et cela, dans une foulée d'attitudes où les aspirations n'ont cessé de croître en matière de consommation, de styles de vie et aussi de besoins de plus en plus sophistiqués. En même temps s'accumulent les problèmes sociaux qui accompagnent la récession elle-même.

[336]

Gouvernements et citoyens sont devenus de plus en plus impuissants face à un tel amoncellement, à un tel enchevêtrement de défis tous jugés prioritaires les uns les autres où même la solidarité fondamentale des générations est en cause. Il y a six ans, au début de notre recherche, nous découvrons déjà de profonds contentieux souterrains entre les générations. Dans les entrevues individuelles et de groupe, des reproches sévères étaient adressés d'une génération à l'autre. Jeunes, baby-boomers et aînés instruisaient entre eux des procès dont la virulence nous a étonnés. Ces contentieux étaient de plusieurs ordres : questions d'argent, d'emploi, d'éducation, de style de vie, de famille, de morale, de religion, de transmission, de rapports hommes-femmes, de positions fort démarquées face au présent, au passé et surtout face à l'avenir.

On dira, non sans raison, que les rapports sociaux ne sont pas « calqués » sur ceux des générations, que la crise actuelle frappe toutes les générations contemporaines. Il reste que dans les faits et les attitudes de base, chaque génération, dans notre recherche, portait des expériences biographiques et historiques et des sensibilités propres, des lectures typiques et différentes de l'héritage culturel du passé, de la situation présente et des enjeux d'avenir. De plus, rappelons avec Georges Balandier que les rapports de générations et de sexes sont une infrastructure plus profonde que l'organisation économique et politique d'une société. La révolution féminine en témoigne et aussi le rebondissement actuel des tensions intergénérationnelles.

Les débats publics autour de nos rapports, qui faisaient état de ces tensions, nous ont révélé les cordes extrêmement sensibles qui étaient touchées par cette mise à découvert de ce que tant de gens disent seulement dans les conversations privées entre membres de leur propre génération. Dans l'évolution de ces débats publics que nous avons te-

nus, d'heureux déplacements se sont produits depuis six ans. Aujourd'hui, les esprits sont davantage tournés vers l'impératif de solidarités et de projets intergénérationnels, comme un lieu important pour penser et enclencher des chantiers communs dans des milieux qui se prennent en charge.

Y aurait-il là une voie d'accès, parmi d'autres, à l'élaboration progressive de nouveaux projets de société, d'un autre contrat social, d'une certaine communauté de destin? La cité pluraliste a à inventer un nouveau « vivre ensemble », une culture publique, des objectifs communs pour affronter une crise qui affecte la plupart des citoyens. N'y voir qu'un vœu pieux, c'est laisser libre cours à la foire d'empoigne des corporatismes financiers, professionnels et syndicaux les plus [337] forts qui imposent tour à tour leurs seuls intérêts et leurs visées monopolistiques, anti-démocratiques. Laisser aller les choses comme elles vont présentement, c'est aussi renforcer le sauve-qui-peut individuel, la ghettoïsation des plus faibles, le repli des communautés culturelles sur elles-mêmes et la crise du politique, ce lieu essentiel pour la démocratie, pour une cité et des citoyens capables de se gouverner dans tous les sens du terme.

Les rapports de générations prennent de l'importance dans toutes les communautés culturelles, si nous en jugeons par plusieurs recherches récentes, y compris la nôtre. Toutes sont préoccupées, par exemple, de l'avenir des jeunes, des divers problèmes de transmission, des besoins, rôles et apports des aînés dans le tournant historique inédit que nous vivons. Il y a là des assises et des préoccupations communes qui sont des atouts positifs et des motivations profondes pour donner le goût d'agir ensemble et se mettre en marche avec des projets « faisables » et susceptibles de s'élargir à des ensembles : quartiers, cités, régions et société. Redisons-le, les nouvelles effervescences de la démocratie locale sont un signe concret de reconstruction du social et du politique. Pour retrouver espoir et élan, il est important de réussir là où l'on peut dès maintenant agir, sur des problèmes qu'on peut résoudre, sur des terrains où se jouent nos fibres d'humanité les plus sensibles, par exemple, celles des liens de générations, si tant est qu'on admette que ceux-ci sont un paradigme pour les autres liens sociaux. Non pas le seul paradigme, bien sûr.

C'est sur ce fond de scène historique et social que nous avons voulu ressaisir les apports existants et potentiels des aînés. Ceux-ci pour-

raient devenir, dans le contexte actuel, une clef de voûte des solidarités de générations et des projets collectifs correspondants. Ce rapport de recherche montre l'ample panoplie d'initiatives heureuses et fécondes qui vont jusqu'aux fondements de l'expérience individuelle et collective, culturelle et spirituelle. Ces expériences portent le souci de féconder mutuellement les impératifs du pain quotidien, les dynamismes de la conscience, la quête d'un nouvel art de vivre et une volonté politique plus résolue, plus réaliste, plus entreprenante.

Il faut bien admettre que certaines pratiques institutionnelles, professionnelles ou sociales ne font qu'accentuer la dépendance, la passivité, le clientélisme et quoi encore. Il en va tout autrement de pratiques où chacun est en position à la fois de donner et de recevoir. Cette réciprocité permet de construire sa propre dignité, son identité, [338] son sens des autres, sa capacité de prendre des responsabilités tout autant utiles que gratifiantes et son inscription dans le milieu et ses institutions. *If you are not part of the solution, you are part of the problem.*

Certains aînés commencent à se rendre compte que leur condition de retraités et l'allongement de la vie dégagent un espace libre qu'ils n'ont jamais eu auparavant, pour devenir des citoyens actifs. « Même à plein temps », comme nous ont dit quelques-uns. Nous avons précisé, dans les derniers chapitres, les différents types d'apports, d'intérêts et d'investissements sociaux qu'ils vivent déjà ou qu'ils sont prêts à prendre en considération. Les nouveaux appels d'engagement devraient être pensés d'abord dans ce sillage. D'autres ont manifesté le besoin de mieux s'équiper en formation pour répondre à ces nouveaux appels avec plus de confiance en eux-mêmes. Encore là, nous avons construit des outils de formation, des stratégies de soutien, des démarches pour se donner des pratiques pertinentes d'intervention.

Rappelons ces pratiques d'initiation aux divers passages de la vie, au travail, aux apprentissages de base dans l'éducation familiale, aux patrimoines culturels et spirituels de la grande histoire et de celle que nous avons en propre. Les aînés ont beaucoup à apporter pour contrer les diverses crises de transmission qui minent notre société actuelle. En combien d'institutions un fort contingent d'anciens vont prendre leur retraite sans avoir initié leurs jeunes remplaçants! Ce genre de problème très grave est souvent absent des politiques à courte vue qui ont marqué notre vie collective depuis un bon moment. Là aussi, nous

avons montré concrètement les effets désastreux d'institutions sans mémoire, de gestions sans « suivi », de programmes où l'on remet sans cesse les compteurs à zéro, de crises qui se succèdent sans qu'aucune ne soit vraiment ressaisie et sans qu'on ne prenne le temps d'identifier les liens qu'elles ont entre elles.

La longue expérience de vie et de travail des aînés est indispensable pour dépasser toutes ces conduites à court terme et par à-coups où trop souvent on répète les mêmes erreurs sans même s'en rendre compte! Voilà le paradoxe de la situation présente où l'on presse les aînés de prendre leur retraite au moment où la société a besoin de pratiques, d'expériences, de politiques, de visions des choses capables de foulée plus longue, justement pour contribuer à l'avenir des générations montantes. Les diverses formes de décrochage ont beaucoup à voir avec cette absence d'inscription dans la durée que tant de pratiques actuelles en tous domaines méconnaissent. Un [339] jeune ne peut se construire dans une société passoire où rien ne prend le temps de mûrir.

Des aînés en sont de plus en plus alertés. Mais il faudra bien donner des formes concrètes, des pratiques, des projets à ces requêtes d'engagement plus durable. Cet appel à plus de vision que certains esprits critiques font entendre ne peut être le fruit de *l'imaginaire instantané*. Aucune vision ne saurait advenir sans conscience historique, sans valeurs ni pratiques, ni liens sociaux mûris, éprouvés, persévérants. C'est particulièrement là où l'expérience des aînés est indispensable, là où nos sociétés occidentales se sont appauvries en les marginalisant de bien des façons, au point que plusieurs retraités ont intériorisé cette logique de mise à l'écart. Mais certains réagissent.

Quand des aînés nous questionnent

Subtilement, on nous disqualifie dans l'insignifiance d'amuse-gueule, de loisirs pour petits vieux qui s'ennuient. Ou bien, on nous dit carrément que nous sommes dépassés, comme si les toutes dernières modes étaient les seuls repères pour penser et orienter sa vie. Ce qui me décourage parfois, c'est que beaucoup de gens âgés de ma génération adoptent cette mentalité les yeux fermés. D'autres esprits « fin-finauds », supposés savants, viennent nous dire que nous sommes l'avant-garde de la civilisation

du temps libéré et des loisirs vers laquelle le monde s'en va. Quelle fuite de la réalité! Si les gens âgés n'injectent pas une bonne dose de réalisme dans toutes ces maudites folies-là, ils vont passer à côté de la dernière mission la plus importante que la vie leur aura confiée. Les papys-boomers, les mamies-gâteaux, mon œil! On a d'autres choses à faire que ça. Nous sommes préoccupés de l'avenir de nos petits-enfants pour bien d'autres raisons, autrement plus ancrées dans le réel. Évidemment, c'est à nous qu'incombe la responsabilité sociale et politique de définir des engagements et des projets plus valables que les activités insignifiantes qu'on nous propose ou impose. Mais le voulons-nous vraiment? On n'est pourtant pas une génération qui a facilement baissé les bras. Un dernier coup de cœur est à donner.

Voilà ce que cette femme de 70 ans nous a écrit au sortir d'un congrès sur les aînés ; un congrès qu'elle a qualifié de « pitoyable dans [340] tous les sens du terme ». Elle s'en prenait aux discours misérabilistes de victimisation, de pures revendications.

En plus d'être un marché important pour le commerce, nous voilà un marché de nouveaux emplois pour s'occuper des pauvres vieux impuissants, solitaires, malades, grands-enfants, malheureux, etc. quitte à ce que les principales tâches soient faites par les « aidants naturels » téléguidés par une armée de spécialistes du vieillissement bien installés dans leurs bureaux de 9 à 5. C'est drôle comment cette nouvelle bureaucratisation n'est jamais abordée dans ces grands congrès ou ailleurs. Nous sommes la nouvelle manne pour le monde professionnel, pour les politiciens, pour les technocrates qui se cherchent d'autres débouchés. Personne ne semble se demander si tout ce beau monde ne contribue pas à nous rendre encore plus dépendants. Je ne peux pas m'empêcher de voir dans leurs beaux schémas systémiques un jeu nintendo pour eux et un encadrement emmerdeur pour nous. On y trouve peu de choses sur nos façons propres de penser, de communiquer, d'agir, sur ce qu'on porte de plus profond en nous. Tout cela est ramené à des termes abstraits, creux, secs. Moi, je me dis que si nous prenions vraiment notre place dans la société, nous ne nous ferions pas organiser comme ça ; nous avancerions avec ce que nous avons en propre, avec le sentiment d'être encore utiles et de vieillir mieux.

Le continent noir de cette recherche

Retenons, dans un premier temps, le versant critique de ce diagnostic. Ce que nous dit cette femme a quelque chose de la remarque cinglante de Lévy-Bruhl : est-ce que nous, anthropologues, nous ne livrons des mythes qui ont inspiré tant de générations que la carcasse morte de ce qui fut une brûlante humanité? Cette vieille que nous venons de citer laisse entendre une question semblable sur le traitement de son héritage culturel et religieux par certains professionnels autour d'elle :

Je sens chez eux ou elles un prétendu respect, mais c'est un respect froid face à mes convictions morales et religieuses, comme si j'étais d'une autre planète que la leur. Le vide spirituel de tant de professionnels m'a rendue méfiante. Je me sens mise [341] entre parenthèses dans mon identité la plus profonde. « T'es d'un autre monde la vieille... un autre monde qui va disparaître avec toi. En attendant, on va bien prendre soin de toi. » C'est ce que je pressens. Le message caché, terrible, dégradant que j'entends : « Tu ne laisseras aucune trace de toi, de ta vie. Ton monde est en voie de liquidation définitive. » Ça, Monsieur, c'est une mort bien plus dure que la mort naturelle. Le pire, c'est qu'ils ne s'en rendent même pas compte. Alors moi, vous savez, la solidarité des générations au Québec, c'est une illusion. Quand on a tout saccagé à qui mieux mieux, notre histoire, notre religion, nos liens de générations, comment voulez-vous reconstruire sur ces ruines?

On ne peut rester indifférent devant ce cri de dignité que d'autres interviewés âgés nous ont murmuré tout bas ou d'une façon indirecte ou par fragments, litotes, sous-entendus, parce que « ça fait trop mal de dire ces choses ». « On est déjà assez disqualifié comme ça ». « Si on tient à sauver la façade, c'est pour nous protéger nous-mêmes. » Combien d'aînés ont pris le parti de se taire! Dans bien des entrevues, il y a des creux, des silences prolongés sur des questions qui, dans le contexte du récit de vie, semblent le plus tenir à cœur. Il y a ici un immense continent noir, souterrain dont nous n'avons pas réussi à prendre la mesure, mais que nous pouvions soupçonner dans les attitudes non verbales, les gestes retenus, les phrases non finies, surtout

dans les rencontres individuelles. Cette fuite était encore plus évidente chez les hommes.

On utilisait par exemple des formules indirectes : « Il y a bien des gens déçus dans notre génération, mais ils n'osent pas dire qu'ils ne pourront laisser grand-chose en arrière d'eux, après eux » ; « Je me demande quelle sorte de funérailles je vais avoir » ; « Ça donne rien, ils ne comprendraient pas » ; « C'est terrible quand tu te mets à douter de tout à la fin de ta vie. » Des phrases au passage comme celles-là, on ne pouvait les relancer sans avoir le sentiment de violer une profonde souffrance secrète, un drame moral et spirituel incompatible avec les modes psychologiques et la culture narcissique du bien paraître, du look, du bien dans sa peau, de la personnalité grandiose qui a tout en elle ! L'expérience de la finitude vécue par les aînés trouve difficilement sens et preneur dans une culture nord-américaine qui cherche par tous les moyens possibles le *How to stop aging, body and mind*.

L'obsession ou le refus du vieillissement n'est pas qu'une question psychologique ; elle a des implications philosophiques, culturelles, [342] morales et spirituelles, par exemple celles d'ignorer la finitude humaine. Même en pleine période d'austérité, le mythe paradisiaque de la *London Life* qui nous assure le bonheur éternel sur une plage de Floride reste le paradigme, sinon la métaphore d'une éternelle jeunesse incarnée ou réincarnée. Ce rêve persistant se prolonge de plus en plus loin, au-delà de la soixantaine. On comprend alors que l'idée de la mort soit sans cesse refoulée et tout autant sa préparation. C'est ainsi que bien peu cherchent à apprivoiser, à donner sens à ce moment crucial de l'expérience humaine. Nous parlons ici d'une tendance. Une tendance qui ne traverse pas tous les individus. Des témoins d'autres communautés culturelles ont peine à nous comprendre à ce chapitre, si nous en jugeons par ce qu'ils nous ont dit dans notre enquête.

Nos entrevues des deux dernières années nous laissent soupçonner un déplacement vers des attitudes plus positives. Phénomène d'autant plus étonnant dans une société qui connaît de graves problèmes, au dire même des aînés. Tout se passe comme si, dans ce nouveau contexte, leurs valeurs reprenaient du sens, leur héritage de courage et de persévérance, leur foi, leurs convictions morales, leur expérience historique « de sortie de la crise ». Nous avons entendu récemment des propos qui étaient absents des entrevues faites durant les années

1980. Tels ces dires : « On a encore des choses à dire et à faire » ; « Ils ont besoin de nous plus que jamais » ; « On s'est trop tu jusqu'ici » ; « Oh va les aider à passer au travers. On a fait nos preuves pour ça. »

Nous avons fait état des multiples initiatives prises par des aînés individuellement, collectivement, au point qu'on peut se demander si de nouveaux pactes intergénérationnels ne sont pas en train de s'enclencher. Rien ici d'un quelconque programme politique ou social, d'une grande stratégie de solidarisation. Les aînés, pour la plupart, travaillent dans l'informel, librement, sans enrégimentation. Ce sont plutôt une multitude d'échanges au quotidien.

Mais le grand test de vérité viendra quand on en arrivera aux prochains grands choix collectifs incontournables pour surmonter des déficits publics qui ne seront plus gérables et pour assumer de nouveaux partages aussi douloureux que radicaux. On ne pourra pas repousser les échéances indéfiniment. Qu'arrivera-t-il, par exemple, quand les gouvernements imposeront de lourdes mesures fiscales sur les successions? De profonds bouleversements s'en viennent, qui n'ont pas de commune mesure avec ceux qu'on aura connus depuis [343] la dernière guerre mondiale. Penser que les rapports intergénérationnels seront peu importants dans ces révisions déchirantes des répartitions de charges, de biens et services, c'est se prêter à un nouvel aveuglement après celui de la négation des tensions actuelles entre les générations.

Les rationalités économiques, les impératifs politiques, les mécanismes psychologiques seront des recours bien insuffisants si les bases morales et spirituelles des consciences ne sont pas renforcées. Il faudra bien remettre en cause le stéréotype cynique de « tout le monde est pour la vertu ». Comme nous disaient plusieurs aînés : « Jamais on aura autant mis en quarantaine le rôle indispensable de la conscience pour aller chercher au fond de soi des ressources indispensables à d'aussi difficiles dépassements. »

Les aînés, bien sûr, n'ont pas le monopole de ces ressources, mais beaucoup d'entre eux ont su les mettre à profit au temps de l'austérité comme au temps de la prospérité. Cet héritage spirituel, nous en avons besoin plus que jamais. Un héritage qu'ils nous ont transmis beaucoup plus par « l'exemple » que par les discours.

« L'exemple », une sagesse éducative oubliée

Il est intéressant de scruter cette maîtresse référence de leur pédagogie, de leur art de transmettre. « Donner l'exemple », c'est un riche ensemble de touches éducatives. La vérité du geste et de la vie. Descartes disait à propos du sage : « Regarde surtout ce qu'il fait, comment il agit, même si tu prêtes moins d'attention à ce qu'il dit. » Voilà une sagesse éducative à redécouvrir en ces temps de « parlethon » interminable sur tous les écrans et toutes les ondes, et dans tant de sessions et colloques. Freud lui-même a remarqué plus d'une fois comment la parole pouvait travestir, occulter, dévoyer le réel et les vraies pensées du cœur. Ce « maître du soupçon » gagnerait à être revisité par bien des psychologues improvisés et par bien des chantres du dialogue, comme panacée à tous les problèmes. Bible et Évangile ont mis d'abord de l'avant la vérité du geste, de la vie. « Dieu se dit vraiment par ce qu'il fait. » L'être humain aussi. Des aînés non instruits avaient bien compris cela. C'est dans leur récit de vie, de leurs faits et gestes que nous avons trouvé leurs richesses les plus importantes. Ce qui nous amène à constater que c'est surtout la pauvreté de nos regards sur la vie des aînés et sur eux-mêmes que nous devrions interroger. Car sans cette qualité d'un regard attentif, nos jugements sur eux deviennent vite des préjugés.

[344]

Ces remarques nous fournissent une clef de compréhension du monde des aînés. Nous avons fait plusieurs fois le constat, dans cet ouvrage, du remarquable sens du relatif que plusieurs aînés ont développé. *De toutes les générations contemporaines, c'est elle qui a le moins de jugements tranchés sur les autres. Nous ne nous attendions pas à cela.* Beaucoup sont d'une incroyable tolérance face aux différences de leurs enfants et petits-enfants. Ils tiennent à « garder la porte ouverte », à « rester réceptifs ». D'où notre scepticisme devant des stéréotypes véhiculés chez certains spécialistes et chercheurs. On dira, par exemple, qu'ils sont comme ça parce qu'ils ne veulent pas perdre l'affection de leurs enfants. Cent fois nous avons lu cette remarque dans des études savantes. Quel réductionnisme fonctionnel, étroit et même mesquin parfois, qui escamote les richesses de maturité du grand âge! *Combien de fois nous avons trouvé devant nous des aînés*

au jugement nuancé, complexe, ouvert, réservé, délicat, pudique, emphatique!

Des médiateurs pour les prochains choix collectifs

Comment ne pas reconnaître ici des qualités qui ne courent pas les rues d'aujourd'hui? Ces qualités pourraient faire d'eux et d'elles de précieux médiateurs bien au-delà de l'univers domestique ou des aires marginales où la société les confine. On parle beaucoup de négociation dans tous les domaines, mais en fait on négocie de moins en moins. Ce sont plutôt des ultimatums qu'on lance. Les nombreux choix collectifs de plus en plus pénibles et complexes que nous aurons à faire au cours des prochaines années risquent de renforcer les cristallisations de positions, d'idéologies et d'intérêts. Les diverses vagues de fond du *politically correct* en sont des signes avant-coureurs.

Dieu! que nous aurons besoin de sagesse plus que jamais. On nous dira que les aînés ont de forts intérêts à défendre pour eux-mêmes. Eux aussi auront les mêmes tentations de tirer la couverture de leur côté. Mais notre longue incursion dans leur expérience de vie, dans leur conscience actuelle, profondément inquiète de l'avenir des jeunes, nous permet de faire le pari qu'ils prendront à cœur tout rôle de conseillers, de médiateurs qu'on saura leur reconnaître. Il y a présentement une crise de crédibilité chez tous les leaderships institués et de fortes désespérances chez bien des citoyens. Nous avons découvert beaucoup d'espérants têtus chez les aînés qui, redisons-le, [345] n'ont pas souvent baissé les bras durant leur vie. Nous pouvons compter sur eux pour contribuer à un sursaut de conscience, de foi et d'esprit résolu pour la relance de nouvelles solidarités, de nouveaux chantiers et, éventuellement, d'une volonté politique qui a permis, il y a trente ans, l'incontestable entrepreneurship sociétaire de la Révolution tranquille.

Déjà, beaucoup d'aînés se démarquent d'une certaine société dépressive et du climat de morosité actuel. De toutes les solidarités et communautés de destin, celle des générations est une des plus fondamentales. Nous avons trouvé chez les aînés beaucoup d'indices qui nous incitent à voir en eux une éventuelle clef de voûte de la solidarité des générations. C'est notre pari, mais nous avons découvert aussi une

autre éventualité, celle d'une dérive de cette solidarité où là aussi nous avons trouvé des indices inquiétants. Nous devons en faire état, à l'aval de ce rapport de recherche.

Dérive et avenir des débats intergénérationnels

À la fin des années 1980, nous avons découvert dans nos entrevues individuelles et de groupe tantôt des tensions sourdes, tantôt des jugements sévères entre les générations. Jeunes, baby-boomers, aînés, tour à tour, étaient accusateurs et accusés. À tout le moins, l'on pouvait faire l'hypothèse d'éventuelles tensions entre générations. Nos entrevues plus récentes n'ont fait que renforcer cette hypothèse. Suite à la diffusion publique de nos résultats de recherche, nous avons été frappés par la négation de tout problème de cet ordre. Pourtant, depuis quelque temps la question ne cesse de ressurgir dans les divers médias et les débats publics, mais c'est paradoxalement pour la gommer de toutes les façons possibles, comme si les rapports de générations n'avaient rien à voir avec les clivages sociaux actuels et les nouvelles solidarités à bâtir. Et pourtant les accusations de facture intergénérationnelle ne cessent d'augmenter. Nous en avons relevé des dizaines.

Les baby-boomers ex-révolutionnaires devenus une génération d'accapareurs bedonnants, occupés à empiler les REÉR pour leur sacro-sainte *freedom* 55. Génération qui ne se reconnaît aucune responsabilité dans l'appauvrissement économique, culturel, politique et même linguistique de la jeunesse. Les boomers dits progressistes avec leurs droits acquis, leurs revendications *full pin* d'abord déguisent ça en solidarité sociale [346] pour tous. Ils sont irréprochables. Couples et familles éclatés, dénatalité, faillite de leur parentude, c'est toujours la faute des autres, du système, des gouvernements, des multinationales, de leurs parents, de la société traditionnelle, de la vieille morale autoritaire, etc.

Voici que les aînés deviennent à leur tour boucs émissaires des problèmes actuels. Cette mise à procès est aussi lyrique.

La génération aînée reçoit la plus grande part des fonds publics des politiques sociales et de santé et une bonne part de ses membres dépensent l'argent qu'ils ont fait ici en Floride, alors que cet argent recyclé au Québec pourrait contribuer à la relance de l'économie. Le confort et l'indifférence collective de tant d'aînés sont masqués par l'image emblématique d'une génération qui s'affuble de toutes les vertus de générosité, de travail forcé, d'épargne, de sagesse. Voyez-les s'amuser comme des enfants dans leurs clubs d'âge d'or. Point question d'un nouveau partage collectif. Pas la moindre remise en question d'eux-mêmes. Ils sont en train de nier, renier tout ce qu'ils ont été. Personne n'ose parler de ce drame. Ils sont purs, purs et ne font que récolter ce qu'ils ont semé, comme s'ils ne devaient rien à personne, comme s'ils ne recevaient rien de la société actuelle. « C'est notre argent », point à la ligne. De toutes les auto-justifications actuelles, c'est peut-être la plus perverse, justement parce qu'elle est drapée de toutes les vertus marginales.

Puis le procès revient sur les jeunes, particulièrement sur les jeunes adultes qui se plaignent d'avoir tant de peine à trouver un emploi, qui « ne veulent pas commencer au bas de l'échelle ».

Qu'est-ce qu'ils ont à brailler les jeunes? Ils ont eu tout cuit dans le bec et ils veulent que ça continue. Ils ne veulent pas commencer comme nous au pied de l'échelle. Quand ils se marient, ils veulent être équipés comme nous après des dizaines d'années de travail. C'est incroyable comme ils ont des goûts dispendieux : vêtements, auto, système de son, voyages, restaurants, année sabbatique à 18 ou 20 ans, bourses d'études qu'ils ne finissent pas dans bien des cas. Ils collent à la maison jusque dans la vingtaine avancée. Combien ne savent pas ce qu'ils veulent. L'idéal de plusieurs, c'est d'être des dépendants autonomes, allez comprendre cette contradiction. Le pire, c'est qu'ils [347] n'arrêtent pas de nous faire la morale, de nous traiter de matérialistes. Une génération sacrifiée? La belle affaire! Elle aura été la plus gâtée de toutes. Évidemment, il y a du chômage, il y a de quoi s'inquiéter pour l'avenir, mais c'est tout de même pas la Somalie. En attendant que ça reprenne, ils sont aidés de bien des manières : les parents, les études, l'aide sociale, un tas de petits revenus d'appoints. On les traite encore comme des petits rois. Voilà ce qui n'est pas dit, ou plutôt ce qu'ils ne reconnaissent pas eux-mêmes. Le gros salaire, le gros train de vie tout de suite, c'est la seule chose qui leur convient. Quand ils ne l'ont pas, la vie n'a pas de sens pour eux. Leur « party » est fini. Il est temps qu'ils se donnent des couilles d'adultes, car la vie, c'est pas un « party », c'est jamais un « party ». Si t'as pas compris ça à 30 ans, tu n'iras pas loin.

Mais le plus étonnant dans tous ces procès intergénérationnels, c'est qu'ils finissent la plupart du temps par une négation de tout conflit de générations, et en corollaire, par un silence sur toute investigation de nouvelles solidarités de générations comme un des lieux d'élaboration de projets communs, de milieux qui se prennent en main, comme un des lieux de révision de la répartition des ressources collectives, tâches et responsabilités. Nous avons appris, dans cette recherche et ses prolongements, comment les rapports intergénérationnels touchaient des cordes très sensibles et profondes. Pourquoi celles-ci ne serviraient-elles pas d'appui (parmi d'autres) pour un regain de volonté politique commune, comme cela a été le cas aux meilleurs moments de la Révolution tranquille?

Les sensibilités intergénérationnelles sont toutes aussi vives dans toutes les communautés culturelles du Québec contemporain. Et elles le sont particulièrement chez les aînés. Ceux-ci auraient-ils ici un rôle important à jouer jusque dans les rapports interculturels?

Personne ne semble vouloir attiser un ou des conflits de générations. Mais les questions cruciales qui se posent ici sont d'un autre ordre. Pourquoi les problèmes intergénérationnels posés comme tels par les gens eux-mêmes sont-ils si vite écartés, souvent sans examen sérieux, pour passer à d'autres choses, surtout à ses intérêts propres de génération, de groupe, de parti? Serait-ce un autre indice de la crise du politique qui n'est que la pointe de l'iceberg d'une société en mal de se ressaisir, d'un nouveau vivre ensemble à inventer, d'un minimum de communauté de destin? Pourquoi ne dit-on jamais, fût-ce comme hypothèse de travail, que les solidarités de générations [348] sont à la fois un test de vérité et un tremplin possible pour les autres solidarités à bâtir? Pourquoi se dépêche-t-on si rapidement à quitter ce terrain, après avoir tiré à boulets rouges sur l'autre génération?

En deçà et par-delà des généralisations inadmissibles auxquelles se prêtent tant de procès entre générations, il y a dans la variable générationnelle bien d'autres choses qu'une vague catégorie chronologique, par exemple des expériences et des lectures historiques différentes, des sensibilités et attitudes culturelles, morales et spirituelles particulières dont nous avons fait état dans nos rapports de recherche. Les rapports au passé, au présent et à l'avenir ne sont pas les mêmes. Ceux qui nient ces différences, à ce compte-là, se prêtent eux aussi à des généralisations contestables, telles ces affirmations : « Les idées de

jeunes sont des idées de vieux », « les vieux jouent aux jeunes », « les baby-boomers ne savent pas mûrir, ni vieillir ».

Tout cela renvoie à d'autres tendances souterraines que nous avons détectées : la négation des différences de sexe, de rôles, de générations ; le refoulement du tragique ; l'encoconnement dans sa petite tribu d'affinités ; l'affadissement de toutes les appartenances larges ; le néo-conservatisme du présent sans mémoire ni projet de long terme ; le mépris des institutions, même celles où l'on gagne son pain ; la réduction à ses seuls intérêts individuels d'instances sociales comme les droits et le syndicalisme ; le recours tous azimuts à l'État et la tendance à ne rien vouloir rendre à la société ; l'intériorisation de la logique mercantile au point de la pratiquer dans la plupart des rapports humains ; la crise d'altérité jusque dans la méfiance même en amour ; « la planète et moi et tout le reste est peuplé d'emmerdeurs qui me polluent » (M. Gauchet).

Toutes ces tendances ont en commun une déculturation des intelligences historiques, morales, philosophiques et spirituelles. Il ne reste que des mécanismes de gestion des crises par la vaste panoplie de technologues de la chose sociale, publique, humaine, ou encore des marchands de recettes prêtes à penser et à porter, sans compter le pan-économisme jusque dans la production et consommation des produits culturels. Comme disait un de nos interviewés : « Ce n'est même plus le pain et les jeux, mais les jeux tout court dont la télévision est le suprême divertissement quarante heures semaine. » Cet idéal en est un de la légèreté de tout, de l'être lui-même. « Ça va mal merci, mais on s'amuse, on l'oublie, on le nie, l'enfer, c'est nous autres, ha! ha! ha!, y'a rien là. »

Fuit-on à cause de l'impuissance qu'on ressent face à la manière de changer les choses? Nos interviewés nous amènent plus loin, à [349] savoir l'incapacité de les penser. Rappelons la séquence la plus fréquente : « Je ne comprends plus rien à ce qui se passe, je me sens impuissant ». Notez comment l'impuissance est rattachée au fait de ne plus rien comprendre. La déculturation prend ici un visage concret.

Ce problème de fond est incontournable. Il porte, entre autres choses, un appel de sagesse, de refaçonnement de philosophies de la vie, de capacité à réinterpréter des parcours de vie, d'histoire. S'il y a une chose à laquelle les aînés devraient être sensibles, c'est bien celle-là.

Combien de jeunes la cherchent chez leurs grands-parents, même moins instruits qu'eux, comme c'est souvent le cas? Ce qui présuppose que les aînés eux-mêmes individuellement et collectivement développent cette intelligence de leur histoire, de leur parcours de vie, des parcours collectifs que notre société a vécus et plus largement d'une expérience humaine capable d'assumer son commencement jusqu'à son accomplissement. Ce qui présuppose aussi que socialement, les aînés ne décrochent pas de cette mission particulière, de cette transmission dont ils sont souvent des médiateurs privilégiés dans une société de plus en plus amnésique. Une personne aînée remarquait avec finesse :

On reproche à certains d'entre nous de s'enfermer dans le passé. Ceux-là même qui nous le reprochent ne savent même pas qu'ils s'enferment dans le présent. Or, le présent, c'est court, contrairement au passé et à l'avenir. Ils y étouffent et ne savent même pas pourquoi!

Il n'y a pas grand monde qui tient un tel langage aujourd'hui. Et pourtant, Dieu sait qu'il est d'une brûlante vérité dans le désarroi actuel des consciences. Comme disait une autre interviewée :

Ce moi qui se cherche sans jamais se trouver, je me demande si cet échec ne vient pas d'une vie vécue comme une suite d'instantanés, de recommencements où l'on ne fait que passer à d'autres choses, ou les autres passent aussi vite. Ça fait un moi suspendu dans le vide ou encore en déséquilibre sur la pointe d'aiguille de l'émotion du moment dans lequel on essaie de trouver un bonheur infini, éternel. Mes petits-enfants vivent dans un monde d'adultes comme ça. Comment peuvent-ils faire face à la vie réelle, à des projets durables, à des amours durables et à l'avenir? Trop de gens âgés adoptent cette mentalité. Ils passent à côté de la richesse la plus importante de leur grand âge et aussi du rôle extraordinaire qu'ils pourraient jouer auprès des générations qui les suivent.

[350]

Il faudra bien sortir de cette alternance : négation des conflits de générations et exacerbation de ceux-ci ; deux battements qui ne cessent de se neutraliser l'un l'autre. Combien de discours récents com-

portaient dans la même foulée ces deux attitudes contradictoires! Ce qui étonne en bout de ligne de ces discours, c'est le refus aveugle de la réalité des rapports de génération et de l'idée même de génération. Autant rayer tout ce que les sociétés et les sciences humaines nous ont appris à ce chapitre. Il y a là une référence fondamentale, même si elle n'est pas la seule à prendre en compte. C'est un peu comme lorsqu'on gomme l'importance des rapports hommes-femmes, de leur différenciation, sous prétexte qu'ils ne constituent pas un bloc homogène, ou inversement qu'ils ont beaucoup de problèmes sociaux et économiques en commun. D'autres diront que cela « nous détourne des vrais problèmes », comme si, encore là, les inégalités sociales n'avaient rien à voir avec les rapports de sexes ou de générations. Comment ignorer de tels facteurs de réalité et de repères de compréhension de ce qui nous arrive?

Se glisse ici subrepticement une autre tendance souterraine subsumée, méconnue. Tour à tour, les repères sociaux ont été récemment « disqualifiés » : solidarité, classes sociales, projets de société, communauté, milieu, générations, droits collectifs, partage du travail et même la politique. Et que dire du mépris véhément de tout ce qui est institution, norme, loi, appartenance, et quoi encore d'ordre social! Sans socialité articulée, il ne reste que des individus atomisés, des rapports éphémères, une démocratie déglinguée, sans compter ces effets pervers que sont les comportements à la fois grégaires et libertaires fort répandus. Comportements qui provoquent des ressacs de *Law and order* dont nous avons perçu l'émergence chez un certain nombre de citoyens. On ne peut reconstruire la socialité et le sens civilisateur de la cité sur les ruines de tous les rapports et repères collectifs. Si l'on n'est pas capable de résoudre le moindre problème entre gens immédiatement concernés, nous serons bientôt tous rendus à la cour ou à la Commission des droits. Combien dénoncent cette dernière dérive sans mettre en cause les sources et les logiques qui y ont mené!

Mais ce qui est encourageant, c'est qu'un nombre grandissant de gens veulent sortir de ces logiques fausses. Combien d'aînés, par exemple, gardent une santé de cœur et d'esprit devant ce dur passage historique! Ils en ont vu d'autres. L'initiateur est justement celui qui a lui-même passé de rudes épreuves et qui témoigne de la possibilité [351] de « passer au travers ». L'attitude de fond de plusieurs aînés est de cet ordre. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons tant be-

soin d'eux ; d'où l'importance pour eux de s'impliquer encore plus résolument en se donnant les meilleures assises pour jouer leur rôle historique indispensable.

Des objectifs à poursuivre

Explorer et mettre en oeuvre une stratégie de contributions éducatives et sociales de préretraités et de retraités regroupés en équipes d'intervention selon leurs champs propres d'expériences et d'expertises.

Arrimer ces équipes avec les tables de concertation (déjà existantes) des groupes, mouvements et services de la jeunesse pour des expériences de dialogues et de projets intergénérationnels. Développer des expériences pilotes initiatiques comme celles de soutien communautaire aux jeunes chômeurs, dans le cadre de leur recyclage et de leur reclassement au travail.

Mettre à profit les réseaux institutionnels capillaires qui couvrent une région ou un ensemble urbain pour des forums suivis de dialogue entre les générations, tel le réseau des paroisses, dans une perspective d'éventuels projets communautaires intergénérationnels avec les apports originaux des aînés. C'est là le volet le plus ouvert à des échanges gratuits : pièces de théâtre, initiation aux arts, sports ou aînés et jeunes sont en coude à coude, voyages culturels, initiatives écologiques, etc.

Impliquer des aînés dans des projets éducatifs bien ciblés où écoles, comités de parents, CLSC, Centraide, Caisses populaires travaillent ensemble avec leurs ressources propres, comme à Pittsburgh et à Minneapolis. Selon nos premières données de recherche, plusieurs milieux sont mûrs pour de telles entreprises.

Dans ces milieux renouvelés, mettre en place des soutiens communautaires pour les personnes du quatrième âge et leur « maintien à domicile ».

Impacts sur les politiques sociales

À partir de nos recherches sur les aînés, nous pouvons formuler l'hypothèse de travail suivante.

[352]

Les générations aînées ont vécu sous le mode du don de soi. Plusieurs de leurs problèmes physiques, psychologiques et sociaux sont, en partie, reliés à leur sentiment d'inutilité et à leur perte d'identité sociale. Les politiques sociales institutionnelles à leur égard ne sauraient vaincre seules les glissements de dépendance chronique, de surmédicalisation, de repliement intragénérationnel ou de fuite en Floride, si les milieux de base n'offrent pas à leurs aînés des possibilités concrètes de contributions sociales utiles, gratifiantes, épanouissantes. Il faut qu'ils sachent clairement et pratiquement que la société et leur environnement social ont besoin d'eux et apprécient leurs apports inestimables.

Ce courant dynamique d'implication sociale ne pourra que retentir bénéfiquement dans leur solidarisation entre eux pour se donner des assises démocratiques, politiques, en prise sur leurs propres problèmes individuels et collectifs. Le pouvoir gris s'édifiera ainsi dans un contexte plus sain, moins corporatiste et plus fécond. Non pas seulement recevoir, mais pouvoir donner, non pas seulement revendiquer, mais exercer le droit de faire : voilà des impératifs d'avenir pour dépasser les seuils critiques actuels d'engorgement institutionnel, de financement, de surmédicalisation, d'infantilisation, d'atomisation.

L'enjeu dépasse une simple politique de prévention. Il comporte un renversement de vision des choses. D'énormes richesses humaines sont laissées pour compte si les générations aînées n'ont pas de lieux et canaux sociaux pour de nouvelles inscriptions plus qualitatives dans la société, dans leur milieu. Ce sont les gens du troisième âge qui sont les plus attachés affectivement, culturellement, moralement et spirituellement aux liens de générations. C'est là un filon d'action trop peu exploré, exploité et mis à profit pour le bien de tous. C'est là une des meilleures politiques sociales à développer.

Les études de pointe soulignent l'écart grandissant entre le sociétal (institué) et le social (instituant, quotidien). Notre projet de recherche explore, quant à lui, non seulement les passerelles possibles entre ces deux volets, mais aussi les voies d'enrichissement des pratiques et échanges sociaux au quotidien. Il n'y a pas de démocratie adulte si à la base sociale les citoyens ne développent pas la capacité de résoudre ces problèmes qui relèvent des acteurs immédiatement concernés. Plusieurs membres de notre équipe travaillent depuis plus de vingt ans dans le domaine social. Nous considérons [353] que le temps est venu de mieux mettre à profit les indicateurs qui viennent des gens eux-mêmes pour guider le monde institutionnel et professionnel de l'intervention, pour des politiques plus pertinentes et efficaces.

Le plus important au départ est donc de partir de ce que les aînés sont et font déjà au plan altruiste. Ils ont leurs propres modes privilégiés de penser, d'agir, de communiquer. Nous ne saurions être trop attentifs et réceptifs à leurs longues et riches expériences de vie. Nous parlons ici de ceux et celles qui sont ouverts à la responsabilité sociale, mais aussi de ceux qui ont cultivé une profondeur morale, culturelle et spirituelle, source d'inspiration pour les générations montantes.

À la source et à l'horizon de leur héritage

Tout au long de cette étude, nous nous sommes fait l'écho de l'expérience spirituelle des aînés. Nous y avons mis leurs propres touches de pudeur d'âme et de cœur. Il en est de plusieurs aînés un peu comme ce que Claudel dit de Dieu : « Dieu agit comme l'océan qui a créé les continents en se retirant. » La réserve des aînés au plan religieux a quelque chose du Dieu caché dans l'histoire humaine, dont parle le prophète Isaïe. Progressivement, bien des aînés ont su nous renvoyer à notre propre liberté intérieure qui est aussi le plus grand cadeau que Dieu nous a fait au risque de nous perdre.

Ces aînés nous ont appris l'humanité du Dieu de Jésus, malgré une certaine pastorale de la peur qu'ils ont souvent subie. La plupart ont développé une confiance inébranlable en Dieu qui a été au cœur de leur courage, de leur force morale, de leur profondeur d'âme, de leur fidélité. Ils nous ont transmis les deux Testaments surtout avec leur

cœur au ventre, leur fibre coriace, leurs mains généreuses. Mains ouvertes qui accueillent, élèvent, nourrissent, soignent et caressent. On naît les poings fermés en levant les bras comme symbole du caractère âpre de tous les passages de la vie, des luttes pour la vie, pour l'amour, pour la justice. De cela aussi, ils ont été les vivants et chaleureux sa-crements. Leur première et plus fondamentale eucharistie a été celle de leur vie généreusement partagée. « Ceci est mon corps, ceci est mon sang gracieusement offert. » S'ils ont connu et vécu bien des renoncements, c'était la plupart du temps pour semer du bonheur et de la vie. Tout le contraire d'un poing qui reste fermé pour retenir ses grains.

[354]

Nos belles valeurs modernes, telle celle de l'autonomie, ont parfois tourné en avarice de soi, en individualisme forcené qui finissait par nous rendre étrangers même à nos proches. Par toute leur expérience, plusieurs aînés nous incitent silencieusement à dépasser ces travers dont on reconnaît présentement le caractère régressif, surtout au moment où la majorité des problèmes deviennent des enjeux de société.

La belle image évangélique du levain qui soulève la pâte leur sied très bien. C'est du dedans de leur vie qu'ils ont vécu leur foi, leur espérance, leurs principes moraux. Rappelons ici cette perle spirituelle évoquée dans cet ouvrage. À l'occasion de l'anniversaire de sa petite-fille de 15 ans, sa grand-mère lui a écrit sur une carte de bons vœux : « Ma petite Lyne d'amour, ce que tu es, est un cadeau de Dieu, ce que tu fais de toi, est ton cadeau à Dieu. » Réponse de Lyne : « Grand-mère, personne ne m'a dit une chose comme ça. Vous me donnez le goût de Dieu et je pense qu'à cause de vous, je ne le perdrai jamais. Je sais qu'un jour, je vous prierai dans votre ciel. Mais je veux vous garder le plus longtemps possible. »

Eh oui, les aînés font la plupart du temps des petites choses toutes simples, mais c'est avec un grand cœur. Combien de jeunes et moins jeunes nous ont dit qu'ils priaient, soit leur grand-mère ou leur grand-père. Les médiations se sont déplacées ; ce sont moins les saints religieux qui sont les médiateurs, mais plutôt les saints de la vie quotidienne qu'ont été plusieurs aînés aux yeux de plusieurs jeunes. Les aînés seraient-ils les derniers témoins vivants du meilleur de notre hé-

ritage historique spirituel? Cette question hante l'âme de plusieurs de nos interviewés du grand âge. « Là où est ton trésor, là est ton cœur. »

Hommage spirituel à nos aînés

Bénis soient ces aînés qui ont su décanter le meilleur de notre histoire et de notre modernité.

Bénis soient ces hommes et ces femmes qui se sont amoureusement renouvelés dans leur émouvante fidélité.

Bénis soient ces témoins de notre histoire qui ont permis à chacun, chacune d'engager sa propre histoire.

Bénies soient ces modestes vies qui ont su faire même les plus petites choses avec une telle grandeur d'âme.

[355]

Bénis ces grands-parents et leur porte toujours ouverte, malgré tant de contestations, de ruptures, de blessures.

Bénis soient ces souffrants silencieux qui offrent leurs peines comme une prière d'amour à Dieu et aux leurs.

Bénis soient ceux et celles qui ont vécu leur vie pour la nôtre avec une bouleversante gratuité.

Bénis soient ces croyants-espérants qui sont notre pied-à-terre de l'autre côté de la rive pour nous accueillir avec amour comme à nos premiers jours.

Bénie soit leur pudeur d'âme qui nous cachait de grands chagrins pour ne pas insécuriser nos soirs et nos matins.

Béni soit leur courage à pleine main, à coups de reins qui ne se lasse pas de nous aimer pour relancer les vœux d'un toujours qui ne soit pas vain.

Tout au fond de nous, nous le savons bien, vos valeurs nous seront nécessaires pour demain. Vous n'êtes pas en arrière de nous, vous prenez encore les devants pour nous et c'est là sûrement votre plus beau cadeau. Avec vous, nous avons appris ce sens, cet horizon ; nous sommes ce qui nous survit.

[363]

Collection
CAHIERS D'ÉTUDES PASTORALES

Publiés sous la direction de la section des études pastorales,
Faculté de théologie, Université de Montréal

Direction :

Jean-Guy Nadeau

Comité de direction :

Denise Bilodeau, Michel M. Campbell,

André Charron et Lise Baroni

Cette collection de *Cahiers d'études pastorales* veut suivre de très près la réalité mouvante de l'action pastorale dans notre milieu et ailleurs. Elle veut ainsi accueillir divers types de recherches individuelles ou collectives, susceptibles d'apporter un regard critique, d'ouvrir des pistes d'interprétation et de prospective pour rendre toujours plus pertinentes les multiples interventions pastorales.

1. En collaboration, sous la direction de M. CAMPBELL et de Guy LAPOINTE, *Relations clercs-laïcs. Analyse d'une crise.*
2. Blandine ASSELIN, *Les filles-mères. Vivre à force de naître.*
3. En collaboration, sous la direction de Guy LAPOINTE et de Christian SAINT-GERMAIN, *L'initiation sacramentelle des enfants. Étude de la politique de l'Église du Québec.*
4. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, *La praxéologie pastorale : orientations et parcours, t. 1.*

5. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, La praxéologie pastorale : orientations et parcours, t. 2.
6. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, L'interprétation, un défi de l'action pastorale.
7. Bertho TREMBLAY, Les Alcooliques Anonymes, une analyse pastorale. Préface de Jean-Guy NADEAU.
8. En collaboration, sous la direction de Camil MÉNARD, L'intervention pastorale. Recherches et analyses.
9. En collaboration, sous la direction de Guy LAPOINTE, La pastorale en milieu de santé : une question de crédibilité?
10. En collaboration, sous la direction de Jacques GRAND'MAISON, Le drame spirituel des adolescents. Profils sociaux et religieux.
11. En collaboration, sous la direction de Jacques GRAND'MAISON, Vers un nouveau conflit de générations. Profils sociaux et religieux des 20-35 ans.
12. En collaboration, sous la direction de Jacques GRAND'MAISON et Solange LEFEBVRE, Une génération bouc émissaire, Enquête sur les baby-boomers.
13. En collaboration, sous la direction de Jacques GRAND'MAISON et Solange LEFEBVRE, La part des aînés.
14. En collaboration, sous la direction de Jean-Marc CHARRON et de Jean-Marc GAUTHIER, Entre l'arbre et l'écorce. Un monde pastoral en tension.
15. Recherche-action, dossier-synthèse (en préparation)
16. Marthe DUHAIME, Pastorale du baptême et visite à domicile.